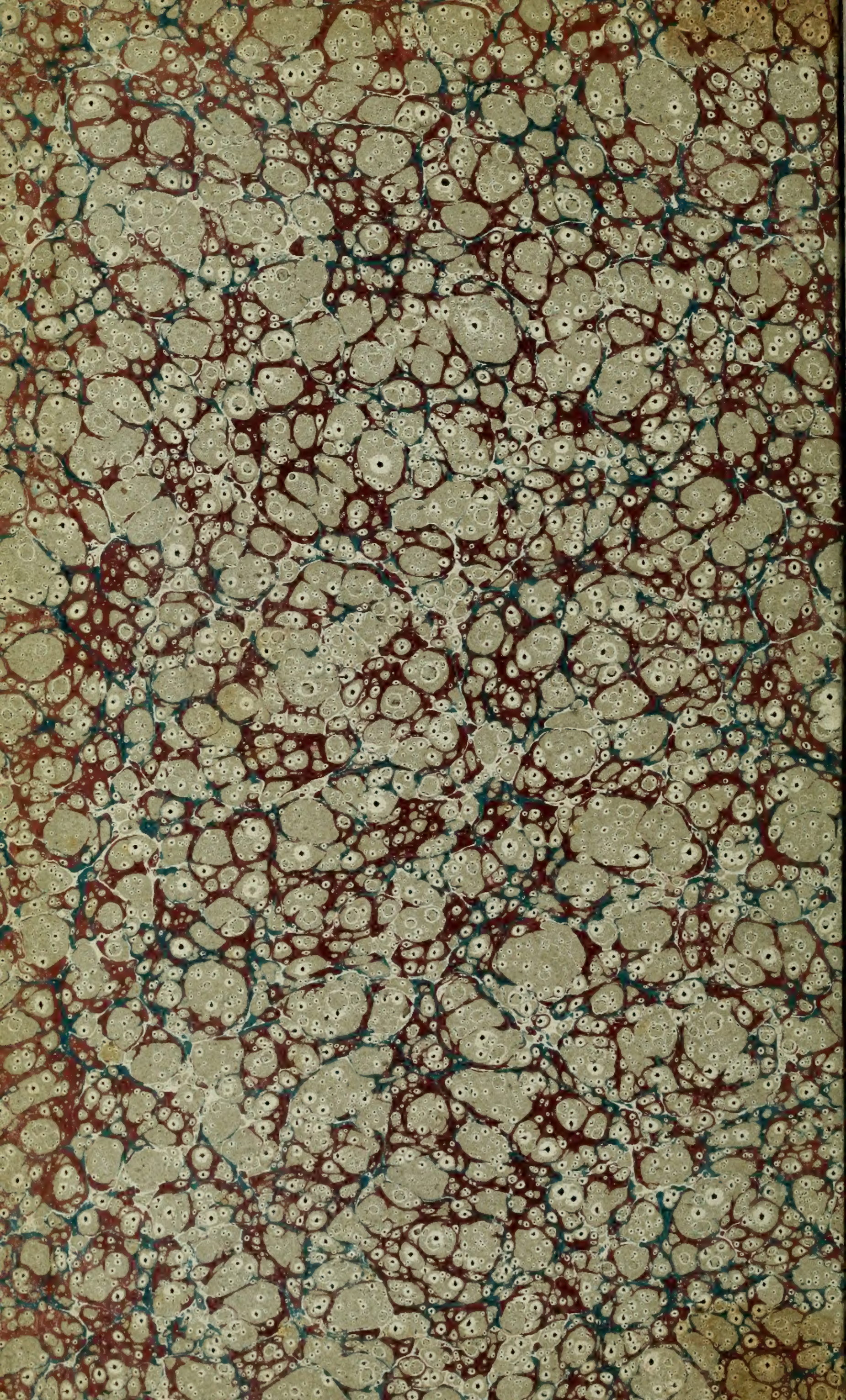
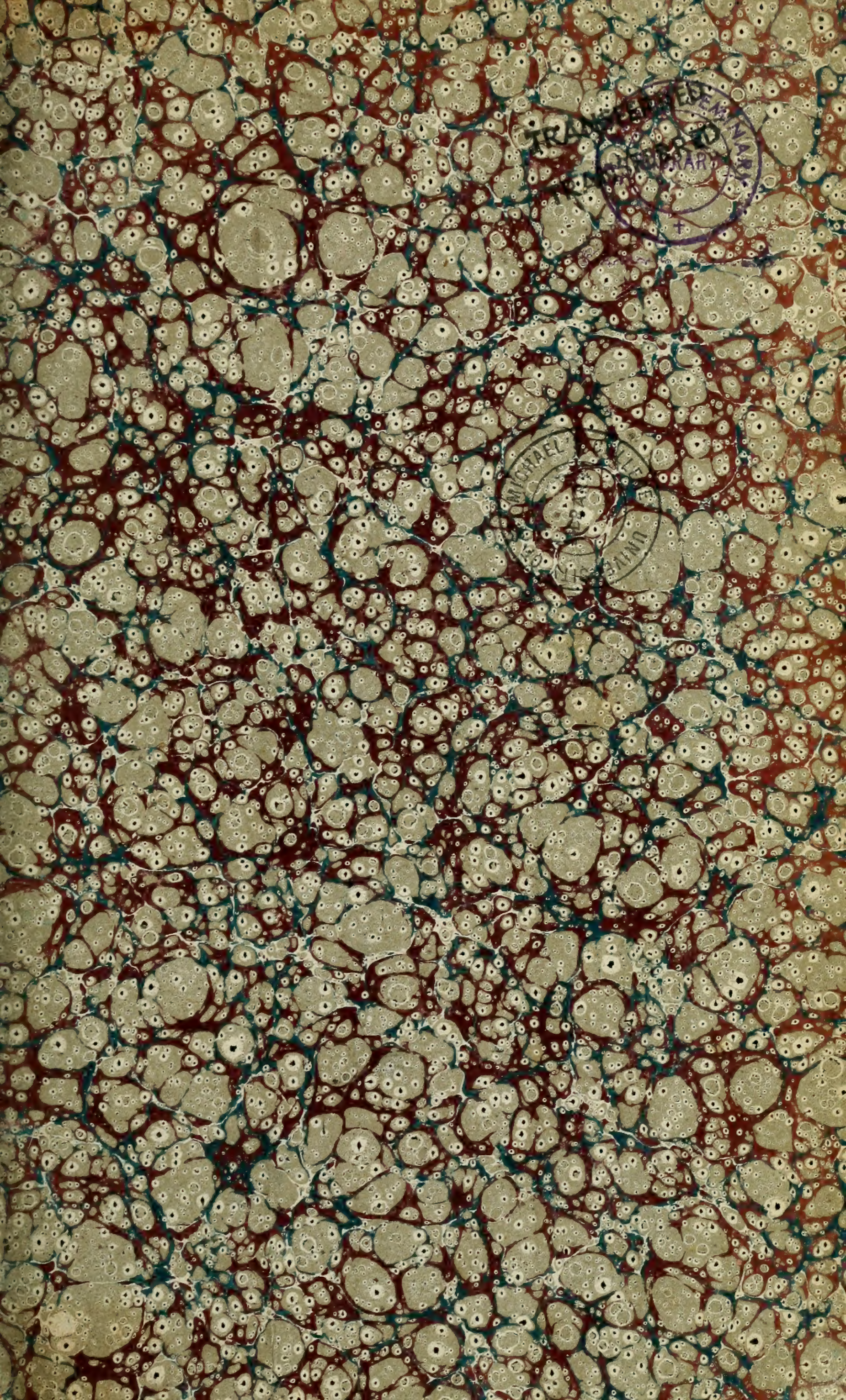


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01982178 4






UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

AUG 27 1960

HISTOIRE

DE

LA RÉFORMATION

DU SEIZIÈME SIÈCLE.

LIVRE V.

LA DISPUTE DE LEIPZIG.

(1519.)

Les dangers s'étaient accumulés autour de Luther et de la Réformation. L'appel du docteur de Wittemberg à un concile général était un nouvel attentat envers la puissance papale. Une bulle de Pie II avait prononcé la grande excommunication contre les empereurs mêmes qui oseraient se rendre coupables d'une telle révolte. Frédéric de Saxe, peu affermi encore dans la doctrine évangélique, était prêt à renvoyer Luther de ses États [1]. Un nouveau

1. Lettre de l'Électeur à son envoyé à Rome. L. Opp. (L.) XVII, p. 298.

message de Léon X aurait donc jeté le Réformateur au milieu d'étrangers qui eussent craint de se compromettre en recevant un moine que Rome avait maudit. Et si même l'épée de quelque noble se fût élevée pour le défendre, ces simples chevaliers, méprisés des puissants princes de l'Allemagne, eussent dû bientôt succomber dans leur hasardeuse entreprise. Alors tout était fini.

C'est ici l'un de ces grands moments de l'histoire, où l'on voit comme à l'œil l'action providentielle de Dieu. Dieu seul pouvait alors sauver Luther, et il le sauva par son ennemi même, par Léon X. Au moment où tous ses courtisans le poussaient à des mesures de rigueur, et où un dernier coup eût fait tomber son adversaire en ses mains, ce pape changea subitement de conduite et entra dans des voies de conciliation et d'apparente douceur [1]. On peut dire sans doute qu'il se fit illusion sur les dispositions de l'Électeur, et les crut plus favorables à Luther qu'elles ne l'étaient en réalité; on peut admettre que la voix publique, l'esprit du siècle, ces puissances toutes nouvelles alors, lui parurent entourer le Réformateur d'un inaccessible boulevard; on peut supposer, comme l'a fait un de ses historiens [2], qu'il suivit les mouvements de son jugement et de son cœur qui inclinait à la douceur et à la modération. Mais cette nouvelle manière d'agir de Rome, dans un tel moment, est si étrange, qu'il est im-

1. Rationem agendi prorsus oppositam inire statuit. (Cardinal Pallavicini, Hist. Concil. Trid. Vol. I, p. 51.)

2. Vie de Léon X par Roscoe. Vol. IV, p. 2.

possible d'y méconnaître une plus haute et plus puissante main, celle de Dieu même.

Un noble saxon, chambellan du pape et chanoine de Mayence, de Trèves et de Meissen, se trouvait alors à la cour de Rome. Il avait su s'y faire valoir. Il s'était vanté d'être un peu parent des princes saxons, en sorte que les courtisans romains lui donnaient quelquefois le titre de duc de Saxe. En Italie, il étalait sottement sa noblesse germanique; en Allemagne, il imitait gauchement les manières et l'élégance italiennes. Il aimait le vin [1], et son séjour à la cour de Rome avait accru ce vice. Cependant les courtisans romains fondaient sur lui de grandes espérances. Son origine allemande, ses manières insinuantes, son habileté dans les affaires, tout leur faisait espérer que Charles de Miltitz (c'était son nom) réussirait à arrêter par sa prudence la puissante révolution qui menaçait d'ébranler le monde.

Il importait de cacher le véritable objet de la mission du chambellan romain. On y réussit sans peine. Quatre ans auparavant, le pieux Électeur avait fait demander au pape la rose d'or. Cette rose, la plus belle des fleurs, représentait le corps de Jésus-Christ; elle était consacrée chaque année par le souverain pontife et offerte à l'un des premiers princes de l'Europe. On résolut de l'envoyer cette fois à l'Électeur. Miltitz partit, chargé d'examiner l'état des affaires et de gagner Spalatin et Pfef-

1. Nec ab usu immoderato vini abstinuit. (Pallavicini, Hist Concil. Trid. I, p. 69.)

finger, conseillers de l'Électeur. Il avait pour eux des lettres particulières. En cherchant à se concilier ainsi ceux qui entouraient le prince, Rome espérait devenir bientôt maîtresse de son redoutable adversaire.

Arrivé en Allemagne au mois de décembre 1518, le nouveau légat s'appliqua, sur sa route, à sonder l'opinion publique. A son grand étonnement, il remarqua, partout où il s'arrêta, que la plupart des habitants étaient pour la Réformation [1]. On parlait de Luther avec enthousiasme. Pour une personne favorable au pape, il en trouvait trois favorables au Réformateur [2]. Luther nous a conservé un trait de sa mission. « Que pensez-vous du siége « de Rome ? » demandait souvent le légat à des hôtesses et à des servantes d'auberge. Un jour, l'une de ces pauvres femmes lui répondit naïvement : « Vraiment, nous ne savons si les siéges que « vous avez à Rome sont de pierre ou de bois [3]. »

Le seul bruit de l'arrivée du nouveau légat remplit la cour de l'Électeur, l'université, la ville de Wittemberg et toute la Saxe, de soupçons et de méfiance. « Grâces à Dieu, Martin respire encore, » écrivit Mélanchton effrayé [4]. On assurait que le

1. Sciscitatus per viam Mitilius quanam esset in æstimatione Lutherus... sensit de eo cum admiratione homines loqui. (Pallavicini, Hist. Concil. Trid. Tom. I, p. 51.)

2. Ecce ubi unum pro papa stare inveni, tres pro te contra papam stabant. (L. Opp. Lat. in Præf.)

3. Quid nos scire possumus quales vos Romæ habeatis sellas, ligneasne an lapideas ? (Ibid.)

4. Martinus noster, Deo gratias, adhuc spirat. (Corpus reformatorum edidit Bretschneider. I, 61.)

chambellan romain avait reçu l'ordre de s'emparer de Luther par ruse ou par violence. On recommandait de tous côtés au docteur de se tenir en garde contre les embûches de Miltitz. « Il arrive, » lui disait-on, « pour se saisir de vous et vous livrer au « pape. Des personnes dignes de foi ont vu les brefs « dont il est porteur. » « J'attends la volonté de « Dieu, » répondit Luther [1].

En effet, Miltitz arrivait chargé de lettres adressées à l'Électeur, à ses conseillers, aux évêques, et au bourgmestre de la ville de Wittemberg. Il était muni de soixante-dix brefs apostoliques. Si les flatteries et les faveurs de Rome atteignaient leur but, si Frédéric livrait Luther entre ses mains, ces soixante-dix brefs devaient, en quelque sorte, lui servir de passe-ports. Il voulait en produire et en afficher un dans chacune des villes qu'il aurait à traverser, et il espérait réussir ainsi à traîner sans opposition son prisonnier jusqu'à Rome [2].

Le pape semblait avoir pris toutes ses mesures. Déjà à la cour électorale, on ne savait plus quel parti prendre. On eût résisté à la violence; mais qu'opposer au chef de la chrétienté, parlant avec tant de douceur et de raison apparente? Ne serait-il pas à propos, disait-on, de cacher Luther quelque part, jusqu'à ce que l'orage fût passé?... Un événement imprévu vint sortir Luther, l'électeur et la Réformation de cette situation difficile. L'aspect du monde changea tout à coup.

1. Expecto consilium Dei. (L. Epp. I, p. 191.)

2. Per singula oppida affigeret unum, et ita tutus me perduceret Romam. (L. Opp. Lat. in Præf.)

Le 12 janvier 1519, Maximilien, empereur d'Allemagne, mourut. Frédéric de Saxe, conformément à la constitution germanique, devint administrateur de l'Empire. Dès lors l'Électeur ne craignit plus les projets des nonces. Des intérêts nouveaux vinrent agiter la cour de Rome, la forcèrent à user de ménagement dans ses négociations avec Frédéric, et arrêtèrent le coup que méditaient sans doute Miltitz et de Vio.

Le pape avait un vif désir d'éloigner du trône impérial Charles d'Autriche, déjà roi de Naples. Il pensait qu'un roi, son voisin, était plus à craindre qu'un moine d'Allemagne. Désireux de s'assurer l'Électeur, qui, en cette affaire, pouvait lui être d'un si grand secours, il résolut de donner quelque relâche au moine, pour mieux s'opposer au roi; mais l'un et l'autre firent des progrès malgré lui. Ainsi changea Léon X.

Une autre circonstance vint encore détourner l'orage suspendu sur la Réformation. Des troubles politiques éclatèrent aussitôt après la mort de l'Empereur. Au sud de l'Empire, la confédération souabe voulait punir Ulric de Wurtemberg qui lui était devenu infidèle. Au nord, l'évêque de Hildesheim se jetait, les armes à la main, sur l'évêché de Minden et sur les terres du duc de Brunswick. Comment au milieu de ces agitations, les grands du siècle auraient-ils pu attacher quelque importance à une dispute sur la rémission des péchés? Mais Dieu fit surtout servir aux progrès de la Réforme la réputation de sagesse de l'Électeur, devenu vicaire de l'Empire, et la protection qu'il accordait

aux nouveaux docteurs. « La tempête suspendit ses « fureurs, dit Luther; l'excommunication papale « commença à tomber dans le mépris. A l'ombre du « vicariat de l'Électeur, l'Évangile se répandit au « loin, et il en résulta un grand dommage pour le « papisme [1]. »

D'ailleurs, pendant un interrègne, les défenses les plus sévères perdaient naturellement de leur force. Tout devenait plus libre et plus facile. Le rayon de liberté qui vint luire sur ces commencements de la Réforme, développa puissamment cette plante encore délicate, et l'on put reconnaître dès lors combien la liberté politique serait favorable aux progrès du christianisme évangélique.

Miltitz, arrivé en Saxe déjà avant la mort de Maximilien, s'était empressé de se rendre vers son ancien ami Spalatin; mais à peine avait-il commencé ses plaintes contre Luther, que le chapelain avait éclaté contre Tezel. Il avait instruit le nonce des mensonges et des blasphèmes du vendeur d'indulgences, et lui avait déclaré que toute l'Allemagne attribuait au Dominicain la division qui déchirait l'Église.

Miltitz avait été étonné. D'accusateur, il était devenu accusé. Ce fut sur Tezel que se porta alors toute sa colère. Il le somma de se rendre à Altenbourg pour se justifier devant lui.

Le Dominicain, aussi lâche que fanfaron, craignant le peuple que ses fraudes avaient irrité, avait

1. Tunc desiit paululum sævire tempestas... (L. Opp. Lat. in Præf.)

cessé de courir les villes et les campagnes, et se tenait caché à Leipzig dans le collége de Saint-Paul. Il pâlit en recevant la lettre de Miltitz. Rome même l'abandonne; elle le menace, elle le condamne; elle veut le tirer du seul asile où il se croit en sûreté et l'exposer à la colère de ses ennemis... Tezel refusa de se rendre à l'invitation du nonce. « Certes, écrivit-il à Miltitz le 31 décembre 1518, « je ne regretterais pas la peine du voyage si je « pouvais sortir de Leipzig sans péril pour ma vie ; « mais l'Augustin Martin Luther a tellement ému et « soulevé les hommes puissants contre moi, que je « ne suis en sûreté nulle part. Un grand nombre de « partisans de Luther ont juré ma mort. Je ne puis « donc me rendre vers vous [1].» Il y avait un contraste frappant entre ces deux hommes, que renfermaient alors le collége de Saint-Paul à Leipzig et le cloître des Augustins à Wittemberg. Le serviteur de Dieu montrait un courage intrépide en présence du danger; le serviteur des hommes, une méprisable lâcheté.

Miltitz avait ordre d'employer d'abord les armes de la persuasion; et ce n'était que si cette voie ne réussissait pas, qu'il devait produire ses soixante-dix brefs, et faire en même temps usage de toutes les faveurs romaines pour porter l'Électeur à réprimer Luther. Il témoigna donc le désir d'avoir une entrevue avec le Réformateur. Leur ami commun, Spalatin, offrit sa maison pour cet usage, et Luther quitta Wittemberg le 2 ou le 3 janvier, pour se rendre à Altenbourg.

1. Löscher. II, 567.

Miltitz épuisa dans cette entrevue toutes les finesses d'un diplomate et d'un courtisan romain. A peine Luther fut-il arrivé, que le nonce s'approcha de lui avec de grandes démonstrations d'amitié. « Oh ! pensa Luther, comme sa violence s'est « changée en douceur ! Ce nouveau Saul venait en « Allemagne, armé de plus de soixante-dix brefs « apostoliques, pour me conduire vivant et chargé « de chaînes dans l'homicide Rome ; mais le Seigneur « l'a renversé en chemin[1]. » « Cher Martin, » lui dit le chambellan du pape, d'une voix caressante, « je « croyais que vous étiez un vieux théologien, qui, « assis tranquillement derrière son poële, avait des « quintes théologiques ; mais je vois que vous êtes « encore un jeune homme et dans vos meilleures « années[2].

« Savez-vous, » continua-t-il en prenant un ton plus grave, « que vous avez enlevé le monde entier « au pape et que vous vous l'êtes attaché[3] ? » Miltitz n'ignorait pas que c'est en flattant l'orgueil des hommes qu'on réussit le mieux à les séduire ; mais il ne connaissait pas celui auquel il avait affaire.

« Quand j'aurais une armée de vingt-cinq mille « hommes, ajouta-t-il, je n'entreprendrais vraiment « pas de vous enlever de ce pays et de vous conduire

1. Sed per viam a Domino prostratus… mutavit violentiam in benevolentiam fallacissime simulatam. (L. Epp. I, p. 206.)

2. O Martine, ego credebam te esse senem aliquem theologum, qui post fornacem sedens… (L. Opp. Lat. in Præf.)

3. Quod orbem totum mihi conjunxerim et papæ abstraxerim. (L. Epp. I, p. 231.)

« à Rome[1]. » Rome, malgré sa puissance, se sentait faible devant un pauvre moine; et le moine se sentait fort devant Rome. « Dieu arrête sur le « rivage les flots de la mer, disait Luther, et il les « arrête... avec du sable [2]. »

Le nonce, croyant avoir ainsi préparé l'esprit de son adversaire, poursuivit en ces termes : « Bandez « vous-même la plaie que vous avez faite à l'Église, « et que seul vous pouvez guérir. Gardez-vous, » ajouta-t-il en laissant couler quelques larmes, « gar- « dez-vous d'exciter une tempête qui causerait la « ruine de l'humanité[3]. » Puis il en vint peu à peu à insinuer qu'une rétractation pouvait seule réparer le mal; mais il adoucit aussitôt ce que ce mot pouvait avoir de choquant, en donnant à entendre à Luther qu'il avait pour lui la plus haute estime, et en s'emportant contre Tezel. Le filet était tendu d'une main habile, comment ne pas y être pris?

« Si l'archevêque de Mayence m'avait parlé ainsi « dès le commencement, » dit plus tard le Réformateur, « cette affaire n'aurait pas fait tant de bruit[4]. »

Luther prit alors la parole, et exposa avec calme, mais avec dignité et avec force, les justes plaintes de l'Église; il exprima toute son indignation contre l'archevêque de Mayence, et se plaignit noblement

1. Si haberem 25 millia armatorum, non confiderem te posse a me Romam perduci. (L. Opp. Lat. in Præf.)

2. L. Opp. (W.) XXII.

3. Profusis lacrymis ipsum oravit, ne tam perniciosam christiano generi tempestatem cieret. (Pallavicini. I, 52.)

4. Non evasisset res in tantum tumultum. (L. Opp. Lat. in Præf.)

de la manière indigne dont Rome l'avait traité, malgré la pureté de ses intentions.

Miltitz, qui ne s'était pas attendu à un langage aussi ferme, sut cependant maîtriser sa colère. « Je « vous offre, reprit Luther, de garder à l'avenir le « silence sur ces matières et de laisser cette affaire « mourir d'elle-même [1], pourvu que de leur côté « mes adversaires se taisent; mais si l'on continue à « m'attaquer, bientôt d'une petite querelle naîtra un « combat sérieux. Mes armes sont toutes prêtes. — « Je ferai plus encore, ajouta-t-il un instant après, « j'écrirai à Sa Sainteté, pour reconnaître que j'ai été « un peu trop violent, et pour lui déclarer que c'est « comme un enfant fidèle de l'Église que j'ai com- « battu des prédications qui attiraient sur elle les « moqueries et les injures du peuple; je consens « même à publier un écrit, dans lequel j'inviterai « tous ceux qui lisent mes livres, à ne point y voir « d'attaques contre l'Église romaine, et à lui demeu- « rer soumis. Oui, je suis disposé à tout faire et à « tout supporter; mais quant à une rétractation, ne « l'espérez jamais de moi. »

Miltitz comprit au ton décidé de Luther, que le plus sage était de paraître satisfait de ce que le Réformateur voulait bien promettre. Il proposa seulement qu'on prît un archevêque pour arbitre de quelques points qu'il y aurait à débattre. « Soit, « dit Luther; mais je crains fort que le pape ne « veuille pas accepter un juge; dans ce cas je n'ac- « cepterai pas non plus le jugement du pape, et alors

1. Und die Sache sich zu Tode bluten. (L. Epp. I. 207.)

« la lutte recommencera. Le pape composera le « texte, et moi j'en ferai le commentaire. »

Ainsi se termina la première entrevue de Luther et de Miltitz. Ils en eurent une seconde, dans laquelle la trêve ou plutôt la paix fut signée. Luther fit aussitôt part à l'Électeur de ce qui s'était passé.

« Sérénissime prince et très-gracieux seigneur, lui « écrivit-il, je m'empresse de faire connaître très- « humblement à Votre Altesse Électorale, que « Charles de Miltitz et moi sommes enfin tombés « d'accord et avons terminé l'affaire en arrêtant les « deux articles suivants :

« Premièrement ; il est défendu aux deux partis « de prêcher, d'écrire et d'agir davantage quant à « la dispute qui s'est élevée.

« Secondement ; Miltitz fera immédiatement con- « naître au Saint-Père l'état des choses. Sa Sainteté « ordonnera à un évêque éclairé de s'enquérir de l'af- « faire, et d'indiquer les articles erronés que je dois « rétracter. Si l'on me prouve que je suis dans l'er- « reur, je me rétracterai volontiers, et je ne ferai « plus rien qui puisse nuire à l'honneur ni à l'au- « torité de la sainte Église romaine [1]. »

L'accord ainsi fait, Miltitz parut tout joyeux. « Depuis cent ans, s'écria-t-il, aucune affaire n'a « causé plus de souci que celle-ci aux cardinaux et « aux courtisans romains. Ils auraient donné dix « mille ducats, plutôt que de consentir à ce qu'elle « durât plus longtemps [2]. »

1. L. Epp. I, p. 209.

2. Ab integro jam sæculo nullum negotium Ecclesiæ conti-

Le chambellan du pape n'épargnait aucune démonstration auprès du moine de Wittemberg. Tantôt il témoignait de la joie, tantôt il versait des larmes. Cet étalage de sensibilité toucha peu le Réformateur; mais il se garda de faire connaître ce qu'il en pensait. « Je n'eus pas l'air de comprendre « ce que signifiaient ces larmes de crocodile [1], » dit-il. On prétend que le crocodile pleure quand il ne peut saisir sa proie.

Miltitz invita Luther à souper. Le docteur accepta. Son hôte mit de côté la roideur attribuée à sa charge, et Luther se laissa aller à la gaîté de son caractère. Le repas fut joyeux [2], et le moment de se séparer étant venu, le légat tendit les bras au docteur hérétique, et le baisa [3]. « Baiser « de Judas, » pensa Luther. « J'eus l'air, écrivit-il à « Staupitz, de ne pas comprendre toutes ces maniè« res italiennes [4]. »

Ce baiser devait-il véritablement réconcilier entre elles Rome et la Réforme naissante? Miltitz l'espérait, et il s'en réjouissait, car il voyait de plus près que les courtisans de Rome les terribles suites que la Réformation pouvait avoir pour la pa-

gisse quod majorem illi sollicitudinem incussissit. (Pallavicini. Tom. I, p. 52.)

1. Ego dissimulabam has crocodili lacrymas a me intelligi. (L. Epp. I, 216.)

2. Atque vesperi, me accepto, convivio lætati sumus. (Ibid. 231.)

3. Sic amice discessimus etiam cum osculo (Judæ scilicet.) (Ibid. 216.)

4. Has italitates. (L. Epp. I. 231.)

pauté. Si Luther et ses adversaires se taisent, se disait-il, la dispute sera finie, et Rome, en faisant naître des circonstances favorables, regagnera toute son ancienne influence. Il semblait donc qu'on fût bien près de la fin du débat. Rome avait tendu les bras, et le Réformateur paraissait s'y être jeté; mais cette œuvre était, non d'un homme, mais de Dieu. L'erreur de Rome a été de voir la querelle d'un moine, là où il y avait un réveil de l'Église. Les baisers d'un chambellan du pape ne pouvaient pas arrêter le renouvellement de la chrétienté.

Miltitz, fidèle à l'accord qu'il venait de conclure, se rendit d'Altenbourg à Leipzig, où se trouvait Tezel. Il n'était pas besoin de lui fermer la bouche; car, plutôt que de parler, il se fût caché, s'il l'eût pu, dans les entrailles de la terre; mais le nonce voulait décharger sur lui sa colère. A peine arrivé à Leipzig, Miltitz fit citer le malheureux Tezel. Il l'accabla de reproches, l'accusa d'être l'auteur de tout le mal, et le menaça de l'indignation du pape [1]. Ce n'était pas assez. L'agent de la maison Fugger, qui se trouvait alors à Leipzig, fut confronté avec lui. Miltitz présenta au Dominicain les comptes de cette maison, les papiers qu'il avait lui-même signés, et lui prouva qu'il avait dépensé inutilement ou volé des sommes considérables... Le malheureux, que rien n'épouvantait au jour de ses triomphes, fut accablé sous ces justes accusations;

1. Verbis minisque pontificiis ita fregit hominem, hactenus terribilem cunctis et imperterritum stentorem. (L. Opp. in Præf.)

il tomba dans le désespoir; sa santé s'altéra; il ne savait plus où cacher sa honte. Luther apprit le misérable état de son ancien adversaire, et seul il en fut touché. « J'ai pitié de Tezel, » écrivait-il à Spalatin [1]. Il ne s'en tint pas à ces paroles. Ce n'était pas l'homme qu'il avait haï, c'étaient ses mauvaises actions. Au moment où Rome l'accablait de sa colère, il lui écrivit une lettre pleine de consolation. Mais tout fut inutile. Tezel, poursuivi par les remords de sa conscience, effrayé par les reproches de ses meilleurs amis, et redoutant la colère du pape, mourut misérablement quelque temps après. On crut que la douleur avait causé sa mort [2].

Luther, fidèle aux promesses qu'il avait faites à Miltitz, écrivit au pape le 3 mars la lettre suivante :

« Bienheureux Père! que Votre Béatitude daigne « tourner ses oreilles paternelles, qui sont comme « celles de Christ même, vers votre pauvre brebis, « et écouter avec bonté son bêlement. Que ferai-je, « très-saint Père? Je ne puis supporter l'éclat de « votre colère, et je ne sais comment y échapper. « On me demande de me rétracter. Je me hâterais « de le faire, si cela pouvait conduire au but que « l'on se propose. Mais les persécutions de mes ad- « versaires ont répandu au loin mes écrits, et ils « sont trop profondément gravés dans les cœurs, « pour qu'il soit possible de les en retirer. Une ré-

1. Doleo Tetzelium...... (L. Epp. I, p. 223.)

2. Sed conscientia indignitate Papæ forte occubuit. (L. Opp. in Præf.)

« tractation ne ferait que déshonorer toujours plus « l'Église de Rome, et placer sur les lèvres de tous « un cri d'accusation contre elle. Très-saint Père! je « le déclare en présence de Dieu et de toutes ses créa- « tures; je n'ai jamais voulu et je ne veux point en- « core porter atteinte, par la force ou par la ruse, à « la puissance de l'Église romaine, ni à celle de Votre « Sainteté. Je reconnais que rien dans le ciel ni sur « la terre ne doit être mis au-dessus de cette Église, « si ce n'est Jésus-Christ, le Seigneur de tous [1]. »

Ces paroles pourraient paraître étranges, et même répréhensibles, dans la bouche de Luther, si l'on ne se rappelait qu'il vint à la lumière, non tout à coup, mais par une marche lente et progressive. Elles témoignent, ce qui est fort important, que la Réformation n'a pas été simplement une opposition à la papauté. Ce n'est pas la guerre faite à telle ou telle forme, ce n'est pas telle ou telle tendance négative qui l'ont accomplie. L'opposition au pape n'y fut qu'en seconde ligne. Une vie nouvelle, une doctrine positive en furent le principe générateur. « Jésus-Christ Seigneur de tous, « et qui doit être préféré à tout, » et à Rome elle-même, comme le dit Luther à la fin de sa lettre, voilà la cause essentielle de la révolution du XVI[e] siècle.

Il est probable que quelque temps auparavant, le pape n'eût pas laissé passer inaperçue une lettre où le moine de Wittemberg refusait nettement

1. Præter unum Jesum Christum Dominum omnium. (L. Epp. I, p. 234.)

toute rétractation. Mais Maximilien était mort : on s'occupait du choix de son successeur, et la lettre de Luther fut négligée, au milieu des intrigues politiques qui agitaient alors la ville du pontife.

Le Réformateur employait mieux son temps que son puissant adversaire. Tandis que Léon X, occupé des intérêts qu'il avait comme prince temporel, mettait tout en œuvre pour écarter du trône un voisin qu'il redoutait, Luther croissait chaque jour en connaissances et en foi. Il étudiait les décrets des papes; et les découvertes qu'il faisait modifiaient beaucoup ses idées. « Je lis les décrets « des pontifes, écrit-il à Spalatin, et (je te le dis à « l'oreille) je ne sais si le pape est l'Antechrist lui-« même ou s'il est son apôtre, tellement Christ y « est dénaturé et crucifié [1]. »

Cependant il estimait toujours l'ancienne Église de Rome, et ne pensait point à une séparation. « Que l'É-« glise romaine, » dit-il dans l'explication qu'il avait promis à Miltitz de publier, « soit honorée de Dieu « par-dessus toutes les autres, c'est ce dont on ne peut « douter. Saint Pierre, saint Paul, quarante-six papes, « plusieurs centaines de milliers de martyrs, ont « répandu leur sang dans son sein et y ont vaincu « l'enfer et le monde, en sorte que le regard de Dieu « repose tout particulièrement sur elle. Quoique tout « s'y trouve maintenant en un bien triste état, ce n'est « pas un motif pour se séparer d'elle. Au contraire,

1. Nescio an Papa sit Antichristus ipse vel apostolus ejus. (L. Epp. I, 239.)

« plus les choses y vont mal, plus on doit lui de-
« meurer attaché ; car ce n'est pas par la séparation
« qu'on la rendra meilleure. Il ne faut pas abandon-
« ner Dieu à cause du diable, et les enfants de Dieu
« qui se trouvent encore à Rome, à cause de la mul-
« titude des méchants. Il n'y a aucun péché, aucun
« mal qui doive détruire la charité, ni rompre l'unité.
« Car la charité peut toute chose, et rien n'est dif-
« ficile à l'unité [1]. »

Ce ne fut pas Luther qui se sépara de Rome : ce fut Rome qui se sépara de Luther, et qui rejeta ainsi la foi antique de l'Église catholique dont il était alors le représentant. Ce ne fut pas Luther qui enleva à Rome son pouvoir, et qui fit descendre son évêque d'un trône usurpé ; les doctrines qu'il annonçait, la parole des apôtres que Dieu manifestait de nouveau dans l'Église universelle avec un grand pouvoir et une admirable pureté, purent seules prévaloir contre cette puissance, qui depuis des siècles asservissait l'Église.

Ces déclarations de Luther, publiées à la fin de février, ne satisfaisaient point encore Miltitz et de Vio. Ces deux vautours, ayant l'un et l'autre manqué leur proie, s'étaient retirés dans les murs antiques de Trèves. Là, secondés par le prince archevêque, ils espéraient atteindre ensemble le but que chacun d'eux avait manqué isolément. Les deux nonces comprenaient qu'il n'y avait plus rien à attendre de Frédéric, revêtu dans l'Empire du pouvoir suprême. Ils voyaient que Luther persis-

1. L. Opp. L. XVII, 224.

tait à refuser toute rétractation. Le seul moyen de réussir était de soustraire le moine hérétique à la protection de l'Électeur et de l'attirer près d'eux. Quand une fois le Réformateur sera à Trèves, dans un État soumis à un prince de l'Église, il sera bien habile s'il en sort sans avoir pleinement satisfait aux exigences du souverain pontife. Ils se mettent aussitôt à l'œuvre. « Luther, » dit Miltitz à l'Électeur-archevêque de Trèves, « a accepté Votre Grâce « comme arbitre. Appelez-le donc devant vous. » L'Électeur de Trèves écrivit en conséquence, le 3 mai, à l'Électeur de Saxe pour le prier de lui envoyer Luther. De Vio, et ensuite Miltitz lui-même, écrivirent aussi à Frédéric, pour lui annoncer que la rose d'or était arrivée à Augsbourg chez les Fugger. C'était, pensaient-ils, le moment de frapper le coup décisif.

Mais les choses sont changées; ni Frédéric, ni Luther ne se laissent ébranler. L'Électeur a compris sa nouvelle position. Il ne craint plus le pape; bien moins encore craint-il ses serviteurs. Le Réformateur, voyant Miltitz et de Vio réunis, devine le sort qui l'attend, s'il se rend à leur invitation. « Partout, dit-il, de toute manière on « cherche ma vie [1]. » D'ailleurs il a demandé que le pape se prononce, et le pape, tout occupé de couronnes et d'intrigues, n'a point parlé. Luther écrivit à Miltitz: « Comment pourrai-je me « mettre en route sans un ordre de Rome, au milieu

1. Video ubique, undique, quocumque modo, animam meam quæri. (L. Epp. I, 274. 16 mai.)

« des troubles dont l'Empire est agité? Comment « affronter tant de périls, et m'exposer à des dépen- « ses si considérables, moi le plus pauvre des « hommes ?»

L'Électeur de Trèves, homme sage, modéré, ami de Frédéric, voulait ménager celui-ci. Il n'a- vait d'ailleurs aucune envie de se mêler de cette affaire, à moins d'y être positivement appelé. Il convint donc avec l'Électeur de Saxe, qu'on en ren- verrait l'examen à la prochaine diète, et ce ne fut que deux ans plus tard, à Worms, qu'elle s'as- sembla.

Tandis qu'une main providentielle écartait l'un après l'autre tous les dangers qui menaçaient Lu- ther, celui-ci s'avançait avec courage vers un but qu'il ignorait lui-même. Sa réputation grandissait; la cause de la vérité se fortifiait; le nombre des étudiants de Wittemberg augmentait, et parmi eux se trouvaient les jeunes hommes les plus distin- gués de l'Allemagne. « Notre ville, écrivait Luther, « peut à peine recevoir tous ceux qui y arrivent; » et dans une autre occasion : « Le nombre des étu- « diants augmente excessivement et comme une « eau qui déborde [1].»

Mais déjà ce n'était plus en Allemagne seulement que la voix du Réformateur se faisait entendre. Elle avait passé les frontières de l'Empire, et com- mençait à ébranler, parmi les divers peuples de la chrétienté, les fondements de la puissance ro- maine. Frobenius, fameux imprimeur de Bâle,

1. Sicut aqua inundans. L. Epp. I, p. 278 et 279.

avait publié la collection des œuvres de Luther. Elle se répandit avec rapidité. A Bâle, l'évêque lui-même, applaudissait à Luther. Le cardinal de Sion, après avoir lu ses ouvrages, s'écria avec un peu d'ironie, en jouant sur son nom : « O Luther, tu es « un véritable Luther ! » (un véritable purificateur, *Lauterer*).

Érasme se trouvait à Louvain quand les écrits de Luther parvinrent dans les Pays-Bas. Le prieur des Augustins d'Anvers, qui avait étudié à Wittemberg, et qui, d'après le témoignage d'Érasme, possédait le vrai christianisme primitif, d'autres Belges encore, les lurent avec avidité. Mais ceux qui ne cherchaient que leurs intérêts, dit le savant de Rotterdam, et qui nourrissaient le peuple de contes de vieilles femmes, firent éclater un sombre fanatisme. « Je ne saurais vous dire, écrit Érasme à Luther, les « émotions, les agitations vraiment tragiques aux-« quelles vos écrits ont donné lieu [1]. »

Frobenius envoya six cents exemplaires de ces ouvrages en France et en Espagne. On les vendit publiquement à Paris. Les docteurs de la Sorbonne les lurent alors avec approbation, à ce qu'il paraît. Il était temps, dirent plusieurs d'entre eux, que ceux qui s'occupent des saintes lettres, parlassent avec une telle liberté. En Angleterre, ces livres furent reçus avec plus d'empressement encore. Des négociants espagnols les firent traduire en leur langue, et envoyer d'Anvers dans leur patrie. « Certainement, »

1. Nullo sermone consequi queam, quas tragœdias hic excitarint tui libelli.... (Erasm. Epp. VI, 4).

dit Pallavicini, « ces négociants étaient de sang « maure [1]. »

Calvi, savant libraire de Pavie, porta en Italie un grand nombre d'exemplaires de ces livres, et les répandit dans toutes les villes transalpines. Ce n'était point l'amour du gain qui animait cet homme de lettres, mais le désir de contribuer au réveil de la piété. La force avec laquelle Luther soutenait la cause de Christ, le pénétrait de joie. « Tous les hommes savants de l'Italie, écrivait-il, « se joindront à moi, et nous vous enverrons des « vers composés par nos écrivains les plus distin- « gués. »

Frobenius, en faisant parvenir à Luther un exemplaire de cette publication, lui raconta toutes ces réjouissantes nouvelles, et ajouta : « J'ai vendu « tous les exemplaires, excepté dix, et je n'ai jamais « fait une si bonne affaire. » D'autres lettres encore exprimèrent à Luther la joie que causaient ses ouvrages. « Je me réjouis, dit-il, de ce que la vé- « rité plaît si fort, bien qu'elle parle avec si peu de « science et d'une manière si barbare [2]. »

Tel fut le commencement du réveil dans les divers pays de l'Europe. Si l'on en excepte la Suisse, où la prédication de l'Évangile s'était déjà fait entendre, l'arrivée des écrits du docteur de Wittemberg forme partout la première page de l'histoire de la Réformation. Un imprimeur de Bâle

1. Maurorum stirpe prognatis. (Pallav. I, 91.)

2. In his id gaudeo, quod veritas tam barbare et indocte loquens, adeo placet. (L. Epp. I, 255.)

répandit ces premiers germes de la vérité. Au moment où le pontife romain pense étouffer l'œuvre en Allemagne, elle commence en France, dans les Pays-Bas, en Italie, en Espagne, en Angleterre et en Suisse. Quand Rome abattrait le tronc primitif, qu'importe ?.. les semences sont déjà partout répandues.

Tandis que le combat commençait au dehors de l'Empire, il paraissait presque cesser au dedans. Les plus fougueux soldats de Rome, des moines franciscains de Jüterbock, qui avaient imprudemment attaqué Luther, s'étaient hâtés, après une vigoureuse réponse du Réformateur, de rentrer dans le silence. Les partisans du pape se taisaient. Tezel était hors de combat. Les amis de Luther le conjuraient de ne pas continuer la lutte, et il le leur avait promis. Les thèses commençaient à être oubliées. Cette perfide paix frappait d'impuissance la bouche éloquente du Réformateur. La Réformation paraissait arrêtée. « Mais, » dit plus tard Luther, en parlant de cette époque, « les hom-« mes projetaient des choses vaines; car le Seigneur « s'est réveillé pour juger les peuples [1]. » « Dieu ne « me conduit pas, dit-il ailleurs; il me pousse, il « m'enlève. Je ne suis pas maître de moi-même. Je « voudrais vivre dans le repos; mais je suis préci-« pité au milieu du tumulte et des révolutions [2]. »

1. Dominus evigilavit et stat ad judicandos populos. (L. Opp. lat. in Præf.)

2. Deus rapuit, pellit, nedum ducit me : non sum compos mei : volo esse quietus et rapior in medios tumultos. (L. Epp. I, 231.)

Eck le scolastique, l'ancien ami de Luther, l'auteur des *Obélisques*, fut celui qui recommença le combat. Il était sincèrement attaché à la papauté; mais il semble avoir été dépourvu de véritables sentiments religieux, et avoir fait partie de cette classe d'hommes trop nombreux en tout temps, qui considèrent la science, et même la théologie et la religion, comme des moyens de se faire un nom dans le monde. La vaine gloire se cache sous la soutane du pasteur comme sous l'armure du guerrier. Eck s'était appliqué à l'art de la dispute selon les règles des scolastiques, et était passé maître dans ce genre de lutte. Tandis que les chevaliers du moyen âge et les guerriers du siècle de la Réformation cherchaient la gloire dans les tournois, les scolastiques la cherchaient dans les disputes syllogistiques, dont les académies offraient souvent le spectacle. Eck, rempli d'une haute idée de lui-même, fier de ses talents, de la popularité de sa cause, et des victoires qu'il avait remportées dans huit universités de Hongrie, de Lombardie et d'Allemagne, désirait ardemment avoir l'occasion de déployer ses forces et son adresse. Ce « petit moine, » qui avait crû tout à coup jusqu'à devenir géant, ce Luther que jusqu'alors personne n'avait pu vaincre, offusquait son orgueil, et excitait sa jalousie [1]. Peut-être, en recherchant sa propre gloire, Eck perdrait-il Rome... Mais la vanité scolastique ne se laisse pas arrêter par une telle con-

1. Nihil cupiebat ardentius, quam sui specimen præbere in solemni disputatione cum æmulo. (Pallavicini, tom. I, p. 55.)

sidération. Les théologiens, comme les princes, ont su plus d'une fois immoler à leur gloire particulière l'intérêt général. Nous allons voir quelles circonstances fournirent au docteur d'Ingolstadt le moyen d'entrer en lice avec son importun rival.

Le zélé, mais trop ardent Carlstadt, s'entendait encore avec Luther. Ces deux théologiens étaient surtout unis par leur attachement à la doctrine de la grâce et par leur admiration pour saint Augustin. Carlstadt, enclin à l'enthousiasme, et possédant peu de sagesse, n'était pas un homme que l'adresse et la politique d'un Miltitz pussent arrêter. Il avait publié contre les *Obélisques* de Eck des thèses où il défendait Luther et la foi qui leur était commune. Eck avait répondu, et Carlstadt ne lui avait pas laissé le dernier mot [1]. Le combat s'était échauffé. Eck, désireux de saisir une occasion si favorable, avait jeté le gant à Carlstadt; l'impétueux Carlstadt l'avait relevé. Dieu se servit des passions de ces deux hommes pour accomplir ses desseins. Luther n'avait pris aucune part à ces débats, et cependant il devait être le héros de la bataille. Il est des hommes que la force des choses ramène toujours sur la scène. On convint que Leipzig serait le lieu de la discussion. Telle fut l'origine de cette dispute de Leipzig, dès lors si célèbre.

Eck se souciait assez peu de combattre Carlstadt, et même de le vaincre. C'était à Luther qu'il en voulait. Il mit donc tout en œuvre pour l'attirer sur le champ de bataille, et publia à cet effet treize thèses [2],

1. Defensio adversus Eckii monomachiam.

2. L. Opp. (L.) XVII. p. 242.

qu'il dirigea contre les doctrines principales déjà professées par le Réformateur. La treizième était ainsi conçue : « Nous nions que l'Église romaine « n'ait pas été élevée au-dessus des autres églises « avant le temps du pape Sylvestre ; et nous recon- « naissons en tout temps comme successeur de saint « Pierre et vicaire de Jésus-Christ, celui qui a oc- « cupé le siége de saint Pierre et qui a eu sa foi. » Sylvestre vivait du temps de Constantin le Grand; Eck niait donc par cette thèse que la primauté dont Rome jouissait, lui eût été donnée par cet empereur.

Luther, qui avait consenti, non sans quelque peine, à garder désormais le silence, fut vivement ému à la lecture de ces propositions. Il reconnut que c'était à lui qu'on en voulait, et sentit qu'il ne pouvait avec honneur éviter le combat. « Cet « homme, dit-il, nomme Carlstadt son antagoniste, « et en même temps il se jette sur moi. Mais Dieu « règne. Il sait ce qu'il veut faire résulter de cette « tragédie [1]. Ce n'est ni du docteur Eck ni de moi « qu'il sera question. Le dessein de Dieu s'accomplira. « Grâce à Eck, cette affaire, qui jusqu'à présent n'a « été qu'un jeu, deviendra à la fin sérieuse, et por- « tera un coup funeste à la tyrannie de Rome et du « pontife romain. »

Rome elle-même a déchiré l'accord. Elle a fait plus; en donnant de nouveau le signal du combat, elle a engagé la lutte sur un point que Luther n'a-

1. Sed Deus in medio deorum; ipse novit quid ex ea tragedia deducere voluerit. (L. Epp. I, 230, 222.)

vait pas encore directement attaqué. C'était la primauté du pape que le docteur Eck signalait à ses adversaires. Il suivait ainsi le dangereux exemple qu'avait déjà donné Tezel [1]. Rome appela les coups de l'athlète, et si elle laissa dans le gymnase des membres palpitants, c'est qu'elle avait attiré elle-même sur sa tête son bras redoutable.

La suprématie pontificale une fois renversée, tout l'échafaudage romain s'écroulait. Le plus grand danger menaçait donc la papauté. Et cependant ni Miltitz ni Cajetan ne faisaient rien pour empêcher cette nouvelle lutte. S'imaginaient-ils que la Réformation serait vaincue, ou étaient-ils frappés de cet aveuglement qui entraîne les puissants dans leur chute ?

Luther, qui avait donné un rare exemple de modération en gardant si longtemps le silence, répondit sans crainte à la provocation de son antagoniste. Il opposa aussitôt de nouvelles thèses aux thèses du docteur Eck. La dernière était ainsi conçue : « C'est « par de pitoyables décrétales des pontifes romains, « composées il y a quatre cents ans et moins, que « l'on prouve la primauté de l'Église de Rome ; mais « cette primauté a contre elle l'histoire digne de foi « de onze cents années, les déclarations des saintes « Écritures, et les conclusions du concile de Nicée, « le plus saint de tous les conciles [2]. »

« Dieu sait, » écrivit-il en même temps à l'Électeur, « que mon intention sérieuse était de me taire,

1. 1er vol. p. 356.

2. L. Opp. (L.) XVII. p. 245.

« et que j'étais joyeux de voir enfin ce jeu terminé. « J'ai si fidèlement observé le pacte conclu avec le « commissaire du pape, que je n'ai pas répliqué à « Sylvestre Priérias, malgré les insultes des adver- « saires et les conseils de mes amis. Mais maintenant « le docteur Eck m'attaque, et non-seulement moi, « mais encore toute l'université de Wittemberg. Je « ne puis permettre que la vérité soit ainsi couverte « d'opprobre [1]. »

En même temps Luther écrivit à Carlstadt : « Je « ne veux pas, excellent André, que vous entriez « dans cette querelle, lui dit-il, puisque c'est à moi « qu'il en veut. Je laisserai là avec joie mes travaux « sérieux pour m'occuper des jeux de ces adulateurs « du pontife romain [2]. » Puis, apostrophant son adversaire : « Maintenant donc, mon cher Eck, « lui crie-t-il de Wittemberg à Ingolstadt avec un superbe dédain, « homme fort! sois courageux et ceins ton « épée sur ta cuisse [3]. Si je n'ai pu te plaire comme « médiateur, peut-être te plairai-je davantage comme « antagoniste. Non pas que je me propose de te vain- « cre, mais parce qu'après tous les triomphes que tu « as remportés en Hongrie, en Lombardie, en Bavière « (si du moins nous devons t'en croire), je te four- « nirai l'occasion d'obtenir le nom de triomphateur

1. L. Epp. I, p. 237.

2. Gaudens et videns posthabeo istorum mea seria ludo. (L. Epp. I, 251.)

3. Esto vir fortis et accingere gladio tuo super femur tuum, potentissime! (Ibid.)

« de la Saxe et de la Misnie, en sorte que tu seras « à jamais salué du titre glorieux d'auguste [1]. »

Tous les amis de Luther ne partageaient pas son courage, car personne jusqu'à cette heure n'avait pu résister aux sophismes du docteur Eck. Mais ce qui leur donnait surtout de vives alarmes, c'était le sujet de la querelle... la primauté du pape!.. Comment le pauvre moine de Wittemberg ose-t-il s'en prendre à ce géant qui, depuis des siècles, a écrasé tous ses ennemis? Les courtisans tremblent à la cour de l'Électeur. Spalatin, le confident du prince, et l'intime ami du Réformateur, est rempli de crainte. Frédéric est inquiet. Le glaive même de chevalier du Saint-Sépulcre dont il a été armé à Jérusalem, ne suffirait pas à cette guerre. Luther seul ne s'épouvante pas. « L'Éternel, pense-t-il, le « livrera entre mes mains! » Il trouve dans la foi qui l'anime de quoi fortifier ses amis : « Je vous « en supplie, mon cher Spalatin, dit-il, ne vous « laissez pas aller à la crainte; vous savez bien que « si Christ n'était pas pour moi, tout ce que j'ai fait « jusqu'à cette heure eût dû causer ma perte. Der- « nièrement encore n'a-t-on pas écrit d'Italie au « chancelier du duc de Poméranie, que j'avais boule- « versé Rome, et qu'on ne savait comment apaiser « le tumulte, en sorte qu'on se proposait de m'atta- « quer, non par les règles de la justice, mais par les « finesses romaines (ce sont les expressions qu'on

1. Ac si voles semper Augustus saluteris in æternum. (L. Epp. I, p. 251.)

« a employées), c'est-à-dire, je pense, par le poi-« son, les embûches et l'assassinat ?

« Je me modère, et, pour l'amour de l'Électeur « et de l'Université, je garde par-devers moi bien des « choses, que je ferais servir contre Babylone si j'é-« tais ailleurs. O mon pauvre Spalatin ! il est impos-« sible de parler avec vérité de l'Écriture et de l'É-« glise, sans irriter la bête. N'espérez donc jamais « me voir en repos, à moins que je ne renonce à la « théologie. Si cette affaire est de Dieu, elle ne se « terminera pas avant que tous mes amis m'aient « abandonné, comme tous les disciples de Christ l'a-« bandonnèrent. La vérité demeurera seule, et triom-« phera par sa droite et non par la mienne, ni par la « vôtre, ni par celle d'aucun homme [1]. Si je suc-« combe, le monde ne périra pas avec moi. Mais, « misérable que je suis ! je crains de n'être pas digne « de mourir pour une telle cause. »—« Rome, » écrit-il encore vers le même temps, « Rome brûle du désir « de me perdre, et moi je me morfonds à me mo-« quer d'elle. On m'assure qu'on a brûlé publique-« ment à Rome, dans le champ de Flore, un Martin « Luther en papier, après l'avoir couvert d'exécra-« tions. J'attends leur fureur [2]. » « Le monde en-« tier, poursuit-il, s'agite et chancelle; qu'arrive-« ra-t-il? Dieu le sait. Pour moi, je prévois des guerres « et des désastres. Dieu ait pitié de nous [3] ! »

1. Et sola sit veritas, quæ salvet se dextera sua, non mea, non tua, non ullius hominis.... (L. Epp. I, 261.)

2. Expecto furorem illorum. (Ibid. 280, du 30 mai 1519.)

3. Totus orbis nutat et movetur, tam corpore quam anima. (Ibid.)

Luther écrivait lettre sur lettre au duc George [1], afin que ce prince, dans les États duquel Leipzig se trouvait, lui permît de s'y rendre et de prendre part à la dispute; mais il n'en recevait pas de réponse. Le petit-fils du roi de Bohème Podiebrad, épouvanté par la proposition de Luther sur l'autorité du pape, et craignant de voir naître en Saxe les guerres dont la Bohême avait été si longtemps le théâtre, ne voulait pas consentir à la demande du docteur. Celui-ci résolut alors de publier des explications sur cette treizième thèse. Mais cet écrit, loin de persuader le duc George, l'affermit au contraire dans sa résolution ; et il refusa absolument au Réformateur l'autorisation qu'il demandait de disputer, lui permettant seulement d'assister comme spectateur au débat [2]. C'était une grande contrariété pour Luther. Néanmoins il n'a qu'une volonté, celle d'obéir à Dieu. Il ira, il verra, il attendra.

En même temps le prince favorisait de tout son pouvoir la dispute entre Eck et Carlstadt. George était dévoué à l'ancienne doctrine; mais il était droit, sincère, ami du libre examen, et il ne pensait pas que toute opinion dût être accusée d'hérésie, par cela seul qu'elle déplaisait à la cour de Rome. D'ailleurs l'Électeur insistait auprès de son cousin, et George, affermi par les paroles de Frédéric, ordonna que la dispute eût lieu [3].

1. Ternis literis, a duce Georgio non potui certum obtinere responsum. (Ibid. p. 282.)

2. Ita ut non disputator sed spectator futurus Lipsiam ingrederer. (L. Opp. in Præf.)

3. Principis nostri verbo firmatus. (L. Epp. I, 255.)

L'évêque Adolphe de Mersbourg, dans le diocèse duquel Leipzig se trouvait, comprit mieux que Miltitz et Cajetan le danger d'abandonner des questions si importantes aux chances d'un combat singulier. Rome ne pouvait exposer à de tels hasards le fruit du travail de plusieurs siècles. Tous les théologiens de Leipzig, non moins alarmés, suppliaient leur évêque d'empêcher la dispute. Adolphe fit donc au duc George les représentations les plus énergiques. Le duc lui répondit avec beaucoup de sens [1] : « Je suis surpris de voir un évêque « avoir tant d'horreur pour l'antique et louable cou- « tume de nos pères, d'examiner les questions dou- « teuses dans les choses de la foi. Si vos théologiens « se refusent à défendre leurs doctrines, mieux vau- « drait avec l'argent qu'on leur donne entretenir de « vieilles femmes et de petits enfants, qui sauraient « au moins filer et chanter. »

Cette lettre fit peu d'effet sur l'évêque et sur ses théologiens. L'erreur a une conscience secrète qui lui fait craindre qu'on n'examine, même quand elle parle le plus de libre examen. Après s'être avancée avec imprudence, elle se retire avec lâcheté. La vérité ne provoque pas, mais elle tient ferme. L'erreur provoque et s'enfuit. La prospérité de l'université de Wittemberg était d'ailleurs pour celle de Leipzig un objet de jalousie. Les moines et les prêtres de Leipzig suppliaient le peuple, du haut de la chaire, de fuir les nouveaux hérétiques. Ils déchiraient Luther; ils le représentaient, ainsi

1. Schneider. Lips. Chr. IV. 168.

que ses amis, sous les couleurs les plus noires, afin de fanatiser la classe ignorante contre les docteurs de la Réformation [1]. Tezel, qui vivait encore, se réveilla, pour crier du fond de sa retraite : « C'est le diable qui pousse à ce combat [2] ! »

Tous les professeurs de Leipzig n'étaient pourtant pas dans les mêmes sentiments; quelques-uns appartenaient à la classe des indifférents, toujours prêts à rire des fautes des deux partis. De ce nombre était le professeur de grec, Pierre Mosellanus. Il se souciait assez peu de Jean Eck, de Carlstadt et de Martin Luther; mais il se promettait un grand divertissement de leur lutte. « Jean Eck, le « plus illustre des gladiateurs de plume et des rodo- « monts, écrivit-il à son ami Érasme, Jean Eck, qui, « comme Socrate dans Aristophane, méprise les dieux « mêmes, en viendra aux mains dans une dispute « avec André Carlstadt. Le combat finira par de « grands cris. Dix Démocrites y auront de quoi rire[3]. »

Le timide Érasme, au contraire, était effrayé à l'idée d'un combat, et sa prudence craintive eût voulu arrêter la dispute. « Si vous vouliez en croire « Érasme, écrivit-il à Mélanchton, vous vous appli- « queriez plus à faire fleurir les bonnes lettres qu'à « en poursuivre les ennemis [4]. Je crois que de cette

1. Theologi interim me proscindunt.... populum Lipsiæ inclamant. (L. Epp. I, 255.)

2. Das walt der Teufel! (Ibid.)

3. Seckend. p. 201.

4. Malim te plus operæ sumere in asserendis bonis litteris, quam in sectandis harum hostibus (Corpus Reform. ed. Bretetschneider. I, 78, du 22 avril 1519.)

« manière nous avancerions davantage. Surtout n'ou-« blions pas dans la lutte, que nous devons vaincre « non-seulement par l'éloquence, mais aussi par la « modestie et la douceur. » Ni les alarmes des prêtres, ni la prudence des pacificateurs ne pouvaient plus prévenir le combat. Chacun prépara ses armes.

Eck arriva le premier au rendez-vous. Le 21 juin, il entra dans Leipzig avec Poliandre, jeune homme qu'il avait amené d'Ingolstadt, pour écrire la relation de la dispute. On rendit toute sorte d'honneurs au docteur scolastique. Revêtu d'habits sacerdotaux et à la tête d'une nombreuse procession, il parcourut les rues de la ville, le jour de la Fête-Dieu. Chacun voulait le voir. Tous les habitants étaient pour lui, dit-il lui-même; « pourtant, » ajoute-t-il, « le bruit courait dans toute la ville que « je succomberais dans ce combat. »

Le lendemain de la fête, le vendredi 24 juin, jour de la Saint-Jean, les Wittembergeois arrivèrent. Carlstadt, qui devait combattre le docteur Eck, était seul dans son char, et précédait tous les autres. Le duc Barnim de Poméranie, qui étudiait alors à Wittemberg, et qui avait été élu recteur de l'Université, venait ensuite dans une voiture découverte; à ses côtés étaient assis les deux grands théologiens, les pères de la Réformation, Mélanchton et Luther. Mélanchton n'avait pas voulu quitter son ami. « Martin, le soldat du Seigneur, » avait-il dit à Spalatin, « a remué ce marais fétide [1]. Mon esprit s'in-

1. Martinus, Domini miles, hanc camarinam movit. (Corp. Ref. I, 82.)

« digne quand je pense à la honteuse conduite des « théologiens du pape. Soyez ferme et demeurez avec « nous ! » Luther, lui-même, avait désiré que son Achate, comme on l'a appelé, l'accompagnât.

Jean Lange, vicaire des Augustins, plusieurs docteurs en droit, quelques maîtres ès arts, deux licenciés en théologie, et d'autres ecclésiastiques, parmi lesquels on remarquait Nicolas Amsdorf, fermaient la marche. Amsdorf, issu d'une famille noble de la Saxe, faisant peu de cas de la carrière brillante à laquelle sa naissance eût pu l'appeler, s'était consacré à la théologie. Les thèses sur les indulgences l'avaient amené à la connaissance de la vérité. Il avait fait aussitôt une courageuse profession de foi [1]. Doué d'une âme forte et d'un caractère véhément, Amsdorf poussa souvent Luther, déjà assez prompt de sa nature, à des actes peut-être imprudents. Né dans un rang élevé, il ne craignait pas les grands, et il leur parla quelquefois avec une liberté qui approchait de la rudesse. « L'Évangile de Jésus-Christ, » disait-il un jour devant une noble assemblée, « ap-« partient aux pauvres et aux affligés, et non pas à « vous princes, seigneurs et courtisans, qui vivez « sans cesse dans les délices et dans la joie [2]. »

Mais ce n'était pas là tout le cortége de Wittemberg. Des étudiants accompagnaient en grand nombre leurs maîtres. Eck prétend qu'il y en avait jusqu'à deux cents. Armés de piques et de hallebardes,

1. Nec cum carne et sanguine diu contulit, sed statim palam ad alios, fidei confessionem constanter edidit. (M. Adami Vita Amsdorf.)

2. Weismann, Hist. Eccl. I, p. 1444.

ils entouraient les chars des docteurs, prêts à les défendre et fiers de leur cause.

Tel était l'ordre dans lequel le cortége des Réformateurs arrivait à Leipzig. Comme il avait déjà passé la porte de Grimma, et qu'il se trouvait devant le cimetière de Saint-Paul, une roue du char de Carlstadt se brisa. L'archidiacre, dont l'amour-propre jouissait d'une entrée aussi solennelle, tomba dans la boue. Il ne se fit pas de mal, mais il fut obligé de gagner à pied le lieu de sa demeure. Le char de Luther, qui suivait celui de Carlstadt, le devança rapidement et amena le Réformateur sain et sauf devant son logis. Le peuple de Leipzig, rassemblé pour voir l'entrée des champions de Wittemberg, vit dans cet accident un fâcheux présage pour Carlstadt; et bientôt on en conclut dans toute la ville, qu'il succomberait dans le combat, mais que Luther y serait vainqueur [1].

Adolphe de Mersebourg ne demeurait pas oisif. Aussitôt qu'il apprit l'approche de Luther et de Carlstadt, et avant même qu'ils fussent descendus de leurs voitures, il fit afficher à toutes les portes des églises la défense de commencer la dispute, sous peine d'excommunication. Le duc Georges, étonné de cette audace, enjoignit au conseil de la ville de faire lacérer le placard de l'évêque, et fit jeter en prison le hardi entremetteur qui avait osé exécuter cet ordre [2]. Georges s'était en effet rendu lui-même à Leipzig. Il était accompagné de

1. Seb. Fröschel vom Priesterthum. Wittemb. 1585. in Præf.
2. L. Opp. (L.) XVII. p. 245.

toute sa cour, entre autres de ce Jérôme Emser, chez qui Luther avait passé à Dresde une soirée fameuse [1]. Georges fit aux combattants des deux partis les cadeaux d'usage. « Le duc, » dit Eck avec orgueil, « me fit présent d'un beau cerf, et il ne « donna à Carlstadt qu'un chevreuil [2]. »

A peine Eck eut-il appris l'arrivée de Luther, qu'il se rendit chez le docteur. « Eh quoi! lui dit-il, « j'ai ouï dire que vous vous refusez à disputer « avec moi ! »

LUTHER.

« Comment disputerais-je, puisque le duc me le « défend ? »

ECK.

« Si je ne puis disputer avec vous, je me soucie « fort peu d'en venir aux mains avec Carlstadt. C'est « pour vous que je suis venu ici [3]. » Puis, après un moment de silence, il ajouta : « Si je vous procure « la permission du duc, paraîtrez-vous sur le champ « de bataille ? »

LUTHER, avec joie.

« Procurez-la-moi, et nous combattrons. »

Eck se rendit aussitôt chez le duc. Il chercha à dissiper ses craintes. Il lui représenta qu'il était certain de la victoire, et que l'autorité du pape, loin de souffrir de la dispute, en sortirait couverte de gloire. C'est au chef qu'il faut s'en prendre. Si

1. 1er vol. p. 250.

2. Seck. p. 190.

3. Si tecum non licet disputare neque cum Carlstatio volo; propter te enim huc veni. (L. Opp. in Præf.)

Luther demeure, tout demeure. S'il tombe, tout tombe. Georges accorda la permission demandée.

Le duc avait fait préparer une grande salle dans son palais nommé la Pleissenbourg. On y avait élevé deux chaires en face l'une de l'autre; des tables y étaient placées pour les notaires chargés de coucher par écrit la dispute, et des bancs pour les spectateurs. Les chaires et les bancs étaient recouverts de belles tapisseries. A la chaire du docteur de Wittemberg était suspendu le portrait de saint Martin, dont il portait le nom; à celle du docteur Eck, le portrait du chevalier Saint-Georges. « Nous « verrons, » dit le présomptueux Eck, en regardant cet emblème, « si je ne me mettrai pas à cheval sur « mes ennemis. » Tout annonçait l'importance qu'on attachait au combat.

Le 25 juin, on se réunit au château pour s'entendre sur l'ordre que l'on devait suivre. Eck, qui avait plus de confiance en ses déclamations et ses gestes qu'en ses arguments, s'écria : « Nous dispu- « terons librement, d'abondance; et les notaires ne « coucheront point nos paroles par écrit. »

CARLSTADT.

« Il a été convenu que la dispute serait écrite, « publiée et soumise au jugement de tous. »

ECK.

« Écrire tout ce qui est dit, c'est alanguir l'es- « prit des combattants et faire traîner la bataille. « C'en est fait alors de cette verve que demande « une dispute animée. N'arrêtez pas le torrent des « paroles [1]. »

1. Melancht. Opp. I, p. 139. (Koethæ ed.)

Les amis du docteur Eck appuyèrent sa demande. Carlstadt persista dans ses objections. Le champion de Rome dut céder.

ECK.

« Soit, on écrira ; mais du moins la dispute écrite « par les notaires ne sera pas publiée avant qu'elle « ait été soumise à l'examen de certains juges. »

LUTHER.

« La vérité du docteur Eck et des Eckiens craint « donc la lumière ? »

ECK.

« Il faut des juges ! »

LUTHER.

« Et quels juges ? »

ECK.

« Quand la dispute sera finie, nous nous enten- « drons pour les nommer. »

Le but des partisans de Rome était évident. Si les théologiens de Wittemberg acceptaient des juges, ils étaient perdus ; car leurs adversaires étaient sûrs à l'avance de ceux auxquels on s'adresserait. S'ils les refusaient, on les couvrirait de honte, en répandant partout qu'ils craignaient de se soumettre à des juges impartiaux.

Les Réformateurs voulaient pour juges, non tels ou tels individus dont l'opinion était arrêtée d'avance, mais la chrétienté tout entière. C'était à un suffrage universel qu'ils en appelaient. Du reste, qu'ils soient condamnés, peu leur importe, si en plaidant leur cause en présence du monde chrétien, ils ont amené quelques âmes à la lumière.



« Luther, dit un historien romain, demandait pour « juges tous les fidèles, c'est-à-dire un tribunal tel « qu'il n'y aurait pas eu d'urne assez vaste pour « contenir ses votes [1]. »

On se sépara. « Voyez quelle ruse ils emploient, » se dirent les uns aux autres Luther et ses amis. « Ils veulent sans doute demander pour juges le « pape ou les universités. »

En effet, le lendemain matin les théologiens de Rome envoyèrent à Luther un des leurs, chargé de lui proposer pour juge... le pape!..— « Le pape! » dit Luther, « comment puis-je l'admettre?.. »

« Gardez-vous, s'écrièrent tous ses amis, d'ac- « cepter des conditions aussi injustes. » Eck et les siens consultèrent de nouveau. Ils renoncèrent au pape et proposèrent quelques universités. « Ne « nous enlevez pas la liberté que vous nous avez « auparavant accordée, » répondit Luther. — « Nous « ne pouvons vous céder sur ce point, » répliquèrent-ils. — « Eh bien! s'écria Luther, je ne disputerai « pas! [2] »

On se sépare, et toute la ville s'entretient de ce qui vient de se passer. « Luther, » s'écrient partout les Romains, « Luther ne veut pas accepter la dis- « pute!.. Il ne veut reconnaître aucun juge!..» On commente, on torture ses paroles; on s'efforce de les représenter de la manière la plus défavorable pour lui. « Quoi! vraiment? il ne veut pas dispu-

1. Aiebat, ad universos mortales pertinere judicium, hoc est ad tribunal cujus colligendis calculis nulla urna satis capax. (Pallavicini, t. I, p. 55.)

2. L. Opp. (L.) XVII. p. 245.



« ter? » disent les meilleurs amis du Réformateur. Ils se rendent auprès de lui, et lui expriment leurs alarmes. « Vous refusez le combat! disent-ils. Vo- « tre refus va faire rejaillir sur votre université et « sur votre cause une honte éternelle! »

C'était attaquer Luther par son côté le plus sensible. — « Eh bien! » dit-il le cœur rempli d'indignation, « j'accepte les conditions qu'on m'impose ; « mais je me réserve le droit d'appel, et je récuse « la cour de Rome [1]. »

Le 27 juin était le jour fixé pour le commencement de la dispute. Dès le matin, on se rassembla dans le grand collége de l'université; et de là, on se rendit en procession à l'église de Saint-Thomas, où une messe solennelle fut célébrée, d'après les ordres et aux frais du duc. Le service fini, les assistants allèrent en procession au château ducal. En tête marchaient le duc Georges et le duc de Poméranie; puis venaient des comtes, des abbés, des chevaliers et d'autres personnages de distinction, enfin les docteurs des deux partis. Une garde, composée de soixante-seize bourgeois, armés de hallebardes, accompagnait le cortége, bannières déployées, au son d'une musique guerrière. Elle s'arrêta aux portes du château.

Le cortége étant arrivé au palais, chacun prit place dans la salle où la dispute devait avoir lieu. Le duc Georges, le prince héréditaire Jean, le prince Georges d'Anhalt, âgé de douze ans, et le duc de

1. L. Opp. (L.) XVII. p. 246.

Poméranie occupaient les siéges qui leur étaient destinés.

Mosellanus monta en chaire, pour rappeler aux théologiens, par ordre du duc, de quelle manière ils devaient disputer. « Si vous vous jetez dans des « querelles, leur dit l'orateur, quelle différence y « aura-t-il entre un théologien qui discute et un duel- « liste effronté? Qu'est-ce ici que remporter la vic- « toire, si ce n'est ramener un frère de l'erreur?... « Il semble que chacun doit plus désirer d'être « vaincu que de vaincre [1]!.. »

Ce discours fini, une musique religieuse retentit sous les voûtes de la Pleissenbourg; toute l'assemblée se mit à genoux, et l'hymne antique pour l'invocation du Saint-Esprit, *Veni, Sancte Spiritus!* fut chantée. Heure solennelle dans les fastes de la Réformation! Trois fois l'invocation fut répétée; et pendant que ce chant grave se faisait entendre, réunis, confondus, les défenseurs de l'ancienne doctrine et les champions de la doctrine nouvelle, les hommes de l'Église du moyen âge et ceux qui voulaient rétablir l'Église des Apôtres, inclinaient très-humblement leurs fronts vers la terre. L'antique lien d'une seule et même communion réunissait encore en un faisceau tous ces esprits divers : la même prière sortait encore de toutes ces bouches, comme si un seul cœur l'avait prononcée.

C'étaient les derniers moments de l'unité extérieure, de l'unité morte : une nouvelle unité d'esprit et de vie allait commencer. Le Saint-Esprit

1. Seckend. p. 209.

était invoqué sur l'Église, et le Saint-Esprit allait répondre, et renouveler la chrétienté.

Les chants et la prière finis, on se releva. La dispute devait commencer; mais l'heure de midi ayant sonné, on la renvoya jusqu'à deux heures.

Le duc réunit à sa table les principaux personnages qui se proposaient d'assister au débat. Après le repas, on retourna au château. La salle était remplie de spectateurs. Les disputes de ce genre étaient les assemblées publiques de cet âge. C'était là que les représentants du siècle agitaient les questions qui préoccupaient tous les esprits. Bientôt les orateurs furent à leur poste. Afin qu'on puisse mieux se les représenter, nous donnerons leurs portraits, tels qu'ils ont été tracés par l'un des témoins les plus impartiaux de la lutte.

« Martin Luther est de taille moyenne, et si « maigre, à cause de ses nombreuses études, qu'on « peut presque compter ses os. Il est dans la force de « l'âge et a une voix claire et sonore. Sa science et « son intelligence des Écritures saintes sont incom- « parables; la Parole de Dieu est tout entière sous « sa main [1]. Il a outre cela une grande provision « d'arguments et d'idées. Peut-être pourrait-on dé- « sirer en lui un peu plus de jugement pour mettre « chaque chose à sa place. Dans la conversation il est « honnête et affable; il n'a rien de stoïque ni d'or- « gueilleux; il sait s'accommoder à chacun; sa ma-

1. Seine Gelehrsamkeit aber und Verstand in heiliger Schrift ist unvergleichlich, so dass er fast alles im Griff hat. (Mosellanus in Seckend. 206.)

« nière de parler est agréable et pleine de jovialité.
« Il montre de la fermeté, et a toujours un air satis-
« fait, quelles que soient les menaces de ses adver-
« saires; en sorte qu'on est obligé de croire que ce
« n'est pas sans l'aide de Dieu qu'il fait de si grandes
« choses. On le blâme cependant d'être, en repre-
« nant les autres, plus mordant que cela ne convient
« à un théologien, surtout lorsqu'il annonce des
« choses nouvelles en religion.

« Carlstadt est plus petit; il a la figure noire et
« hâlée; sa voix est désagréable; sa mémoire est
« moins sûre que celle de Luther, et il est plus en-
« clin que lui à la colère. Néanmoins on retrouve
« en lui, quoiqu'à un moindre degré, les qualités
« qui distinguent son ami.

« Eck est d'une stature élevée; il est large des
« épaules; sa voix est forte et vraiment allemande.
« Il a de bons reins; en sorte qu'il se ferait très-bien
« entendre sur un théâtre et qu'il ferait même un
« excellent crieur public. Son accent est plutôt gros-
« sier que distingué. Il n'a pas cette grâce que louent
« tant Fabius et Cicéron. Sa bouche, ses yeux et
« tout son visage vous donnent plutôt l'idée d'un
« soldat ou d'un boucher que d'un théologien [1]. Il
« a une excellente mémoire, et s'il avait autant d'in-
« telligence, ce serait vraiment un homme parfait.
« Mais il est lent à comprendre, et il lui manque le
« jugement, sans lequel tous les autres dons sont
« inutiles. C'est pourquoi, en disputant, il entasse

1. Das Maul, Augen und ganze Gesicht, presentirt ehe einen Fleischer oder Soldaten, als einen Theologum. (Ibid.)

« une masse de passages de la Bible, de citations « des Pères et de preuves diverses, sans choix et « sans discernement. Il est outre cela d'une impu« dence inconcevable. S'il se trouve embarrassé, il « sort du sujet qu'il traite, s'élance sur un autre, « quelquefois même s'empare de l'opinion de son an« tagoniste, en se servant d'autres expressions, et « attribue à son adversaire avec une adresse extraor« dinaire l'absurdité qu'il défendait lui-même. »

Tels étaient, selon Mosellanus, les hommes qui attiraient alors l'attention de la foule qui se pressait dans la grande salle de la Pleissenbourg.

La dispute commença entre Eck et Carlstadt.

Eck fixait depuis quelques moments ses regards sur des objets qui couvraient la tablette de la chaire de son rival et qui semblaient l'offusquer : c'étaient la Bible et les saints Pères. « Je me refuse à la dis« pute, s'écria-t-il tout à coup, s'il vous est permis « d'apporter des livres avec vous. » Un théologien, avoir recours à ses livres pour disputer ! L'étonnement du docteur Eck était plus étonnant encore. « C'est une feuille de figuier dont cet Adam se sert « pour cacher sa honte, dit Luther. Augustin n'a-t-il « pas consulté des livres en combattant contre les « Manichéens[1] ? » N'importe! les partisans de Eck font grand bruit. On se récrie : « Cet homme n'a pas la « moindre mémoire, » disait Eck. Enfin on arrêta, selon le désir du chancelier d'Ingolstadt, que chacun ne pourrait se servir que de sa mémoire et de sa

1. Prætexit tamen et hic Adam ille folium fici pulcherrimum. (L. Epp. I, 294.)

langue. « Ainsi donc, dirent plusieurs, il ne s'agira « point dans cette dispute de la recherche de la vé- « rité, mais des éloges à donner à la langue et à la « mémoire des combattants. »

Ne pouvant rapporter en entier cette dispute qui dura dix-sept jours, nous devons, comme le dit un historien, imiter les peintres, qui, lorsqu'il s'agit de représenter une bataille, retracent sur le premier plan les actions les plus célèbres, et laissent les autres dans le lointain [1].

Le sujet de la dispute d'Eck et de Carlstadt était important : « La volonté de l'homme, avant sa « conversion, disait Carlstadt, ne peut rien faire de « bon : toute bonne œuvre vient entièrement et ex- « clusivement de Dieu, qui donne à l'homme, d'abord « la volonté de la faire, et ensuite la force de l'accom- « plir. » Cette vérité avait été proclamée par la sainte Écriture qui dit : « C'est Dieu qui produit en vous « avec efficace le vouloir et l'exécution selon son bon « plaisir [2]. » et par saint Augustin, qui, dans sa dispute avec les Pélagiens, l'avait énoncée à peu près dans les mêmes termes. Toute œuvre dans laquelle l'amour de Dieu, l'obéissance envers Dieu manque, est dépouillée aux yeux de Dieu de ce qui seul peut la rendre vraiment bonne, fût-elle du reste produite par les motifs humains les plus beaux. Or il y a dans l'homme une opposition naturelle à Dieu. Il est au-dessus de ses forces de la surmonter. Il n'en a pas le pouvoir; il n'en a pas

1. Pallavicini. I, 65.
2. Epître de saint Paul aux Philippiens. II, 13.

même la volonté. Cela doit donc se faire par la puissance divine.

C'est là la question, si décriée dans le monde, et pourtant si simple, du libre arbitre. Telle avait été la doctrine de l'Église. Mais les scolastiques l'avaient expliquée de manière à la rendre méconnaissable. Sans doute, disaient-ils, la volonté naturelle de l'homme ne peut rien faire qui soit véritablement agréable à Dieu ; mais elle peut faire beaucoup pour rendre l'homme plus capable de recevoir la grâce de Dieu et plus digne de l'obtenir. Ils appelaient ces préparations, un mérite de convenance [1] ; « parce qu'il est convenable, » disait Thomas d'Aquin, « que Dieu traite avec une « faveur toute particulière celui qui fait un bon « emploi de sa propre volonté. » Et quant à la conversion qui doit être opérée dans l'homme, sans doute c'était la grâce de Dieu qui, selon les scolastiques, devait l'accomplir, mais sans exclure les forces naturelles. Ces forces, disaient-ils, n'ont pas été anéanties par le péché : le péché ne fait que mettre obstacle à leur développement ; mais aussitôt que cet obstacle est enlevé (et c'était là, à les entendre, ce que la grâce de Dieu avait à faire), l'action de ces forces recommence. L'oiseau, pour rappeler l'une de leurs comparaisons favorites, l'oiseau qui a été lié quelque temps, n'a dans cet état, ni perdu les forces ni oublié l'art de voler; mais il faut qu'une main étrangère enlève ses liens,

1. Meritum congruum.

afin qu'il puisse de nouveau se servir de ses ailes. Il en est ainsi de l'homme, disaient-ils [1].

Telle était la question agitée entre Eck et Carlstadt. Eck avait paru d'abord s'opposer tout à fait aux propositions de Carlstadt sur ce sujet ; mais sentant qu'il était difficile de se maintenir sur le terrain qu'il avait choisi, il dit : « J'accorde que la « volonté n'a pas le pouvoir de faire une bonne « œuvre, et qu'elle le reçoit de Dieu. » — « Recon- « naissez-vous donc, » lui demanda Carlstadt, tout joyeux d'avoir obtenu une telle concession, « qu'une « bonne œuvre vient tout entière de Dieu ? » — « Toute la bonne œuvre vient bien de Dieu, » répondit subtilement le scolastique, « mais non pas « entièrement. » Voilà, s'écria Mélanchton, une trouvaille bien digne de la science théologique. « Une « pomme, ajoutait Eck, est produite toute par le « soleil, mais non pas totalement et sans le concours « de la plante [2]. » Jamais on n'a soutenu sans doute qu'une pomme soit toute produite par le soleil.

Eh bien, dirent alors les opposants, pénétrant plus avant dans cette question si délicate et si importante en philosophie et en religion, examinons donc comment Dieu agit sur l'homme, et comment l'homme se comporte dans cette action. « Je recon- « nais, disait Eck, que la première impulsion pour

1. Planck. I, p. 176.

2. Quanquam totum opus Dei sit, non tamen *totaliter* a Deo esse, quemadmodum totum pomum efficitur a sole, sed non a sole *totaliter* et sine plantæ efficentia. (Pallavicini. t. I, p. 58.)

« la conversion de l'homme vient de Dieu, et que « la volonté de l'homme y est entièrement passive[1]. » Jusqu'ici les deux antagonistes étaient d'accord. « Je « reconnais, disait de son côté Carlstadt, qu'après « cette première action qui vient de Dieu, il faut « qu'il vienne quelque chose de la part de l'homme, « ce que saint Paul appelle *volonté*, ce que les Pères « nomment *consentement.* » Et ici, de nouveau l'un et l'autre étaient d'accord. Mais de ce moment ils cessaient de l'être. « Ce consentement de l'homme, » disait Eck, « vient en partie de notre volonté natu- « relle, en partie de la grâce de Dieu[2]. »—« Non, » disait Carlstadt, « mais il faut que Dieu crée entièrement « cette volonté dans l'homme[3]. »—Là-dessus Eck de s'étonner et de s'irriter, en entendant des paroles si propres à faire sentir à l'homme tout son néant. « Votre doctrine, s'écrie-t-il, fait de l'homme une « pierre, une bûche, incapable d'aucune réaction !.. » — « Eh quoi ! répondent les Réformateurs, la faculté « de recevoir ces forces que Dieu opère en lui, cette « faculté que l'homme possède selon nous, ne le dis- « tingue-t-elle pas suffisamment d'une pierre et d'une « bûche ?.. » — « Mais, reprend leur antagoniste, « vous vous mettez en contradiction avec l'expé- « rience, en refusant à l'homme toute force natu- « relle. » — « Nous ne nions pas, répliquent ses « adversaires, que l'homme ne possède des forces,

1. Motionem seu inspirationem prevenientem esse a solo Deo; et ibi liberum arbitrium habet se passive.

2. Partim a Deo, partim a libero arbitrio.

3. Consentit homo, sed consensus est donum Dei. Consentire non est agere.

« et qu'il n'y ait en lui la faculté de réfléchir, de mé-
« diter, de choisir. Nous considérons seulement ces « forces et ces facultés comme de simples instru-« ments, qui ne peuvent rien faire de bon, avant « que la main de Dieu les ait mis en mouvement. « Elles sont comme la scie dans la main de l'homme « qui la tient[1]. »

La grande question de la liberté était ici débattue, et il était facile de montrer que la doctrine des Réformateurs n'ôtait pas à l'homme la liberté d'un agent moral, et ne faisait pas de lui une machine passive. La liberté d'un agent moral consiste dans le pouvoir d'agir conformément à son choix. Toute action faite sans contrainte extérieure, et en conséquence de la détermination de l'âme elle-même, est une action libre. L'âme se détermine par des motifs; mais on voit sans cesse que les mêmes motifs agissent diversement sur diverses âmes. Beaucoup d'hommes n'agissent point conformément aux motifs dont ils reconnaissent pourtant toute la force. Cette inefficacité des motifs provient des obstacles que leur oppose la corruption de l'intelligence et du cœur. Or, Dieu, en donnant à l'homme un nouveau cœur et un nouvel esprit, enlève ces obstacles. Et, en les enlevant, bien loin d'ôter à l'homme la liberté, il ôte au contraire ce qui empêchait l'homme d'agir librement, de suivre la voix de sa conscience, et, selon la parole évangélique, il le rend « véritablement libre. (JEAN, VIII, 36.) »

1. Ut serra in manu hominis trahentis.

Un petit incident vint interrompre la dispute. Carlstadt (c'est Eck qui le rapporte [1]) avait préparé divers arguments, et, semblable en cela à beaucoup d'orateurs de nos jours, il lisait ce qu'il avait écrit. Eck ne vit là qu'une tactique d'écolier. Il s'y opposa. Carlstadt embarrassé, et craignant de ne pas bien se tirer d'affaire si on lui enlevait son cahier, insista. « Ah! » dit le docteur scolastique, tout fier de l'avantage qu'il croyait avoir, « il n'a pas « si bonne mémoire que moi! » On s'en remit à des arbitres, qui permirent de lire les passages des Pères, mais arrêtèrent que du reste on parlerait d'abondance.

Cette première partie de la dispute fut souvent interrompue par le bruit des assistants. On s'agitait, on criait. Une proposition malsonnante aux oreilles de la majorité des auditeurs excitait aussitôt leurs clameurs; et alors, comme de nos jours, il fallait rappeler les tribunes au silence. Les combattants eux-mêmes se laissaient quelquefois emporter par le feu de la discussion.

Près de Luther se trouvait Mélanchton, qui attirait presque autant que lui les regards. Il était de petite taille, et on ne lui eût pas donné au delà de dix-huit ans : Luther, qui le dépassait de toute la tête, semblait lui être uni par la plus intime amitié; ils entraient, sortaient, se promenaient ensemble. « A voir Mélanchton, » raconte un théologien suisse qui étudia à Wittemberg [2], « on di-

1. Seckendorf, p. 192.

2. Jean Kessler, plus tard réformateur de Saint-Gall.

« rait un jeune garçon; mais pour l'intelligence, la « science et le talent, c'est un géant, et on ne peut « comprendre que de telles hauteurs de sagesse et « de génie se trouvent renfermées dans un si petit « corps. » Entre les séances, Mélanchton conversait avec Carlstadt et Luther. Il les aidait à se préparer au combat, et leur suggérait les arguments que sa vaste érudition lui faisait découvrir; mais pendant la dispute, il demeurait tranquillement assis au milieu des spectateurs, et suivait avec attention les paroles des théologiens [1]. Quelquefois cependant il vint à l'aide de Carlstadt. Quand celui-ci était près de succomber sous la puissante déclamation du chancelier d'Ingolstadt, le jeune professeur lui soufflait un mot ou lui glissait un papier où il avait tracé la réponse. Eck, s'en étant une fois aperçu, indigné de ce que ce grammairien, comme il l'appelait, osât se mêler à la dispute, se tourna vers lui, et lui dit avec orgueil : « Taisez-vous, Phi« lippe, occupez-vous de vos études et me laissez « tranquille [2]. » Peut-être Eck prévit-il dès lors quel redoutable adversaire il trouverait plus tard dans ce jeune homme. Luther fut offensé de la grossière insulte dirigée contre son ami. « Le jugement « de Philippe, dit-il, a plus de poids pour moi que « celui de mille docteurs Eck. »

Le calme Mélanchton discerna facilement les fai-

1. Lipsicæ pugnæ ociosus spectator in reliquo volgo sedi. (Corpus Reformatorum. I, III.)

2. Tace tu, Philippe, ac tua studia cura, ne me perturba. (Ibid. I, p. CXLIX.)

bles de cette discussion. « On ne peut qu'être surpris, » dit-il avec la sagesse et le charme qui se retrouvent dans toutes ses paroles, « en pensant à « la violence qu'on a mise à traiter toutes ces choses. « Comment eût-on pu en retirer quelque profit? « L'Esprit de Dieu aime la retraite et le silence : « c'est quand on y demeure, qu'il pénètre dans les « cœurs. L'Épouse de Christ ne se tient pas dans les « rues et les carrefours, mais elle conduit son Époux « dans la maison de sa mère [1]. »

Les deux partis s'attribuèrent chacun la victoire. Eck mit en œuvre toute sa finesse pour paraître l'avoir remportée. Comme les points de divergence se touchaient presque, il lui arrivait souvent de s'écrier qu'il avait amené son adversaire à son opinion; ou bien, nouveau Protée, dit Luther, il se tournait tout à coup, exposait sous d'autres expressions l'opinion de Carlstadt lui-même, et lui demandait, avec l'accent du triomphe, s'il ne se voyait pas contraint de lui céder.... Et les gens inhabiles, qui n'avaient pu discerner la manœuvre du sophiste, d'applaudir et de triompher avec lui!.. Cependant Eck, sans s'en apercevoir, concéda dans la dispute beaucoup plus qu'il ne se l'était proposé. Ses partisans riaient à gorge déployée à chacun de ces tours; « mais, dit Luther, je crois « fort qu'ils faisaient semblant de rire, et que c'était « dans le fond pour eux une grande croix, que de « voir leur chef, qui avait commencé le combat par « tant de bravades, abandonner son étendard, dé-

1. Melancht. Opp. p. 134.

« serter son armée, et devenir un honteux trans-
« fuge [1]. »

Trois ou quatre jours après le commencement de la conférence, on avait interrompu la dispute, à cause de la fête des apôtres saint Pierre et saint Paul.

Le duc de Poméranie pria Luther de prêcher, à cette occasion, devant lui dans sa chapelle. Luther accepta avec joie. Mais la chapelle fut bientôt remplie, et les auditeurs arrivant toujours en grand nombre, l'assemblée dut se transporter dans la grande salle du château, où se tenait ordinairement la dispute. Luther prêcha, selon le texte du jour, sur la grâce de Dieu et la puissance de Pierre. Ce que Luther soutenait ordinairement devant un auditoire composé de savants, il l'exposa alors devant le peuple. Le christianisme fait également pénétrer la lumière de la vérité dans les plus hautes intelligences et dans les esprits les plus humbles. C'est là ce qui le distingue de toutes les religions et de toutes les philosophies. Les théologiens de Leipzig, qui avaient entendu Luther prêcher, s'empressèrent de rapporter à Eck les paroles scandaleuses dont leurs oreilles avaient été offensées. « Il « faut répondre, s'écrièrent-ils, il faut réfuter publi- « quement ces subtiles erreurs. » Eck ne demandait pas mieux. Toutes les églises lui étaient ouvertes, et quatre fois de suite il monta en chaire pour déchirer Luther et son sermon. Les amis de Luther

1. Relictis signis, desertorem exercitus et transfugam factum. (L. Epp. I. 295.)

en furent indignés. Ils demandèrent qu'on entendît à son tour le théologien de Wittemberg. Mais ce fut en vain. Les chaires sont ouvertes aux adversaires de la doctrine évangélique : elles sont fermées à ceux qui la proclament. « Je gardai le silence, » dit Luther, « et je dus me laisser attaquer, injurier, ca« lomnier, sans pouvoir même m'excuser et me dé« fendre [1]. »

Ce n'étaient pas seulement les ecclésiastiques qui se montraient opposés aux docteurs évangéliques : la bourgeoisie de Leipzig était en cela d'accord avec son clergé. Un fanatisme aveugle la livrait aux mensonges et aux haines que l'on cherchait à propager. Les principaux habitants ne visitèrent ni Luther ni Carlstadt. S'ils les rencontraient dans la rue, ils ne les saluaient pas. Ils cherchaient à les noircir dans l'esprit du duc. Mais au contraire ils allaient et venaient, mangeaient et buvaient chaque jour avec le docteur d'Ingolstadt. Ils se contentèrent d'offrir à Luther le présent de vin dû aux combattants. Du reste, ceux qui lui voulaient du bien se cachaient des autres ; plusieurs Nicodémites le visitèrent de nuit ou en secret. Deux hommes seuls s'honorèrent en se déclarant publiquement ses amis. Ce furent le docteur Auerbach que nous avons déjà rencontré à Augsbourg, et le docteur Pistor le jeune.

La plus grande agitation régnait dans la ville. Les deux partis formaient comme deux camps ennemis, qui en venaient quelquefois aux mains. Les étu-

1. Mich verklagen, schelten und schmæhen... (L. Opp. (L.) XVII. p. 247.)

diants de Leipzig et ceux de Wittemberg se querellaient souvent dans les auberges. On disait hautement, jusque dans les assemblées du clergé, que Luther portait sur lui un diable renfermé dans une petite boîte. « Si c'est dans la boîte que le diable « se trouve, ou si c'est simplement sous son froc, » répondait malignement Eck, « je l'ignore; mais à « coup sûr c'est dans l'un des deux. »

Plusieurs docteurs des deux partis logeaient pendant la dispute chez l'imprimeur Herbipolis. Ils en vinrent à de tels excès que leur hôte fut obligé de faire tenir au haut de la table un sergent de ville armé d'une hallebarde et chargé d'empêcher les convives, s'il en était besoin, de se laisser aller à des voies de fait. Un jour, le vendeur d'indulgences Baumgartner en vint aux prises avec un gentilhomme ami de Luther, et s'abandonna à une telle colère, qu'il en rendit l'esprit. « J'ai été de « ceux qui l'ont porté dans la tombe, » dit Fröschel, qui raconte ce fait [1]. Ainsi se révélait la fermentation générale des esprits. Alors, comme à présent, les discours de la tribune avaient du retentissement dans le salon et dans la rue.

Le duc Georges, bien que penchant très-fort pour Eck, ne se montra pas si passionné que ses sujets. Il invita Eck, Luther et Carlstadt à dîner tous trois avec lui. Il pria même Luther de venir le voir en particulier; mais il lui montra bientôt toutes les préventions qu'on lui avait inspirées. « Par votre « écrit sur l'oraison dominicale, » lui dit le duc avec

1. Löscher. III. 278.

humeur, « vous avez égaré bien des consciences. « Il est des personnes qui se plaignent de n'avoir « pu dire un seul *Pater* pendant plus de quatre « jours. »

Ce fut le 4 juillet que le combat commença entre Eck et Luther. Tout annonçait qu'il serait plus violent et plus décisif que celui qui venait de finir. Les deux combattants s'avançaient dans l'arène, décidés à ne poser les armes que lorsque la victoire se serait déclarée en faveur de l'un ou de l'autre. Tout le monde était dans la plus vive attente; car la primauté du pape devait être le sujet débattu. Le christianisme a deux grands adversaires, le hiérarchisme et le rationalisme. C'est le rationalisme, dans son application à la doctrine des forces de l'homme, qui avait été attaqué par la Réformation dans la première partie de la dispute de Leipzig. C'était le hiérarchisme, considéré dans ce qui en est à la fois et le faîte et la base, la doctrine du pape, qui devait être combattu dans la seconde. D'un côté, paraissait Eck, défenseur de la religion établie, et se glorifiant des disputes qu'il avait soutenues, comme un général d'armée se vante de ses batailles [1]. De l'autre côté s'avançait Luther, qui semblait devoir recueillir de cette lutte les persécutions et l'ignominie, mais qui se présentait avec une bonne conscience, une ferme résolu-

1. Faciebat hoc Eccius quia certam sibi gloriam propositam cernebat, propter propositionem meam, in qua negabam Papam esse jure divino caput Ecclesiæ : hic patuit ei campus magnus. (L. Opp. in Præf.)

tion de tout sacrifier à la cause de la vérité, et une attente pleine de foi en Dieu et dans les délivrances qu'il accorde.

A sept heures du matin, les deux antagonistes étaient dans leurs chaires, entourés d'une assemblée nombreuse et attentive.

Luther se leva, et usant d'une précaution nécessaire, il dit avec modestie :

« Au nom du Seigneur! Amen. Je déclare que le « respect que je porte au Souverain Pontife m'aurait « engagé à ne point soutenir cette dispute, si l'excel- « lent docteur Eck ne m'y eût entraîné. »

ECK.

« En ton nom, doux Jésus! avant de descendre « dans l'arène, je proteste en votre présence, magni- « fiques Seigneurs, que tout ce que je dirai est sou- « mis au jugement du premier de tous les siéges et « du maître qui y est assis. »

Après un moment de silence, Eck continua :

« Il y a dans l'Église de Dieu une primauté qui « vient de Christ lui-même. L'Église militante a été « établie à l'image de l'Église triomphante. Or, celle-ci « est une monarchie où tout s'élève hiérarchique- « ment jusqu'au seul chef qui est Dieu. C'est pour- « quoi Christ a établi un tel ordre sur la terre. Quel « monstre serait l'Église, si elle était sans tête[1] !.. »

LUTHER, se tournant vers l'assemblée.

« Quand M. le docteur déclare qu'il faut que l'É- « glise universelle ait un chef, il fait bien. S'il est

1. Nam quod monstrum esset, Ecclesiam esse acephalam! (L. Opp. lat. I, p. 243.)

« quelqu'un parmi nous qui prétende le contraire, « qu'il se lève! quant à moi, cela ne me regarde « pas. »

ECK.

« Si l'Église militante n'a jamais été sans monar- « que, je voudrais bien savoir quel il peut être, si ce « n'est le pontife de Rome ? »

LUTHER regarde au ciel et reprend avec autorité.

« Le chef de l'Église militante est Christ lui-même, « et non un homme. Je le crois en vertu du témoi- « gnage de Dieu. « *Il faut*, dit l'Écriture, *que Christ « règne jusqu'à ce qu'il ait mis tous ses ennemis sous « ses pieds* [1]. N'écoutons donc pas ceux qui relè- « guent Christ dans l'Église triomphante du ciel. Son « règne est un règne de foi. Nous ne pouvons voir « notre chef, et cependant nous l'avons [2]. »

Eck, ne se tenant pas pour battu, et ayant recours à d'autres arguments, reprit :

« C'est de Rome, comme le dit saint Cyprien, que « l'unité sacerdotale est provenue [3]. »

LUTHER.

« Pour l'Église d'Occident je l'accorde. Mais cette « Église romaine elle-même n'est-elle pas issue de « celle de Jérusalem? C'est celle-ci proprement qui « est la mère et la nourricière de toutes les Églises[4]. »

1. 1re Épître aux Corinthiens. XV, 25.

2. Prorsus audiendi non sunt qui Christum extra Ecclesiam militantem tendunt in triumphantem, cum sit regnum fidei. Caput nostrum non videmus; tamen habemus. (L. Opp. lat. I, p. 243.

3. Unde sacerdotalis unitas exorta est. (Ibid. 243.)

4. Hæc est matrix proprie omnium ecclesiarum. (Ibid. 244.)

Eck.

« Saint Jérôme déclare que si une puissance ex-
« traordinaire et supérieure à toutes les autres n'est
« pas donnée au pape, il y aura dans les Églises au-
« tant de schismes que de pontifes [1]. »

Luther.

« *Donnée*, dit-il, c'est-à-dire que si tous les autres « fidèles y consentaient, cette puissance pourrait « être attribuée de droit humain au premier pon- « tife [2]. Et moi non plus, je ne nie pas que si tous « les fidèles du monde entier tombaient d'accord « de reconnaître comme premier et souverain pon- « tife l'évêque de Rome, ou celui de Paris, ou celui « de Magdebourg, il faudrait le reconnaître pour « tel, à cause du respect que l'on devrait à cet accord « de toute l'Église; mais cela ne s'est jamais vu, et « jamais cela ne se verra. De nos jours même, « l'Église grecque ne refuse-t-elle pas à Rome son « assentiment? »

Luther était tout prêt alors à reconnaître le pape comme le premier magistrat de l'Église, élu librement par elle; mais il niait qu'il fût établi de Dieu. Ce ne fut que plus tard qu'il nia que l'on dût en aucune manière se soumettre à lui. C'est là un pas que la dispute de Leipzig lui fit faire. Mais Eck s'était avancé sur un terrain que Luther connais-

1. Cui si non exors quædam et ab omnibus eminens detur potestas. (Ibid. 243.)

2. *Detur*, inquit, hoc est jure humano, posset fieri, consentientibus cæteris omnibus fidelibus. (Ibid. 244.)

sait mieux que lui. Eck en appelle aux Pères : il le battra par les Pères.

« Que le sens que j'expose, dit-il, soit celui de « saint Jérôme, c'est ce que je prouve par l'épître de « saint Jérôme lui-même à Évagrius : Tout évêque, « dit-il, soit à Rome, soit à Eugubium, soit à Cons« tantinople, soit à Regium, soit à Alexandrie, soit « à Thanis, a le même mérite et le même sacerdoce [1]. « La puissance des richesses, l'humiliation de la « pauvreté, placent seules les évêques ou plus haut « ou plus bas. »

Des écrits des Pères, Luther passa aux décrets des conciles, qui ne voient dans l'évêque de Rome que le premier entre ses pairs [2]. « Nous lisons, » dit-il, « dans le décret du concile d'Afrique : Que « l'évêque du premier siége ne soit appelé ni prince « des pontifes ni Souverain Pontife, ni de quelque « autre nom de ce genre, mais seulement évêque « du premier siége. Si la monarchie de l'évêque de « Rome était de droit divin, continue Luther, ne « serait-ce pas là une parole hérétique ? »

Eck répond par une de ces distinctions subtiles qui lui sont si familières :

« L'évêque de Rome, si vous le voulez, n'est pas évê« que universel, mais évêque de l'Église universelle [3]. »

LUTHER.

« Je veux bien me taire sur cette réponse : que « nos auditeurs en jugent eux-mêmes ! »

1. Ejusdem meriti et ejusdem sacerdotii est. (Ibid.)

2. Primus inter pares.

3. Non episcopus universalis, sed universalis Ecclesiæ episcopus. (Ibid. 246.)

« Certes, dit-il ensuite, voilà une glose digne « d'un théologien et bien propre à satisfaire un dis- « puteur avide de gloire. Ce n'est pas pour rien que « je suis resté à grands frais à Leipzig, puisque j'y « ai appris que le pape n'est pas, il est vrai, l'évêque « universel, mais qu'il est l'évêque de l'Église uni- « verselle [1] !.. »

ECK.

« Eh bien! j'en viens à l'essentiel. Le vénérable « docteur me demande de prouver que la primauté « de l'Église de Rome est de droit divin; je le prouve « par ces paroles de Christ : « *Tu es Pierre, et sur* « *cette pierre j'établirai mon Église.* » Saint Augustin, « dans une de ses épîtres, a ainsi exposé le sens de « ce passage : Tu es Pierre, et sur cette pierre, « c'est-à-dire sur Pierre, j'édifierai mon Église. Il « est vrai que ce même Augustin a exposé ailleurs « que par cette pierre il fallait entendre Christ lui- « même; mais il n'a point rétracté sa première ex- « position. »

LUTHER.

« Si le révérend docteur veut m'attaquer, qu'il « concilie d'abord lui-même ces paroles contraires « de saint Augustin. Car il est certain que saint Au- « gustin a dit *très-souvent* que la pierre était Christ, « et peut-être à peine *une fois* que c'était Pierre lui- « même. Mais quand même saint Augustin et tous « les Pères diraient que l'Apôtre est la pierre dont « Christ parle, moi seul je leur résisterais, appuyé « sur l'autorité de la sainte Écriture, c'est-à-dire sur

1. Ego glorior me tot expensis non frustra... (L. Epp. I, 299.)

« le droit divin [1] : car il est écrit : *Personne ne « peut poser* D'AUTRE *fondement que celui qui a été « posé, savoir Jésus-Christ* [2]. Pierre lui-même appelle Christ *la pierre angulaire et vive sur laquelle « nous sommes édifiés pour être une maison en esprit* [3]. »

ECK.

« Je m'étonne de l'humilité et de la modestie avec « lesquelles le révérend docteur promet de s'opposer « seul à tant d'illustres Pères, et prétend en savoir « plus que les souverains pontifes, les conciles, les « docteurs et les universités !.. Il serait étonnant sans « doute que Dieu eût caché la vérité à tant de saints « et de martyrs... jusqu'à la venue du révérend « Père ! »

LUTHER.

« Les Pères ne sont pas contre moi. Saint Augus- « tin, saint Ambroise, les plus excellents docteurs, « parlent comme je parle. *Super isto articulo fidei, « fundata est Ecclesia* [4], dit saint Ambroise, en ex- « pliquant ce qu'il faut entendre par la pierre sur « laquelle l'Église repose. Que mon adversaire re- « tienne donc sa langue. S'exprimer comme il le fait, « c'est attiser la haine et non discuter en vrai doc- « teur. »

Eck ne s'était pas attendu à ce que son adversaire possédât tant de connaissances, et sût se tirer du

1. Resistam eis ego unus, auctoritate apostoli, id est divino jure. (L. Opp. lat. I. 237.)

2. 1re Épître de saint Paul aux Corinthiens. III, II.

3. 1re Épître de saint Pierre, II. 4,5.

4. L'Église est fondée sur cet article de foi. (Ibid. 254.)

labyrinthe où il cherchait à l'égarer. « Le révérend « docteur, dit-il, est descendu dans l'arène après « avoir bien préparé son sujet. Que Vos Seigneuries « m'excusent si je ne leur présente pas des recher- « ches aussi exactes : je suis venu pour disputer et « non pour faire un livre. » — Eck était étonné, mais il n'était pas battu. N'ayant plus de raisons à donner, il eut recours à un artifice méprisable, odieux, qui devait, sinon vaincre son adversaire, du moins le jeter dans un grand embarras. Si l'accusation d'être un bohémien, un hérétique, un hussite, plane sur Luther, il est vaincu ; car les bohémiens sont détestés dans l'Église. C'est à cette ruse de guerre que le docteur d'Ingolstadt a recours. « Dès les temps « primitifs, dit-il, il a été reconnu par tous les bons « chrétiens, que l'Église de Rome tient sa primauté « de Christ lui-même, et non du droit humain. Je « dois avouer cependant que les bohémiens, en défen- « dant avec opiniâtreté leurs erreurs, ont attaqué « cette doctrine. Je demande pardon au vénérable « Père, si je suis ennemi des bohémiens, parce qu'ils « sont ennemis de l'Église, et si la dispute actuelle « m'a rappelé ces hérétiques ; car... d'après mon fai- « ble jugement... les conclusions que le docteur a « prises, favorisent tout à fait ces erreurs. On assure « même que les hussites s'en glorifient hautement[1]. »

Eck avait bien calculé. Tous ses partisans accueillirent avec grande faveur cette perfide insinuation. Il y eut un mouvement de joie dans l'auditoire. « Ces injures, dit plus tard le Réformateur, les

1. Et, ut fama est, de hoc plurimum gratulantur. (Ibid. 250.)

« chatouillaient beaucoup plus agréablement que la « dispute elle-même. »

LUTHER.

« Je n'aime et n'aimerai jamais un schisme. Puis- « que, de leur propre autorité, les Bohémiens se sé- « parent de notre unité, ils font mal, quand même « le droit divin prononcerait en faveur de leur doc- « trine : car le droit divin suprême, c'est la charité « et l'unité de l'esprit[1]. »

C'était le 5 juillet, dans la séance du matin, que Luther avait dit ces paroles. On se sépara peu après, l'heure du dîner étant arrivée. Il est probable que quelqu'un des amis, ou peut-être des adversaires du docteur, lui fit sentir qu'il avait été bien loin en condamnant ainsi les chrétiens de la Bohême. N'ont-ils pas en effet maintenu des doctrines que Luther soutient à cette heure? Aussi l'assemblée s'étant de nouveau réunie à deux heures après-midi, Luther prit la parole, et dit avec fermeté :

« Parmi les articles de Jean Huss et des Bohé- « miens, il en est de très-chrétiens. C'est une chose « certaine. Tel est celui-ci : Qu'il n'y a qu'une seule « Église universelle; et cet autre : Qu'il n'est pas « nécessaire au salut de croire l'Église romaine su- « périeure aux autres. Que ce soit Wicleff, que ce « soit Huss qui l'ait dit, peu m'importe... C'est la « vérité. »

Cette déclaration de Luther produisit une sensa-

1. Nunquam mihi placuit, nec in æternum placebit quodcumque schisma... Cum supremum jus divinum sit charitas et unitas spiritus. (Ibid. p. 250.)

tion immense sur l'auditoire. Huss, Wicleff, ces noms abhorrés, prononcés avec éloge par un moine, au sein d'une assemblée catholique!... Une rumeur presque générale se fit entendre. Le duc Georges lui-même fut tout effrayé. Il lui sembla voir élever dans la Saxe cet étendard de guerre civile, qui avait si longtemps désolé les États de ses ancêtres maternels. Ne pouvant contenir son émotion, il s'écria à haute voix et en sorte que toute l'assemblée pût l'entendre : « C'est la rage qui le pousse [1]! » Puis, secouant la tête, il appuya ses mains sur ses côtés. Tout l'auditoire était dans une vive agitation. On se levait; chacun parlait avec son voisin. Ceux qui avaient cédé au sommeil se réveillaient. Les adversaires triomphaient; les amis de Luther étaient dans un grand embarras. Plusieurs personnes, qui jusqu'alors l'avaient entendu avec plaisir, commencèrent à douter de son orthodoxie. L'impression de cette parole ne s'affaiblit jamais dans l'esprit de Georges; dès ce moment il vit le Réformateur de mauvais œil, et devint son ennemi [2].

Pour Luther, il ne se laissa pas intimider par cette explosion de murmures. « Grégoire de Nazianze, » continua-t-il tranquillement, « Basile le Grand, Épi-« phane, Chrysostome, un nombre immense d'autres « évêques grecs sont sauvés, et pourtant ils n'ont « pas cru que l'Église de Rome fût supérieure aux « autres Églises. Il n'est pas au pouvoir des pontifes « de Rome de faire de nouveaux articles de foi. Il

1. Das walt die Sucht!

2. Nam adhuc erat dux Georgius mihi non inimicus, quod sciebam certo. (L. Opp. in Præf.)

« n'y a pour le chrétien fidèle d'autre autorité que « la sainte Écriture. Elle est seule le *droit divin.* Je « supplie M. le docteur d'accorder que les pontifes « de Rome ont été des hommes, et de vouloir bien « ne pas en faire des dieux [1]. »

Eck eut recours alors à une de ces plaisanteries qui donnent gratuitement à celui qui les fait un petit air de triomphe.

« Le révérend père, qui n'entend pas bien l'art « de la cuisine, dit-il, fait un mauvais mélange des « saints et des hérétiques grecs, en sorte que le par- « fum de sainteté des uns empêche de sentir le poi- « son des autres [2]. »

LUTHER, interrompant Eck avec vivacité.

« L'excellent docteur parle avec impudence. Il « n'y a pour moi point de communion entre Christ « et Bélial. »

Telles étaient les discussions qui occupaient les deux docteurs. L'assemblée était attentive. L'attention baissait pourtant quelquefois, et les auditeurs aimaient assez qu'un incident vînt les égayer et les distraire. Souvent, aux choses les plus graves se mêlent les plus comiques; c'est ce qui arriva à Leipzig.

Le duc Georges, selon la coutume du temps, avait un fou de cour. Quelques plaisants dirent

1. Nec potest fidelis christianus cogi ultra sacram Scripturam, quæ est proprie jus divinum. (L. Opp. lat. I. 252.)

2. At Rev. Pater *artis coquinariæ* minus instructus, commiscet sanctos græcos cum schismaticis et hæreticis, ut fuco sanctitatis Patrum, hæreticorum tueatur perfidiam. (Ibid. 252)

à celui-ci : « Luther soutient qu'un fou de cour « peut se marier. Eck défend la proposition con« traire. » Là-dessus le fou prit Eck en grande aversion, et chaque fois qu'il entrait dans la salle à la suite du duc, il regardait le théologien d'un air menaçant. Le chancelier d'Ingolstadt ne dédaignant pas de descendre jusqu'à la plaisanterie, ferma un jour un œil (le fou était borgne), et de l'autre se mit à regarder de travers le petit personnage. Celui-ci, hors de lui, accabla d'injures le grave docteur. Toute l'assemblée, dit Peifer, se mit à rire, et ce divertissement diminua un peu la tension extrême des esprits [1].

En même temps se passaient dans la ville et dans les églises des scènes qui montraient l'horreur que les assertions hardies de Luther inspiraient aux partisans de Rome. On criait surtout au scandale dans les couvents attachés au pape. Un dimanche, le docteur de Wittemberg s'était rendu dans l'église des dominicains avant la grand'messe. Il ne s'y trouvait que quelques moines qui disaient des messes basses sur de petits autels. A peine apprend-on dans le cloître que l'hérétique Luther est dans l'église, que les moines accourent en toute hâte, saisissent l'ostensoir, le portent dans le tabernacle, l'enferment et le gardent avec soin, de peur que le très-saint sacrement ne soit profané par les regards hérétiques de l'augustin de Wittemberg. En même temps, ceux qui lisaient la messe ramassent avec précipitation tout ce qui sert à la célébrer;

1. L. Opp. W. XV, 1440. — 2. Löscher III, p. 281.

ils abandonnent l'autel, traversent l'église, et s'enfuient dans la sacristie, comme si le diable eût été derrière eux, dit un historien.

On s'entretenait partout du sujet de la dispute. Dans les hôtelleries, à l'université, à la cour, chacun en disait son sentiment. Le duc Georges, quelle que fût son irritation, ne refusait pas obstinément de se laisser convaincre. Un jour qu'il avait Eck et Luther à dîner, il interrompit leur conversation, en disant : « Que le pape soit pape de droit « divin ou de droit humain, toujours est-il qu'il « est pape [1]. » Luther fut très-satisfait de ces paroles. « Le prince, dit-il, ne les eût jamais prononcées, « si mes arguments ne l'avaient pas frappé. »

On avait disputé pendant cinq jours sur la primauté du pape. Le 8 juillet, on en vint à la doctrine du purgatoire. La dispute dura un peu plus de deux jours. Luther admettait encore l'existence du purgatoire; mais il niait que cette doctrine se trouvât enseignée dans l'Écriture et dans les Pères, de la manière dont les scolastiques et son adversaire le prétendaient. « Notre docteur Eck, » dit-il, en faisant allusion à l'esprit superficiel de son adversaire, « a aujourd'hui couru sur la sainte Écriture « sans presque la toucher!... comme une araignée « sur l'eau. »

Le 11 juillet, on en vint aux indulgences. « Ce ne « fut qu'un jeu et une dispute pour rire, dit Luther. « Les indulgences tombèrent tout à plat, et Eck fut

1. Ita ut ipse dux Georgius inter prandendum, ad Eccium et me dicat : « Sive sit jure humano, sive sit jure divino, papa ; ipse est papa. » (L. Opp. in Præf.)

« presque en tout de mon avis [1]. » Eck lui-même dit : « Si je n'avais pas disputé avec le docteur « Martin sur la primauté du pape, je pourrais pres- « que être d'accord avec lui [2]. »

La discussion roula ensuite sur la Repentance, l'Absolution des prêtres, les Satisfactions. Eck, comme à son ordinaire, cita les Scolastiques, les Dominicains, les Canons du pape. Luther termina la dispute par ces mots :

« Le révérend docteur s'enfuit de devant les sain- « tes Écritures, comme le diable de devant la croix. « Quant à moi, sauf le respect dû aux Pères, je pré- « fère l'autorité de l'Écriture, et c'est elle que je « recommande à nos juges [3]. »

Ici se termina la dispute d'Eck et de Luther. Carlstadt et le docteur d'Ingolstadt se battirent encore pendant deux jours sur les mérites de l'homme dans les bonnes œuvres. Le 16 juillet, l'action se termina, après avoir duré vingt jours, par un discours du recteur de Leipzig. A peine eut-il fini qu'une musique éclatante se fit entendre, et la solennité fut conclue par le chant du *Te Deum*.

Mais pendant ce chant solennel, les esprits n'étaient déjà plus ce qu'ils avaient été pendant le *Veni Spiritus.* Déjà les pressentiments de plusieurs semblaient s'être réalisés. Les coups que les cham-

1. L. Opp. (L.) XVII. 246.

2. So wollt'er fast einig mit mir gewest seyn. (Ibid.)

3. Videtur fugere a facie Scripturarum, sicut diabolus crucem. Quare, salvis reverentiis Patrum, præfero ego auctoritatem Scripturæ, quod commendo judicibus futuris. (L. Opp. lat. I, 291.)

pions des deux doctrines s'étaient portés avaient fait à la papauté une large blessure.

Ces disputes théologiques, auxquelles maintenant les gens du monde ne voudraient pas consacrer quelques courts instants, avaient été suivies et écoutées pendant vingt jours avec beaucoup d'attention : laïques, chevaliers, princes, avaient montré un intérêt soutenu. Le duc Barnim de Poméranie et le duc Georges se firent surtout remarquer par leur assiduité. Mais quelques-uns des théologiens de Leipzig, amis du docteur Eck, dormaient au contraire « tout doucement, » dit un témoin oculaire. Il fallait même les réveiller, quand la dispute était finie, pour qu'ils ne manquassent pas leur dîner.

Luther quitta le premier Leipzig; Carlstadt partit ensuite; Eck y resta quelques jours après leur départ.

Il n'y eut point de décision rendue sur la dispute [1]. Chacun en parla à sa manière. « Il y a eu à « Leipzig, dit Luther, perte de temps et non recher- « che de la vérité. Depuis deux ans que nous exami- « nons les doctrines des adversaires, nous avons « compté tous leurs os. Eck, au contraire, a à peine « effleuré la surface [2]; mais il a crié dans une heure « plus que nous dans deux longues années. »

1. Ad exitum certaminis, uti solet, nulla prodiit decisio. (Pallavicini. I, 65.)

2. Totam istam conclusionum cohortem multo acrius et validius nostri Wittembergenses... oppugnaverunt et ita examinaverunt ut ossa eorum numerare licuerit, quas Eccius vix in facie cutis leviter perstrinxit. (L. Epp. I, 291.)

Eck, écrivant en particulier à ses amis, avouait à divers égards sa défaite; mais il ne manquait pas de raisons pour l'expliquer. « Les Wittembergeois « m'ont vaincu sur plusieurs points, » écrivit-il, le 24 juillet, à Hochstraten[1], « premièrement, parce qu'ils « ont apporté avec eux des livres; secondement, parce qu'on leur écrivait la dispute et qu'ils l'examinaient chez eux à loisir; troisièmement, parce « qu'ils étaient plusieurs, deux docteurs (Carlstadt « et Luther), Lange, vicaire des augustins, deux « licenciés, Amsdorff et un très-arrogant neveu de « Reuchlin (Mélanchton), trois docteurs en droit, « et plusieurs maîtres ès arts : tous aidaient à la dis« pute, soit en public, soit en particulier. Mais moi, « je me présentais seul, n'ayant que l'équité pour « compagne. » Eck oubliait Emser, l'évêque, et tous les docteurs de Leipzig.

Si de tels aveux échappaient à Eck dans une correspondance familière, il en était tout autrement en public. Le docteur d'Ingolstadt et les théologiens de Leipzig faisaient grand bruit de ce qu'ils appelaient « leur victoire. » Ils répandaient partout de faux rapports. Toutes les langues du parti répétaient leurs paroles suffisantes. « Eck triomphe « partout, » écrivait Luther[2]. Mais on se disputait les lauriers dans le camp de Rome. « Si nous n'eus« sions secouru Eck, disaient ceux de Leipzig, l'illus« tre docteur eût été renversé. » « Les théologiens de « Leipzig sont de bonnes gens, » disait de son côté le docteur d'Ingolstadt, « mais j'ai trop espéré d'eux;

1. Verum in multis me obruerunt. (Corpus Reform. I, 83.)

2. Eccius triumphat ubique. (L. Epp. I, 290.)

« moi seul j'ai tout fait. » — « Tu, vois, » dit Luther à Spalatin, « qu'ils chantent une nouvelle Iliade et une « nouvelle Énéide. Ils ont la bonté de faire de moi « un Hector ou un Turnus, tandis qu'Eck est pour « eux Achille ou Énée. Le seul doute qui leur reste, « c'est de savoir si la victoire a été remportée par les « armées d'Eck ou par celles de Leipzig. Tout ce que « je puis dire pour éclaircir la chose, c'est que le « docteur Eck n'a cessé de crier et que ceux de Leip- « zig n'ont cessé de se taire [1]. »

« Eck a triomphé aux yeux de ceux qui ne com- « prennent pas l'affaire et qui ont vieilli sur les « scolastiques, » dit l'élégant, le spirituel, le sage Mosellanus; « mais Luther et Carlstadt sont demeurés « vainqueurs pour tous ceux qui ont de la science, « de l'intelligence et de la modestie [2]. »

La dispute de Leipzig ne devait pourtant pas s'évanouir en fumée. Toute œuvre faite avec dévouement porte ses fruits. Les paroles de Luther avaient pénétré avec une puissance irrésistible dans l'esprit de ses auditeurs. Plusieurs de ceux qui chaque jour avaient rempli la salle du château, furent subjugués par la vérité. Ce fut même au milieu de ses adversaires les plus prononcés qu'elle fit surtout des conquêtes. Le secrétaire du docteur Eck, son familier, son disciple, Poliandre, fut gagné à la Réforme, et dès l'an 1522, il prêcha publique-

1. Novam quamdam Iliada et Æneida illos cantare..... (L. Epp.I, p. 305.)

2. Lutheri Sieg sey um so viel weniger berühmt, weil der Gelehrten, Verstandigen, und derer die sich selbst nicht hoch rühmen, wenig seyen. (Seckendorff 207.)

ment l'Évangile à Leipzig. Jean Cellarius, professeur d'hébreu, l'un des hommes les plus opposés à la Réforme, saisi par les paroles du puissant docteur, commença à sonder davantage la sainte Écriture. Bientôt il quitta sa place, et, plein d'humilité, vint étudier à Wittemberg, aux pieds de Luther. Il fut plus tard pasteur à Francfort et à Dresde.

Parmi ceux qui avaient pris place sur les siéges réservés à la cour, et qui entouraient le duc Georges, était un jeune prince, âgé de douze ans, issu d'une famille célèbre par ses combats contre les Sarrazins, Georges d'Anhalt. Il étudiait alors à Leipzig, sous la direction d'un gouverneur. Une grande ardeur pour la science, et un vif attrait pour la vérité, distinguaient déjà cet illustre jeune homme. Souvent on l'entendait répéter cette sentence de Salomon : « La parole de mensonge ne « convient pas au prince. » La dispute de Leipzig fit naître en cet enfant des réflexions sérieuses et un penchant décidé pour Luther[1]. Quelque temps après, on lui offrit un évêché. Ses frères, tous ses parents le sollicitaient de l'accepter, voulant le pousser aux hautes dignités de l'Église. Il fut inébranlable dans son refus. Sa pieuse mère, amie secrète de Luther, étant morte, il se trouva en possession de tous les écrits du Réformateur. Il présentait à Dieu de constantes et ferventes prières, le suppliant de fléchir son cœur à la vérité, et souvent, dans la solitude de son cabinet, il s'écriait avec larmes : « Fais à ton serviteur selon ta miséricorde, et ensei-

1. L. Opp (W.) XV, 1440.

« gne-moi tes ordonnances [1] ! » Ses prières furent entendues. Convaincu, entraîné, il se rangea sans crainte du côté de l'Évangile. En vain ses tuteurs, et surtout le duc Georges, l'obsédèrent-ils de prières et de représentations. Il demeura inflexible, et Georges, à demi convaincu par les raisons de son pupille, s'écria : « Je ne puis rien lui répondre; « mais je resterai pourtant dans mon Église, car « dresser un vieux chien n'est pas chose possible. » Nous retrouverons ce prince si aimable, l'un des beaux caractères de la Réformation, qui prêcha lui-même à ses sujets la parole de la vie, et auquel on a appliqué ce mot de Dion sur l'empereur Marc-Antonin : « Il fut durant toute sa vie sembla- « ble à lui-même; il était un homme de bien, et il « n'y eut aucune feinte en lui [2]. »

Ce fut surtout par les étudiants que les paroles de Luther furent reçues avec enthousiasme. Ils sentirent la différence qu'il y avait entre l'esprit et la vie du docteur de Wittemberg et les distinctions sophistiques, les spéculations vaines du chancelier d'Ingolstadt. Ils voyaient Luther s'appuyant sur la parole de Dieu. Ils voyaient le docteur Eck, ne se fondant que sur les traditions des hommes. L'effet fut prompt. Les auditoires de l'Université de Leipzig se vidèrent presque après la dispute. Une circonstance y contribua : la peste semblait s'y dé-

1. .... A Deo petivit, flecti pectus suum ad veritatem, ac lacrymans sæpe hæc verba repetivit... (M. Adami, Vita Georgii Anhalt. p. 248.)

2. Ὅμοιος διὰ πάντων ἐγένετο, ἀγαθὸς δὲ ἦν, καὶ οὐδὲν προσποίητον εἶχεν. (Vid. Melch. Adam. p. 255.)

clarer. Mais il était bien d'autres universités, Erfurt, Ingolstadt, par exemple, où les étudiants auraient pu se rendre. La force de la vérité les attira à Wittemberg. Le nombre des étudiants y doubla [1].

Parmi ceux qui se transportèrent de l'une de ces universités à l'autre, on remarqua un jeune homme de seize ans, d'un caractère mélancolique, parlant peu, et qui souvent, au milieu des conversations et des jeux de ses condisciples, semblait absorbé dans ses propres pensées [2]. Ses parents lui avaient cru d'abord un esprit faible; mais bientôt ils le virent si prompt à apprendre, si continuellement occupé de ses études, qu'ils conçurent de lui de grandes espérances. Sa droiture, sa candeur, sa modestie et sa piété le faisaient aimer de tous, et Mosellanus le signala comme un modèle à toute l'Université. Il s'appelait Gaspard Cruciger et était originaire de Leipzig. Le nouvel étudiant de Wittemberg fut plus tard l'ami de Mélanchton et l'aide de Luther dans la traduction de la Bible.

La dispute de Leipzig eut des effets plus grands encore. Ce fut là que le théologien de la Réformation reçut son appel. Modeste et silencieux, Mélanchton avait assisté à la discussion sans presque y prendre part. Il ne s'était occupé jusqu'alors que de littérature. La conférence lui donna une impulsion nouvelle, et lança l'éloquent professeur dans la théologie. Dès lors il fit plier la hauteur de

1. Peifer Histor. Lipsiensis. 356.

2. Et cogitabundus et sæpe in medios sodalitios quasi peregrinante animo. (Melch. Adami Vita Crucigeri. p. 193.)

sa science devant la parole de Dieu. Il reçut la vérité évangélique avec la simplicité d'un enfant. Ses auditeurs l'entendirent exposer les doctrines du salut avec une grâce et une clarté qui ravissaient tout le monde. Il avançait avec courage dans cette carrière nouvelle pour lui, car, disait-il, « Christ « ne manquera pas aux siens [1]. » Dès ce moment les deux amis marchèrent ensemble, combattant pour la liberté et la vérité, l'un avec la force d'un saint Paul, l'autre avec la douceur d'un saint Jean. Luther a admirablement exprimé la différence de leurs vocations. « Je suis né, dit-il, pour me met- « tre aux prises sur le champ de bataille avec les « partis et avec les démons. C'est pourquoi mes écrits « sont pleins de guerre et de tempête. Il faut que je « déracine les souches et les troncs, que j'enlève les « épines et les broussailles, que je comble les flaques « et les bourbiers. Je suis le grossier bûcheron qui « doit préparer les voies et égaliser le chemin. Mais « le maître-ès-arts Philippe s'avance tout tranquil- « lement et tout doucement; il cultive et il plante; « il sème et il arrose joyeusement, selon les dons « que Dieu lui a faits d'une main si libérale [2]. »

Si Mélanchton, le tranquille semeur, fut appelé à l'œuvre par la dispute de Leipzig, Luther, le vigoureux bûcheron, sentit ses bras fortifiés par elle, et son courage s'enflamma davantage encore. L'effet le plus puissant de cette discussion s'accomplit en Luther lui-même. « La théologie scolastique, »

1. Christus suis non deerit. (Corp. Reform. I, 104.)
2. L. Opp. (W.) XIV. 200.)

dit-il, « s'écroula alors entièrement à mes yeux, sous « la présidence triomphante du docteur Eck. » Le voile que l'école et l'Église avaient tendu ensemble devant le sanctuaire, fut déchiré pour le Réformateur, du haut jusqu'en bas. Contraint à des recherches nouvelles, il parvint à des découvertes inattendues. Il vit avec autant d'étonnement que d'indignation, le mal dans toute sa grandeur. Sondant les annales de l'Église, il découvrit que la suprématie de Rome n'avait d'autre origine, que l'ambition d'un côté, et une crédule ignorance de l'autre. On ne lui permit pas de se taire sur ces tristes découvertes. L'orgueil de ses adversaires, leur prétendu triomphe, les efforts qu'ils faisaient pour éteindre la lumière, décidèrent son âme. Il avança dans la voie où Dieu le menait, sans s'inquiéter du but où elle pouvait le conduire. Luther a signalé ce moment comme celui de son affranchissement du joug papal. « Apprenez de moi, dit-il, com« bien il est difficile de se débarrasser d'erreurs que « le monde entier confirme par son exemple, et qui, « par une longue habitude, sont devenues pour nous « une seconde nature [1]. Il y avait alors sept ans que « je lisais et que j'expliquais publiquement avec un « grand zèle la sainte Écriture, en sorte que je la « savais presque tout entière par cœur [2]. J'avais aussi « toutes les prémices de la connaissance et de la foi

1. Quam difficile sit eluctari et emergere ex erroribus, totius orbis exemplo firmatis... (L. Opp. lat. in Præf.)

2. Per septem annos, ita ut memoriter pene omnia tenerem... (Ibid.)

« en mon Seigneur Jésus-Christ ; c'est-à-dire, je « savais que nous ne sommes pas justifiés et sauvés « par nos œuvres, mais par la foi en Christ ; et même « je maintenais ouvertement que ce n'est pas par « droit divin que le pape est le chef de l'Église chré- « tienne. Et pourtant... je ne pouvais pas voir ce qui « en découle, savoir que nécessairement et certaine- « ment le pape est du diable. Car ce qui n'est pas « de Dieu doit nécessairement être du diable [1]. » Luther ajoute plus loin : « Je ne me laisse plus aller « à mon indignation contre ceux qui sont encore at- « tachés au pape, puisque moi, qui depuis tant d'an- « nées lisais avec tant de soin les saintes Écritures, « je tenais encore au papisme avec tant d'opiniâ- « treté [2]. »

Telles furent les suites véritables de la dispute de Leipzig, bien plus importantes que la dispute elle-même. Elle fut semblable à ces premiers succès qui exercent l'armée, et qui enflamment son courage.

Eck s'abandonnait à toute l'ivresse de ce qu'il voulait faire passer pour une victoire. Il déchirait Luther. Il entassait accusations sur accusations [3]. Il écrivait à Frédéric. Il voulait, comme un général habile, profiter du trouble qui suit toujours une bataille, pour obtenir du prince d'importantes con-

1. Quod enim ex Deo non est, necesse est ex diabolo esse. (Ibid.)

2. Cum ego tot annis sacra legens diligentissime, tamen ita hæsi tenaciter. (Ibid.)

3. Proscidit, post abitum nostrum, Martinum inhumanissime. (Melanchton. Corp. Refor. I, 106.)

cessions. En attendant les mesures à prendre contre son adversaire lui-même, il appelait les flammes contre ses écrits; et même contre ceux qu'il n'avait pas lus. Il suppliait l'Électeur de convoquer un concile provincial : « Exterminons toute cette vermine, disait le grossier docteur, « avant qu'elle se soit « multipliée à l'excès [1]. »

Ce ne fut pas seulement contre Luther qu'il déchargea sa colère. Son imprudence appela Mélanchton dans la lice. Celui-ci, lié par une tendre amitié avec l'excellent Écolampade, lui rendit compte de la dispute, en parlant avec éloges du docteur Eck [2]. L'orgueil du chancelier d'Ingolstadt fut néanmoins blessé. Il prit aussitôt la plume contre « ce grammairien de Wittemberg, qui n'igno- « rait pas, il est vrai, disait-il, le latin et le grec, « mais qui avait osé publier une lettre où il l'avait « insulté, lui, le docteur Eck [3] ! »

Mélanchton répondit. C'est ici son premier écrit théologique. On y trouve cette exquise urbanité qui distinguait cet homme excellent. Posant les principes fondamentaux de l'herméneutique, il montre qu'il ne faut pas expliquer l'Écriture sainte d'après les Pères, mais les Pères d'après l'Écriture sainte. « Que de fois Jérôme ne s'est-il pas trompé! dit-il, « que de fois Augustin! que de fois Ambroise! Que

1. Ehe das Ungeziffer uberhand nehme. (L. Opp. (L.) XVII. 271.)

2. Eccius ob varias et insignes ingenii dotes... (L. Opp. lat. I, p. 337.)

3. Ausus est grammaticus Wittembergensis, græce et latine sane non indoctus, epistolam edere...(Ibid. 338.)

« de fois ils sont d'avis différents! que de fois ils ré-
« tractent leurs erreurs!... Il n'y a qu'une seule
« Écriture, inspirée de l'Esprit du ciel, pure et vraie
« en toutes choses[1]. »

« Luther ne suit pas quelques expositions am-
« biguës des anciens, dit-on; et pourquoi les suivrait-
« il? Quand il expose le passage de saint Matthieu :
« *Tu es Pierre et sur cette pierre j'édifierai mon*
« *Église*, il parle comme Origène, qui à lui seul en
« vaut plusieurs; comme Augustin dans son homélie;
« comme Ambroise dans son sixième livre sur saint
« Luc : je passe les autres sous silence.—Quoi donc,
« direz-vous, les Pères se contredisent! — Et qu'y
« a-t-il là d'étonnant [2]? Je crois aux Pères parce que
« je crois à la sainte Écriture. Le sens de l'Écriture
« est un et simple, comme la vérité céleste elle-même.
« On l'obtient en comparant les Écritures; on le
« déduit du fil et de l'enchaînement du discours[3]. Il
« y a une philosophie qui nous est ordonnée par rap-
« port aux Écritures de Dieu : c'est de rapprocher
« d'elles toutes les opinions et toutes les maximes
« des hommes, comme de la pierre de touche qui
« doit les éprouver [4]. »

Il y avait longtemps que l'on n'avait exposé avec tant d'élégance, de si puissantes vérités. La parole

1. Una est Scriptura, cœlestis spiritus, pura, et per omnia verax. Contra Eckium Defensio. Corp. Reform. I, p. 115.)

2. Quid igitur? Ipsi secum pugnant! quid mirum? (Ibid.)

3. Quem collatis Scripturis e filo ductuque orationis licet assequi. (Ibid. 114.)

4. Ut hominum sententias, decretaque, ad ipsas, ceu ad Lydium lapidem exigamus. (Ibid.)

de Dieu était remise à sa place; les Pères à la leur. La voie simple par laquelle on obtient le sens véritable de l'Écriture était fermement tracée. La parole surnageait au-dessus de toutes les difficultés et de toutes les explications de l'école. Mélanchton fournissait de quoi répondre à ceux qui, comme le docteur Eck, embrouilleraient ce sujet, jusque dans les temps les plus éloignés. Le frêle « grammairien » s'était levé; et les larges et robustes épaules du gladiateur scolastique avaient plié sous le premier mouvement de son bras.

Plus Eck était faible, plus il criait fort. Il prétendait par ses rodomontades et ses accusations s'assurer la victoire qui avait échappé à ses disputes. Les moines et tous les partisans de Rome répondaient à ces cris par les leurs. De toutes les parties de l'Allemagne s'élevaient des reproches contre Luther; mais il demeurait impassible. « Plus « je vois mon nom couvert d'opprobre, plus je m'en « glorifie, » dit-il en finissant des explications qu'il publia sur les propositions de Leipzig. « Il faut que « la vérité, c'est-à-dire Christ, croisse, et que moi « je diminue. La voix de l'Époux et de l'Épouse me « cause plus de joie, que toutes ces clameurs ne « m'inspirent de terreur. Les hommes ne sont pas les « auteurs de mes maux, et je n'ai pour eux aucune « haine. Satan, le Prince du mal, est celui qui vou- « drait m'épouvanter. Mais Celui qui est en nous, « est plus grand que celui qui est dans le monde. « Le jugement de nos contemporains est mauvais, « celui de la postérité sera meilleur [1]. »

1. Præsens male judicat ætas; judicium melius posteritatis

Si la dispute de Leipzig multiplia en Allemagne les ennemis de Luther, elle augmenta aussi au loin le nombre de ses amis. « Ce que Huss a été autre« fois en Bohême, vous l'êtes maintenant en Saxe, ô « Martin! lui écrivirent les frères de Bohême; c'est « pourquoi priez et soyez fort au Seigneur! »

La guerre éclata vers ce temps entre Luther et Emser, alors professeur à Leipzig. Celui-ci écrivit au docteur Zack, zélé catholique romain de Prague, une lettre où il paraissait se proposer d'ôter aux Hussites l'idée que Luther fût des leurs. Luther ne put douter qu'en paraissant le justifier, le savant Leipzikois ne se proposât de faire planer sur lui le soupçon d'adhérer à l'hérésie bohémienne, et il voulut déchirer violemment le voile dont son ancien hôte de Dresde prétendait couvrir son inimitié. A cet effet il publia une lettre adressée « au bouc Emser. » Emser avait pour armes un bouc. Il termine cet écrit par ces mots qui peignent bien son caractère : « Aimer tous les hommes; « mais ne craindre personne [1]. »

Tandis que de nouveaux amis et de nouveaux ennemis se montraient ainsi, d'anciens amis semblaient s'éloigner de Luther. Staupitz, qui avait fait sortir le Réformateur de l'obscurité du cloître d'Erfurt, commença à lui témoigner quelque froideur. Luther s'élevait trop haut pour Staupitz, qui ne pouvait plus le suivre. « Vous m'abandonnez, » lui écrivit Luther; « j'ai été tout le jour très-triste à

erit. (L. Opp. lat. I, 310.)

1. L. Opp. lat. I, 252.

« cause de vous, comme l'enfant qu'on a sevré et qui « pleure sa mère [1]. J'ai rêvé de vous cette nuit, » continue le Réformateur. « Vous vous éloigniez de moi, « et moi je sanglotais et je versais d'amères larmes. « Mais vous, me tendant la main, vous me disiez de « me calmer, que vous reviendriez à moi. »

Le pacificateur Miltitz voulut tenter de nouveaux efforts pour calmer les esprits. Mais quelle prise peut-on avoir sur des hommes qu'agite encore l'émotion de la lutte! Ses démarches n'aboutirent à rien. Il apporta la fameuse rose d'or à l'Électeur, et ce prince ne se soucia pas même de la recevoir en personne [2]. Frédéric connaissait les artifices de Rome; il fallait renoncer à le tromper [3].

Bien loin de reculer, Luther avançait toujours. Ce fut alors qu'il porta à l'erreur l'un de ses coups les plus rudes, en publiant son premier commentaire sur l'épître aux Galates [4]. Le second commentaire surpassa sans doute le premier; mais déjà dans celui-ci il exposait avec une grande force la doctrine de la justification par la foi. Chaque parole du nouvel apôtre était pleine de vie, et Dieu s'en servit pour faire pénétrer sa connaissance dans les cœurs des peuples : « Christ s'est donné soi-« même pour nos péchés, » disait Luther à ses con-

1. Ego super te, sicut ablactatus super matre sua, tristissimus hac die fui. (L. Epp. I, p. 342.)

2. Rosam quam vocant auream nullo honore dignatus est; imo pro ridiculo habuit. (L. Opp. lat. in Præf.)

3. Intellexit princeps artes romanæ curiæ et eos (legatos) digne tractare novit. (Ibid.)

4. Septembre 1519.

temporains [1]. « Ce n'est pas de l'argent ou de l'or « qu'il a donné pour nous; ce n'est pas un homme, « ce ne sont pas tous les anges : c'est lui-même, « lui, hors duquel il n'y a rien de grand, qu'il a « donné. Et ce trésor incomparable, il l'a donné... « pour nos péchés! Où sont maintenant ceux qui « vantent avec orgueil la puissance de notre volonté? « où sont les enseignements de la philosophie mo- « rale? où le pouvoir et la force de la loi? Puisque « nos péchés sont si grands, que rien n'a pu les « ôter, si ce n'est une si immense rançon, préten- « drons-nous encore obtenir la justice par la force « de notre volonté, par la puissance de la loi, par « les doctrines des hommes? Que ferons-nous avec « tous ces tours d'adresse, toutes ces illusions? Ah! « nous couvrirons nos iniquités d'une justice men- « songère, et nous ferons de nous-mêmes des hypo- « crites, que rien au monde ne pourra sauver. »

Mais si Luther établit ainsi qu'il n'y a de salut pour l'homme qu'en Christ, il montre aussi que ce salut change l'homme et le fait abonder en bonnes œuvres. « Celui, dit-il, qui a vraiment en- « tendu la parole de Christ et qui la garde, est « aussitôt revêtu de l'esprit de charité. Si tu aimes « celui qui t'a fait cadeau de vingt florins, ou rendu « quelque service, ou témoigné de quelque autre ma- « nière son affection, combien plus dois-tu aimer « Celui qui n'a pas donné pour toi de l'or ou de « l'argent, mais qui s'est donné lui-même, qui a « reçu pour toi tant de blessures, qui a eu pour toi

1. L. Opp. (L.) X, 461.

« une sueur de sang, qui est mort pour toi; en un « mot, qui, en payant tous tes péchés, a englouti la « mort, et t'a acquis dans le Ciel un Père plein d'a- « mour!.. Si tu ne l'aimes pas, tu n'as pas entendu « du cœur les choses qu'il a faites; tu ne les as pas « crues; car la foi est agissante par la charité. » « Cette « épître est mon épître, disait Luther en parlant de « l'épître aux Galates. Je me suis marié avec elle. »

Ses adversaires le faisaient marcher plus vite qu'il ne l'eût fait sans eux. Eck excita à cette époque contre lui une nouvelle attaque des Franciscains de Iuterbock. Luther dans sa réponse [1], non content de répéter ce qu'il avait déjà enseigné, attaqua des erreurs qu'il avait découvertes depuis peu : « Je voudrais bien savoir, dit il, dans quel endroit « de l'Écriture, le pouvoir de canoniser les saints a « été donné aux papes; et aussi, quelle nécessité, « quelle utilité même il y a à les canoniser?.. Au « reste, ajouta-t-il avec ironie, qu'on canonise tant « qu'on voudra [2]. »

Ces nouvelles attaques de Luther demeuraient sans réponse. L'aveuglement de ses ennemis lui était aussi favorable que son propre courage. Ils défendaient avec passion des choses accessoires, et quand Luther portait la main sur les fondements de la doctrine romaine, ils les voyaient ébranler, sans dire mot. Ils s'agitaient pour défendre quelques redoutes avancées, et pendant ce temps leur intrépide adversaire pénétrait dans le corps de la place et y plantait hardiment l'étendard de la vérité.

1. Defensio contra malignum Eccii judicium. (I lat. p. 356.)

2. Canoniset quisque quantum volet. (Ibid. 367.)

Aussi plus tard furent-ils très-étonnés de voir la forteresse dont ils s'étaient faits les défenseurs, minée, incendiée, s'écrouler au milieu des flammes, tandis qu'ils la croyaient imprenable et qu'ils bravaient encore ceux qui lui donnaient l'assaut. Ainsi s'accomplissent les grandes chutes.

Le sacrement de la Cène du Seigneur commençait à occuper les pensées de Luther. Il cherchait en vain cette Cène sainte dans la messe. Un jour (c'était peu de temps après son retour de Leipzig) il monta en chaire. Faisons attention à ses paroles; car ce sont les premières qu'il prononça sur un sujet qui depuis a déchiré en deux parties l'Église de la Réformation : « Il y a, dit-il, dans le saint-« sacrement de l'autel trois choses qu'il faut connaî-« tre : le signe, qui doit être extérieur, visible et sous « une forme corporelle; la signification, qui est in-« térieure, spirituelle et dans l'esprit de l'homme; « la foi, qui fait usage de l'un et de l'autre [1]. » Si l'on n'eût pas poussé plus loin les définitions, l'unité n'eût point été détruite. Luther continue :

« Il serait bon que l'Église, dans un concile géné-« ral, ordonnât de distribuer les deux espèces à tous « les fidèles; non toutefois qu'une seule espèce ne « suffise pas, car la foi seule serait déjà suffisante. »

Ces paroles hardies plaisent à l'assemblée. Cependant quelques-uns des auditeurs s'étonnent et s'irritent. « C'est une fausseté, disent-ils, c'est un scandale [2] ! » Le prédicateur continue :

1 L. Opp. (L.) XVII. 272.
2. L. Opp. (L.) Ibid. p. 281.

« Il n'y a pas, dit-il, d'union plus intime, plus pro-
« fonde, plus indivisible, que celle qui a lieu entre
« l'aliment et le corps que l'aliment nourrit. Christ
« s'unit à nous dans le sacrement, de telle manière,
« qu'il agit comme s'il était nous-mêmes. Nos péchés
« l'assaillent. Sa justice nous défend. »

Mais Luther ne se contente pas d'exposer la vérité : il attaque l'une des erreurs les plus fondamentales de Rome [1]. L'Église romaine prétend que le sacrement opère par lui-même, indépendamment de la disposition de celui qui le reçoit. Rien de plus commode qu'une telle opinion. De là l'ardeur avec laquelle on recherche le sacrement, de là les profits du clergé romain. Luther attaque cette doctrine [2], et lui oppose la doctrine contraire [3], en vertu de laquelle la foi, la bonne volonté du cœur, sont nécessaires.

Cette protestation énergique devait renverser d'antiques superstitions. Mais, chose étonnante ! nul n'y fit attention. Rome laissa passer ce qui eût dû lui faire pousser un cri de détresse, et elle se rua avec impétuosité sur la remarque de peu d'importance que Luther avait jetée au commencement de son discours, sur la communion sous les deux espèces. Ce discours ayant été publié au mois de décembre, de toutes parts s'éleva un cri contre

1. Si quis dixerit per ipsa novæ legis sacramenta *ex opere operato* non conferri gratiam, sed solam fidem divinæ promissionis, ad gratiam consequendam sufficere, anathema sit. (Concile de Trente, Sess. 7, can. 8.)

2. Connue sous le nom d'*opus operatum*.

3. Celle de l'*opus operantis*.

l'hérésie. « C'est la doctrine de Prague toute pure! » s'écria-t-on à la cour de Dresde, où le sermon parvint durant les fêtes de Noël; « de plus, l'ouvrage « est en allemand, pour que les gens simples le « comprennent [1]. » La dévotion du prince en fut troublée, et le troisième jour de la fête il écrivit à son cousin Frédéric : « Depuis la publication de « ce discours, le nombre de ceux qui reçoivent la « Cène sous les deux espèces, s'est augmenté en « Bohème de six mille personnes. Votre Luther, de « professeur de Wittemberg, va devenir évêque de « Prague et archihérétique!... » — « Il est né en Bo- « hême! s'écriait-on, de parents bohémiens; il a été « élevé à Prague, et instruit dans les livres de Wi- « clef! »

Luther crut devoir contredire ces bruits, dans un écrit où il fit gravement l'histoire de son origine. « Je suis né à Eisleben, dit-il, et j'y ai été « baptisé dans l'église de Saint-Pierre. Dresde est le « lieu le plus rapproché de la Bohème où j'aie été « de ma vie [2]. »

La lettre du duc Georges n'indisposa pas l'Électeur contre Luther. Peu de jours après, ce prince invita le docteur à un repas splendide qu'il donnait à l'ambassadeur d'Espagne, et Luther y combattit vaillamment contre le ministre de Charles [3]. L'Électeur l'avait fait prier par son chapelain de défendre sa cause avec modération. « Trop de folie dé-

1. L. Opp. (L.) XVII, p. 281.

2. Cæterum ego natus sum in Eisleben...(Luth. Epp. I, p. 389.)

3. Cum quo heri ego et Philippus certavimus, splendide invitati. (Ibid., p. 396.)

« plaît aux hommes, répondit Luther à Spalatin, « mais trop de sagesse déplaît à Dieu. On ne peut « défendre l'Évangile sans tumulte et sans scandale. « La parole de Dieu est une épée, elle est une guerre, « elle est une ruine, elle est un scandale, elle est « une destruction, elle est un poison [1], et ainsi que « le dit Amos, elle se présente, comme un ours dans « le chemin et comme une lionne dans la forêt. Je « ne cherche rien, je ne demande rien. Il en est un « plus grand que moi, qui cherche et qui demande. « S'il tombe, je n'y perds rien, s'il demeure debout, « je n'en tire aucun avantage [2]. »

Tout annonçait que Luther allait avoir besoin plus que jamais de foi et de courage. Eck formait des projets de vengeance. Au lieu des lauriers qu'il avait compté recueillir, le gladiateur de Leipzig était devenu la risée de tous les hommes d'esprit de sa nation. On publiait contre lui de piquantes satires. C'était une « épître de chanoines ignorants » écrite par Écolampade et qui blessa Eck au fond de l'âme. C'était une complainte sur Eck, probablement de l'excellent Pirckheimer de Nuremberg, pleine à la fois d'un mordant et d'une dignité dont les Provinciales de Pascal peuvent seules donner quelque idée.

Luther témoigna son mécontentement de plusieurs de ces écrits. « Il vaut mieux, dit-il, attaquer

1. Verbum Dei gladius est, bellum est, ruina est, scandalum est, perditio est, venenum est...(Ib. 417.)

2. Ego nihil quæro : est, qui quærat. Stet ergo, sive cadat : ego nihil lucror, aut amitto. (Ib. 418.)

« ouvertement que de mordre en se tenant caché « derrière une haie [1]. »

Quel mécompte pour le chancelier d'Ingolstadt! Ses compatriotes l'abandonnent. Il s'apprête à aller au delà des Alpes, invoquer un secours étranger. Partout où il passe il vomit des menaces contre Luther, contre Mélanchton, contre Carsltadt et contre l'Électeur lui-même. « A la hauteur de ses paroles, » dit le docteur de Wittemberg, « on dirait qu'il s'imagine être le Dieu tout-puissant [2]. » Enflammé de colère et de désirs de vengeance, Eck part pour l'Italie, afin d'y recevoir la récompense de ses prétendus triomphes, et de forger à Rome, près du capitole papal, des foudres plus puissantes que les frêles armes scolastiques qui se sont brisées dans ses mains.

Luther comprit tous les dangers que ce voyage de son antagoniste allait attirer sur lui; mais il ne craignit point. Spalatin alarmé l'invita à offrir la paix. « Non, répondit Luther, tant qu'il crie, je ne « puis retirer mes mains de la bataille. Je remets à « Dieu toute la chose. Je livre mon navire aux flots « et aux vents. La guerre est du Seigneur. Pourquoi « vous imaginer que c'est par la paix que Christ « avancera sa cause? N'a-t-il combattu avec son « propre sang, et tous les martyrs après lui [3]? »

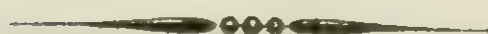
Telle était, au commencement de l'année 1520,

1. Melior est aperta criminatio, quam iste sub sepe morsus. (Ib. 426.)

2. Deum crederes omnipotentem loqui. (Ib. 380.)

3. Cogor rem Deo committere, data flatibus et fluctibus nave. Bellum Domini est. . . (Ib. p. 425.)

la position des deux combattants de Leipzig. L'un remuait toute la papauté pour frapper son rival. L'autre attendait la guerre avec le calme avec lequel on attend la paix. L'année qui s'ouvre verra éclater l'orage.



LIVRE VI.

LA BULLE DE ROME.

(1520.)

Un nouveau personnage allait paraître sur la scène. Dieu voulait mettre en présence du moine de Wittemberg le monarque le plus puissant qui, depuis Charlemagne, eût paru dans la chrétienté. Il choisit un prince dans la force de la jeunesse, et à qui tout annonçait un règne d'une longue durée, un prince dont le sceptre s'étendait sur une partie considérable de l'ancien monde et sur un monde nouveau, en sorte que, selon une expression célèbre, le soleil ne se couchait jamais sur ses vastes États; et il l'opposa à cette humble Réformation, commencée dans la cellule obscure d'un couvent d'Erfurt, par les angoisses et les soupirs d'un pauvre moine. L'histoire de ce monarque et de son règne était destinée, ce semble, à donner au monde une grande leçon. Elle devait montrer le néant de toute « la puissance de l'homme, » quand elle prétend lutter avec « la faiblesse de Dieu. » Si un prince, ami de Luther, avait été appelé à l'Empire, on eût attribué les succès de la Réforme à

sa protection. Si même un empereur opposé à la doctrine nouvelle, mais faible, avait occupé le trône, on eût expliqué les triomphes de cette œuvre par la faiblesse du monarque. Mais ce fut le superbe vainqueur de Pavie qui dut humilier son orgueil devant la puissance de la parole divine; et tout le monde put voir que celui pour qui c'était chose facile que de traîner François Ier dans les cachots de Madrid, devait poser son épée devant le fils d'un pauvre mineur.

L'empereur Maximilien était mort, et les électeurs s'étaient réunis à Francfort pour lui donner un successeur. C'était une affaire importante pour l'Europe dans les circonstances où elle se trouvait. Toute la chrétienté était occupée de cette élection. Maximilien n'avait pas été un grand prince; mais sa mémoire était chère au peuple. On aimait à rappeler sa présence d'esprit et sa débonnaireté. Luther s'entretenait souvent de lui avec ses amis. Il leur raconta un jour le trait suivant de ce monarque :

Un mendiant s'était attaché à ses pas, et lui demandait l'aumône, en l'appelant son *frère;* « car, « disait-il, nous descendons l'un et l'autre du même « père, d'Adam. Je suis pauvre, continuait-il, mais « vous êtes riche, vous devez donc me secourir. « L'empereur se retourna à ces mots, et lui dit : « Tiens, voilà deux sous; va vers tes autres frères, « et si chacun t'en donne autant, tu seras plus « riche que moi [1]. »

1. L. Opp. (W.) XXII, 1869.

Ce n'était pas un débonnaire Maximilien qui devait être appelé à porter la couronne impériale. Les temps allaient changer; de puissantes ambitions devaient se disputer le trône des empereurs d'Occident; une main énergique devait s'emparer des rênes de l'Empire, et des guerres longues et sanglantes devaient succéder à une profonde paix.

Trois rois demandaient à l'assemblée de Francfort la couronne des Césars. Un jeune prince, petit-fils du dernier empereur, né avec le siècle et par conséquent âgé de dix-neuf ans, se présentait le premier. Il s'appelait Charles, et était né à Gand. Sa grand'mère, du côté de son père, Marie, fille de Charles le Hardi, lui avait laissé les Flandres et les riches États de Bourgogne. Sa mère, Jeanne, fille de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle de Castille, et femme de Philippe, fils de l'empereur Maximilien, lui avait transmis les couronnes réunies des Espagnes, de Naples et de Sicile, auxquelles Christophe Colomb avait ajouté un nouveau monde. La mort de son grand-père le mettait en ce moment en possession des États héréditaires d'Autriche. Ce jeune prince, doué de beaucoup d'intelligence, aimable quand il le voulait, joignait au goût des exercices militaires, dans lesquels s'étaient distingués si longtemps les brillants ducs de Bourgogne, la finesse et la pénétration des Italiens, le respect pour les institutions existantes, qui caractérise encore la maison d'Autriche, et qui promettait à la papauté un ferme défenseur, et une grande connaissance des affaires publiques, acquise sous la direction de Chièvres. Dès l'âge de quinze

ans il avait assisté à toutes les délibérations de ses conseils[1]. Ces qualités si diverses étaient comme couvertes et voilées par le recueillement et la taciturnité espagnols. Il y avait quelque chose de triste dans sa figure allongée. « Il est pieux et tran-« quille, disait Luther; je soutiens qu'il ne parle pas « autant dans une année que moi dans un jour[2]. » Si Charles s'était développé sous une influence libre et chrétienne, il eût été peut-être l'un des princes les plus dignes d'admiration dont parle l'histoire; mais la politique absorba sa vie et flétrit ses heureuses dispositions.

Non content de tous les sceptres qu'il réunissait en sa main, le jeune Charles ambitionnait la dignité impériale. « C'est un rayon du soleil qui jette « de l'éclat sur la maison qu'il éclaire, disaient « plusieurs; mais avancez la main pour le saisir, « vous ne trouvez rien. » Charles y voyait, au contraire, le faîte de toute grandeur terrestre, et un moyen d'obtenir sur l'esprit des peuples une influence magique.

François Ier, roi de France, était le second des compétiteurs. Les jeunes paladins de la cour de ce roi chevalier lui répétaient sans cesse qu'il devait, comme Charlemagne, être empereur de tout l'Occident, et, ressuscitant les exploits des anciens preux, attaquer le Croissant qui menaçait l'Empire, pourfendre les infidèles, et recouvrer le saint sépulcre. « Il faut, disaient aux électeurs les ambas-

1. Mémoires de du Bellay, I, 45.
2. L. Opp. (W.) XXII, p. 1874.

« sadeurs de François, il faut prouver aux ducs « d'Autriche que la couronne de l'Empire n'est pas « héréditaire. L'Allemagne, d'ailleurs, a besoin, « dans les circonstances actuelles, non d'un jeune « homme de dix-neuf ans, mais d'un prince qui, à « un jugement éprouvé, joigne des talents déjà « reconnus. François réunira les armes de la France « et de la Lombardie à celles de l'Allemagne pour « faire la guerre aux musulmans. Souverain du « duché de Milan, il est d'ailleurs déjà membre de « l'Empire. » Les ambassadeurs français appuyaient ces raisons de quatre cent mille écus qu'ils distribuaient pour acheter les suffrages, et de festins d'où l'on devait emporter les convives.

Enfin, Henri VIII, roi d'Angleterre, jaloux de l'influence que le choix des électeurs donnerait à François ou à Charles, se mit aussi sur les rangs; mais il laissa bientôt ces deux puissants rivaux se disputer seuls la couronne.

Les électeurs étaient peu disposés en faveur de ceux-ci. Leurs peuples, pensaient-ils, verraient dans le roi de France un maître étranger, et ce maître pourrait bien leur enlever à eux-mêmes cette indépendance dont les grands de ses États s'étaient vus naguère privés. Quant à Charles, c'était un antique principe des électeurs de ne point choisir un prince qui jouât déjà un rôle important dans l'Empire. Le pape partageait ces craintes. Il ne voulait ni du roi de Naples, son voisin, ni du roi de France, dont il redoutait l'esprit entreprenant. « Choisissez plutôt l'un d'entre vous, » fit-il dire aux électeurs. L'électeur de Trèves proposa de

nommer Frédéric de Saxe. La couronne impériale fut déposée aux pieds de cet ami de Luther.

Ce choix eût obtenu l'approbation de toute l'Allemagne. La sagesse de Frédéric et son amour pour le peuple étaient connus. Lors de la révolte d'Erfurt, on l'avait engagé à prendre cette ville d'assaut. Il s'y refusa, pour épargner le sang. « Mais, lui répondit-on, cela ne coûtera pas cinq « hommes. » — « Un seul homme serait trop, » répliqua le prince [1]. Il semblait que l'élection du protecteur de la Réformation allait assurer le triomphe de cette œuvre. Frédéric n'aurait-il pas dû voir dans le désir des électeurs un appel de Dieu même? Qui eût pu mieux présider aux destinées de l'Empire, qu'un prince si sage? Qui mieux qu'un empereur plein de foi eût pu être fort contre les Turcs? Peut-être le refus de l'électeur de Saxe, si loué par les historiens, fut-il une faute de ce prince. Peut-être faut-il lui attribuer en partie les luttes qui déchirèrent plus tard l'Allemagne. Mais il est difficile de dire si Frédéric mérite d'être blâmé pour son manque de foi, ou d'être honoré pour son humilité. Il crut que le salut même de l'Empire exigeait qu'il refusât la couronne [2]. « Il faut, dit ce prince modeste et désin« téressé, un empereur plus puissant que moi pour « sauver l'Allemagne. Le Turc est à nos portes. Le « roi d'Espagne, dont les possessions héréditaires

1. L. Opp. W. XXII, p. 1858.

2. Is vero heroïca plane moderatione animi magnifice repudiavit... (Pallavicini, I, p. 79.)

« d'Autriche bordent la frontière menacée, en est « le défenseur naturel. »

Le légat de Rome, voyant que Charles allait être choisi, déclara que le pape retirait ses objections; et le 28 juin, le petit-fils de Maximilien fut élu. « Dieu, dit plus tard Frédéric, nous l'a donné « dans sa faveur et dans sa colère [1]. » Les envoyés espagnols présentèrent trente mille florins d'or à l'électeur de Saxe, comme marque de la reconnaissance de leur maître; mais ce prince les refusa, et défendit à ses ministres d'accepter aucun présent. En même temps, il assura les libertés allemandes par une capitulation que les envoyés de Charles jurèrent en son nom. Les circonstances dans lesquelles celui-ci ceignait sa tête de la couronne impériale, paraissaient, au surplus, devoir assurer mieux encore que ces serments, les libertés germaniques et l'œuvre de la Réformation. Ce jeune prince était offusqué des palmes que son rival François Ier avait cueillies à Marignan. La lutte devait se poursuivre en Italie, et ce temps suffirait sans doute à la Réformation pour s'affermir. Charles quitta l'Espagne en mai 1520, et fut couronné le 22 octobre à Aix-la-Chapelle.

Luther avait prévu que la cause de la Réformation serait bientôt portée devant le nouvel empereur. Il écrivit à Charles, lorsque ce prince se trouvait encore à Madrid. « Si la cause que je défends, « lui dit-il, est digne de se présenter devant le

1. L. Opp. (W.) XXII, p. 1880.

« trône de la Majesté céleste, elle ne doit pas être « indigne d'occuper un prince de ce monde. O « Charles! prince des rois de la terre! je me jette « en suppliant aux pieds de votre Sérénissime Ma- « jesté, et je vous conjure de daigner recevoir sous « l'ombre de vos ailes, non pas moi, mais la cause « même de cette éternelle vérité, pour la défense « de laquelle Dieu vous a confié l'épée [1]. » Le jeune roi d'Espagne mit de côté cette singulière lettre d'un moine allemand, et n'y répondit pas.

Tandis que Luther se tournait vainement vers Madrid, l'orage semblait croître autour de lui. Le fanatisme s'allumait en Allemagne. Hochstraten, infatigable dans ses efforts de persécution, avait extrait quelques thèses des écrits de Luther. Sur sa demande, les universités de Cologne et de Louvain avaient condamné ces ouvrages. Celle d'Erfurt, toujours irritée de ce que Luther lui avait préféré Wittemberg, allait suivre leur exemple. Mais l'ayant appris, le docteur écrivit à Lange une lettre si énergique, que les théologiens d'Erfurt, tout effrayés, se turent. La condamnation, prononcée à Cologne et à Louvain, suffisait cependant pour enflammer les esprits. Il y a plus : les prêtres de la Misnie, qui avaient épousé la querelle d'Emser, disaient hautement (c'est Mélanchton qui le rapporte), que celui qui tuerait Luther serait sans péché [2]. « Voici le temps, dit Luther, « où les hommes croiront rendre service à Jésus-

1. Causam ipsam veritatis...(L. Epp. I, 392, 15 janvier 1520.)

2. Ut sine peccato esse eum censebant qui me interfecerit. L. Epp. I, 383.

« Christ en nous mettant à mort. » Ces paroles homicides devaient porter des fruits.

Un jour, dit un biographe, que Luther était devant le cloître des Augustins, un étranger, portant un pistolet caché dans sa manche, l'aborda, et lui dit : « Pourquoi allez-vous ainsi tout seul? » — « Je suis « dans les mains de Dieu, répondit Luther. Il est « ma force et mon bouclier. Que peut me faire « l'homme mortel? » Là-dessus, cet inconnu pâlit, ajoute l'historien, et s'enfuit en tremblant [1]. Serra Longa, l'orateur de la conférence d'Augsbourg, écrivit, vers le même temps, à l'électeur : « Que « Luther ne trouve aucun asile dans les États de « Votre Altesse; que, repoussé de tous, il soit lapidé « à la face du ciel : cela me sera plus agréable que « si je recevais de vous dix mille écus [2]. »

C'était pourtant, surtout, du côté de Rome que grondait l'orage. Un noble de Thuringe, Valentin Teutleben, vicaire de l'archevêque de Mayence, et zélé partisan de la papauté, représentait à Rome l'électeur de Saxe. Teutleben, honteux de la protection que son maître accordait au moine hérétique, voyait avec impatience sa mission paralysée par cette conduite imprudente. Il s'imagina qu'en alarmant l'Électeur, il le déciderait à abandonner le théologien rebelle. « On ne veut point m'enten- « dre, lui écrivait-il, à cause de la protection que « vous accordez à Luther. » Mais les Romains se trompaient, s'ils pensaient effrayer le sage Frédé-

1. Was kann mir ein Mensch thun? (Keith, L. Umstände, p. 89.)

2. Tenzel hist. Ber. II, p. 168.

ric. Ce prince savait que la volonté de Dieu et le mouvement des peuples étaient plus irrésistibles que des décrets de la chancellerie papale. Il ordonna à son envoyé d'insinuer au pape, que loin de défendre Luther, il l'avait toujours laissé se défendre lui-même; qu'au reste, il lui avait déjà demandé de quitter la Saxe et l'université; que le docteur s'était déclaré prêt à obéir, et qu'il ne serait plus dans les États électoraux, si le légat lui-même, Charles de Miltitz, n'avait supplié le prince de le garder près de lui, dans la crainte qu'en se rendant dans d'autres contrées, Luther n'agît avec plus de liberté qu'en Saxe même [1]. Frédéric fit plus encore : il voulait éclairer Rome. « L'Allemagne, continua-t-il dans sa lettre, possède « maintenant un grand nombre d'hommes savants, « instruits en toutes sortes de langues et de scien- « ces; les laïques eux-mêmes commencent à avoir « de l'intelligence, à aimer l'Écriture sainte; et si « l'on refuse les conditions équitables du docteur « Luther, il est fort à craindre que la paix ne puisse « jamais se rétablir. La doctrine de Luther a jeté « de profondes racines dans un grand nombre de « cœurs. Si, au lieu de la réfuter par des témoi- « gnages de la Bible, on cherche à l'anéantir par « les foudres de la puissance ecclésiastique, on « causera de grands scandales, et l'on suscitera de « pernicieuses et terribles révoltes [2]. »

1. Da er viel freyer und sicherer schreiben und handeln möchte was er wollte... (L. Opp. (L.) XVII, p. 298.)

2. Schreckliche, grausame, schädliche und verderbliche Empörungen erregen (Ib.)

L'électeur, plein de confiance dans Luther, lui fit communiquer la lettre de Teutleben, et une autre lettre qu'il avait reçue du cardinal Saint-George. Le Réformateur fut ému en les lisant. Il vit aussitôt tous les dangers qui l'entouraient. Son âme en fut un instant accablée. Mais c'était en de tels moments qu'éclatait toute la puissance de sa foi. Souvent faible, prêt à tomber dans l'abattement, on le voyait se relever et paraître plus grand au sein de la tempête. Il voudrait être délivré de tant d'épreuves; mais il comprend à quel prix on lui offre le repos...., et il le rejette avec indignation. « Me taire! dit-il; je suis disposé à le faire, si l'on « me le permet, c'est-à-dire, si l'on fait taire les au-« tres. Si quelqu'un a envie de mes places, qu'il « les prenne. Si quelqu'un veut détruire mes écrits, « qu'il les brûle. Je suis prêt à me tenir en repos, « pourvu qu'on n'exige pas que la vérité évangéli-« que se repose [1]. Je ne demande pas le chapeau « de cardinal; je ne demande ni or, ni rien de ce « que Rome estime. Il n'y a rien au monde qu'on ne « puisse obtenir de moi, pourvu qu'on ne ferme « pas aux chrétiens le chemin du salut [2]. Toutes « leurs menaces ne m'épouvantent pas, toutes leurs « promesses ne peuvent me séduire. »

Animé de tels sentiments, Luther retrouva bientôt toute son humeur guerrière, et préféra, au calme

1. Semper quiescere paratus, modo veritatem evangelicam non jubeant quiescere. (L. Epp. I, p. 462.)

2. Si salutis viam Christianis permittant esse liberam, hoc unum peto ab illis, ac præterea nihil... (Ib.)

de la solitude, le combat du chrétien. Une nuit suffit pour lui rendre le désir de renverser Rome. « Mon « parti est pris, écrit-il le lendemain : je méprise la « fureur de Rome, et je méprise sa faveur. Plus de « réconciliation, plus de communication avec elle à « jamais[1]. Qu'elle condamne et qu'elle brûle mes « écrits! A mon tour, je condamnerai et je brûlerai « publiquement le droit pontifical, ce nid de toutes « les hérésies. La modération que j'ai montrée jus- « qu'à cette heure a été inutile; j'y renonce! »

Ses amis étaient loin d'être aussi tranquilles. La consternation était grande à Wittemberg. « Nous « sommes dans une attente extraordinaire, disait « Mélanchton. J'aimerais mieux mourir que d'être « séparé de Luther[2]. Si Dieu ne nous prête secours, « nous périssons. — Notre Luther vit encore, écri- « vit-il un mois plus tard, dans son anxiété; plaise « à Dieu qu'il vive longtemps! car les sycophantes « romains mettent tout en œuvre pour le faire « périr. Priez, afin qu'il vive, cet unique vengeur « de la sainte théologie[3]. »

Ces prières devaient être entendues. Les avertissements que l'Électeur avait fait donner à Rome par son chargé d'affaires, n'étaient pas sans fondement. La parole de Luther avait retenti partout, dans les cabanes, dans les couvents, dans les de-

1. Nolo eis reconciliari nec communicare in perpetuum... (L. Epp. I, p. 466, 10 juillet 1520.)

2. Emori mallim, quam ab hoc viro avelli. (Corpus Reform. I, p. 160, 163.)

3. Martinus noster spirat, atque utinam diu..... (Ib. 190, 208.)

meures des bourgeois, dans les châteaux des nobles, dans les académies, et dans les palais des rois. « Que ma vie, avait-il dit au duc Jean de Saxe, ait « seulement servi à la conversion d'un seul homme, « et je consentirai volontiers à ce que tous mes « livres périssent[1]. » Ce n'était pas un homme seul, c'était une grande multitude, qui avait trouvé la lumière dans les écrits de l'humble docteur. Aussi partout se trouvaient des hommes prêts à le protéger. L'épée qui devait l'atteindre se forgeait au Vatican; mais des héros se levaient en Allemagne pour lui faire un bouclier de leurs corps. Au moment où les évêques s'irritaient, où les princes gardaient le silence, où le peuple était dans l'attente, et où les foudres grondaient déjà sur les sept collines, Dieu suscita la noblesse allemande pour en faire un boulevard à son serviteur.

Sylvestre de Schaumbourg, l'un des plus puissants chevaliers de la Franconie, envoya à cette époque son fils à Wittemberg, avec une lettre pour le Réformateur. « Votre vie court des dangers, lui écrivait « Schaumbourg. Si le secours des électeurs, des « princes ou des magistrats vous manque, je vous « en supplie, gardez-vous de vous rendre en Bohême, « où jadis des hommes très-savants ont eu beaucoup « à souffrir; venez plutôt vers moi. J'aurai bientôt, « si Dieu le veut, rassemblé plus de cent gentils- « hommes, et, avec leur secours, je saurai vous pré- « server de tout péril[2]. »

1. L. Opp. (Leipz.) XVII, p. 392.

2. Denn Ich, und hundert von Adel, die Ich (ob Gott will)

François de Sickingen, ce héros de son siècle, dont nous avons déjà vu l'intrépide courage[1], aimait le Réformateur, parce qu'il le trouvait digne d'être aimé, et aussi parce qu'il était haï des moines[2]. « Mes services, mes biens et mon corps, tout ce « que je possède, lui écrivit-il, est à votre dispo- « sition. Vous voulez maintenir la vérité chrétienne : « je suis prêt à vous aider en cela[3]. » Harmuth de Cronberg tenait le même langage. Enfin, Ulric de Hutten, ce poëte, ce vaillant chevalier du seizième siècle, ne cessait de parler en faveur de Luther. Mais quel contraste entre ces deux hommes! Hutten écrivait au Réformateur : « Ce sont des « glaives, ce sont des arcs, ce sont des javelots, ce « sont des bombes qu'il nous faut pour détruire la « fureur du diable. » Luther, en recevant ces lettres, s'écriait : « Je ne veux pas que l'on ait recours, « pour défendre l'Évangile, aux armes et au car- « nage. C'est par la parole que le monde a été « vaincu ; c'est par la parole que l'Église a été sauvée ; « c'est par la parole aussi qu'elle sera rétablie. » — « Je ne méprise point ses offres, » disait-il encore en recevant la lettre de Schaumbourg, dont nous avons fait mention, « mais je ne veux cependant m'appuyer sur aucun autre que sur Christ[4]. »

aufbringen will, euch redlich an halten.... (L. Opp. (L.) XVII, p. 381.)

1. Equitum Germaniæ rarum decus, dit à cette occasion Melanchton (Corp. Reform. I, p. 201.)

2. Et ob id invisus illis. (Corp. Ref. I, p. 132.)

3. Ibid.

4. Nolo nisi Christo protectore niti, (L. Epp. I, p. 148.)

Ce n'était pas ainsi que parlaient les pontifes de Rome, quand ils marchaient dans le sang des Vaudois et des Albigeois. Hutten sentit la différence qu'il y avait entre la cause de Luther et la sienne; aussi lui écrivit-il avec noblesse : « Moi, je m'oc« cupe des choses de l'homme; mais toi, t'élevant « bien plus haut, tu es tout entier à celles de Dieu[1]; » puis il partit pour gagner à la vérité, s'il lui était possible, Ferdinand et Charles-Quint[2].

Ainsi, tantôt les ennemis de Luther l'accablent, et tantôt ses amis se lèvent pour le défendre. « Mon navire, » dit-il, « flotte çà et là au gré des « vents;. . .l'espérance et la crainte règnent tour à « tour; mais qu'importe[3]! » Cependant les témoignages de sympathie qu'il recevait, ne furent pas sans influence sur son esprit. « Le Seigneur règne, » dit-il, « il est là, nous pouvons le toucher[4]. » Luther vit qu'il n'était plus seul; ses paroles avaient porté des fruits, et cette pensée le remplit d'un nouveau courage. La crainte de compromettre l'Électeur ne l'arrêtera plus, maintenant qu'il a d'autres défenseurs, disposés à braver le courroux de Rome. Il en devient plus libre et, s'il est possible, plus décidé. C'est une époque importante dans le développement de Luther. « Il faut que

1. Mea humana sunt : tu perfectior, jam totus ex divinis pendes. (L. Opp. lat. II, p. 175.)

2. Viam facturus libertati (cod. Bavar. veritati) per maximos principes. (Corp. Ref. I, p. 201.)

3. Ita fluctuat navis mea : nunc spes, nunc timor regnat. . . (L. Epp. I, p. 443.)

4. Dominus regnat, ut palpare possimus. (Ib. 451.)

« Rome comprenne, » écrivit-il alors au chapelain de l'Électeur, « que quand elle parviendrait par ses « menaces à me chasser de Wittemberg, elle ne « ferait qu'empirer sa cause. Ce n'est pas en Bo- « hême, c'est au sein de l'Allemagne que se trouvent « ceux qui sont prêts à me défendre contre les « foudres de la papauté. Si je n'ai pas fait encore à « mes ennemis tout ce que je leur prépare, ce « n'est ni à ma modestie ni à leur tyrannie qu'ils « doivent l'attribuer, mais au nom de l'Électeur et « à la prospérité de l'université de Wittemberg, « que je craignais de compromettre : maintenant « que je n'ai plus de telles craintes, on me verra « avec une force nouvelle me précipiter sur Rome « et sur ses courtisans [1]. »

Et cependant, ce n'était pas dans les grands que Luther mettait son espoir. On l'avait souvent sollicité de dédier un livre au duc Jean, frère de l'Électeur. Il n'en avait rien fait. « Je crains, » avait-il dit, « que cette suggestion ne vienne de lui-même. « La sainte Écriture ne doit servir qu'à la gloire « du seul nom de Dieu [2]. » Luther revint de ses craintes, et dédia au duc Jean son discours sur les bonnes œuvres. C'est l'un des écrits dans lesquels le Réformateur expose avec le plus de force, la doctrine de la justification par la foi, cette vérité puissante dont il met la force bien au-dessus de

1. Sævius in Romanenses grassaturus. . . (L. Epp. I, p. 465.)

2. Scripturam sacram nolim alicujus nomini nisi Dei servire. (L. Epp. I, p. 431.)

l'épée de Hutten, de l'armée de Sickingen, de la protection des Ducs et des Électeurs.

« La première, la plus noble, la plus sublime de « toutes les œuvres, dit-il, c'est la foi en Jésus-« Christ[1]. C'est de cette œuvre que toutes les « œuvres doivent procéder : elles sont toutes les « vassales de la foi, et reçoivent d'elle seule leur « efficace.

« Si un homme trouve dans son cœur l'assurance « que ce qu'il fait est agréable à Dieu, l'œuvre est « bonne, ne fît-il même que relever un brin de « paille; mais s'il n'y a point en lui cette assurance, « son œuvre n'est pas bonne, quand même il res-« susciterait les morts. Un païen, un juif, un Turc, « un pécheur peuvent faire toutes les autres œuvres; « mais se confier fermement en Dieu et avoir l'as-« surance qu'on lui est agréable, c'est ce que le « chrétien affermi dans la grâce est seul capable « de faire.

« Un chrétien qui a foi en Dieu, fait tout avec « liberté et avec joie; tandis que l'homme qui n'est « pas un avec Dieu est plein de soucis et retenu « dans la servitude; il se demande avec angoisse « combien d'œuvres il devra faire; il court çà et là; « il interroge celui-ci, il interroge celui-là; il ne « trouve nulle part aucune paix, et fait tout avec « déplaisir et avec crainte.

« En conséquence, j'ai toujours exalté la foi. « Mais il en est autrement dans le monde. Là, l'es-

2. Das erste und höchste, alleredelste...gute Werck ist der Glaube in Christum...(L. Opp. (L.) XVII, p. 394.)

« sentiel est d'avoir beaucoup d'œuvres, grandes, « hautes et de toutes les dimensions, sans que l'on « se soucie nullement que la foi les anime. On bâ- « tit ainsi sa paix, non sur le bon plaisir de Dieu, « mais sur ses propres mérites, c'est-à-dire sur le « sable. . . (Matthieu, VII, p. 27.) »

« Prêcher la foi, c'est, dit-on, empêcher les « bonnes œuvres; mais quand un homme aurait à « lui seul les forces de tous les hommes ou même « de toutes les créatures [1], cette seule obligation de « vivre dans la foi, serait une tâche trop grande, « pour qu'il pût jamais l'accomplir. Si je dis à un « malade : Aie la santé et tu auras l'usage de tes « membres, dira-t-on que je lui défends l'usage de « ses membres? La santé ne doit-elle pas précéder « le travail? Il en est de même quand nous prê- « chons la foi : elle doit être avant les œuvres, « pour que les œuvres elles-mêmes puissent exister.

« Où peut-on donc trouver cette foi, direz-vous, « et comment la recevoir ? C'est en effet ce qu'il im- « porte le plus de connaître. La foi vient uniquement « de Jésus-Christ, promis et donné gratuitement....

« O homme! représente-toi Christ, et contemple « comment en lui Dieu te montre sa miséricorde, « sans être prévenu par aucun mérite de ta part [2]. « Puise dans cette image de sa grâce, la foi et l'as- « surance que tous tes péchés te sont remis. Les

1. Wenn ein Mensch tausend, oder alle Menschen, oder alle Creaturen wäre. (Ib. p. 398.)

2. Siehe, also musst du Christum in dich bilden, und sehen wie in Ihm Gott seine Barmherzigkeit dir fürhält und anbeut... Ib. p. 401.)

« œuvres ne sauraient la produire. C'est du sang, « c'est des plaies, c'est de la mort de Christ qu'elle « découle; c'est de là qu'elle jaillit dans les cœurs. « Christ est le rocher d'où découlent le lait et le « miel. (Deut. XXXII.) »

Ne pouvant faire connaître tous les ouvrages de Luther, nous avons cité quelques courts fragments de ce discours sur les bonnes œuvres, à cause de ce qu'en pensait le Réformateur lui-même. « C'est, « à mon jugement, dit-il, le meilleur des écrits que « j'aie publiés. » Et il ajoute aussitôt cette remarque profonde : « Mais je sais que quand je me plais « dans ce que j'écris, l'infection de ce mauvais « levain empêche que cela ne plaise aux autres [1]. » Et Mélanchton, en envoyant ce discours à un ami, l'accompagne de ces mots : « Il n'est personne « entre tous les écrivains grecs et latins qui ait « approché davantage que Luther de l'esprit de « saint Paul [2]. »

Mais il y avait eu dans l'Église un autre mal que la substitution d'un système d'œuvres méritoires à l'idée de grâce et d'amnistie [3]. Un pouvoir superbe s'était élevé du milieu des humbles pasteurs des troupeaux de Christ. Luther attaquera cette autorité usurpée. Au milieu de toutes ses agitations, il avait

1. Erit meo judicio omnium quæ ediderim, optimum : quanquam scio quæ mihi mea placent, hoc ipso fermento infecta, non solere aliis placere. (L. Epp. I, p. 431.)

2. Quo ad Pauli spiritum nemo proprius accessit (Corp. Ref. I, p. 202.)

3. Tome Ier, p. 2 à 26.

étudié dans sa retraite, la naissance, les progrès et les usurpations de la papauté. Ses découvertes l'avaient rempli de surprise. Il n'hésita plus à les faire connaître, et à frapper le coup qui, comme jadis la verge de Moïse, devait réveiller tout un peuple endormi par une longue captivité. Avant même que Rome ait eu le temps de publier sa redoutable bulle, c'est lui qui lance sa déclaration de guerre. « Le « temps de se taire est passé, s'écrie-t-il; le temps « de parler est venu. » Le 23 juin 1520, il publie le fameux *Appel à Sa Majesté impériale et à la noblesse chrétienne de la nation allemande, sur la réformation du christianisme*[1].

« Ce n'est pas par témérité, dit-il à l'entrée de « cet écrit, que j'entreprends, moi, homme du peu« ple, de parler à vos Seigneuries. La misère et l'op« pression qui accablent à cette heure tous les États « de la chrétienté, et surtout l'Allemagne, m'arra« chent un cri de détresse. Il faut que j'appelle au « secours; il faut que je voie si Dieu ne donnera « pas son Esprit à quelque homme de notre patrie, « et ne tendra pas sa main à notre malheureuse « nation. Dieu nous a donné pour chef un prince « jeune et généreux (l'empereur Charles-Quint)[2], « et il a rempli ainsi nos cœurs de grandes espé« rances. Mais il faut que nous fassions de notre « côté tout ce que nous pourrons faire.

« Or, la première chose nécessaire, c'est de ne « pas nous confier dans notre grande force, ou

1. L. Opp. (L.) XVII, 457 à 502.

2. Gott hat uns ein junges edles Blut zum Haupt gegeben... (L. Opp. XVII, p. 457.)

« dans notre haute sagesse. Si l'on commence une « bonne œuvre en se confiant en soi-même, Dieu « la jette bas, et la détruit. Frédéric Ier, Frédéric II, « et bien d'autres empereurs encore, devant qui le « monde tremblait, ont été foulés aux pieds par les pa- « pes, parce qu'ils se sont confiés en leur force plus « qu'en Dieu. Il a fallu qu'ils tombent. C'est contre « les puissances de l'enfer que nous avons à com- « battre dans cette guerre. Ne rien attendre de la « force des armes et se confier humblement au « Seigneur, voir la détresse de la chrétienté plus « encore que les crimes des méchants, voilà com- « ment il faut s'y prendre. Autrement, l'œuvre com- « mencera peut-être avec de belles apparences; mais « tout à coup, au milieu de la lutte, la confusion « s'y mettra; les mauvais esprits causeront un im- « mense désastre, et le monde entier nagera dans « le sang... Plus on a de pouvoir et plus aussi on « s'expose, si l'on ne marche pas dans la crainte « du Seigneur.

Après cet exorde, Luther continue ainsi :

« Les Romains ont élevé autour d'eux trois « murailles pour se mettre en garde contre toute « réformation. La puissance temporelle les a-t-elle « attaqués, ils ont dit qu'elle n'avait aucun droit « sur eux, et que la puissance spirituelle lui était « supérieure. A-t-on voulu les reprendre avec l'É- « criture sainte, ils ont répliqué que personne ne « pouvait l'interpréter, si ce n'est le pape. Les a-t-on « menacés d'un concile, nul, ont-ils dit, ne peut « en convoquer un, si ce n'est le souverain Pontife.

« Ils nous ont ainsi enlevé les trois verges desti-

« nées à les corriger, et se sont abandonnés à toute « malice. Mais maintenant, Dieu nous soit en aide « et nous donne l'une de ces trompettes qui renver- « sèrent les murailles de Jéricho ! Abattons de notre « souffle les murs de papier et de paille que les Ro- « mains ont bâtis autour d'eux, et élevons les ver- « ges qui punissent les méchants, en mettant au « grand jour les ruses du diable. »

Luther commence ensuite l'attaque. Il ébranle dans ses fondements cette monarchie papale qui depuis des siècles réunissait en un seul corps les peuples d'Occident sous le sceptre de l'évêque romain. Il n'y a pas de caste sacerdotale dans le christianisme; telle est la vérité dérobée à l'Église depuis ses premiers âges, qu'il expose d'abord avec force :

« On a dit, ainsi parle Luther, que le pape, les « évêques, les prêtres et tous ceux qui peuplent les « couvents, forment l'état spirituel ou ecclésiasti- « que; et que les princes, les nobles, les bourgeois « et les paysans forment l'état séculier ou laïque. « C'est là une belle histoire. Cependant, que per- « sonne ne s'en effraye. Tous les chrétiens sont d'é- « tat spirituel, et il n'y a entre eux d'autre diffé- « rence que celle des fonctions qu'ils remplissent. « Nous avons tous un seul baptême, une seule foi, « et c'est là ce qui constitue un homme spirituel. « L'onction, la tonsure, l'ordination, la consécra- « tion que donnent l'évêque ou le pape, peuvent « faire un hypocrite, mais jamais un homme spi- « rituel. Nous sommes tous ensemble consacrés « prêtres par le baptême, ainsi que le dit saint

« Pierre : *Vous êtes prêtres et rois ;* bien qu'il n'ap-
« partienne pas à tous d'exercer de telles charges, « car nul ne peut prendre ce qui est commun à « tous, sans la volonté de la communauté. Mais si « cette consécration de Dieu n'était pas sur nous, « l'onction du pape ne pourrait jamais faire un « prêtre. Si dix frères, fils du roi, ayant des droits « égaux à l'héritage, choisissaient l'un d'entre eux, « afin de l'administrer pour eux, ils seraient tous « rois, et cependant l'un d'eux seulement serait « l'administrateur de leur puissance commune. Il « en est de même dans l'Église. Si quelques laïques « pieux étaient relégués dans un désert, et que, « n'ayant point avec eux de prêtre consacré par un « évêque, ils tombassent d'accord de choisir l'un « d'entre eux, marié ou non, cet homme serait vé-« ritablement prêtre, comme si tous les évêques « du monde l'avaient consacré. Ainsi furent choisis « Augustin, Ambroise, Cyprien.

« Il suit de là que les laïques et les prêtres, les « princes et les évêques, ou, comme on dit, les « ecclésiastiques et les laïques, n'ont rien qui les « distingue, excepté leurs fonctions. Ils ont tous « le même état; mais ils n'ont pas tous la même « œuvre à faire.

« S'il en est ainsi, pourquoi le magistrat ne cor-« rigerait-il pas le clergé ?.. Le pouvoir séculier a « été établi de Dieu pour punir les méchants et « protéger les bons. Il faut le laisser agir dans toute « la chrétienté, qui que ce soit qu'il atteigne, pape, « évêques, prêtres, moines, nonnes, etc. Saint-

« Paul dit à tous les chrétiens : *Que toute personne*[1] « (et par conséquent le pape aussi) *soit soumise* « *aux puissances supérieures, car ce n'est pas en* « *vain qu'elles portent l'épée.* »

Luther, après avoir renversé de même « les deux « autres murailles, » passe en revue tous les abus de Rome. Il expose, avec une éloquence toute populaire, les maux signalés depuis des siècles. Jamais opposition plus noble ne se fit entendre. L'assemblée, en présence de laquelle Luther parle, c'est l'Église ; le pouvoir dont il attaque les abus, c'est cette papauté qui depuis des siècles pèse sur tous les peuples ; et la réforme, qu'il appelle à grands cris, c'est sur toute la chrétienté, dans tout le monde, pendant toute la durée de l'humanité, qu'elle doit exercer sa puissante influence.

Il commence par le pape. « C'est une chose hor- « rible, dit-il, que de voir celui qui s'appelle vi- « caire de Christ, déployer une magnificence que « celle d'aucun empereur n'égale. Est-ce là ressem- « bler au pauvre Jésus ou à l'humble saint Pierre ? Il « est, disent-ils, le Seigneur du monde ! Mais Christ, « dont il se vante d'être le vicaire, a dit : *Mon* « *règne n'est pas de ce monde.* Le règne d'un vicaire « s'étendrait-il au delà de celui de son Seigneur ?.. »

Luther va maintenant dépeindre les effets de la domination papale. « Savez-vous à quoi servent les « cardinaux ? Je veux vous le dire. L'Italie et l'Alle- « magne ont beaucoup de couvents, de fondations, « de cures richement dotées. Comment amener ces

1. Πᾶσα ψυχή, Rom. XIII, 1, 4.

« richesses à Rome?.. On a créé des cardinaux; on « leur a donné ces cloîtres et ces prélatures; et à « cette heure... l'Italie est presque déserte, les cou-« vents sont détruits, les évêchés dévorés, les villes « déchues, les habitants corrompus, le culte est « expirant et la prédication abolie!.. Pourquoi? Par-« ce qu'il faut que tous les biens des églises aillent « à Rome. Jamais le Turc lui-même n'eût ainsi ruiné « l'Italie! »

Luther se tourne ensuite vers son peuple :

« Et maintenant qu'ils ont ainsi tiré tout le sang « de leur nation, ils viennent en Allemagne : ils « commencent doucement; mais prenons-y garde! « l'Allemagne deviendra bientôt semblable à l'Ita-« lie. Nous avons déjà quelques cardinaux. Avant « que les grossiers Allemands comprennent notre « dessein, pensent-ils, ils n'auront déjà plus ni évê-« ché, ni couvent, ni cure, ni sou, ni denier. Il « faut que l'Antechrist possède les trésors de la « terre. On créera trente ou quarante cardinaux « en un jour : on donnera à celui-ci Bamberg, à « celui-là l'évêché de Wurtzbourg; on y attachera « de riches cures, jusqu'à ce que les églises et les « cités soient désolées. Et alors le pape dira : Je « suis vicaire de Christ et pasteur de ses troupeaux. « Que les Allemands se résignent! »

L'indignation de Luther s'enflamme.

« Comment, nous Allemands, souffrons-nous de « la part du pape, de tels vols et de telles concus-« sions? Si le royaume de France a su s'en défen-« dre, pourquoi nous laissons-nous ainsi jouer et « berner? Ah! si encore ils ne nous enlevaient que

« nos biens! Mais ils ravagent les églises; ils dé-
« pouillent les brebis de Christ; ils abolissent le
« culte et anéantissent la parole de Dieu. »

Luther expose ici « les pratiques de Rome » pour avoir l'argent et le revenu de l'Allemagne. Annates, palliums, commendes, administrations, grâces expectatives, incorporations, réservations, etc., il passe tout en revue; puis il dit : « Efforçons-nous « d'arrêter tant de désolations et de misères. Si « nous voulons marcher contre les Turcs, com- « mençons par ces Turcs qui sont les pires de tous. « Si nous pendons les filous et décapitons les vo- « leurs, ne laissons pas échapper l'avarice romaine, « qui est le plus grand des voleurs et des filous, « et qui l'est au nom de saint Pierre et de Jésus- « Christ! Qui peut l'endurer? qui peut se taire? « Tout ce que le pape possède, n'est-il pas volé? « car il ne l'a ni acheté, ni hérité de saint Pierre, « ni gagné par ses sueurs. D'où tout cela lui vient-il « donc?... »

Luther propose des remèdes à tous ces maux. Il appelle énergiquement la noblesse allemande à faire cesser ces déprédations romaines. Puis il en vient à la réforme du pape lui-même. « N'est-il pas ri- « sible, dit-il, que le pape prétende être héritier « légitime de l'Empire? Qui le lui a donné? Est- « ce Christ quand il a dit : *Les rois des nations* « *les maîtrisent; mais il n'en sera pas ainsi de* « *vous?* (Luc, XXII, 25, 26). Comment gouverner « un empire et en même temps prêcher, prier, « étudier et prendre soin des pauvres? Christ a dé- « fendu à ses ministres de porter sur eux ni or, ni

« habits, parce qu'on ne peut s'acquitter du minis-
« tère, si l'on n'est libre de tout autre soin ; et le
« pape voudrait gouverner l'Empire et en même
« temps demeurer pape!.... »

Luther continue à dépouiller le souverain pontife : « Que le pape renonce à toute espèce de titre « sur le royaume de Naples et de Sicile. Il n'y a « pas plus de droit que moi. C'est injustement et « contre tous les commandements de Christ, qu'il « possède Bologne, Imola, Ravennes, la Romagne, « la Marche d'Ancône, etc. *Nul*, dit saint Paul, *qui* « *va à la guerre ne s'embarrasse des affaires de cette* « *vie* (2 Tim. II, § 2). Et le pape, qui prétend être « le chef dans la guerre de l'Évangile, s'embarrasse « plus des affaires de cette vie, qu'aucun empereur « ou qu'aucun roi. Il faut le débarrasser de tout ce « travail. Que l'empereur mette aux mains du pape « la Bible et un livre de prières, afin que le pape « laisse les rois gouverner, et que lui, il prêche et « il prie [1]. »

Luther ne veut pas plus du pouvoir ecclésiastique du pape en Allemagne, que de son pouvoir temporel en Italie. « Avant tout, dit-il, il faut chasser « de tous les pays allemands les légats du pape, avec « ces prétendus biens qu'ils nous vendent au poids « de l'or et qui ne sont que pure duperie. Ils nous « prennent de l'argent, et pourquoi? pour légiti- « mer le bien mal acquis, pour délier les serments, « pour nous apprendre à manquer de fidélité, pour « nous enseigner à pécher et nous mener droit en

1. Ihm die Biblien und Betbücher dafür anzeigen... und er predige und bete. (L. Opp. XVII, p. 472.)

« l'enfer..... L'entends-tu, ô pape! non pas pape « très-saint! mais très-pécheur!.... Que Dieu, du « haut de son ciel, précipite bientôt ton trône dans « l'abîme infernal! »

Le tribun chrétien poursuit sa course. Après avoir cité le pape à sa barre, il cite tous les abus qui sont le cortége de la papauté, et prétend balayer du sol de l'Église ces déblais qui l'encombrent. Il commence par les moines :

« Et maintenant j'en viens à cette lourde bande, « qui promet beaucoup et qui tient peu. Ne vous « irritez pas, chers messieurs! mon intention est « bonne; ce que j'ai à dire est une vérité à la fois « douce et amère, savoir qu'il ne faut plus bâtir « de cloîtres pour les moines mendiants. Grand « Dieu! nous n'en avons que trop, et plût à Dieu « qu'ils fussent tous à bas... Vagabonder par le pays « n'a jamais fait de bien et n'en saurait jamais faire. »

Le mariage des ecclésiastiques a ensuite son tour. C'est la première fois que Luther en parle :

« Dans quel état est tombé le clergé et que de « prêtres ne trouve-t-on pas chargés de femmes, « d'enfants, de remords, sans que personne ne « vienne à leur aide! Que le pape et les évêques « laissent courir ce qui court, et se perdre ce qui « se perd, à la bonne heure! mais moi je veux « sauver ma conscience, je veux ouvrir librement « la bouche : se scandalisent ensuite pape, évêque, « et qui voudra!... Je dis donc que, d'après l'ins- « titution de Christ et des apôtres, chaque ville « doit avoir un pasteur, ou évêque, et que ce pas- « teur peut avoir une femme, comme saint Paul

« l'écrit à Timothée : Que l'évêque soit mari d'une « seule femme (1 Tim. III, 2), et comme cela est « encore pratiqué dans l'église grecque. Mais le « diable a persuadé au pape, comme le dit saint « Paul à Timothée (1 Tim. IV, 1 à 3), de défendre « le mariage au clergé. Et de là sont découlées des « misères si nombreuses qu'on ne peut faire men- « tion de toutes. Que faire? comment sauver tant « de pasteurs, auxquels on n'a rien à reprendre, si « ce n'est qu'ils vivent avec une femme, à laquelle « ils voudraient de tout leur cœur être légitime- « ment unis? Ah! qu'ils sauvent leur conscience! « qu'ils prennent cette femme pour leur épouse lé- « gitime, qu'ils vivent honnêtement avec elle, sans « s'inquiéter si cela plaît ou déplaît au pape. Le « salut de ton âme t'importe davantage que des « lois tyranniques et arbitraires, qui n'émanent « point du Seigneur. »

C'est ainsi que la Réformation voulait rétablir dans l'Église la sainteté des mœurs. Le Réformateur continue :

« Que l'on abolisse les fêtes et que l'on ne garde « que le dimanche, ou si l'on veut garder les gran- « des fêtes chrétiennes, qu'on ne les célèbre que « le matin, et que le reste du jour soit comme un « jour ouvrable. Car comme on ne fait alors que « boire, jouer, commettre toutes sortes de péchés, « ou rester dans l'oisiveté, on offense Dieu les jours « de fêtes, beaucoup plus que les autres jours. »

Il attaque ensuite les dédicaces, qu'il nomme de vraies tavernes; puis les jeûnes et les confréries. — Non-seulement il veut détruire les abus, il veut

aussi mettre fin aux schismes. « Il est temps, dit-il, « que nous nous occupions sérieusement de la « cause des Bohémiens, que nous fassions cesser la « haine et l'envie, et que nous nous réunissions à « eux. » Il propose d'excellents moyens de conciliation, et ajoute : « C'est ainsi qu'il faut convaincre « les hérétiques par l'Écriture, comme l'ont fait les « anciens Pères, et non les vaincre par le feu. Dans « le système contraire, les bourreaux seraient les « plus savants docteurs de l'univers.... Oh! plût à « Dieu que des deux côtés nous nous tendissions « la main en humilité fraternelle, plutôt que de « nous roidir dans le sentiment de notre force et « de notre droit. La charité est plus nécessaire que « la papauté de Rome. Maintenant, j'ai fait ce qui « était en mon pouvoir. Si le pape ou les siens s'y « opposent, ils en rendront compte. Le pape de- « vrait être prêt à renoncer à la papauté, à tous ses « biens et à tous ses honneurs, s'il pouvait par là « sauver une seule âme. Mais il aimerait mieux voir « périr tout l'univers que de céder l'épaisseur d'un « cheveu de la puissance qu'il a usurpée [1] !... Je « suis net de ces choses. »

Luther en vient ensuite aux universités et aux écoles :

« Je crains fort, dit-il, que les universités ne soient « de grandes portes de l'enfer, si l'on ne s'applique « pas avec soin à y expliquer la sainte Écriture et « à la graver dans le cœur des jeunes gens. Je ne

1. Nun liess er ehe die Welt untergehen, ehe er ein Haarbreit seiner vermessenen Gewalt liesse abbrechen. (L. Opp. (L) XVII, p. 483.)

« conseille à personne de placer son enfant là où « la sainte Écriture ne règne pas. Toute institution « où l'on ne s'occupe pas sans relâche de la parole « de Dieu doit se corrompre [1]. » Paroles graves que les gouvernements, les savants, les pères de tous les siècles devraient méditer.

Vers la fin de sa harangue, il revient à l'Empire et à l'empereur :

« Le pape, dit-il, ne pouvant mener à sa volonté « les anciens maîtres de l'empire romain, a imaginé « de leur ravir leur titre et leur empire, et de nous « les donner à nous autres Allemands. Ainsi a été « fait, et nous sommes devenus les serviteurs du « pape. Car le pape s'est emparé de Rome, et a obligé « l'empereur par serment à ne jamais y demeurer; « d'où il résulte que l'empereur est empereur de « Rome, sans Rome. Nous avons le nom : le pape « a le pays et les villes. Nous avons le titre, les ar- « mes de l'Empire; le pape en a le trésor, le pou- « voir, les priviléges et la liberté. Le pape mange « le fruit, et nous nous jouons avec l'écorce. C'est « ainsi que l'orgueil et la tyrannie des Romains ont « toujours abusé de notre simplicité. »

« Mais maintenant, Dieu qui nous a donné un « tel empire nous soit en aide! Agissons conformé- « ment à notre nom, à notre titre, à nos armes; « sauvons notre liberté! et que les Romains ap- « prennent à connaître ce que Dieu nous a remis « par leurs mains. Ils se vantent de nous avoir « donné un empire. Eh bien! prenons ce qui nous

1. Es muss verderben, alles was nicht Gottes Wort ohn Unterlass treibt. (Ib. 486.)

« appartient. Que le pape nous cède Rome et tout « ce qu'il possède de l'Empire. Qu'il mette fin à « ses taxes et à ses concussions ! qu'il nous rende « notre liberté, notre pouvoir, nos biens, notre « honneur, notre âme et notre corps ! Que l'Empire « soit tout ce que doit être un empire, et que le « glaive des princes ne soit plus contraint à se bais- « ser devant l'hypocrite prétention d'un pape ! »

Il y a dans ces paroles non-seulement de la force et de l'entraînement, mais encore une haute raison. Jamais orateur parla-t-il ainsi à toute la noblesse de l'Empire et à l'empereur lui-même ? Loin d'être surpris que tant d'États germaniques se soient détachés de Rome, ne doit-on pas s'étonner plutôt que l'Allemagne entière n'ait pas été reprendre dans Rome même ce pouvoir impérial dont les papes avaient impudemment posé la couronne sur la tête de son chef ?

Luther termine cette courageuse harangue en ces mots :

« Je pense bien que j'ai chanté trop haut, pro- « posé bien des choses qui paraîtront impossibles, « et attaqué un peu trop fortement beaucoup d'er- « reurs. Mais qu'y puis-je ? que le monde soit ir- « rité contre moi, plutôt que Dieu !.. On ne pourra « jamais m'enlever que la vie. J'ai souvent offert la « paix à mes adversaires. Mais Dieu m'a forcé par « leur organe à ouvrir toujours plus la bouche « contre eux. J'ai encore en réserve une chanson « sur Rome. Si l'oreille leur démange, je la leur « chanterai, et à haute voix... Comprends-tu bien, ô « Rome, ce que je veux dire ?... »

Il s'agit probablement ici d'un écrit sur le papisme que Luther se proposait de faire paraître, et qui n'a pas été publié. Le recteur Burkhard écrivait alors à Spengler : « Il y a encore un petit li- « vre *de execrandâ venere Romanorum ;* mais on « le tient en réserve. » Le titre promettait un grand scandale. On doit se réjouir de ce que Luther a eu la modération de ne pas publier cet ouvrage.

« Si ma cause est juste, continue-t-il, elle doit « être condamnée sur la terre, et justifiée unique- « ment par Christ dans le ciel. Qu'ils s'avancent « donc, pape, évèques, prêtres, moines, docteurs ! « qu'ils déploient tout leur zèle ! qu'ils fassent écla- « ter leur fureur ! Ce sont vraiment là les gens qui « doivent persécuter la vérité, comme tous les siè- « cles l'ont vu. »

Où ce moine a-t-il donc pris une si claire intelligence des choses publiques, que les états de l'Empire eux-mêmes trouvent souvent si difficile d'éclaircir ? Où cet Allemand puise-t-il ce courage qui, du sein de sa nation asservie depuis tant de siècles, lui fait lever la tête et porter de si rudes coups à la papauté ? Quelle est cette force mystérieuse qui l'anime ? Ne dirait-on pas qu'il a entendu ces paroles de Dieu adressées à un homme des anciens jours : « Voici, j'ai renforcé ta face contre leurs « faces, j'ai rendu ton front semblable à un dia- « mant et plus fort qu'un caillou : ne t'effraye donc « point à cause d'eux ? »

Adressée à la noblesse germanique, cette exhortation parvint bientôt à tous ceux pour qui elle était écrite. Elle se répandit en Allemagne avec

une inconcevable célérité. Les amis de Luther tremblèrent; Staupitz et ceux qui voulaient suivre des voies de douceur trouvèrent le coup trop fort : « De nos jours, répondit Luther, tout ce qui se « traite tranquillement, tombe en oubli, et per-« sonne ne s'en soucie [1]. » En même temps il montrait une simplicité et une humilité étonnantes. Il s'ignorait lui-même : « Je ne sais que dire de moi, « écrivait-il. Peut-être suis-je le précurseur de Phi-« lippe (Mélanchton). Je lui prépare comme Élie « la voie, en esprit et en force. Et c'est lui qui un « jour troublera Israël et la maison d'Achab [2]. »

Mais il n'était pas besoin d'en attendre un autre que celui qui avait paru. La maison d'Achab était déjà ébranlée. L'*adresse à la noblesse germanique* avait paru le 26 juin 1520; en peu de temps, 4000 exemplaires furent vendus, et ce chiffre est inouï pour ce temps-là. L'étonnement était universel. Cet écrit communiqua à tout le peuple une commotion puissante. La force, la vie, la clarté, la généreuse hardiesse qui y régnaient, en faisaient un véritable écrit populaire. Le peuple sent enfin que celui qui lui parle ainsi, l'aime. Les vues confuses d'un grand nombre d'hommes sages s'éclaircissent. Les usurpations de Rome deviennent évidentes à tous les esprits. Personne ne doute plus à Wittemberg que le pape ne soit l'Antechrist. La cour de l'électeur elle-même, si circonspecte, si timide, ne désapprouve pas le Réformateur; elle at-

1. Quæ nostro sæculo quiete tractantur, mox cadere in oblivionem... (L. Epp. I, p. 479.)

2. Ibid., 478.

tend. Mais la noblesse et le peuple n'attendent pas. La nation s'anime. La voix de Luther l'a émue, elle est gagnée, et elle se range autour de l'étendard qu'il élève. Rien n'eût pu être plus avantageux au Réformateur que cette publication. Dans les palais, dans les châteaux, dans les demeures des bourgeois, et jusque dans les chaumières, on est préparé maintenant et comme cuirassé contre la sentence de condamnation qui va fondre sur ce prophète du peuple. Toute l'Allemagne est en feu. Que la bulle arrive! ce n'est pas elle qui éteindra l'incendie.

Tout se préparait à Rome pour la condamnation du défenseur de la liberté de l'Église. On y avait vécu longtemps dans une orgueilleuse sécurité. Longtemps les moines de Rome avaient accusé Léon X de ne songer qu'au luxe et au plaisir, de ne s'occuper que de la chasse, de comédie et de musique[1], tandis que l'Église allait s'écrouler. A la fin, aux cris du docteur Eck, qui est venu de Leipzig invoquer la puissance du Vatican, pape, cardinaux, moines, tout dans Rome se réveille et pense à sauver la papauté.

Rome, en effet, devait en venir aux mesures les plus sévères. Le gant était jeté; le combat devait être à mort. Luther n'attaquait pas les abus du pontificat romain, mais ce pontificat lui-même. A sa voix, le pape eût dû humblement descendre de son trône, et redevenir simple pasteur ou évêque des bords du Tibre. Tous les dignitaires

1. E sopra tutto musico eccellentissimo, e quando el canta con qualche uno, li fa donar cento e più ducati... (Zorsi MSC.)

de la hiérarchie romaine eussent dû renoncer à leurs richesses et à leur gloire mondaine, et redevenir anciens et diacres des églises de l'Italie. Tout cet éclat, toute cette puissance, qui depuis des siècles éblouissaient l'Occident, eussent dû s'évanouir et faire place à l'humble simplicité du culte des premiers chrétiens. Dieu aurait pu faire ces choses: il les fera un jour; mais on ne pouvait les attendre des hommes. Et quand même un pape eût été assez désintéressé et assez hardi pour vouloir renverser l'antique et somptueux édifice de l'Église romaine, des milliers de prêtres et d'évêques auraient étendu la main pour l'empêcher de crouler. Le pape n'avait reçu le pouvoir que sous la condition expresse de maintenir ce qu'on lui confiait. Rome se croyait instituée de Dieu pour gouverner l'Église. On ne peut donc pas s'étonner qu'elle se soit apprêtée à frapper les plus terribles coups. Et pourtant elle hésita d'abord. Plusieurs cardinaux et le pape lui-même n'étaient pas pour les mesures sévères. L'habile Léon comprenait bien qu'un jugement dont l'accomplissement dépendait de la volonté très-douteuse de la puissance civile, pouvait grièvement compromettre l'autorité de l'Église. Il voyait d'ailleurs que les moyens violents déjà mis en œuvre n'avaient fait qu'augmenter le mal. N'était-il donc pas possible de gagner ce moine saxon? se demandaient les politiques de Rome. Toute la force de l'Église, toutes les ruses de l'Italie y échoueront-elles? Il faut négocier encore.

Eck rencontra donc de puissants obstacles. Il ne négligea rien pour empêcher des concessions

impies. Parcourant Rome, il exhalait sa colère et criait vengeance. Le parti fanatique des moines se ligua promptement avec lui. Fort de cette alliance, il assaillit avec un nouveau courage et le pape et les cardinaux. Selon lui, tout essai de conciliation était inutile. Ce sont là, disait-il, de vains rêves dont on se berce dans le lointain. Il connaît le péril, car il a lutté avec ce moine audacieux. Il sait qu'il faut se hâter de couper ce membre gangrené, de peur que le mal n'envahisse tout le corps. Le fougueux combattant de Leipzig résout objection après objection, et a de la peine à persuader le pape [1]. Il veut sauver Rome malgré Rome elle-même. Il met tout en œuvre. Il passe des heures entières en délibération dans le cabinet du pontife [2]. Il remue et la cour et les cloîtres, et le peuple et l'Église. « Eck conjure « contre moi, dit Luther, les abîmes des abîmes; « il met le feu aux forêts du Liban [3]. » A la fin, il l'emporte. Les politiques sont vaincus par les fanatiques dans les conseils de la papauté. Léon cède. La condamnation de Luther est résolue. Eck respire. Son orgueil se complaît dans la pensée que c'est lui qui a décidé la ruine de son hérétique rival, et qui a ainsi sauvé l'Église. « Il était bon, « dit-il, que je vinsse en ce temps à Rome, car on

1. Sarpi. Hist. du Concile de Trente.

2. Stetimus nuper, papa, duo cardinales..... et ego per quinque horas in deliberatione. . . (Eckii epistola 3 maii. L. Opp. lat. II, p. 48.)

3. Impetraturus abyssos abyssorum... succensurus saltum Libani..... (L. Epp. I, p. 421, 429.)

« y connaît peu les erreurs de Luther. On appren-
« dra un jour ce que j'ai fait dans cette cause [1]. »

Ainsi, Dieu répandait un esprit d'étourdissement sur les docteurs de Rome. Il fallait maintenant que la séparation entre la vérité et l'erreur s'accomplît, et c'était l'erreur qui devait la faire. Si l'on en fût venu à un accommodement, ce n'eût pu être qu'aux dépens de la vérité; or, lui enlever la moindre partie d'elle-même, c'est préparer son complet anéantissement. Elle est comme cet insecte dont il suffit, dit-on, d'ôter une antenne pour qu'il meure. Elle veut être entière en tous ses membres, pour déployer cette énergie qui lui fait remporter des victoires étendues et salutaires, et pour se propager dans les siècles à venir. Mêler un peu d'erreur à la vérité, c'est jeter un grain de poison dans un mets abondant; ce grain suffit pour en changer toute la nature; il en résultera la mort, lentement peut-être, mais certainement. Ceux qui gardent la doctrine de Christ contre les adversaires qui l'attaquent, veillent avec jalousie sur ses ouvrages les plus avancés, comme sur le corps de place lui-même; car dès que l'ennemi s'est emparé de la moindre de ces positions, il n'est pas loin de la conquête. Le pontife romain se décida, à l'époque où nous sommes parvenus, à déchirer l'Église; et le fragment qui lui en est resté en mains, quelque magnifique qu'il soit, cache inutilement sous des ornements pompeux le principe délétère

1. Bonum fuit me venisse hoc tempore Romam..... (Epist. Eckii.)

dont il est attaqué. Là où est la Parole de Dieu, là seulement est la vie. Luther, quel que fût son courage, se fût tu probablement, si Rome s'était tue elle-même, et avait affecté quelques concessions apparentes. Mais Dieu n'avait pas abandonné la Réformation à un faible cœur d'homme. Luther était dans les mains d'un plus clairvoyant que lui. La Providence divine se servit du pape pour rompre tout lien entre le passé et l'avenir, et pour jeter le Réformateur dans une carrière nouvelle, inconnue, incertaine à ses yeux, et dont il n'eût pas su trouver seul les difficiles abords. La bulle pontificale fut la lettre de divorce que Rome envoya à l'Église pure de Jésus-Christ, en la personne de celui qui était alors son représentant humble, mais fidèle; et l'Église l'accepta, pour ne plus relever dès cette heure que du chef qui est dans le ciel.

Pendant qu'on poursuivait avec tant de violence à Rome, la condamnation de Luther, un humble prêtre, habitant l'une des simples cités de l'Helvétie, et qui n'avait jamais eu aucun rapport avec le Réformateur, s'était vivement ému à la pensée du coup qui allait le frapper; et tandis que les amis mêmes du docteur de Wittemberg tremblaient et se taisaient, ce fils des montagnes de la Suisse prenait la résolution de tout employer pour arrêter la bulle redoutable. Il se nommait Ulric Zwingle. Guillaume Des Faucons, secrétaire du légat du pape en Suisse, qui, en l'absence du légat, se trouvait chargé des affaires de Rome, était son ami. « Tant que je vivrai, » lui avait dit peu de jours auparavant le nonce *ad interim*, « vous devez vous

« promettre de moi tout ce qu'on peut attendre « d'un ami véritable. » Le prêtre helvétien, se fiant à cette parole, se rendit à la nonciature romaine (au moins, c'est ce que nous pouvons conclure de l'une de ses lettres). Il ne craignait pas pour lui-même les dangers auxquels la foi expose; il savait qu'un disciple de Christ doit être toujours prêt à sacrifier sa vie. « Tout ce que je demande à Christ pour « moi, » disait-il à un ami auquel il confiait alors ses sollicitudes à l'égard de Luther, « c'est que je « supporte les maux qui m'attendent avec un cœur « d'homme. Je suis un vase d'argile entre ses mains; « qu'il me brise ou qu'il m'affermisse, comme il « lui plaît [1]. » Mais l'évangéliste suisse craignait pour l'Église chrétienne, si un coup si redouté venait atteindre le Réformateur. Il s'efforça de persuader au représentant de Rome d'éclairer le pape, et d'employer tous les moyens en son pouvoir pour empêcher qu'il ne frappât Luther d'excommunication [2]. « La dignité du saint-siége lui-même y est « intéressée, lui dit-il; car si les choses en viennent « à un tel point, l'Allemagne, pleine d'enthou« siasme pour l'Évangile et pour le docteur qui le « lui annonce, méprisera le pape et ses anathè« mes [3]. » Cette démarche fut inutile; il paraît même que quand elle fut faite, le coup était déjà

1. Hoc unum Christum obtestans, ut masculo omnia pectore ferre donet, et me figulinum suum rumpat aut firmet, ut illi placitum sit. (Zwinglii epistolæ, curant. Schulero et Schulthessio, p. 144.)

2. Ut pontificem admoneat, ne excommunicationem ferat. (Ib.)

3. Nam si feratur, auguror Germanos cum excommunicatione pontificem quoque contempturos. (Ibid.)

porté. Telle fut la première occasion dans laquelle les sentiers du docteur saxon et ceux du prêtre suisse se rencontrèrent. Nous retrouverons celui-ci dans le cours de cette histoire, et nous le verrons se développer et croître peu à peu, jusqu'à une haute stature, dans l'Église du Seigneur.

La condamnation de Luther une fois résolue, de nouvelles difficultés furent soulevées au sein du consistoire. Les théologiens voulaient qu'on en vînt immédiatement à la fulmination; les jurisconsultes, au contraire, que l'on commençât par une citation. « Adam, » disaient-ils aux théologiens leurs collègues, « ne fut-il pas d'abord cité? *Adam,* « *où es-tu?* dit le Seigneur. Il en fut de même « pour Caïn : *Où est ton frère Abel?* lui demanda « l'Éternel. » A ces singuliers arguments tirés de l'Écriture sainte, les canonistes joignaient des motifs puisés dans le droit naturel : « L'évidence d'un « crime, disaient-ils, ne saurait enlever à aucun « criminel le droit de se défendre [1]. » On aime à retrouver ces principes de justice dans une congrégation romaine. Mais ces scrupules n'arrangeaient pas les théologiens de l'assemblée, qui, conduits par la passion, ne pensaient qu'à aller vite en besogne. On tomba enfin d'accord, que l'on condamnerait immédiatement la doctrine de Luther, et que quant à lui et à ses adhérents, on leur accorderait un terme de soixante jours, après lesquels, s'ils ne se rétractaient pas, ils seraient tous, *ipso facto*, frappés d'excommunication. De Vio, re-

1. Sarpi, Hist. du Conc. de Tr. I, p. 12.

venu malade d'Allemagne, se fit porter dans l'assemblée. Il ne voulut pas manquer à ce petit triomphe, qui lui offrait quelque consolation. Battu à Augsbourg, il prétendait au moins condamner à Rome ce moine indomptable, devant lequel il avait vu échouer sa science, sa finesse et son autorité. Luther n'était plus là pour répondre, de Vio se sentait fort. Ce fut le 15 juin que le sacré collége arrêta la condamnation et approuva la fameuse bulle.

« Lève-toi, Seigneur, » dit le pontife romain, parlant en ce moment solennel comme vicaire de Dieu et chef de l'Église, « lève-toi, sois juge dans « ta cause, souviens-toi de l'opprobre dont les in- « sensés t'accablent tout le jour. Lève-toi, ô Pierre! « souviens-toi de ta sainte Église romaine, mère « de toutes les églises et maîtresse de la foi! Lève- « toi, ô Paul! car voici un nouveau Porphyre qui « attaque tes doctrines et les saints papes, nos pré- « décesseurs. Lève-toi enfin, assemblée de tous les « saints! sainte Église de Dieu! et intercède auprès « du Dieu tout-puissant [1]. »

Le pape cite ensuite comme pernicieuses, scandaleuses et empoisonnées, quarante et une propositions de Luther, dans lesquelles celui-ci exposait la saine doctrine de l'Évangile. On trouve dans le nombre les propositions suivantes :

« Nier que le péché demeure dans l'enfant après « le baptême, c'est fouler à la fois aux pieds saint « Paul et N. S. Jésus-Christ. »

1. L. Opp. : L. XVII, p. 305, et Opp. lat. I, p. 32.

« Une vie nouvelle est la meilleure et la plus « sublime pénitence. »

« Brûler les hérétiques est contre la volonté du « Saint-Esprit. » etc, etc.

« Dès l'heure même où cette bulle sera publiée, « continue le pape, les évêques devront rechercher « avec soin les écrits de Martin Luther qui renfer- « ment ces erreurs, et les brûler publiquement et « solennellement en présence du clergé et des laï- « ques. Quant à Martin lui-même, bon Dieu ! que « n'avons-nous pas fait? Imitant la bonté du Dieu « tout-puissant, nous sommes prêt pourtant à le « recevoir encore dans le sein de l'Église, et nous « lui accordons soixante jours pour nous faire par- « venir sa rétractation dans un écrit scellé de deux « prélats ; ou bien (ce qui nous serait plus agréa- « ble) pour venir lui-même à Rome, afin que per- « sonne ne puisse plus douter de son obéissance. « En attendant et dès cet instant même, il doit « renoncer à prêcher, à enseigner, à écrire, et li- « vrer ses ouvrages aux flammes. Et s'il ne se ré- « tracte pas dans l'espace de soixante jours, nous « le condamnons par la présente, lui et ses adhé- « rents, comme hérétiques publics et obstinés. » Le pape prononce ensuite un grand nombre d'ex- communications, de malédictions, d'interdits con- tre Luther et contre tous les siens, avec ordre de saisir leurs personnes et de les envoyer à Rome [1].

1. Sub prædictis pœnis, præfatum Lutherum, complices adhærentes, receptatores et fautatores, personaliter capiant et ad nos mittant. (Bulla Leonis, loc cit.)

On peut deviner sans peine ce que ces généreux confesseurs de l'Évangile seraient devenus dans les cachots de la papauté.

Tout paraissait perdu; la bulle était publiée, et depuis des siècles la bouche de Rome n'avait pas prononcé une parole de condamnation, sans que son bras ne frappât de mort. Ce meurtrier message allait partir des sept collines et atteindre dans son cloître le moine saxon. Le moment était bien choisi. Le nouvel empereur, qui avait tant de raisons pour rechercher l'amitié du pape, s'empresserait sans doute de la mériter, en lui sacrifiant un moine obscur. Déjà Léon X, les cardinaux, Rome entière triomphaient et croyaient voir leur ennemi à leurs pieds.

Tandis que la ville éternelle s'agitait ainsi, des scènes plus tranquilles se passaient à Wittemberg. Mélanchton y répandait une douce, mais éclatante lumière. Quinze cents ou deux mille auditeurs, accourus d'Allemagne, d'Angleterre, des Pays-Bas, de France, d'Italie, de Hongrie et de Grèce, étaient souvent réunis autour de lui. Il avait vingt-quatre ans et n'était pas ecclésiastique. Chacun à Wittemberg aimait à recevoir dans sa maison ce jeune professeur à la fois si savant et si aimable. Des universités étrangères, Ingolstadt en particulier, désiraient l'attirer dans leur sein. Ses amis de Wittemberg voulaient, en le mariant, le retenir auprès d'eux. Tout en souhaitant une compagne à son cher Philippe, Luther déclarait hautement ne vouloir pas être son conseiller en cette

affaire. D'autres s'en chargèrent. Le jeune docteur fréquentait surtout la maison du bourgmestre Krapp, qui appartenait à une ancienne famille. Krapp avait une fille nommée Catherine, d'un caractère doux et d'une grande sensibilité. On invita Mélanchton à la demander en mariage; mais le jeune savant était enfoncé dans ses livres et ne voulait entendre parler de rien autre. Ses auteurs grecs, son Testament, étaient ses délices. Aux arguments de ses amis, il opposait d'autres arguments. Enfin, on lui arracha son consentement. On fit pour lui toutes les démarches, et on lui donna Catherine pour femme. Il l'accueillit très-froidement [1], et dit en poussant un soupir : « Dieu l'a donc voulu « ainsi ! Il faut que je renonce à mes études et à « mes joies, pour suivre la volonté de mes amis [2]. » Il appréciait cependant les qualités de Catherine. « La jeune fille, dit-il, a un caractère et une éduca« tion tels que je pouvais le demander à Dieu. « δεξιᾷ ὁ θεὸς τεκμαίροι τό [3]. Certainement elle eût été « digne d'un meilleur mari. » Ce fut au mois d'août que la chose se décida; le 25 septembre, les fiançailles eurent lieu, et à la fin de novembre le mariage fut célébré. Le vieux Jean Luther et sa femme vinrent à cette occasion à Wittemberg avec

1. Uxor enim datur mihi non dico quam frigenti. (Corp. Ref. I, p. 211.)

2. Ego meis studiis, mea me voluptate fraudo. (Ibid. I, p. 265.)

3. Que Dieu, par sa droite, amène la chose à une bonne fin! (Corp. Ref. I, p. 212.)

leurs filles [1]. Beaucoup de savants et de notables assistèrent à la fête.

La jeune épouse montrait autant d'affection que le jeune professeur témoignait de froideur. Toujours pleine de sollicitude pour son mari, Catherine s'alarmait dès qu'elle voyait l'apparence d'un danger menacer cet être chéri. Quand Mélanchton se proposait de faire quelque démarche de nature à le compromettre, elle l'accablait de prières pour l'y faire renoncer. « Je dus, » écrivait Mélanchton, dans une semblable occasion, « céder à sa fai« blesse... c'est là notre lot. » Que d'infidélités dans l'Église peuvent avoir une semblable origine ! Peut-être est-ce à l'influence de Catherine qu'il faut attribuer la timidité et les craintes que souvent on a reprochées à son mari. Catherine fut aussi tendre mère que tendre épouse. Elle donnait avec abondance aux pauvres. « O Dieu ! ne m'abandonne pas dans ma « vieillesse, quand mes cheveux commenceront à « blanchir ! » Tel était le soupir ordinaire de cette âme pieuse et craintive. Mélanchton fut bientôt gagné par l'affection de sa femme. Quand il eut goûté les joies domestiques, il en comprit la douceur. Il était fait pour les sentir. Il n'était nulle part plus heureux qu'auprès de sa Catherine et de ses enfants. Un voyageur français ayant trouvé un jour le « maître de l'Allemagne, » berçant d'une main son enfant et tenant de l'autre un livre, recula de surprise. Mais Mélanchton, sans se déranger, lui exposa avec tant de chaleur le prix des enfants

1. Parentes mei cum sororibus nuptias honorarunt Philippi (L. Epp. I, p. 528.)

devant Dieu, que l'étranger sortit de la maison plus savant, dit-il, qu'il n'y était entré.

Le mariage de Mélanchton donna un foyer domestique à la Réformation. Il y eut dès lors dans Wittemberg une famille dont la maison était ouverte à tous ceux que la vie nouvelle animait. Le concours d'étrangers y était immense [1]. On venait à Mélanchton pour mille affaires diverses; et l'ordre établi défendait de rien refuser à personne [2]. Le jeune professeur était surtout habile à s'effacer, quand il s'agissait de faire le bien. S'il n'avait plus d'argent, il portait en cachette sa vaisselle à quelque marchand, se souciant peu de s'en priver, pourvu qu'il eût de quoi soulager ceux qui souffraient. « Aussi, lui eût-il été impossible de pourvoir à ses « besoins et à ceux des siens, dit son ami Camera- « rius, si une bénédiction divine et cachée ne lui en « eût fourni de temps en temps les moyens. » Sa débonnaireté était extrême. Il avait des médailles antiques d'or et d'argent, remarquables par leurs inscriptions et leurs figures. Il les montra un jour à un étranger qui lui faisait une visite. « Prenez, « lui dit Mélanchton, celle que vous désirez » — « Je les désire toutes, » répondit l'étranger. « J'avoue, « dit Philippe, que cette demande indiscrète m'of- « fensa d'abord : néanmoins je les lui donnai [3]. »

Quand il s'agissait d'offrir des consolations spi-

1. Videres in ædibus illis perpetuo accedentes et introeuntes et discedentes atque exeuntes aliquos. (Camerar. Vita Melancht. p. 40.)

2. Ea domus disciplina erat, ut nihil cuiquam negaretur. (Ib.)

3. Sed dedisse nihilominus illos. (Ibid., p. 43.)

rituelles, on le voyait déployer toute la tendresse de son cœur. « Ne consentirons-nous pas, écrivait-il « l'année de son mariage, à un ami affligé, à ce que « l'Esprit céleste nous guérisse par des épreuves ? Si « tu te soumets à Christ, qui est présent au milieu « de nous, Πάντα καλῶς ἔσται, il répandra la joie « et la paix dans ton cœur [1]. »

Il y avait dans les écrits de Mélanchton un parfum d'antiquité, qui n'empêchait pas pourtant que l'odeur de Christ ne s'exhalât de toutes parts, et qui leur donnait un charme inexprimable. Il n'y a pas une de ses lettres à ses amis, où ne se trouve rappelée de la manière la plus naturelle, la sagesse d'Homère, de Platon, de Cicéron et de Pline, Christ demeurant toujours son Maître et son Dieu. Spalatin lui avait demandé l'explication de cette parole de Jésus-Christ : « Hors de moi, vous ne pouvez « rien faire (Jean XV, 5.). » Mélanchton le renvoie à Luther. « *Cur agam gestum spectante Roscio?* « pour parler avec Cicéron [2], » dit-il. Puis il poursuit : « Ce passage signifie qu'il faut que nous soyons ab- « sorbés par Christ, en sorte que nous n'agissions « plus, mais que Christ vive en nous. Comme la « nature divine a été incorporée à l'homme en « Christ, ainsi faut-il que l'homme soit incorporé « à Jésus-Christ par la foi. »

L'illustre savant se couchait habituellement peu après son souper. A deux ou trois heures du matin,

1. Tout sera bien. Spiritus gaudii est et pacis. (Corp. Ref. I, p. 133.)

2. « Pourquoi déclamerais-je en présence de Roscius ? » (Corp. Reform. Ep. 13 avril 1520.)

il était à l'ouvrage [1]. C'est dans ces heures matinales que ses meilleurs écrits furent composés. Ses manuscrits se trouvaient d'ordinaire sur sa table, exposés à la vue de tous ceux qui allaient et venaient, en sorte qu'on lui en vola plusieurs. Quand il avait invité quelques amis, il priait l'un ou l'autre de lire avant le repas quelque petite composition en prose ou en vers. Dans ses voyages il se faisait toujours accompagner par quelques jeunes gens. Il s'entretenait avec eux d'une manière à la fois instructive et amusante. Si la conversation languissait, chacun d'eux devait réciter à son tour des sentences tirées des anciens poëtes. Il employait souvent l'ironie, en la tempérant toutefois par une grande douceur. « Il pique et il coupe, disait-il, de lui-« même, et ne fait cependant aucun mal. »

La science était sa passion. Le but de sa vie était de répandre les lettres et les lumières. N'oublions pas que les lettres pour lui, c'étaient avant tout les saintes Écritures, et ensuite seulement, la science des païens. « Je ne m'applique, disait-il, qu'à une « chose, la défense des lettres. Il faut par notre « exemple enflammer la jeunesse d'admiration pour « les lettres, et faire qu'elle les aime pour elles-« mêmes, et non pour le profit que l'on en peut « tirer. La ruine des lettres entraîne la désolation « de tout ce qui est bon : religion, mœurs, cho-« ses de Dieu, choses de l'homme [2]... Plus un homme

1. Surgebat mox aut non longo intervallo post mediam noctem. (Camerar., p. 56.)

2. Religionem, mores, humana divinaque omnia labefactat literarum inscitia. (Corp. Ref. I, p. 207. 22 juillet 1520.)

« est bon, plus est grande l'ardeur qu'il met à sauver « les lettres; car il sait que de toutes les pestes, « l'ignorance est la plus pernicieuse. »

Quelque temps après son mariage, Mélanchton se rendit dans le Palatinat, à Bretten, pour visiter sa tendre mère, dans la compagnie de Camerarius et d'autres amis. Lorsqu'il aperçut sa ville natale, il descendit de cheval, se jeta à genoux et rendit grâces à Dieu, de ce qu'il lui permettait de la revoir. Marguerite, en embrassant son fils, s'évanouit presque de joie. Elle voulait qu'il restât à Bretten, et le pria avec instance de demeurer dans la foi de ses pères. Mélanchton s'excusa à cet égard, mais avec beaucoup de ménagement, dans la crainte de blesser la conscience de sa mère. Il eut bien de la peine à se séparer d'elle; et chaque fois qu'un voyageur lui apportait des nouvelles de sa ville natale, il se réjouissait, comme s'il fût revenu, disait-il, aux joies de son enfance. Tel était dans sa touchante intimité l'un des plus grands organes de la révolution religieuse du XVIme siècle.

Une émeute vint cependant troubler les scènes domestiques et l'activité studieuse de Wittemberg. Les étudiants en vinrent aux prises avec les bourgeois. Le recteur montra beaucoup de faiblesse. On peut penser quelle fut la tristesse de Mélanchton, en voyant ces disciples des lettres se jeter dans de tels excès. Luther s'indigna. Il était loin de vouloir gagner les esprits par une fausse condescendance. L'opprobre que ces désordres jetaient sur l'université, lui perçait l'âme [1]. Il monta en

[1]. Urit me ista confusio academiæ nostræ. (L. Epp. I, p. 467.)

chaire et prêcha avec force contre ces séditions, invitant les deux partis à se soumettre aux magistrats [1]. Son discours excita une grande irritation. « Satan, dit-il, ne pouvant nous attaquer au dehors, « veut nous nuire au dedans. Je ne le crains pas; « mais je crains que la colère de Dieu ne nous « frappe, parce que nous n'avons pas assez bien « reçu sa parole. Durant ces trois dernières années, « j'ai été exposé trois fois à de grands dangers : en « 1518 à Augsbourg, en 1519 à Leipzig, et mainte- « nant en 1520 à Wittemberg. Ce n'est ni par la « sagesse, ni par les armes, que l'œuvre du renou- « vellement de l'Église s'accomplira, mais par d'hum- « bles prières, et par une foi courageuse, qui mette « Jésus-Christ avec nous [2]. O mon ami, joins tes « oraisons aux miennes, de peur que le mauvais « esprit ne se serve de cette petite étincelle, pour « allumer un vaste incendie. »

Mais de plus terribles combats attendaient Luther. Rome brandissait le glaive dont elle allait frapper l'Évangile. Le bruit de la condamnation qui allait l'atteindre, loin d'abattre le Réformateur, augmenta son courage. Il s'inquiète peu de parer les coups de cette puissance superbe. C'est en en portant lui-même de plus terribles, qu'il rendra inutiles ceux de ses adversaires. Tandis que les congrégations transalpines fulminent contre lui leurs anathèmes, il portera le glaive de la parole au sein des peuples italiens. Des lettres de Venise

1. Commendans potestatem magistratuum. (Ibid.)

2. . . . Nec prudentia nec armis, sed humili oratione et forti fide, quibus obtineamus Christum pro nobis. (Ibid., p. 469.)

parlaient de la faveur avec laquelle on y accueillait les sentiments de Luther. Il brûle du désir de faire passer les Alpes à l'Évangile. Il faut que des évangélistes l'y transportent. « Je désirerais, dit-il, que « nous eussions des livres vivants, c'est-à-dire des « prédicateurs [1], et que nous pussions les multiplier « et les protéger partout, afin qu'ils transmissent « au peuple la connaissance des choses saintes. Le « prince ne pourrait faire une œuvre plus digne de « lui. Si le peuple d'Italie recevait la vérité, alors « notre cause serait inattaquable. » Il ne paraît pas que ce projet de Luther se soit réalisé. Plus tard, il est vrai, des hommes évangéliques, Calvin lui-même, firent quelque séjour en Italie; mais, pour le moment, le dessein de Luther n'eut pas de suite. Il s'était adressé à un puissant du monde. S'il avait fait appel à des hommes humbles, mais pleins de zèle pour le royaume de Dieu, l'issue eût été bien différente. A cette époque, on avait l'idée que tout devait se faire par les gouvernements; et l'association de simples individus, cette puissance qui opère maintenant de si grandes choses dans la chrétienté, était presque inconnue.

Si Luther ne réussissait pas dans ses projets pour répandre au loin la vérité, il n'en était que plus zélé à l'annoncer lui-même. Ce fut alors qu'il prononça à Wittemberg son discours sur la sainte messe [2]. Il s'y éleva contre les nombreuses sectes de l'Église romaine, et lui reprocha avec une haute

1. Si vivos libros, hoc est concionatores possemus multiplicare... (L. Epp. I, p. 491.)

2. L. Opp. (L.) XVII, p. 490.

raison son manque d'unité. « La multiplicité des « lois spirituelles, dit-il, a rempli le monde de sec- « tes et de divisions. Les prêtres, les moines et les « laïques en sont venus à se haïr plus que ne le « font les chrétiens et les Turcs. Que dis-je? les « prêtres entre eux, les moines entre eux sont enne- « mis à mort. Chacun est attaché à sa secte et mé- « prise toutes les autres. C'en est fait de l'unité et « de la charité de Christ. » — Puis il attaque l'idée que la messe soit un sacrifice et ait quelque puissance en elle-même. « Ce qu'il y a de meilleur dans « tout sacrement, et par conséquent dans la cène, « dit-il, ce sont la parole et les promesses de Dieu. « Sans la foi à cette parole et à ces promesses, le « sacrement est mort; il est un corps sans âme, un « vase sans vin, une bourse sans argent, une figure « sans accomplissement, une lettre sans esprit, un « étui sans diamant, un fourreau sans épée. »

La voix de Luther n'était pourtant pas renfermée dans Wittemberg, et s'il ne se trouva pas des missionnaires pour porter au loin ses instructions, Dieu avait pourvu à un missionnaire d'un nouveau genre. L'imprimerie devait remplacer les évangélistes. La presse devait battre en brèche la forteresse romaine. Luther avait préparé une mine, dont l'explosion ébranla l'édifice de Rome jusque dans ses fondements. Ce fut la publication de son fameux livre sur la *Captivité babylonienne de l'Église*, qui parut le 6 octobre 1520 [1]. Jamais homme, dans une situation aussi critique, n'avait montré tant de courage.

1. L. Opp. lat. II, 63, et Leip. XVII, p. 511.

Il expose d'abord dans cet écrit, avec une superbe ironie, tous les avantages dont il est redevable à ses ennemis :

« Que je le veuille ou non, dit-il, je deviens de « jour en jour plus savant, poussé comme je le « suis, par tant de maîtres célèbres. Il y a deux « ans, j'attaquai les indulgences, mais avec tant « d'indécision et de crainte, que maintenant j'en ai « honte. Il ne faut pourtant pas s'en étonner; car « j'étais seul alors à rouler ce rocher. » Il rend grâces à Prierias, à Eck, à Emser, et à ses autres adversaires. « Je niais, poursuit-il, que la papauté fût « de Dieu, mais j'accordais qu'elle était de droit hu- « main. Maintenant, après avoir lu toutes les sub- « tilités sur lesquelles ces damerets établissent leur « idole, je sais que la papauté n'est que le royaume « de Babylone et la violence du grand chasseur « Nimrod. Je prie donc tous mes amis et tous les « libraires, de brûler les livres que j'ai écrits à ce « sujet, et de leur substituer cette proposition uni- « que :

« *La papauté est une chasse générale comman-* « *dée par l'évêque romain, pour atteindre et perdre* « *les âmes*[1]. »

Luther attaque ensuite les erreurs dominantes sur les sacrements, sur les vœux monastiques, etc. Il réduit à trois, baptême, pénitence et sainte cène, les sept sacrements de l'Église. Il expose la véritable nature de la cène du Seigneur. Puis il passe au baptême, et c'est ici surtout qu'il établit l'excel-

1. Papatus est robusta venatio Romani episcopi. (L. Opp. lat. II, p. 64.)

lence de la foi et qu'il attaque Rome avec puissance. « Dieu, dit-il, nous a conservé ce seul sacre-
« ment, net des traditions humaines. Dieu a dit :
« *Celui qui aura cru et qui aura été baptisé, sera*
« *sauvé.* Cette promesse de Dieu doit être préférée
« à tout l'éclat des œuvres, à tous les vœux, à tou-
« tes les satisfactions, à toutes les indulgences et à
« tout ce que l'homme a inventé. Or, de cette pro-
« messe, si nous la recevons avec foi, dépend tout
« notre salut. Si nous croyons, notre cœur est for-
« tifié par la promesse divine; et quand tout aban-
« donnerait le fidèle, cette promesse qu'il croit ne
« l'abandonnerait pas. Avec elle il résistera à l'ad-
« versaire qui fond sur son âme, et il répondra à
« l'impitoyable mort et au jugement même de Dieu.
« Sa consolation dans toutes ses épreuves sera de
« dire : Dieu est véritable en ses promesses : j'en
« ai reçu le gage dans le baptême : si Dieu est pour
« moi, qui sera contre moi? Oh! que le chrétien,
« que le baptisé est riche! rien ne peut le perdre,
« à moins qu'il se refuse à croire.

« Peut-être qu'à ce que je dis sur la nécessité de
« la foi, on opposera le baptême des petits enfants.
« Mais comme la parole de Dieu est puissante pour
« changer même le cœur d'un impie, qui n'est pour-
« tant ni moins sourd, ni moins inhabile qu'un pe-
« tit enfant, de même aussi la prière de l'Église, à
« qui toutes choses sont possibles, change le petit
« enfant, par la foi qu'il plaît à Dieu de verser
« dans son âme, et ainsi le nettoie et le renouvelle [1]. »

1. Sicut enim verbum Dei potens est dum sonat, etiam im-

Après avoir exposé la doctrine du baptême, Luther s'en sert comme d'une arme contre la papauté. En effet, si le chrétien trouve tout son salut dans le renouvellement de son baptême par la foi, qu'a-t-il besoin des prescriptions de Rome?

« C'est pourquoi, dit Luther, je le déclare, ni le « pape, ni l'évêque, ni quelque homme que ce « soit, n'a le pouvoir d'imposer la moindre chose « à un chrétien, à moins que ce ne soit avec son « consentement. Tout ce qui se fait autrement, « se fait tyranniquement [1]. Nous sommes libres à « l'égard de tous. Le vœu que nous avons fait « dans le baptême suffit à lui seul et est plus que « tout ce que nous pouvions jamais accomplir [2]. « Tous les autres vœux peuvent donc être abolis. « Que quiconque entre dans le sacerdoce ou dans « un ordre religieux, comprenne bien que les œu-« vres d'un religieux ou d'un prêtre, quelque diffi-« ciles qu'elles puissent être, ne diffèrent en rien « devant Dieu de celles d'un paysan qui travaille à « son champ, ou d'une femme qui prend soin de sa « maison [3]. Dieu estime toutes choses d'après la foi.

pii cor immutare, quod non minus est surdum et incapax quam ullus parvulus, ita per orationem Ecclesiæ offerentis et credentis, parvulus fide infusa mutatur, mundatur et renovatur. (L. Opp. lat. II, p. 77.)

1. Dico itaque, neque papa, neque episcopus, neque ullus hominum habet jus unius syllabæ constituendæ super christianum hominem, nisi id fiat ejusdem consensu; quidquid aliter fit, tyrannico spiritu fit. (Ibid., p. 77.)

2. Generali edicto tollere vota... abunde enim vovimus in baptismo, et plus quam possimus implere. (Ibid., p. 78.)

3. Opera quantum libet sacra et ardua religiosorum et sacer-

« Et il arrive souvent que le simple travail d'un « serviteur ou d'une servante est plus agréable à « Dieu que les jeûnes et les œuvres d'un moine, « parce que la foi manque à ceux-ci..... Le peuple « chrétien est le véritable peuple de Dieu, trans- « porté en captivité à Babylone, où on lui a ravi ce « que le baptême lui avait donné. »

Telles étaient les armes par lesquelles s'accomplissait la révolution religieuse dont nous retraçons l'histoire. D'abord la nécessité de la foi était rétablie; et alors les Réformateurs s'en servaient comme d'une massue pour pulvériser les superstitions. C'était avec cette puissance de Dieu qui transporte des montagnes, qu'ils attaquaient tant d'erreurs. Ces paroles de Luther, et tant d'autres semblables, répandues dans les cités, dans les couvents, dans les campagnes, étaient le levain qui faisait lever toute la pâte.

Luther termine ce fameux écrit sur la captivité de Babylone par ces paroles :

« J'apprends que de nouvelles excommunications « papales doivent avoir été fabriquées contre moi. « S'il en est ainsi, on peut regarder le présent livre « comme une partie de ma future rétractation. Le « reste suivra bientôt pour faire preuve de mon « obéissance, et le tout formera, avec l'aide de « Christ, un ensemble tel, que Rome n'aura jamais « rien vu ni rien entendu de pareil. »

Après un tel écrit, toute espérance de réconcilia-

dotum, in oculis Dei prorsus nihil distare ab operibus ructici in agro laborantis aut mulieris in domo sua curantis. (Ibid.)

tion entre le pape et Luther devait s'évanouir. L'incompatibilité de la foi du Réformateur avec la doctrine de l'Église devait frapper les moins clairvoyants. Mais précisément alors, de nouvelles négociations venaient de commencer. Cinq semaines avant la publication de la *Captivité de Babylone*, à la fin d'août 1520, le chapitre général des Augustins s'était assemblé à Eisleben. Le vénérable Staupitz y résigna le vicariat général de l'ordre, et Wenceslas Link, qui avait accompagné Luther à Augsbourg, en fut revêtu. L'infatigable Miltitz arriva tout à coup au milieu du chapitre [1]. Il brûlait du désir de réconcilier le pape et Luther. Son amour-propre, son avarice, mais surtout sa jalousie et sa haine, y étaient intéressés. Eck et ses fanfaronnades l'offusquaient; il savait que le docteur d'Ingolstadt l'avait décrié à Rome, et il eût tout sacrifié pour faire échouer par une paix promptement conclue, les trames de cet importun rival. L'intérêt religieux était nul pour lui. Un jour (c'est lui qui le raconte), il se trouvait à table chez l'évêque de Meissen. Les convives avaient déjà fait de nombreuses libations, lorsqu'on leur apporta un nouvel écrit de Luther. On l'ouvre, on le lit; l'évêque s'emporte; l'official jure; mais Miltitz rit de tout son cœur [2]. Miltitz traitait la Réformation en homme du monde; Eck en théologien.

1. Nondum tot pressus difficultatibus animum desponderat Miltitius... dignus profecto non mediocri laude. (Pallavicini, I, p. 68.)

2. Der Bischof entrüstet, der official gefluchet, er aber gelachet habe. (Seckend, p. 266.)

Réveillé par l'arrivée du docteur Eck, Miltitz adressa au chapitre des Augustins un discours prononcé avec un accent italien très-marqué [1], pensant en imposer ainsi à ses bons compatriotes. « Tout l'ordre des Augustins est compromis dans « cette affaire, dit-il. Indiquez-moi un moyen de « réprimer Luther [2]. » « Nous n'avons rien à faire « avec le docteur, répondirent les pères, et nous ne « saurions quel conseil vous donner. » Ils s'appuyaient sans doute sur ce que Staupitz avait délié Luther à Augsbourg, de ses obligations à l'égard de l'ordre. Miltitz insista. « Qu'une députation de ce vénérable « chapitre se rende vers Luther, et le sollicite d'é- « crire au pape, en l'assurant qu'il n'a jamais rien « tramé contre sa personne [3]. Cela suffira pour ter- « miner l'affaire. » Le chapitre se rendit à la requête du Nonce, et chargea, sans doute sur sa demande, l'ancien vicaire général et son successeur, Staupitz et Link, de parler à Luther. Cette députation partit aussitôt pour Wittemberg avec une lettre de Miltitz pour le docteur, remplie des expressions les plus respectueuses. « Il n'y avait pas de temps à perdre, « disait-il : la foudre, déjà suspendue sur la tête du « Réformateur, allait bientôt éclater ; et alors tout « serait fini. »

Ni Luther, ni les députés qui partageaient ses sentiments [4], n'espéraient rien d'une lettre au pape.

1. Orationem habuit italica pronuntiatione vestitam. (L. Epp. I, p. 483.)

2. Petens consilium super me compescendo. (Ibid.)

3. Nihil me in personam suam fuisse molitum. (Ibid., 484.)

4. Quibus omnibus causa mea non displicet. (Ibid., p. 486.)

Mais c'était même une raison pour ne pas s'y refuser. Cette lettre ne pouvait être qu'une simple affaire de forme qui ferait encore mieux ressortir le droit de Luther. « Cet Italien de la Saxe, (Miltitz), pensait « Luther, a sans doute en vue dans cette demande « son intérêt particulier. Eh bien, soit. J'écrirai « conformément à la vérité, que je n'ai jamais rien « eu contre la personne du pape. Il faudra me tenir « sur mes gardes pour ne pas attaquer trop fortement « le siége même de Rome. Cependant je le saupou- « drerai de sel [1]. »

Mais, bientôt après, le docteur apprit l'arrivée de la bulle en Allemagne; le 3 octobre, il déclara à Spalatin qu'il n'écrirait point au pape, et le 6 du même mois il publia son livre sur la *Captivité de Babylone.* Miltitz ne se découragea point encore. Le désir d'humilier Eck lui faisait croire à l'impossible. Le 2 octobre, il avait écrit, plein d'espérance, à l'Électeur : « Tout ira bien; mais pour l'a- « mour de Dieu, ne tardez pas davantage à me faire « payer la pension que vous et votre frère me faites « depuis quelques années. Il me faut de l'argent « pour me faire de nouveau des amis à Rome. Écri- « vez au pape, faites hommage aux jeunes cardi- « naux, parents de Sa Sainteté, de pièces d'or et « d'argent au coin de Votre Altesse électorale; et « joignez-en aussi pour moi; car on m'a volé celle « que vous m'aviez donnée [2]. »

Même après que Luther eut eu connaissance de

1. Aspergetur tamen sale suo. (Ibid.)

2. Den Pabsts Nepoten, 2 oder 3 Churfurstliche Gold und Silberstücke, zu verehren... (Seckend, p. 267.)

la bulle, l'intrigant Miltitz ne se découragea pas encore. Il demanda d'avoir à Lichtemberg une conférence avec Luther. L'Électeur ordonna à celui-ci de s'y rendre [1]. Mais ses amis, et surtout l'affectueux Mélanchton, s'y opposèrent [2]. « Quoi! pen« saient-ils, dans le moment où paraît la bulle qui « ordonne que l'on s'empare de Luther pour le con« duire à Rome, accepter, en un endroit éloigné, une « conférence avec le Nonce du pape! N'est-il pas évi« dent que le docteur Eck ne pouvant s'approcher « du Réformateur, parce qu'il a trop ouvertement « affiché toute sa haine, le rusé chambellan s'est « chargé de prendre Luther dans ses filets?»

Ces craintes ne pouvaient arrêter le docteur de Wittemberg. Le prince a commandé; il obéira. « Je « pars pour Lichtemberg, » écrit-il le 11 octobre au chapelain, « priez pour moi. » Ses amis ne voulurent pas l'abandonner. Le même jour, vers le soir, Luther entra dans Lichtemberg, à cheval, entouré de trente cavaliers, parmi lesquels se trouvait Mélanchton. A peu près en même temps, le Nonce du pape y arriva avec une suite de quatre personnes [3]. Cette modeste escorte ne serait-elle pas une ruse pour inspirer de la confiance à Luther et à ses amis?...

Miltitz fit à Luther les plus pressantes sollicitations, l'assurant que la faute serait jetée sur Eck et

1. Sicut princeps ordinavit. (L. Epp. I, p. 455.)

2. Invito præceptore (Melanchton) nescio quanta metuente. (Ibid.)

3. Jener von mehr als 30, diser aber kaum mit 4 Pferden begleitet. (Seckend, p. 268.)

sur ses folles jactances [1], et que tout se terminerait à la satisfaction des deux parties. « Eh bien! répon- « dit Luther, je m'offre à garder dorénavant le « silence, pourvu que mes adversaires le gardent « de même. Je veux faire pour la paix tout ce qu'il « m'est possible de faire [2]. »

Miltitz fut rempli de joie. Il accompagna Luther jusqu'à Wittemberg. Le Réformateur et le Nonce papal entrèrent l'un à côté de l'autre dans cette ville, de laquelle le docteur Eck s'approchait déjà, présentant d'une main menaçante la bulle formidable qui devait renverser la Réformation. « Nous « amènerons la chose à bonne fin, écrivit aussitôt « Miltitz à l'Électeur ; remerciez le pape de sa rose, « et envoyez en même temps quarante ou cinquante « florins au cardinal *Quatuor Sanctorum* [3]. »

Luther devait remplir sa promesse et écrire au pape. Avant de dire à Rome un adieu éternel, il voulait lui faire entendre encore une fois d'importantes et salutaires vérités. On ne verra peut-être dans sa lettre qu'un écrit caustique, une amère et insultante satire; mais c'est ne pas connaître les sentiments qui l'animaient. Il attribuait sincèrement à Rome tous les maux de la chrétienté : dès lors toutes ses paroles sont, non des insultes, mais de solennels avertissements. Plus il aime Léon, plus il aime l'Église de Christ; puis il veut dévoiler la grandeur de la plaie. L'énergie de ses expressions est la

1. Totum pondus in Eccium versurus. (L. Epp. I, p. 496.)

2. Ut nihil videar omittere quod in me ad pacem quoquo modo facere possit. (Ibid.)

3. Seckend, p. 268.

mesure de l'énergie de son affection. Le moment est venu de frapper de grands coups. On croit voir un prophète faisant pour la dernière fois le tour de la cité, lui reprochant toutes ses abominations, lui révélant les jugements de l'Éternel, et lui criant : « Encore quelques jours!... » Voici la lettre :

« Au très-saint Père en Dieu, Léon X, Pape à « Rome, soit tout salut en Christ Jésus, notre Sei- « gneur. Amen.

« Du milieu de cette violente guerre que depuis « trois ans je livre à des hommes déréglés, je ne « puis m'empêcher quelquefois de regarder à vous, « ô Léon, très-saint Père en Dieu! Et bien que la « folie de vos impies flatteurs m'ait contraint à en « appeler de votre jugement à un concile futur, « mon cœur ne s'est pas détourné de Votre Sainteté, « et je n'ai cessé de demander à Dieu par de cons- « tantes prières et de profonds soupirs, votre pros- « périté et celle de votre pontificat [1].

« J'ai attaqué, il est vrai, quelques doctrines anti- « chrétiennes, et j'ai fait une profonde blessure à « mes adversaires, à cause de leur impiété. Je ne « m'en repens pas, car j'ai ici l'exemple de Christ. « A quoi sert le sel, s'il ne mord pas? à quoi le « tranchant de l'épée, s'il ne coupe pas [2]? Maudit « soit l'homme qui fait nonchalamment l'œuvre du « Seigneur. O très-excellent Léon, loin d'avoir ja- « mais conçu une mauvaise pensée à votre égard, je

1. Ut non totis viribus, sedulis atque quantum in me fuit gemebundis precibus apud Deum quæsierim. (L. Epp. I, p. 498).

2. Quid proderit sal, si non mordeat? Quid os gladii, si non cædat? (Ibid. p. 499.)

« vous souhaite pour l'éternité les biens les plus « précieux. Je n'ai fait qu'une chose : j'ai maintenu « la Parole de la vérité. Je suis prêt à céder à tous, « en tout : mais quant à cette Parole, je ne veux, « je ne puis l'abandonner [1]. Celui qui pense autre-« ment de moi, pense mal.

« Il est vrai que j'ai attaqué la cour de Rome; « mais ni vous-même, ni aucun homme sur la terre, « ne pouvez nier que la corruption n'y soit plus « grande qu'à Sodome et à Gomorrhe, et que l'im-« piété qui y règne, ne soit sans espoir de guérison. « Oui, j'ai été rempli d'horreur, en voyant que « sous votre nom on trompait le pauvre peuple de « Christ. Je m'y suis opposé, et je m'y opposerai « encore; non que je m'imagine pouvoir, malgré « l'opposition des flatteurs, venir à bout de quelque « chose dans cette Babylone, qui est la confusion « même; mais je me dois à mes frères, afin que « quelques-uns échappent, s'il est possible, à ces « terribles fléaux.

« Vous le savez, Rome depuis beaucoup d'années « a inondé le monde de tout ce qui pouvait perdre « l'âme et le corps. L'Église de Rome, autrefois la « première en sainteté, est devenue une caverne de « voleurs, un théâtre de prostitution, un royaume « de la mort et de l'enfer [2], en sorte que l'ante-« christ lui-même, s'il paraissait, ne pourrait en

1. Verbum deserere et negare nec possum, nec volo. (Ibid.)

2. Facta est.... spelunca latronum licentiosissima, lupanar omnium impudentissimum, regnum peccati, mortis et inferni.... (Ibid., p. 500.)

« augmenter la malice. Tout cela est plus évident « que la lumière même du soleil.

« Et cependant, vous, ô Léon, vous êtes comme « un agneau au milieu des loups, et comme Daniel « dans la fosse aux lions ! Seul, que pouvez-vous « opposer à ces monstres ? Peut-être est-il trois ou « quatre cardinaux qui joignent à la science la vertu. « Mais qu'est-ce que cela contre un si grand nom-« bre ! Vous périrez par le poison, avant même que « de pouvoir essayer quelque remède. C'en est fait « de la cour de Rome ; la colère de Dieu l'a atteinte « et elle la consumera [1]. Elle hait les avis ; elle « craint la réforme ; elle ne veut point modérer la « fureur de son impiété, et mérite ainsi qu'on dise « d'elle comme de sa mère : « *Nous avons traité Ba-« bylone, et elle n'est point guérie : abandonnons-« la [2] !* » C'était à vous et à vos cardinaux d'appliquer « le remède ; mais la malade se rit du médecin et le « cheval ne veut point sentir les rênes...

« Plein d'affection pour vous, très-excellent Léon, « j'ai toujours regretté que, formé pour un siècle « meilleur, vous ayez été élevé au pontificat en ce « temps-ci. Rome n'est pas digne de vous et de ceux « qui vous ressemblent ; elle ne mérite d'avoir pour « chef que Satan lui-même. Aussi est-il vrai qu'il rè-« gne plus que vous dans cette Babylone. Plût à « Dieu que, déposant cette gloire qu'exaltent si fort « vos ennemis, vous pussiez l'échanger contre un « modeste pastorat, ou vivre de votre héritage pa-

1. Actum est de Romana curia : pervenit in eam ira Dei usque in finem..... (Ibid., p. 500.)

2. Jérémie, ch. LI, v. 9.

« ternel; car il n'y a que des Iscariots qui soient « dignes d'une telle gloire...... O mon cher Léon! « à quoi servez-vous donc dans cette cour romaine, « si ce n'est à ce que les hommes les plus exécra- « bles usent de votre nom et de votre pouvoir pour « ruiner les fortunes, perdre les âmes, multiplier « les crimes, opprimer la foi, la vérité et toute l'É- « glise de Dieu? O Léon! Léon! vous êtes le plus « malheureux des hommes, et vous siégez sur le plus « dangereux des trônes! Je vous dis la vérité, parce « que je vous veux du bien.

« N'est-il pas vrai que sous la vaste étendue du « ciel, il n'y a rien de plus corrompu, de plus haïs- « sable que la cour romaine? Elle dépasse infini- « ment les Turcs en vices et en corruption. Autre- « fois la porte du ciel, elle est devenue la bouche « de l'enfer; bouche large et que la colère de Dieu « tient ouverte [1], en sorte que voyant tant de mal- « heureux qui s'y précipitent, il me faut crier, « comme en une tempête, afin que quelques-uns « du moins soient sauvés de l'affreux abîme.

« Voilà, ô Léon, mon Père, pourquoi je me suis « déchaîné contre ce siége qui donne la mort. Loin « de m'élever contre votre personne, j'ai cru tra- « vailler pour votre salut, en attaquant vaillamment « cette prison, ou plutôt cet enfer, dans lequel « vous êtes renfermé. Faire à la cour de Rome toute « sorte de mal, c'est s'acquitter de votre propre de- « voir. La couvrir de honte, c'est honorer Christ;

1. Olim janua cœli, nunc patens quoddam os inferni et tale os, quod urgente ira Dei, osbtrui non potest.... (Ibid., p. 501.)

« en un mot, c'est être chrétien que de n'être pas « Romain.

« Cependant, voyant que je perdais à secourir « le siége de Rome, et mes soins et mes peines, je « lui ai remis la lettre de divorce ; je lui ai dit : Adieu, « Rome ! *que ce qui est injuste soit injuste encore :* « *que ce qui est souillé se souille encore davantage*[1] ! « et je me suis livré aux tranquilles et solitaires « études de la sainte Écriture. Alors, Satan a ou- « vert les yeux, et réveillé son serviteur Jean Eck, « grand ennemi de Jésus-Christ, afin qu'il me fît « redescendre dans l'arène. Il voulait établir non la « primauté de Pierre, mais la sienne, et pour cela « mener en triomphe Luther vaincu. C'est à lui « qu'est la faute de tout l'opprobre dont le siége de « Rome est couvert. »

Luther raconte ses rapports avec de Vio, Miltitz et Eck ; puis il poursuit :

« Maintenant donc, je viens à vous, ô très-saint « Père, et, prosterné à vos pieds, je vous prie de « mettre un frein, si cela est possible, aux ennemis « de la paix. Mais je ne puis rétracter ma doctrine. « Je ne puis permettre que l'on impose à la sainte « Écriture des règles d'interprétation. Il faut que « l'on laisse libre la parole de Dieu, qui est la source « même d'où jaillit toute liberté[2].

« O Léon ! mon Père ! n'écoutez pas ces flatteu- « ses sirènes qui vous disent que vous êtes, non

1. Apocalypse de saint Jean, ch. XXII, v. 11.

2. Leges interpretandi verbi Dei non patior, cum oporteat verbum Dei esse non alligatum, quod libertatem docet... (Ibid., p. 504.)

« un simple homme, mais un demi-dieu, et que « vous pouvez ordonner tout ce qu'il vous plaît. « Vous êtes le serviteur des serviteurs, et la place « où vous êtes assis, est la plus dangereuse et la « plus misérable de toutes. Croyez, non ceux qui « vous élèvent, mais ceux qui vous humilient. Je « suis peut-être trop hardi en enseignant une si « haute majesté, qui doit instruire tous les hommes. « Mais je vois les dangers qui vous entourent à « Rome; je vous y vois poussé çà et là, comme « sur les vagues de la haute mer en tourmente. La « charité me presse, et je dois pousser un cri d'a- « vertissement et de salut.

« Pour ne pas paraître les mains vides devant « Votre Sainteté, je vous présente un petit livre « qui a paru sous votre nom, et qui vous fera « connaître de quels sujets je pourrai m'occuper, « si vos flatteurs me le permettent. C'est peu de « chose, si l'on regarde au volume; mais c'est « beaucoup, si l'on regarde au contenu; car le « sommaire de la vie chrétienne s'y trouve ren- « fermé. Je suis pauvre, et je n'ai rien autre à vous « offrir; d'ailleurs, avez-vous besoin d'autre chose « que de dons spirituels? Je me recommande à Vo- « tre Sainteté, que le Seigneur Jésus garde éter- « nellement! Amen!! »

Le petit livre dont Luther faisait hommage au pape, était son discours sur « *la liberté du chrétien.* » Le Réformateur y démontre sans polémique, comment, sans porter atteinte à la liberté que la foi lui a donnée, le chrétien peut se soumettre à toute ordonnance extérieure, dans un es-

prit de liberté et de charité. Deux vérités servent de base à tout le reste : « Un chrétien est libre et maître de toutes choses. Un chrétien est serviteur et soumis en tout et à tous. Il est libre et maître par la foi; il est soumis et serviteur par la charité. »

Il expose d'abord la puissance de la foi pour rendre le chrétien libre : « La foi unit l'âme avec « Christ, comme une épouse avec son époux, dit « Luther au pape. Tout ce que Christ a, devient « la propriété de l'âme fidèle : tout ce que l'âme « a, devient la propriété de Christ. Christ possède « tous les biens et le salut éternel : ils sont dès « lors la propriété de l'âme. L'âme possède tous « les vices et tous les péchés : ils deviennent dès « lors la propriété de Christ. C'est alors que com- « mence un bienheureux échange : Christ qui est « Dieu et homme, Christ qui n'a jamais péché, et « dont la sainteté est invincible, Christ le Tout-puis- « sant et l'Éternel, s'appropriant par son anneau « nuptial, c'est-à-dire par la foi, tous les péchés « de l'âme fidèle, ces péchés sont engloutis en lui « et abolis en lui; car, il n'est aucun péché qui « puisse subsister devant son infinie justice. Ainsi, « par le moyen de la foi, l'âme est délivrée de « tous péchés et revêtue de la justice éternelle « de son époux Jésus-Christ. O heureuse union! le « riche, le noble, le saint époux, Jésus-Christ, « prend en mariage cette épouse pauvre, coupable « et méprisée [1], la délivre de tout mal, et la pare

1. Ist nun das nicht eine fröhliche Wirthschafft, da der reiche, edle, fromme Bräutigam Christus, das arme, verachtete, böse Huhrlein zur Ehe nimmt... (L. Opp. (L.) XVII, p. 385.

« des biens les plus exquis.... Christ, roi et sacrifi-
« cateur, partage cet honneur et cette gloire avec
« tous les chrétiens. Le chrétien est roi, et par
« conséquent il possède toutes choses; il est sacri-
« ficateur, et par conséquent il possède Dieu. Et
« c'est la foi, et non les œuvres, qui lui apporte
« un tel honneur. Un chrétien est libre de toutes
« choses, au-dessus de toutes choses, la foi lui don-
« nant tout abondamment. »

Dans la seconde partie de son discours, Luther présente l'autre côté de la vérité. « Bien que le
« chrétien soit ainsi devenu libre, il devient vo-
« lontairement serviteur, pour en agir avec ses
« frères comme Dieu en a agi avec lui-même par Jé-
« sus-Christ. Je veux, dit-il, servir librement,
« joyeusement, gratuitement, un père qui a ainsi
« répandu sur moi toute l'abondance de ses biens :
« je veux tout devenir pour mon prochain, comme
« Christ est tout devenu pour moi. » — « De la
« foi, continue Luther, découle l'amour de Dieu;
« de l'amour découle une vie pleine de liberté, de
« charité et de joie. Oh! que la vie chrétienne est
« une vie noble et élevée! mais, hélas! personne ne
« la connaît et personne ne la prêche. Par la foi,
« le chrétien s'élève jusqu'à Dieu; par l'amour, il
« descend jusqu'à l'homme, et cependant il demeure
« toujours en Dieu. Voilà la véritable liberté, li-
« berté qui surpasse toute autre liberté, autant que
« les cieux sont élevés par-dessus la terre. »

Tel est l'écrit dont Luther accompagna sa lettre à Léon X.

Tandis que le Réformateur s'adressait ainsi pour la dernière fois au pontife romain, la bulle qui l'anathématisait était déjà dans les mains des chefs de l'Église germanique et aux portes de la demeure de Luther. Le pape avait chargé deux hauts fonctionnaires de sa cour, Caraccioli et Aléandre, de la porter à l'archevêque de Mayence, en l'invitant à pourvoir à son exécution. Mais Eck lui-même paraissait en Saxe comme héraut et exécuteur de la grande œuvre pontificale. Le docteur d'Ingolstadt avait compris mieux qu'un autre la puissance des coups de Luther; il avait vu le danger et avait avancé la main pour soutenir l'édifice ébranlé de Rome. Il était, à ce qu'il pensait, l'Atlas destiné à porter sur ses robustes épaules l'antique monde romain près de s'écrouler. Fier des succès de son voyage à Rome, fier de la charge qu'il avait reçue du souverain pontife, fier de cette bulle qu'il tenait en sa main, et dans laquelle se trouvait la condamnation de son indomptable rival, sa mission actuelle était pour lui un triomphe plus magnifique que toutes les victoires qu'il avait remportées en Hongrie, en Bavière, en Lombardie, à Leipzig, et dont il avait auparavant tiré tant de gloire. Mais cet orgueil devait être promptement abaissé. Le pape, en confiant à Eck la publication de la bulle, avait commis une faute qui devait en détruire l'effet. Une si grande distinction, accordée à un homme qui n'occupait pas un rang élevé dans l'Église, choquait les esprits susceptibles. Les évêques, accoutumés à recevoir directement les bulles du pape, trouvaient mauvais que celle-ci fût pu-

bliée dans leurs diocèses par ce nonce improvisé. La nation, qui avait sifflé le prétendu vainqueur de Leipzig, au moment où il s'était enfui en Italie, le voyait avec étonnement et indignation repasser les Alpes, muni des insignes d'un nonce pontifical et du pouvoir d'écraser ses hommes d'élite. Luther regardait ce jugement apporté par son implacable adversaire comme un acte de vengeance personnelle; cette condamnation était pour lui, dit Pallavicini, comme le poignard perfide d'un ennemi mortel, et non comme la hache légitime d'un licteur romain [1]. On ne considérait plus cet écrit comme la bulle du souverain pontife, mais comme la bulle du docteur Eck. Ainsi le coup était émoussé et affaibli à l'avance par celui-là même qui l'avait provoqué.

Le chancelier d'Ingolstadt s'était hâté de se rendre en Saxe. C'est là qu'il avait livré combat; c'est là qu'il voulait faire éclater sa victoire. Il parvint à afficher la bulle à Meissen, à Mersebourg et à Brandebourg, vers la fin de septembre. Mais dans la première de ces villes, on la placarda dans un lieu où personne ne pouvait la lire, et les évêques de ces trois siéges ne se pressèrent point de la publier. Son grand protecteur même, le duc George, défendit au conseil de Leipzig de la rendre publique avant d'en avoir reçu l'ordre de l'évêque de Mersebourg; et cet ordre ne vint que l'année suivante. « Ces dif« ficultés ne sont que pour la forme, » pensait d'abord

1. Non tanquam a securi legitimi lictoris, sed e telo infensissimi hostis... (Pallavicini, I, p. 74.)

Eck; car tout semblait d'ailleurs lui sourire. Le duc George lui envoya une coupe dorée et quelques ducats. Miltitz même, accouru à Leipzig à la nouvelle de l'arrivée de son rival, l'invita à dîner. Les deux légats étaient amis de la table, et Miltitz croyait ne pouvoir mieux sonder le docteur Eck que le verre à la main. « Quand il eut bien bu, il « commença, dit le camérier du pape, à se vanter « de plus belle; il étala sa bulle, et raconta com- « ment il prétendait mettre à la raison ce drôle de « Martin [1]. » Mais bientôt le docteur d'Ingolstadt eut occasion de remarquer que le vent tournait. Un grand changement s'était opéré à Leipzig depuis une année [2]. Le jour de la Saint-Michel, quelques étudiants affichèrent en dix places différentes des placards, où ils attaquaient vivement le nouveau nonce. Épouvanté, il se sauva dans le cloître de Saint-Paul, où s'était déjà réfugié Tezel, y refusa toute visite, et obtint du recteur que l'on mît à la raison ses jeunes adversaires. Mais le pauvre Eck y gagna peu. Les étudiants firent sur lui une chanson, et la chantèrent dans les rues. Eck l'entendait de sa prison. Alors tout son courage se perd; le redoutable champion tremble de tous ses membres. Chaque jour, il reçoit des lettres menaçantes. Cent cinquante étudiants arrivent de Wittemberg, parlant à haute voix contre l'envoyé pa-

1. Nachdem (écrit Miltitz) er nun tapfer getrunken hatte, fieng er gleich an trefflich von seiner Ordre zu prahlen, etc. (Seckend, p. 238.)

2. Longe aliam faciem et mentem Lipsiæ eum invenire quam sperasset... (L. Epp. I, p. 492.)

pal. Pour le coup, le pauvre nonce apostolique n'y tient plus. « Je ne veux pas qu'on le tue, dit « Luther, mais je désire que ses desseins échouent [1]. » Eck quitte de nuit sa retraite, se sauve clandestinement de Leipzig, et va se cacher à Cobourg. Miltitz, qui le rapporte, en triomphait plus que le Réformateur. Ce triomphe ne fut pas de longue durée. Tous les projets de conciliation du camérier échouèrent, et il finit tristement sa vie ; il tomba ivre dans le Rhin, à Mayence, et y mourut.

Peu à peu Eck reprit courage. Il se rendit à Erfurt, dont les théologiens avaient donné au docteur de Wittemberg plus d'une marque de leur jalousie. Il insista pour que sa bulle fût publiée dans cette ville; mais les étudiants saisirent les exemplaires, les déchirèrent et les jetèrent à la rivière, en disant : « Puisque c'est une bulle, « qu'elle nage [2] ! » « Maintenant, dit Luther, en « l'apprenant, le papier du pape est une vraie « bulle. »

Eck n'osait pas paraître à Wittemberg; il envoya la bulle au recteur, en menaçant, si l'on ne s'y conformait pas, de détruire l'université. Il écrivit en même temps au duc Jean, frère et co-régent de Frédéric : « Ne prenez pas en mauvaise part ce « que je fais, lui dit-il, car c'est pour la foi que « j'agis, et cela me coûte bien des soucis, bien

1. Nollem eum occidi, quanquam optem ejus consilia irrita fieri. (Ibid.)

2. A studiosis discerpta et in aquam projecta, dicentibus : Bulla est, in aquam natet ! (L. Epp. I, p. 520.)

« du travail et de l'argent [1]. » Le recteur déclara que ne recevant pas avec la bulle une lettre du pape, il se refusait à la publier, et en référa au conseil des jurisconsultes. C'est ainsi que les lettrés accueillaient la condamnation du Réformateur.

Tandis que la bulle agitait si fortement les esprits en Allemagne, une voix grave se fit entendre dans une autre contrée de l'Europe. Un homme, découvrant les déchirements immenses que la bulle du pape allait opérer dans l'Église, se présenta pour donner un avertissement sérieux et défendre le Réformateur. Ce fut ce même prêtre suisse, dont nous avons déjà parlé, Ulric Zwingle, qui, sans aucune relation d'amitié avec Luther, publia un écrit plein de sagesse et de dignité, le premier de ses nombreux ouvrages [2]. Une affection fraternelle semblait l'entraîner vers le docteur de Wittemberg. « La piété du Pontife, disait-il, de« mande qu'il sacrifie avec joie ce qu'il peut avoir « de plus cher, à la gloire de Christ son roi, et à « la paix publique de l'Église. Rien ne nuit plus « à sa dignité, que quand il ne la défend que par « des salaires ou des terreurs. On n'avait point en« core lu les écrits de Luther, que déjà on le décriait « auprès du peuple, comme un hérétique, un « schismatique et l'antechrist même. Personne ne « l'avertissait, personne ne le réfutait; il demandait

1. Mit viel Mühe, Arbeit und Kosten. (L. Opp. (L.) XVII, p. 317.)

2. Consilium cujusdam ex animo cupientis esse consultum et pontificis dignitati, et christianæ religionis tranquillitati. (Zwinglii Opera, curant. Schulero et Schulthessio, III, p. 1-5.)

« une discussion, et on se contentait de le condam-
« ner. La bulle que l'on publie contre lui déplaît
« à ceux mêmes qui honorent la grandeur du pape;
« car on y reconnaît partout les marques de la
« haine impuissante de quelques moines, et non
« celles de la douceur d'un pontife, qui doit être
« le vicaire d'un Sauveur plein de charité. Tous re-
« connaissent que la vraie doctrine de l'Évangile
« de Christ a grandement dégénéré, et qu'il faut
« une restauration publique et éclatante des lois
« et des mœurs [1]. Voyez tous les hommes de
« science et de vertu; plus ils sont sincères, plus ils
« sont attachés à la vérité évangélique, moins aussi
« les livres de Luther les scandalisent. Il n'y a per-
« sonne qui n'avoue que ces livres l'ont rendu
« meilleur [2], quand même il s'y trouverait peut-
« être des passages qu'on ne saurait approuver. —
« Que l'on choisisse des hommes d'une doctrine
« pure, d'une probité reconnue; que trois princes
« au-dessus de tout soupçon, l'empereur Charles,
« le roi d'Angleterre et le roi de Hongrie, nomment
« eux-mêmes les arbitres; que ces hommes lisent
« les écrits de Luther, l'entendent lui-même, et
« qu'on ratifie tout ce qu'ils décideront! Νικησάτο
« ἡ τοῦ Χριστοῦ παιδεία καὶ ἀλήθεια [3]!

1. Multum degenerasse ab illa sincera Christi evangelica doctrina, adeo ut nemo non fateatur opus esse publica aliqua et insigni legum ac morum instauratione. (Ibid., p. 3.)

2. Nemo non fatetur se ex illius libris factum esse meliorem. (Ibid., p. 4.)

3. Que l'enseignement et la vérité de Christ remportent la victoire!

Cette proposition venue du pays des Suisses n'eut pas de suite. Il fallait que le grand divorce s'accomplît; il fallait que la chrétienté fût déchirée; c'était dans ses blessures mêmes qu'elle devait trouver le remède à ses maux.

En effet, que signifiaient toutes ces résistances d'étudiants, de recteurs et de prêtres? Si la puissante main de Charles-Quint s'unit à la puissante main du pape, n'écraseront-elles pas tous ces écoliers et ces grammairiens? Quelqu'un résistera-t-il au pouvoir du Pontife de la chrétienté et de l'empereur d'Occident? Le coup est frappé; Luther est retranché; l'Évangile semble perdu. Le Réformateur, en ce moment solennel, ne se cache pas la grandeur du danger où il se trouve. Il regarde en haut. Il s'apprête à recevoir comme de la main du Seigneur même le coup qui semble devoir l'anéantir. Son âme se recueille au pied du trône de Dieu. « Que va-t il arriver? dit-il, je l'ignore, et je « ne me soucie pas de le savoir, certain que celui « qui siége dans le ciel, a prévu de toute éternité « le commencement, la continuation et la fin de « cette affaire. Où que ce soit que le coup frappe, « je suis sans crainte. Une feuille d'un arbre ne « tombe pas sans la volonté de notre Père. Combien « moins nous-mêmes?.. C'est peu de chose que de « mourir pour la Parole, puisque cette Parole qui « s'est incarnée pour nous, est morte d'abord elle- « même. Nous ressusciterons avec elle, si nous « mourons avec elle, et passant par où elle a passé, « nous arriverons où elle est arrivée, et demeure-

« rons près d'elle pendant toute l'éternité [1]. » Quelquefois, cependant, Luther ne peut retenir le mépris que lui inspirent les manœuvres de ses ennemis, et nous retrouvons en lui ce mélange de sublime et d'ironie qui le caractérise. « Je ne sais rien d'Eck, « dit-il, si ce n'est qu'il est arrivé avec une longue « barbe, une longue bulle et une longue bourse...; « mais je me moquerai de sa bulle [2].

Le 3 octobre, il eut connaissance de cette lettre papale. « La voilà enfin arrivée cette bulle romaine, « dit-il. Je la méprise et l'attaque comme impie, men-« songère, et digne d'Eck à tous égards. C'est Christ « lui-même qui y est condamné. On n'y donne au-« cune raison; on m'y cite, non pour m'entendre, « mais pour que je chante palidonie. Je la traite-« rai comme fausse, bien que je la croie vérita-« ble. Oh! si Charles-Quint était un homme! et si « pour l'amour de Christ il attaquait ces démons [3]! « Je me réjouis d'avoir à supporter quelques maux « pour la meilleure des causes. Je sens déjà plus de « liberté dans mon cœur; car je sais enfin que le « pape est l'antechrist, et que son siége est celui « de Satan même. »

Ce n'était pas dans la Saxe seulement que les foudres de Rome avaient jeté l'alarme. Une tran-

1. Parum est nos pro verbo mori, cum ipsum incarnatum pro nobis prius mortuum sit... (Ep. I, p. 490.)

2. Venisse eum barbatum, bullatum, nummatum... Ridebo et ego bullam sive ampullam. (Ibid., p. 488.)

3. Utinam Carolus vir esset, et pro Christo hos satanas aggrederetur. (L. Epp. I, p. 494.)

quille famille de la Souabe, une famille neutre, vit sa paix tout à coup troublée. Bilibald Pirckheimer, de Nuremberg, l'un des hommes les plus distingués de son siècle, privé de bonne heure de son épouse bien-aimée, Crescentia, était uni par la plus étroite affection avec ses deux jeunes sœurs, Charitas, abbesse de Sainte-Claire, et Clara, nonne du même couvent. Ces deux jeunes filles servaient Dieu dans la solitude, et partagaient leur temps entre l'étude, le soin des pauvres et les pensées de l'éternité. Bilibald, homme d'État, se délassait des affaires publiques par la correspondance qu'il entretenait avec elles. Elles étaient savantes, lisaient le latin, et étudiaient les Pères; mais il n'y avait rien qu'elles aimassent comme la sainte Écriture. Elles n'eurent jamais d'autre maître que leur frère. Les lettres de Charitas sont empreintes de délicatesse et d'amabilité. Pleine d'une tendre affection pour Bilibald, elle redoutait pour lui le moindre danger. Pirckheimer, pour rassurer cette âme craintive, écrivit un dialogue entre Charitas et Veritas (charité et vérité), où Veritas cherche à affermir Charitas [1]. Rien de plus touchant et de plus propre à consoler un cœur tendre et angoissé.

Quel dut être l'effroi de Charitas, quand le bruit se répandit que le nom de Bilibald était affiché sous la bulle du pape, aux portes des cathédrales, à côté de celui de Luther. En effet, Eck, poussé par une aveugle fureur, avait associé à Luther six des hommes les plus distingués de l'Allemagne, Carlstadt,

1. Pirckheimeri Opp. Francfort.

Feldkirchen, Egranus, qui s'en soucièrent fort peu, Adelman, Pirckheimer et son ami Spengler, que les fonctions publiques dont ils étaient revêtus rendaient particulièrement sensibles à cette injure. L'agitation fut grande dans le couvent de Sainte-Claire. Comment supporter la honte de Bilibald? Rien n'est plus sensible à des parents que de telles épreuves. Pirckheimer et Spengler écrivirent une lettre au pape dans laquelle ils déclarèrent qu'ils n'adhéraient aux doctrines de Luther qu'en tant qu'elles étaient conformes à la foi chrétienne. La vengeance et la colère avaient été pour Eck de mauvais conseillers. Les noms de Bilibald et de ses amis nuisirent à la bulle. Le caractère de ces hommes éminents, leurs relations nombreuses, rendirent l'irritation plus générale.

Luther feignit d'abord de douter de l'authenticité de la bulle. « J'apprends, dit-il dans le premier « écrit qu'il publia, qu'Eck a apporté de Rome une « nouvelle bulle, qui lui ressemble si fort, qu'on « pourrait la nommer *Docteur Eck*, tant elle est « pleine de faussetés et d'erreurs. Il donne à croire « qu'elle est l'ouvrage du pape, tandis que ce « n'est qu'une œuvre de mensonge. » Après avoir exposé les fondements de ses doutes, Luther finit en disant : « Je veux voir de mes yeux le plomb, « le sceau, les cordons, la clause, la signature de « la bulle, tout en un mot, ou ne pas estimer « l'épaisseur d'un cheveu toutes ces criailleries [1]. »

1. Oder nicht ein Haarbreit geben . . . (L. Opp. (L.) XVII, p. 323.)

Mais personne ne doutait, pas même Luther, que la bulle ne fût du pape. L'Allemagne attendait ce que le Réformateur allait faire. Demeurerait-il ferme? Les regards étaient fixés sur Wittemberg. Luther ne tint pas longtemps ses contemporains en suspens. Il répondit par une décharge foudroyante, en publiant le 4 novembre 1520 son écrit « *Contre la bulle de l'antechrist.* »

« Que d'erreurs, que de fraudes, dit-il, se sont « glissées parmi le pauvre peuple sous le manteau « de l'Église et de la prétendue infaillibilité du pape! « que d'âmes ainsi perdues! que de sang répandu! « que de meurtres commis! que de royaumes « ruinés!....

« Je sais fort bien distinguer, dit-il plus loin « avec ironie, entre art et malice, et j'estime fort « peu une malice sans art. Brûler des livres est « chose si facile que des enfants mêmes peuvent le « faire; à combien plus forte raison le saint père « et ses hauts docteurs [1]. Il leur conviendrait de « montrer plus d'habileté qu'il n'en faut pour brûler « des livres.... D'ailleurs, que l'on détruise mes ou« vrages! Je ne désire rien davantage; car je n'ai « voulu que conduire des âmes à la Bible, pour qu'on « laissât ensuite tous mes écrits [2]. Grand Dieu! si « nous avions la connaissance de l'Écriture, quel « besoin serait-il de mes livres?... Je suis libre, par

1. So ist Bücher verbrennen so leicht, dass es auch Kinder können, schweig denn der heilige Vater Pabst... (L. Opp. (L.) XVII, p. 324.)

2. ... In Biblien zu führen, dass man derselben Verstand erlangte, und denn meine Büchlein verschwinden liess. (Ibid.)

« la grâce de Dieu, et des bulles ne me consolent « ni ne m'épouvantent. Ma force et ma consolation « sont en un lieu où ni hommes ni diables ne sau- « raient les atteindre. »

La dixième proposition de Luther, condamnée par le pape, était ainsi conçue : « Les péchés ne « sont pardonnés à aucun homme, à moins qu'il « croie qu'ils lui sont pardonnés quand le prêtre « l'absout. » Le pape, en la condamnant, niait que la foi fût nécessaire dans le sacrement. « Ils pré- « tendent, s'écrie Luther, que nous ne devons pas « croire que les péchés nous sont pardonnés quand « nous sommes absous par le prêtre. Et que devons- « nous donc faire ?... Écoutez, maintenant, ô chré- « tiens, une nouvelle venue de Rome. Condamna- « tion est prononcée contre cet article de foi que « nous professons en disant : Je crois au Saint-Es- « prit, l'Église chrétienne, et la rémission des pé- « chés. Si je savais que le pape eût vraiment donné « à Rome cette bulle (et il n'en doutait pas) et « qu'elle n'eût pas été inventée par Eck, l'archi- « menteur, je voudrais crier à tous les chrétiens, « qu'ils doivent tenir le pape pour le véritable ante- « christ dont parle l'Écriture. Et s'il ne voulait ces- « ser de proscrire publiquement la foi de l'Église, « alors. . . que le glaive temporel même lui résiste, « plutôt qu'au Turc !... Car le Turc permet de croire, « mais le pape le défend. »

Tandis que Luther parlait avec tant de force, ses dangers augmentaient. Le plan de ses ennemis allait à le faire chasser de Wittemberg. Si Luther et Wittemberg sont séparés, Luther et Wittemberg

seront perdus. Un seul coup débarrasserait Rome à la fois et du docteur et de l'université hérétiques. Le duc George, l'évêque de Mersebourg, les théologiens de Leipzig travaillaient sous main à cette œuvre [1]. Luther dit en l'apprenant : « Je remets « cette affaire entre les mains de Dieu [2]. » Ces menées n'étaient pas sans effets : Adrien, professeur d'hébreu à Wittemberg, se tourna tout à coup contre le docteur. Il fallait être bien ferme dans la foi pour soutenir le coup que portait la bulle de Rome. Il est des caractères qui ne vont avec la vérité que jusqu'à un certain point. Tel fut Adrien. Épouvanté par cette condamnation, il quitta Wittemberg, pour se rendre à Leipzig auprès du docteur Eck.

La bulle commençait à s'exécuter. La parole du pontife de la chrétienté n'était pas vaine. Depuis longtemps le feu et le glaive avaient enseigné à s'y soumettre. Les bûchers se dressaient à sa voix. Tout annonçait qu'une terrible catastrophe allait mettre fin à la révolte audacieuse du moine augustin. Les nonces du pape avaient assiégé le jeune empereur : Charles déclara qu'il protégerait l'ancienne religion [3]; et l'on vit s'élever dans quelques-unes de ses possessions héréditaires des échafauds où les écrits de l'hérétique devaient être réduits en cendres. Des princes de l'Église et des conseillers assistèrent à ces auto-da-fé. Ces flammes, se disait-on à Rome, porteront partout l'épouvante.

1. Ut Wittemberga pellerer. (L. Epp. I, p. 519.)

2. Id quod in manum Dei refero. (Ibid., p. 520.)

3. A ministris pontificiis mature præoccupatus, declaravit se velle veterem fidem tutari... (Pallavicini, I, p. 80.)

Il en fut ainsi pour beaucoup d'esprits superstitieux et timides ; mais même dans les États héréditaires de Charles, les seuls où l'on osât exécuter la bulle, le peuple et quelquefois les grands ne répondaient souvent à ces démonstrations pontificales que par des rires ou des marques d'indignation. « Luther, » dirent les docteurs de Louvain, en se présentant devant Marguerite, gouvernante des Pays-Bas, « Luther renverse la foi chrétienne. » — « Qui est ce Luther ? » demanda la princesse. — « Un « moine ignorant. » — « Eh bien, répondit-elle, « vous qui êtes savants et en si grand nombre, « écrivez contre lui. Le monde croira plutôt beau- « coup de savants qu'un homme seul et sans science. » Les docteurs de Louvain préférèrent une méthode plus facile. Ils firent élever à leurs frais un vaste bûcher. Une grande multitude couvrit la place de l'exécution. On voyait des étudiants, des bourgeois traverser en toute hâte la foule, portant sous les bras de gros volumes qu'ils jetaient dans les flammes. Leur zèle édifiait les moines et les docteurs ; mais la ruse fut plus tard découverte : c'étaient les *Sermones discipuli*, *Tartaret*, et d'autres livres scolastiques et papistes, qu'on avait jetés au feu au lieu des écrits de Luther [1].....

Le comte de Nassau, vice-roi de Hollande, dit aux Dominicains qui sollicitaient la faveur de brûler les livres du docteur : « Allez et prêchez l'Évangile « aussi purement que Luther, et vous n'aurez à vous « plaindre de personne. » Comme on parlait du Ré-

1. Seckend, p. 289.

formateur à un festin où se trouvaient les principaux princes de l'Empire, le seigneur de Ravenstein dit tout haut : « Dans l'espace de quatre siècles, « un seul homme chrétien a osé lever la tête, et le « pape veut le mettre à mort [1] ! »

Luther, ayant le sentiment de la puissance de sa cause, demeurait tranquille au milieu du tumulte que la bulle avait soulevé [2]. « Si vous ne me pres- « siez si vivement, disait-il à Spalatin, je me tairais, « sachant bien que c'est par le conseil et le pouvoir « de Dieu que cette œuvre doit s'accomplir [3]. » Le timide voulait que l'on parlât, et le fort voulait se taire. C'est que Luther discernait un pouvoir qui échappait aux regards de son ami. « Ayez bonne es- « pérance, continue le Réformateur. C'est Christ « qui a commencé ces choses, et c'est lui qui les « accomplira, soit que je sois mis en fuite, ou que « je sois mis à mort. Jésus-Christ est ici présent, et « celui qui est en nous est plus puissant que celui « qui est dans le monde [4]. »

Mais le devoir l'obligeait à parler pour manifester la vérité au monde. Rome a frappé ; il fera connaître comment il accepte ses coups. Le pape l'a mis au ban de l'Église ; il le mettra lui-même au ban de la chrétienté. La parole du pontife a été jusqu'à cette heure toute puissante ; il opposera pa-

1. Es ist in 400 Jahren ein christlicher Mann aufgestanden, den will der Pabst todt haben. (Ibid., p. 288.)

2. In bullosis illis tumultibus. (L. Epp. I, p. 519.)

3. Rem totam Deo committerem. (L. Epp. I, p. 521.)

4. Christus ista cœpit, ipse perficiet, etiam me sive extincto, sive fugato. (Ibid., p. 526.)

role à parole, et le monde connaîtra quelle est celle qui a le plus de pouvoir. « Je veux, dit-il, mettre « ma conscience en repos, en révélant aux hommes « le danger où ils se trouvent [1]; » et en même temps il se prépare à renouveler son appel à un concile universel. Un appel du pape à un concile était un crime. C'est donc par un nouvel attentat envers la puissance pontificale que Luther prétend se justifier de ceux qui ont précédé.

Le 17 novembre, un notaire et cinq témoins, parmi lesquels se trouvait Cruciger, se réunissent à dix heures du matin dans l'une des salles du couvent des Augustins, où habitait le docteur. Là, l'officier public Sarctor d'Eisleben se mettant aussitôt en devoir de rédiger la minute de sa protestation, le Réformateur dit en présence de ces témoins, d'un ton solennel : « Attendu qu'un concile général de « l'Église chrétienne est au-dessus du pape, surtout « en ce qui concerne la foi;

« Attendu que la puissance du pape est, non au- « dessus, mais au-dessous de l'Écriture, et qu'il n'a « pas le droit d'égorger les brebis de Christ, et de « les jeter à la gueule du loup :

« Moi, Martin Luther, Augustin, docteur de la « sainte Écriture à Wittemberg, j'en appelle, par cet « écrit, pour moi et pour ceux qui sont ou seront « avec moi, du très-saint pape Léon à un futur con- « cile universel et chrétien.

« J'en appelle du dit pape Léon, premièrement, « comme d'un juge inique, téméraire, tyrannique,

1. Ut meam conscientiam redimam. (Ibid., p. 522.)

« qui me condamne sans m'entendre et sans en ex-
« poser les motifs ; secondement, comme d'un héré-
« tique et d'un apostat égaré, endurci, condamné
« par les saintes Écritures, qui m'ordonne de nier
« que la foi chrétienne soit nécessaire dans l'usage
« des sacrements [1] ; troisièmement, comme d'un en-
« nemi, d'un antechrist, d'un adversaire, d'un ty-
« ran de la sainte Écriture [2], qui ose opposer
« ses propres paroles à toutes les paroles de Dieu ;
« quatrièmement, comme d'un contempteur, d'un
« calomniateur, d'un blasphémateur de la sainte
« Église chrétienne et d'un concile libre, qui pré-
« tend qu'un concile n'est rien en lui-même.

« C'est pourquoi je supplie très-humblement
« les sérénissimes, très-illustres, excellents, géné-
« reux, nobles, forts, sages et prudents seigneurs,
« Charles empereur romain, les électeurs, princes,
« comtes, barons, chevaliers, gentilshommes, con-
« seillers, villes et communautés de toute la nation
« allemande, d'adhérer à ma protestation, et de ré-
« sister avec moi à la conduite antichrétienne du
« pape, pour la gloire de Dieu, pour la défense de
« l'Église et de la doctrine chrétienne, et pour le
« maintien des conciles libres de la chrétienté ;
« et Christ, notre seigneur, les récompensera riche-
« ment par sa grâce éternelle. Mais, s'il en est qui
« méprisent ma prière et qui continuent à obéir

1. Ab erroneo, indurato, per Scripturas sanctas damnato, hæretico et apostata. (L. Opp. lat. II, p. 50. Voyez aussi L. Opp. (L.) XVII, p. 332.) Il y a dans l'allemand quelques paragraphes qui ne sont pas dans le latin.

2. Oppressore totius sacræ Scripturæ... (Ibid.)

« au pape, cet homme impie, plutôt qu'à Dieu [1],
« j'en repousse par la présente la responsabilité,
« ayant fidèlement averti leurs consciences; et je
« les abandonne au jugement suprême de Dieu,
« ainsi que le pape et tous ses adhérents. »

Tel est l'acte de divorce de Luther; c'est ainsi qu'il répond à la bulle du pontife. Il y a un grand sérieux dans cette déclaration. Les accusations qu'il porte contre le pape sont d'une haute gravité, et ce n'est pas à la légère qu'il les a faites. Cette protestation fut répandue dans toute l'Allemagne, et envoyée presque dans toutes les cours de la chrétienté.

Luther avait cependant en réserve une démarche plus hardie encore, bien que celle qu'il venait de faire parût le comble de l'audace. Il ne voulait rester en rien en arrière de Rome. Le moine de Wittemberg fera tout ce que le souverain pontife ose faire. Il prononce parole contre parole ; il élève bûcher contre bûcher. Le fils des Médicis et le fils du mineur de Mansfeld sont descendus dans la lice; et, dans cette lutte corps à corps qui ébranle le monde, l'un ne porte pas un coup que l'autre ne le rende. Le 10 décembre, on pouvait lire une affiche sur les murs de l'Université de Wittemberg. Elle invitait les professeurs et les étudiants à se trouver, à neuf heures du matin, à la Porte Orientale, près de la sainte croix. Un grand nombre de docteurs et de disciples se réunirent, et Luther, marchant à leur tête, conduisit le cortége au lieu

1. Et papæ, impio homini, plus quam Deo obediant. (Ibid.)

indiqué. Que de bûchers Rome a allumés dans le cours des siècles ! Luther veut faire une application meilleure du grand principe romain. Ce ne sont que quelques vieux papiers dont il s'agit de se défaire ; et le feu, pense-t-il, est fait pour cela. Un échafaud était préparé. Un des plus anciens maîtres ès arts y mit le feu. Au moment où les flammes s'élevèrent, on vit Luther s'en approcher, y jeter le Droit canon, les Décrétales, les Clémentines, les Extravagantes des papes, et quelques écrits d'Eck et d'Emser. Ces livres consumés, Luther prit en main la bulle du pape, l'éleva et dit : « Puisque tu « as contristé le Saint du Seigneur, que le feu éter- « nel te contriste et te consume ! » et il la jeta aux flammes. Alors il reprit tranquillement le chemin de la ville, et la foule des docteurs, des professeurs, des étudiants, faisant éclater son approbation, rentra avec lui dans Wittemberg. « Les Décrétales, di- « sait Luther, ressemblent à un corps dont la tête « est douce comme une vierge, dont les membres « sont pleins de violence comme un lion, et dont « la queue est remplie de ruses comme un serpent. « Dans toutes les lois des papes, il n'y a pas une « parole qui nous apprenne qui est Jésus-Christ [1]. « Mes ennemis, dit-il encore, ont pu, en brûlant « mes livres, nuire à la vérité dans l'esprit du com- « mun peuple, et perdre des âmes ; c'est pourquoi « j'ai consumé leurs livres à mon tour. Une lutte « sérieuse vient de s'ouvrir. Jusqu'ici je n'ai fait que « badiner avec le pape. J'ai commencé cette œuvre

1. L. Opp. (W.) XXII, p. 1493-1496.

« au nom de Dieu; elle se finira sans moi et par sa « puissance. S'ils osent brûler mes livres, où il se « trouve plus d'Évangile, pour parler sans vanterie, « que dans tous les livres du pape, je puis à plus « forte raison brûler les leurs, où il n'y a rien de « bon. »

Si Luther avait ainsi commencé la Réformation, une telle démarche eût pu sans doute avoir des suites fâcheuses. Le fanatisme eût pu s'en emparer, et jeter l'Église dans une voie de désordre et de violence. Mais c'était en exposant avec gravité les enseignements de l'Écriture que le Réformateur avait préludé à son œuvre. Les fondements avaient été posés avec sagesse. Maintenant un coup de force comme celui qu'il venait de porter, pouvait non-seulement être sans inconvénient, mais même accélérer le moment où la chrétienté verrait tomber les chaînes du monde chrétien.

Luther déclarait ainsi solennellement qu'il se séparait du pape et de son église. Après sa lettre à Léon X, cela pouvait lui paraître nécessaire. Il acceptait l'excommunication que Rome avait prononcée. Il faisait savoir à la chrétienté que maintenant il y avait guerre à mort entre lui et le pape. Il brûlait ses navires sur le rivage, et s'imposait la nécessité d'avancer et de combattre.

Luther était rentré dans Wittemberg. Le lendemain, la salle académique était plus remplie que de coutume. Les esprits étaient émus; il y avait dans cette assemblée quelque chose de solennel; on s'attendait à une allocution du docteur. Il commenta les psaumes; c'était un travail qu'il avait

commencé au mois de mars de l'année précédente. Puis, ayant fini son explication, il s'arrêta quelques instants, et dit enfin avec force : « Tenez-vous en « garde contre les lois et les statuts du pape. J'ai « brûlé les Décrétales, mais ce n'est qu'un jeu d'en-« fant. Il serait temps, et plus que temps, que l'on « brûlât le pape; c'est-à-dire, reprit-il aussitôt, le « siége de Rome, avec toutes ses doctrines et ses « abominations. » Prenant ensuite un ton plus so-lennel : « Si vous ne combattez pas de tout votre « cœur le gouvernement impie du pape, dit-il, « vous ne pouvez être sauvés. Quiconque se com-« plaît dans la religion et dans le culte de la pa-« pauté sera éternellement perdu dans la vie qui « est à venir [1]. »

« Si on la rejette, ajouta-t-il, il faut s'attendre à « courir toute espèce de dangers, et même à perdre « la vie. Mais il vaut mieux encore s'exposer à de tels « périls dans ce monde, que se taire! Tant que je « vivrai, je dénoncerai à mes frères la plaie et la « peste de Babylone, de peur que plusieurs, qui « sont avec nous, ne retombent avec les autres « dans l'abîme de l'enfer. »

On peut à peine imaginer l'effet que produisit sur l'assemblée ce discours, dont l'énergie nous étonne. « Aucun de nous, ajoute le candide étu-« diant qui nous l'a conservé, à moins qu'il ne soit « une bûche sans intelligence (comme le sont tous « les papistes, dit-il en parenthèse), aucun de

1. Muss ewig in jenem Leben verlohren seyn. (L. Opp. (L.) XVII, p. 333.)

« nous ne doute que ce ne soit là la pure vérité. Il « est évident à tous les fidèles que le docteur Lu- « ther est un ange du Dieu vivant [1], appelé à paî- « tre de la parole de Dieu les brebis de Christ si « longtemps égarées. »

Ce discours et l'acte même qu'il couronna signalent une époque importante de la Réformation. La dispute de Leipzig avait détaché intérieurement Luther du pape. Mais le moment où il brûla la bulle fut celui où il déclara de la manière la plus expresse son entière séparation de l'évêque de Rome et de son église, et son attachement à l'Église universelle, telle qu'elle a été fondée par les apôtres de Jésus-Christ. Il alluma vers la Porte Orientale un incendie qui dure depuis trois siècles.

« Le pape, disait-il, a trois couronnes : voici « pourquoi : la première est contre Dieu, car il « condamne la religion; la seconde contre l'empe- « reur, car il condamne la puissance séculière; la « troisième contre la société, car il condamne le « mariage [2]. » Quand on lui reprochait de s'élever trop violemment contre le papisme : « Ah! répon- « dait-il, je voudrais pouvoir ne faire entendre « contre lui que des coups de tonnerre, et que « chacune de mes paroles fût un carreau de la « foudre [3]. »

Cette fermeté se communiquait aux amis et aux

1. Lutherum esse Dei viventis angelum qui palabundas Christi oves pascat. (L. Opp. lat. II, p. 123.)

2. L. Opp. (W.) XXII, p. 1313.

3. Und ein jeglich Wort eine Donneraxt wäre. (Ibid., p. 1350.)

compatriotes de Luther. Tout un peuple se ralliait à lui. Mélanchton adressa vers cette époque aux États de l'Empire un écrit où l'on retrouve l'élégance et la sagesse qui distinguent cet homme aimable. Il répondait à un livre attribué à Emser, mais publié sous le nom du théologien romain Rhadinus. Jamais Luther lui-même ne parla avec plus de force; et cependant, il y a dans les paroles de Mélanchton une grâce qui leur fait trouver accès dans les cœurs.

Après avoir montré, par des passages de l'Écriture, que le pape n'est pas supérieur aux autres évêques: « Qu'est-ce qui empêche, dit-il aux États « de l'Empire, que nous ôtions au pape le droit « que nous lui avons donné [1]? Peu importe à Lu-« ther que nos richesses, c'est-à-dire, que les tré-« sors de l'Europe soient envoyés à Rome. Mais ce « qui cause sa douleur et la nôtre, c'est que les « lois des pontifes et le règne du pape, non-seule-« ment mettent en danger les âmes des hommes, « mais les perdent entièrement. Chacun peut juger « par lui-même s'il lui convient ou non de don-« ner son argent pour entretenir le luxe romain; « mais juger des choses de la religion et des mys-« tères sacrés, n'est pas à la portée du vulgaire. « C'est donc ici que Luther implore votre foi, vo-« tre zèle, et que tous les hommes pieux l'implo-« rent avec lui, les uns à haute voix, les autres par « leurs gémissements et leurs soupirs. Souvenez-

1. Quid obstat quominus papæ quod dedimus jus adimamus? (Corp. Reform. I, p. 337.)

« vous que vous êtes chrétiens, princes du peuple « chrétien, et arrachez les tristes débris du chris- « tianisme à la tyrannie de l'antechrist. Ils vous « trompent ceux qui prétendent que vous n'avez « aucune autorité contre les prêtres. Ce même es- « prit qui anima Jéhu contre les prêtres de Baal « vous presse, par cet antique exemple, d'abolir la « superstition romaine, bien plus horrible que « l'idolâtrie de Baal [1]. » Ainsi parlait aux princes de l'Allemagne le doux Mélanchton.

Quelques cris d'effroi se firent entendre parmi les amis de la Réformation. Des esprits timides, enclins à des ménagements extrêmes, Staupitz en particulier, exprimèrent de vives angoisses. « Toute « cette affaire n'a été jusqu'à présent qu'un jeu, « lui dit Luther. Vous l'avez dit vous-même : si « Dieu ne fait ces choses, il est impossible qu'elles « se fassent. Le tumulte devient de plus en plus « tumultueux, et je ne pense pas qu'il puisse s'a- « paiser, si ce n'est au dernier jour [2]. » C'est ainsi que Luther rassurait les esprits alarmés. Depuis trois siècles, le tumulte ne s'est pas apaisé!

« La papauté, continua-t-il, n'est plus mainte- « nant ce qu'elle était hier et avant-hier. Qu'elle « excommunie et brûle mes écrits,... qu'elle me tue!... « elle n'arrêtera pas ce qui s'avance. Quelque chose

1.... Ut extinguaris illam, multo terriorem Baalis idololatria, romanam superstitionem. (Ibid.)

2. Tumultus egregie tumultuatur, ut nisi extremo die sedari mihi posse non videatur. (L. Epp. I, p. 541.)

« de prodigieux est à la porte [1]. J'ai brûlé la bulle « d'abord avec un grand tremblement ; mais main- « tenant j'en éprouve plus de joie que d'aucune « action que j'aie faite dans toute ma vie [2]. »

On s'arrête involontairement, et l'on se plaît à lire dans la grande âme de Luther tout l'avenir qui se prépare. « O mon père, dit-il à Staupitz en ter- « minant, priez pour la parole de Dieu et pour « moi. Je suis enlevé par ces flots, et comme tour- « noyé par leurs tourbillons [3]. »

Ainsi, le combat se déclare de tous côtés. Les combattants ont jeté les fourreaux de leurs épées. La parole de Dieu a repris ses droits, et dépose celui qui avait pris la place de Dieu même. Toute la société s'ébranle. Dans tous les temps, il ne manque pas d'hommes égoïstes, qui voudraient laisser dormir la société humaine dans l'erreur et dans la corruption ; mais les hommes sages, fussent-ils même timides, pensent autrement. « Nous savons « bien, dit le doux et modéré Mélanchton, que les « hommes d'État ont horreur de toute innovation ; « et il faut avouer que, dans cette triste confusion « qui s'appelle la vie humaine, les discordes, et « même celles qui proviennent des causes les plus « justes, sont toujours entachées de quelque mal. « Cependant il est nécessaire que la parole et le

1. Omnino aliquid portenti præ foribus est. (Ibid., p. 542.) (Quel sentiment de l'avenir !)

2. ...primum trepidus et orans, sed nunc lætior quam ullo totius vitæ meæ facto. (Ibid.)

3. ... Ego fluctibus his rapior et volvor... (Ibid.)

« commandement de Dieu passent dans l'Église « avant toutes les choses humaines [1]. Dieu menace « de la colère éternelle ceux qui s'efforcent d'anéan- « tir la vérité. C'est pourquoi c'était un devoir pour « Luther, un devoir chrétien, et auquel il ne pou- « vait se soustraire, surtout puisqu'il était docteur « de l'Église de Dieu, de reprendre les erreurs « pernicieuses que des hommes déréglés répan- « daient avec une inconcevable effronterie. Si la « discorde enfante beaucoup de maux, ainsi que « je le vois à ma grande douleur, ajoute le sage « Philippe, c'est la faute de ceux qui, au commen- « cement, ont répandu des erreurs, et de ceux qui, « pleins d'une haine diabolique, cherchent à pré- « sent à les maintenir. »

Mais tous ne pensaient pas de même. On acca- bla Luther de reproches ; l'orage fondit sur lui de toutes parts. « Il est tout seul ! » disaient les uns ; « il « enseigne des choses nouvelles ! » disaient les autres.

« Qui sait, » répondit Luther, dans le sentiment de la vocation qui lui était adressée d'en haut, « qui « sait si ce n'est pas Dieu qui m'a choisi et appelé [2], « et s'ils ne doivent pas craindre, en me méprisant, « de mépriser Dieu lui-même ?... Moïse était seul, « à la sortie d'Égypte ; Élie seul, au temps du roi « Achab ; Esaïe seul, à Jérusalem ; Ézéchiel seul, à « Babylone... Dieu n'a jamais choisi pour prophète,

1. Sed tamen in Ecclesia necesse est anteferri mandatum Dei omnibus rebus humanis. (Melancht., Vit. Lutheri.)

2. Wer weiss ob mich Gott dazu berufen und erwaehlt hat. Fondement des articles condamnés par la bulle de Rome. (L. Opp. (L.) XVII, p. 338.)

« ni le souverain sacrificateur, ni quelque autre « grand personnage ; mais ordinairement il a choisi « des personnes basses et méprisées, une fois même « un berger, Amos. En tout temps, les saints ont « dû reprendre les grands, les rois, les princes, « les prêtres, les savants, au péril de leur vie... Et « sous le Nouveau Testament n'en a-t-il pas été de « même? Ambroise était seul de son temps; après « lui, Jérôme fut seul; plus tard encore, Augustin « fut seul... Je ne dis pas que je sois un prophète [1] ; « mais je dis qu'ils doivent craindre, précisément « parce que je suis seul, et qu'ils sont plusieurs. « Ce dont je suis sûr, c'est que la parole de Dieu « est avec moi, et qu'elle n'est point avec eux.

« On dit aussi, continue-t-il, que je mets en « avant des choses nouvelles, et qu'il est impos- « sible de croire que tous les autres docteurs se « soient si longtemps trompés.

« Non, je ne prêche pas des choses nouvelles. « Mais je dis que toutes les doctrines chrétiennes « ont disparu chez ceux mêmes qui eussent dû les « conserver, savoir les savants et les évêques. Je ne « doute pas cependant que la vérité ne soit de- « meurée dans quelques cœurs, ne fût-ce même « que chez des enfants au berceau [2]. De pauvres « paysans, de simples enfants comprennent mieux « maintenant Jésus-Christ que le pape, les évêques « et les docteurs....

« On m'accuse de rejeter les saints docteurs de « l'Église. Je ne les rejette point ; mais, puisque tous

1. Ich sage nicht dass Ich ein Prophet sey. (Ibid.)

2. Und sollten's eitel Kinder in der Wiege seyn. (Ibid., p. 339.)

« ces docteurs cherchent à prouver leurs écrits par « la sainte Écriture, il faut qu'elle soit plus claire « et plus certaine qu'eux ne le sont. Qui pensera « à prouver un discours obscur par un discours « plus obscur encore? Ainsi donc la nécessité nous « contraint à recourir à la Bible, comme le font « tous les docteurs, et à lui demander de pronon- « cer sur leurs écrits; car la Bible seule est seigneur « et maître.

« Mais, dit-on, des hommes puissants le poursui- « vent. Et n'est-il pas clair, d'après l'Écriture, que « les persécuteurs ont ordinairement tort et les « persécutés raison, que le grand nombre a été « toujours avec le mensonge, et le petit nombre « avec la vérité? La vérité a fait de tout temps « rumeur [1]. »

Luther passe ensuite en revue les propositions condamnées dans la bulle comme hérétiques, et il en démontre la vérité par des preuves tirées de l'Écriture sainte. Avec quelle force, en particulier, ne soutient-il pas la doctrine de la grâce!

« Quoi, dit-il, la nature pourra, avant et sans la « grâce, haïr le péché, l'éviter, s'en repentir, tandis « que, même quand la grâce est venue, cette na- « ture aime le péché, le recherche, le désire, et ne « cesse de combattre la grâce et d'être irritée contre « elle; ce dont tous les saints gémissent continuel- « lement!... C'est comme si l'on disait qu'un grand « arbre que je ne puis fléchir en y mettant toutes « mes forces, fléchit de lui-même quand je l'aban-

1. Wahrheit hat allezeit rumort. (Ibid., p. 340.)

« donne, ou qu'un torrent que les digues et les « murailles ne peuvent arrêter, s'arrête aussitôt, « quand je le laisse à lui-même... Non, ce n'est pas en « considérant le péché et ses suites que l'on par- « vient à la repentance ; mais c'est en contemplant « Jésus-Christ, ses plaies et son immense charité [1]. « Il faut que la connaissance du péché provienne « de la repentance, et non la repentance de la con- « naissance du péché. La connaissance est le fruit, « la repentance est l'arbre. Chez nous, les fruits « croisent sur les arbres ; mais il paraît que dans « les États du Saint Père les arbres croissent sur les « fruits. »

Le courageux docteur rétracte cependant quelques-unes de ses propositions. Luther rétracte malgré ses protestations. Mais l'étonnement cessera quand on saura la manière dont il le fait. Après avoir cité les quatre propositions sur les indulgences, condamnées par la bulle [2], il ajoute simplement :

« A l'honneur de la sainte et savante bulle, je « rétracte tout ce que j'ai jamais enseigné touchant « les indulgences. Si c'est justement que l'on a brûlé « mes livres, cela est certainement arrivé parce que « j'y ai accordé quelque chose au pape dans la « doctrine des indulgences ; c'est pourquoi je les « condamne moi-même au feu. »

Il se rétracte aussi quant à Jean Huss : « Je dis « maintenant, non pas *quelques* articles, mais *tous*

1. Man soll zuvor Christum in seine Wunden sehen, und aus denselben seine Liebe gegen uns. (Ibid., p. 351.)

2. 19 à 22, ibid., p. 363.

« les articles de Jean Huss sont tout à fait chré-
« tiens. Le pape, en condamnant Huss, a condamné
« l'Évangile. J'ai fait cinq fois plus que lui, et pour-
« tant je crains fort de n'avoir pas fait assez. Huss
« dit seulement qu'un méchant pape n'est pas un
« membre de la chrétienté; mais moi, si aujour-
« d'hui saint Pierre même siégeait à Rome, je nie-
« rais qu'il fût pape par l'institution de Dieu. »

Les paroles puissantes du Réformateur pénétraient dans tous les esprits, et servaient à les affranchir. L'étincelle qui s'échappait de chacune d'elles se communiquait à la nation entière. Mais une grande question restait à résoudre. Le prince dans les États duquel demeurait Luther, favoriserait-il l'exécution de la bulle, ou s'y opposerait-il? La réponse paraissait douteuse. L'Électeur se trouvait alors, ainsi que tous les princes de l'Empire, à Aix-la-Chapelle. C'est là que la couronne de Charlemagne fut posée sur la tête du plus jeune, mais du plus puissant monarque de la chrétienté. On déploya dans cette cérémonie une pompe et une magnificence inouïes. Charles-Quint, Frédéric, les princes, les ministres et les ambassadeurs se rendirent aussitôt après à Cologne. Aix-la-Chapelle, où régnait la peste, parut se vider dans cette ville antique des bords du Rhin.

Parmi la foule d'étrangers qui se pressaient dans cette cité se trouvaient les deux nonces du pape, Marino Carracioli et Jérôme Aléandre. Carracioli, qui avait déjà rempli une mission auprès de Maximilien, était chargé de féliciter le nouvel empereur

et de traiter avec lui des choses politiques. Mais Rome avait compris que pour mener à bonne fin l'extinction de la Réforme, il fallait envoyer en Allemagne un nonce chargé spécialement de cette œuvre, et d'un caractère, d'une adresse, d'une activité, propres à l'accomplir. Aléandre avait été choisi [1]. Cet homme, qui fut plus tard décoré de la pourpre des cardinaux, était, à ce qu'il paraît, issu d'une famille assez ancienne, et non de parents juifs, comme on l'a dit. Le criminel Borgia l'appela à Rome pour le faire secrétaire de son fils [2]. « Tel maître, tel serviteur, » dit un historien, qui compare ainsi Aléandre à Alexandre VI. Ce jugement nous paraît trop sévère. Après la mort de Borgia, Aléandre se livra à l'étude avec une nouvelle ardeur. Ses connaissances en grec, en hébreu, en chaldéen, en arabe, lui valurent la réputation d'être l'homme le plus savant de son siècle. Il se livrait de toute son âme à tout ce qu'il entreprenait. Le zèle avec lequel il étudiait les langues ne le cède en rien à celui qu'il mit plus tard à persécuter la Réformation. Léon X l'attacha à son service. Les historiens protestants parlent de ses mœurs épicuriennes; les historiens romains de l'honnêteté de sa vie [3]. Il paraît qu'il aimait le luxe, la repré-

1. Studium flagrantissimum religionis, ardor indolis... incredibile quanta solertia... (Pallavicini, I, p. 84.)

2. C'est de ce fils (César) que Capello, ambassadeur vénitien à Rome l'an 1500, dit : Tutta Roma trema di esso ducha non li faza amazzar.... (Relatione MSC, Archives de Vienne, extraite par Ranke.)

3. Er wird übel als ein gebohrner Jude und schändlicher

sentation, les divertissements. « Aléandre vit à Venise en bas épicurien et dans de hautes dignités, » dit de lui son ancien ami Érasme. On s'accorde à reconnaître qu'il était véhément, prompt dans ses actions, plein d'ardeur, infatigable, impérieux, et dévoué au pape. Eck est le fougueux et intrépide champion de l'école; Aléandre, le superbe ambassadeur de l'orgueilleuse cour des pontifes. Il semblait fait pour être nonce.

Rome avait tout préparé pour perdre le moine de Wittemberg. Le devoir d'assister au couronnement de l'Empereur, comme représentant du pape, n'était pour Aléandre qu'une mission secondaire, propre à lui faciliter sa tâche par la considération qu'elle lui assurait. Mais il était essentiellement chargé de porter Charles à écraser la Réformation naissante [1]. « Le pape, » avait dit le nonce à l'Empereur, en lui remettant la bulle, « le pape, qui est « venu à bout de tant et de si grands princes, saura « bien mettre à l'ordre trois grammairiens. » Il entendait par là Luther, Mélanchton et Érasme. Érasme était présent à cette audience.

A peine arrivé à Cologne, Aléandre mit tout en mouvement avec Carracioli, pour qu'on brûlât dans tout l'Empire, mais surtout sous les yeux des princes d'Allemagne réunis à Cologne, les écrits hérétiques de Luther. Charles-Quint y avait déjà

Epicurer beschrieben. (Seckend, 288.) — Integritas vitæ quâ prænoscebatur... (Pallavicini, I, p. 84.)

1. Cui tota sollicitudo inniteretur nascentis hæresis evellendæ. (Cardinal Pallavicini, I, p. 83).

consenti pour ses États héréditaires. L'agitation des esprits était grande. « De telles mesures, » dit-on aux ministres de Charles et aux nonces eux-mêmes, « loin de guérir la plaie, ne feront que l'ac« croître. Pensez-vous que la doctrine de Luther « ne se trouve que dans ces livres que vous jetez « aux flammes? Elle est écrite où vous ne sauriez « l'atteindre, dans le cœur de la nation [1].... Si « vous voulez employer la force, il faut que ce soit « celle de glaives innombrables tirés pour égorger « un peuple immense [2]. Quelques morceaux de « bois assemblés pour brûler quelques feuilles de « papier, ne feront rien; et de telles armes ne con« viennent ni à la dignité de l'Empereur, ni à celle « du pontife. » — Le nonce défendait ses bûchers: « Ces flammes, disait-il, sont une sentence de con« damnation écrite en caractères gigantesques, et « que comprennent également ceux qui sont près « et ceux qui sont loin, les savants et les ignorants, « et ceux mêmes qui ne savent pas lire. »

Mais au fond, ce n'était pas des papiers et des livres qu'il fallait au nonce, c'était Luther lui-même. « Ces flammes, reprit-il, ne suffisent pas pour pu« rifier l'air infect de l'Allemagne [3]. Si elles épou« vantent les simples, elles ne corrigent pas les mé-

1. Altiusque insculptam in mentibus universæ fere Germaniæ. (Ibid. I, p. 88.)

2. In vi innumerabilium gladiorum qui infinitum populum trucidarent. (Ibid.)

3. Non satis ad expurgandum aerem Germaniæ jam tabificum. (Ibid., p. 89.)

« chants. Il faut un édit de l'Empereur contre la « tête même de Luther [1]. »

Aléandre ne trouva pas l'Empereur aussi facile quand il s'agit de la personne du Réformateur que quand il n'était question que de ses livres.

« A peine monté sur le trône, dit-il à Aléandre, « je ne puis, sans l'avis de mes conseillers et le « consentement des princes, frapper d'un tel coup « une faction immense qu'entourent de si puissants « défenseurs. Sachons d'abord ce que pense de « cette affaire notre père l'Électeur de Saxe ; nous « verrons ensuite ce qu'il faudra répondre au « pape [2]. » C'est donc auprès de l'Électeur que les nonces vont essayer leurs artifices et le pouvoir de leur éloquence.

Le premier dimanche de novembre, Frédéric, ayant assisté à la messe dans le couvent des Cordeliers, Carracioli et Aléandre lui firent demander audience. Il les reçut en présence de l'évêque de Trente et de plusieurs de ses conseillers. Carracioli présenta d'abord à l'Électeur le bref du pape. Plus doux qu'Aléandre, il pensa devoir gagner le prince par des flatteries, et se mit à l'exalter lui et ses ancêtres. « C'est en vous, dit-il, que l'on espère pour « le salut de l'Église romaine et de l'Empire romain. »

Mais l'impétueux Aléandre, voulant en venir au fait, s'avança brusquement et interrompit son collègue, qui lui céda modestement la parole [3]. « C'est

1. Cæsaris edictum in caput... Lutheri. (Ibid.)

2. Audiamus antea hac in re patrem nostrum Fredericum. (L. Opp. lat. II, p. 117.)

3. Cui ita loquenti de improviso sese addit Aleander... (Ibid.)

« à moi, dit-il, et à Eck, que l'affaire de Martin a « été confiée. Voyez les dangers immenses dans les- « quels cet homme plonge la république chrétienne. « Si l'on ne s'empresse d'y porter remède, c'en est « fait de l'Empire. Pourquoi les Grecs sont-ils per- « dus, si ce n'est parce qu'ils ont abandonné le pape? « Vous ne pouvez demeurer uni à Luther, sans « vous séparer de Jésus-Christ [1]. Je vous demande « deux choses, au nom de Sa Sainteté : la première, « que vous brûliez les écrits de Luther; la seconde, « que vous le punissiez lui-même du supplice qu'il « mérite, ou tout au moins que vous le livriez captif « au pape [2]. L'Empereur et tous les princes de l'Em- « pire se sont déclarés prêts à accéder à nos de- « mandes; vous seul tardez encore... »

Frédéric répondit par l'intermédiaire de l'évêque de Trente : « Cette affaire est trop grave pour la dé- « cider en ce moment. Nous vous ferons connaître « notre résolution. »

La position dans laquelle se trouvait Frédéric était difficile. Quel parti prendra-t-il? D'un côté sont l'Empereur, les princes de l'Empire et le grand pontife de la chrétienté, à l'autorité duquel l'Électeur ne pensait point encore à se soustraire; de l'autre, un moine, un faible moine; car ce n'est que lui seul qu'on demande. Le règne de Charles vient de commencer. Sera-ce Frédéric, le plus an- cien, le plus sage de tous les princes de l'Allemagne,

1. Non posse cum Luthero conjungi, quin sejungeretur a Christo. (Pallavicini, I, p. 86.)

2. Ut de eo supplicium sumeret, vel captum pontifici transmitteret. (L. Opp. lat. II, p. 117.)

qui jettera la désunion dans l'Empire? D'ailleurs, cette antique piété qui l'a conduit jusqu'au sépulcre de Christ, peut-il y renoncer?..

D'autres voix se firent alors entendre. Un jeune prince, qui porta plus tard la couronne électorale, Jean Frédéric, fils du duc Jean, neveu de l'Électeur, élève de Spalatin, âgé de dix-sept ans, et dont le règne fut signalé par de grandes infortunes, avait reçu dans son cœur un grand amour pour la vérité, et était vivement attaché à Luther [1]. Quand il le vit frappé des anathèmes de Rome, il embrassa sa cause avec la chaleur d'un jeune chrétien et d'un jeune prince. Il écrivit au docteur, il écrivit à son oncle, et sollicita ce dernier avec noblesse de protéger Luther contre ses ennemis. D'un autre côté Spalatin, souvent, il est vrai, très-abattu, Pontanus et les autres conseillers qui étaient avec l'Électeur à Cologne, représentaient au prince qu'il ne pouvait abandonner le Réformateur [2].

Au milieu de cette agitation générale, un seul homme demeurait paisible; c'était Luther. Tandis qu'on cherchait à le sauver par l'influence des grands, le moine, dans son cloître de Wittemberg, pensait que c'était plutôt à lui de sauver ces grands du monde. « Si l'Évangile, écrivit-il à Spalatin, était de « nature à être propagé ou maintenu par les puissan-

1. ..... Sonderliche Gunst und Gnade zu mir unwirdiglich, und den grossen Willen und Lust zu der heiligen göttlichen Wahrheit... (L. Epp. I, p. 548, à Jean Frédéric, le 30 octobre 1520.)

2. Assiduo flabello ministrorum, illi jugiter suadentium ne Lutherum desereret. (Pallavicini, I, p. 86.)

« ces du monde, Dieu ne l'eût pas confié à des pê« cheurs [1]. Ce n'est pas aux princes et aux pontifes « de ce siècle qu'il appartient de défendre la pa« role de Dieu. Ils ont assez affaire de se mettre à « l'abri des jugements du Seigneur et de son oint. « Si je parle, je le fais afin qu'ils obtiennent la con« naissance de la parole divine et qu'ils soient sau« vés par elle. »

L'attente de Luther ne devait pas être trompée. Cette foi, que recélait un couvent de Wittemberg, exerçait sa puissance dans les palais de Cologne. Le cœur de Frédéric, ébranlé un instant peut-être, se fortifiait de plus en plus. Il frémissait à la pensée de livrer un innocent aux mains cruelles de ses ennemis. La justice plutôt que le pape, voilà la règle qu'il adopte. Le 4 novembre, ses conseillers dirent de sa part aux nonces romains réunis chez l'Électeur, en présence de l'évêque de Trente, qu'il avait vu avec beaucoup de peine le docteur Eck profiter de son absence, pour envelopper dans la condamnation divers personnages dont il n'était point question dans la bulle ; qu'il se pouvait que depuis son départ de la Saxe, un nombre immense de savants, d'ignorants, d'ecclésiastiques, de laïques, se fussent unis et eussent adhéré à la cause et à l'appel de Luther [2] ; que ni Sa Majesté impériale, ni qui que ce fût, ne lui avait montré que les écrits

1. Evangelium si tale esset, quod potentatibus mundi aut propagaretur aut servaretur, non illud piscatoribus Deus demandasset. (L. Epp. I, p. 521.)

2. Ut ingens vis populi, doctorum et rudium, sacrorum et profanorum, sese conjunxerint. . . (L. Opp. lat. II, p. 116.)

de Luther eussent été réfutés, et qu'il ne restât plus qu'à les jeter au feu ; et qu'il demandait que le docteur Luther, pourvu d'un sauf-conduit, pût comparaître devant des juges savants, pieux et impartiaux.

Après cette déclaration, Aléandre, Carracioli et ceux de leur suite se retirèrent pour délibérer [1]. C'était la première fois que l'Électeur faisait connaître publiquement ses intentions à l'égard du Réformateur. Les nonces avaient attendu toute autre chose de sa part. Maintenant, avaient-ils pensé, que l'Électeur, en persistant dans son rôle d'impartialité, attirerait sur lui des dangers dont il ne saurait prévoir toute l'étendue, il n'hésitera pas à sacrifier le moine. Ainsi avait raisonné Rome. Mais ses machinations devaient échouer contre une force qui n'était pas dans ses calculs : l'amour de la justice et de la vérité.

Admis de nouveau en présence des conseillers de l'Électeur : « Je voudrais bien savoir, dit l'impé« rieux Aléandre, ce que penserait l'Électeur, si l'un « de ses sujets choisissait pour son juge le roi de « France ou quelque autre prince étranger. » Et voyant enfin que rien ne pouvait ébranler les conseillers saxons : « Nous exécuterons la bulle, dit-il ; « nous poursuivrons et brûlerons les écrits de Lu« ther. Quant à sa personne, » ajouta-t-il, en affectant une indifférence dédaigneuse, « le pape ne « se soucie point de tremper ses mains dans le sang

1. Quo audito, Marinus et Aleander seorsim cum suis locuti sunt... (Ibid. 117.)

« de ce misérable. » Là-dessus, les deux partis se séparèrent.

La nouvelle de la réponse que l'Électeur avait faite aux nonces étant parvenue à Wittemberg, remplit de joie les amis de Luther. Mélanchton et Amsdorff surtout se livrèrent aux plus flatteuses espérances. « La noblesse allemande, dit Mélanchton, « se dirigera d'après l'exemple de ce prince, qu'elle « suit en tout comme son Nestor. Si Homère appe- « lait son héros *muraille des Grecs*, pourquoi n'ap- « pellerait-on pas Frédéric *la muraille des Ger- « mains*[1] ? »

L'oracle des cours, le flambeau des écoles, la lumière du monde, Érasme se trouvait alors à Cologne. Plusieurs princes l'avaient appelé pour le consulter. Érasme fut, à l'époque de la Réforme, le chef du juste-milieu ; du moins il s'imagina de l'être, mais faussement ; car quand la vérité et l'erreur sont en présence, la justice n'est pas au milieu. Il était le prince de ce parti philosophe et universitaire qui, depuis des siècles, avait prétendu corriger Rome sans pouvoir jamais y parvenir ; il était le représentant de la sagesse humaine ; mais cette sagesse était trop faible pour abattre les hauteurs de la papauté. Il fallait cette sagesse de Dieu, que les hommes appellent souvent une folie, mais à la voix de laquelle des montagnes s'écroulent. Érasme ne voulait ni se jeter dans les bras de Luther, ni s'asseoir aux pieds du pape. Il hésitait, et souvent chancelait entre ces deux pouvoirs, attiré quelque-

1. Homerica adpellatione murum Germaniæ. (Corp. Ref. I, p. 272.)

fois vers Luther, puis tout à coup repoussé vers le pape. Il s'était prononcé pour Luther dans une lettre à l'archevêque de Mayence. « La dernière « étincelle de piété chrétienne semble près de s'é- « teindre, avait-il dit à Albert, et c'est là ce qui a ému « le cœur de Luther; il ne se soucie ni d'argent ni « d'honneurs[1]. » Mais cette lettre, que l'imprudent Ulric de Hütten avait publiée, attira à Érasme tant d'ennuis, qu'il se promit d'agir à l'avenir avec plus de prudence. D'ailleurs on l'accusait de complicité avec Luther, et celui-ci le blessait par des discours imprudents. « Presque tous les gens de « bien sont pour Luther[2], dit-il; mais je vois que « nous marchons vers une révolte..... Je ne voudrais « pas que l'on joignît jamais mon nom au sien. Cela « me nuit sans lui être utile[3]. » — « Soit, répondit Lu- « ther; puisque cela vous peine, je vous promets de « ne jamais faire mention de vous ni d'aucun de « vos amis. » Tel était l'homme auquel s'adressèrent les ennemis et les amis du Réformateur.

L'Électeur, comprenant que l'opinion d'un homme aussi respecté qu'Érasme serait d'une grande autorité, invita l'illustre Hollandais à se rendre près de lui. Érasme obéit à cet ordre. C'était le 5 décembre.

1. Et futurum erat... ut tandem prorsus extingueretur illa scintilla christianæ pietatis; hæc moverunt animum Lutheri... qui nec honores ambit, nec pecuniam cupit. (Erasm. Epp. Londini, 1642, p. 586.)

2. Favent vero ferme boni omnes. (Corp. Ref. I, p. 205.)

3. Er will von mir ungenennt seyn. (L. Epp. I, p. 525). Nam ea res me gravat, et Lutherum non sublevat. (Corp. Ref. I, p. 206.)

Les amis de Luther ne virent pas cette démarche sans de secrètes appréhensions. L'Électeur était devant le foyer, ayant Spalatin à son côté, quand Érasme fut introduit. « Que pensez-vous de Lu-« ther? » lui demanda aussitôt Frédéric. Le prudent Érasme, surpris d'une question si directe, chercha d'abord à éluder la réponse. Il se tordait la bouche, se mordait les lèvres, et ne disait mot. Alors l'Électeur, ouvrant de grands yeux, comme il avait coutume de faire quand il parlait avec des gens dont il voulait avoir une réponse précise, dit Spalatin, fixa des regards perçants sur Érasme [1]. Celui-ci, ne sachant comment se tirer d'embarras, dit enfin d'un ton moitié plaisant : « Luther a commis deux grands « péchés, car il a attaqué la couronne du pape et « le ventre des moines [2]. » L'Électeur sourit; mais il fit comprendre à son interlocuteur qu'il parlait sérieusement. Alors Érasme, sortant de sa réserve : « La source de toute cette dispute, dit-il, est la haine « des moines pour les lettres, et la crainte qu'ils « ont de voir finir leur tyrannie. Qu'ont-ils mis en « œuvre contre Luther ? des clameurs, des cabales, « des haines, des libelles. Plus un homme est ver-« tueux et attaché à la doctrine de l'Évangile, moins « aussi il est opposé à Luther [3]. La dureté de la

1. Da sperret auch wahrlich mein gnädister Herr seine Augen nur wohl auf.... (Spalatin, Hist. M. S. in Seckend, p. 291.)

2. Lutherus peccavit in duobus, nempe quod tetigit coronam pontificis et ventres monachorum. (Voyez 1[er] vol.)

3. Cum optimus quisque et evangelicæ doctrinæ proximus dicatur, minime offensus Luthero. (Axiomata Erasmi in L. Opp. lat. II, p. 115.)

« bulle a excité l'indignation de tous les gens de « bien, et personne n'a pu y reconnaître la douceur « d'un vicaire de Jésus-Christ [1]. De tant d'univer- « sités, deux seulement ont condamné Luther; en- « core l'ont-elles condamné et non convaincu. « Que l'on ne s'y trompe pas : le danger est plus « grand que quelques-uns ne l'imaginent. Des cho- « ses difficiles, ardues, sont à la porte [2].... Com- « mencer le règne de Charles par un acte aussi « odieux que l'emprisonnement de Luther, serait « d'un triste augure. Le monde a soif de la vérité « évangélique [3]; gardons-nous de lui opposer une « résistance coupable. Que l'on fasse examiner l'af- « faire par des hommes graves et d'un jugement « sain; c'est ce qu'il y a de plus convenable pour « la dignité du pape lui-même. »

Ainsi parla Érasme à l'Électeur. Une telle franchise étonnera peut-être; mais Érasme savait à qui il tenait ce langage. Spalatin en était dans la joie. Il sortit avec Érasme, et l'accompagna jusque chez le comte de Nuenar, prévôt de Cologne, où l'illustre savant demeurait. Celui-ci, dans un accès de franchise, rentré chez lui, prit la plume, s'assit, écrivit le sommaire de ce qu'il avait dit à l'Électeur, et remit ce papier à Spalatin; mais bientôt la peur d'Aléandre s'empara du timide Érasme; le courage que lui avait donné la présence de l'Électeur et de son chapelain s'évanouit, et il supplia Spalatin de lui

1. Bullæ sævitia probos omnes offendit, ut indigna mitissimo Christi vicario. (Ibid.)

2. Urgent ardua negotia.... (Ibid.)

3. Mundus sitit veritatem evangelicam....(Ibid.)

renvoyer son écrit trop hardi, de peur qu'il ne tombât dans les mains du terrible nonce. Il n'était plus temps.

L'Électeur, se sentant fort de l'opinion d'Érasme, parla d'une manière plus décidée à l'Empereur. Érasme lui-même s'efforça, dans des conférences tenues pendant la nuit [1] (comme autrefois celles de Nicodème), de persuader aux conseillers de Charles qu'il fallait renvoyer toute l'affaire à des juges impartiaux. Peut-être espérait-il être nommé lui-même arbitre dans cette cause qui menaçait de diviser le monde chrétien. Sa vanité eût été flattée d'un tel rôle. Mais en même temps, pour ne pas se perdre à Rome, il écrivait à Léon X les lettres les plus soumises, et Léon lui répondait avec bienveillance, ce qui mettait à la torture le pauvre Aléandre [2]. Il eût volontiers, pour l'amour du pape, repris vivement le pape ; car Érasme communiquait ces lettres du pontife, et elles ajoutaient encore à son crédit. Le nonce s'en plaignit à Rome. « Faites « semblant, lui écrivit-on, de ne pas remarquer la « méchanceté de cet homme. La prudence l'or- « donne ; il faut laisser une porte ouverte au re- « pentir [3]. »

Charles-Quint embrassa lui-même un système de bascule, qui consistait à flatter et le pape et l'Électeur, et à paraître incliner tour à tour vers l'un ou

1. Sollicitatis per nocturnos congressus....(Pallavicini, I, p. 87.)

2. Quæ male torquebant Aleandrum (Pallavicini, I, p. 87.)

3. Prudentis erat consilii, hominis pravitatem dissimulare... (Ibid. p. 88.)

vers l'autre, suivant les besoins du moment. Ses ministres insinuèrent à Aléandre le plan que leur maître voulait suivre. « L'Empereur, dirent-ils, se « conduira envers le pape, comme le pape envers « l'Empereur; car il ne se soucie pas d'augmenter « la puissance de ses rivaux, et en particulier du « roi de France [1]. » A ces paroles l'impérieux nonce fit éclater son indignation. « Eh quoi! répondit-il, « quand même le pape abandonnerait l'Empereur, « faut-il que celui-ci abandonne la religion? Si « Charles veut ainsi se venger... qu'il tremble! cette « lâcheté tournera contre lui-même. » Mais les menaces du nonce n'ébranlèrent pas les diplomates impériaux.

Si les légats de Rome échouaient auprès des puissants du monde, les agents inférieurs de la papauté parvenaient à porter le trouble parmi les petits. La milice de Rome avait entendu le commandement de son chef. Des prêtres fanatiques se servaient de la bulle pour épouvanter les consciences, et des ecclésiastiques honnêtes, mais peu éclairés, regardaient comme un devoir sacré d'agir conformément aux instructions du pape. C'était dans le confessionnal que Luther avait commencé la lutte contre Rome [2]; ce fut dans le confessionnal que Rome engagea la bataille contre les adhérents du Réformateur. Bafouée à la face de la nation, la bulle devint une puissance dans ces tribunaux so-

1. Cæsarem ita se gesturum erga Pontificem, uti se Pontifex erga Cæsarem gereret.... (Ibid. 91.)

2. Tome 1[er], p. 297.

litaires. « Avez-vous lu les écrits de Luther? de-
« mandent les confesseurs; les possédez-vous? les
« regardez-vous comme vrais ou comme héréti-
« ques? » Et si le pénitent hésite à prononcer l'anathème, le prêtre lui refuse l'absolution. Plusieurs consciences sont troublées. Il y a une grande agitation parmi le peuple. Cette manœuvre habile va ramener sous le joug du pape des populations déjà gagnées à l'Évangile. Rome se félicite d'avoir élevé dans le treizième siècle ce tribunal destiné à asservir aux prêtres les consciences libres des chrétiens [1]. Tant qu'il demeure debout, son règne n'est pas fini.

Luther apprit ces choses. Seul pour déjouer cette manœuvre, que fera-t-il? La parole, une parole prononcée hautement, courageusement, voilà son arme. La parole ira chercher ces consciences alarmées, ces âmes effrayées, et les fortifiera. Il fallait donner une impulsion puissante. La voix de Luther se fit entendre. Il s'adressa aux pénitents avec une courageuse fierté, un noble dédain de toutes les considérations secondaires. « Quand on vous
« demande si vous approuvez ou non mes livres,
« leur dit-il, répondez : Vous êtes un confesseur,
« et non un inquisiteur ou un geôlier. Mon devoir
« est de confesser ce que ma conscience me porte
« à dire : le vôtre n'est pas de sonder et de décou-
« vrir les secrets de mon cœur. Donnez-moi l'abso-
« lution et disputez ensuite avec Luther, avec le
« pape, et avec qui il vous plaira ; mais ne faites pas

1. En 1215, par le 4me concile de Latran, sous Innocent III.

« du sacrement de la pénitence une querelle et un « combat.—Et si le confesseur ne veut pas céder, « alors, continue Luther, je me passerai plutôt de « son absolution. Soyez sans inquiétude : si l'homme « ne vous absout pas, Dieu vous absoudra. Réjouis- « sez-vous de ce que vous êtes absous de Dieu « même, et présentez-vous sans crainte au sacre- « ment de l'autel. Le prêtre rendra compte au ju- « gement dernier, de l'absolution qu'il vous aura « refusée. Ils peuvent bien nous refuser le sacrement, « mais ils ne peuvent pas nous priver de la force et « de la grâce que Dieu y a attachées. Ce n'est ni dans « leur volonté ni dans leur pouvoir, mais dans notre « foi, que Dieu a placé le salut. Laissez là sacrement, « autel, prêtre, église; la parole de Dieu condam- « née dans la bulle est plus que toutes ces choses. « L'âme peut se passer du sacrement, mais elle ne « peut vivre sans la parole. Christ, le véritable évê- « que, se chargera de vous nourrir spirituellement [1]. »

Ainsi la voix de Luther pénétrait dans les familles et dans les consciences alarmées, pour leur communiquer le courage et la foi. Mais ce n'était pas assez pour lui de se défendre; il sentait qu'il devait attaquer et porter coup après coup. Un théologien romain, Ambroise Catharin, avait écrit contre lui. « Je remuerai la bile de cette bête italienne [2], » dit Luther. Il tint parole. Dans sa réponse il prouva, par les révélations de Daniel et de saint Jean, par

1. Und wird dich der rechte Bischoff Christus selber speisen.... (L. Opp. LXVII, p. 565.)

2. Italicæ bestiæ bilem movebo. (L. Epp. I, p. 570)

les épîtres de saint Paul, de saint Pierre et de saint Jude, que le règne de l'Antechrist, prédit et décrit dans la Bible, était la papauté. « Je sais pour cer-« tain, dit-il en terminant, que notre Seigneur Jé-« sus-Christ vit et règne. Fort de cette assurance, « je ne craindrais pas plusieurs milliers de papes. « Que Dieu nous visite enfin selon sa puissance in-« finie, et fasse luire le jour de l'avénement glo-« rieux de son Fils, dans lequel il détruira le mé-« chant. Et que tout le peuple dise : Amen [1] ! »

Et tout le peuple disait : Amen. Un saint effroi s'emparait des âmes. C'était l'Antechrist qu'on voyait assis sur le trône pontifical. Cette idée nouvelle, qui empruntait une grande force des descriptions des prophètes, lancée par Luther au milieu de son siècle, porta à Rome le coup le plus terrible. La foi à la parole divine remplaçait celle que l'Église avait seule obtenue jusqu'alors; et la puissance du pape, longtemps l'objet des adorations du peuple, était devenue celui de sa haine et de sa terreur.

L'Allemagne répondait à la bulle du pape en entourant Luther de ses acclamations. La peste était dans Wittemberg, et cependant on voyait chaque jour arriver de nouveaux étudiants, et quatre à six cents disciples étaient assis habituellement dans les salles académiques, aux pieds de Luther et de Mélanchton. L'église du couvent et l'église de la ville étaient trop petites pour la foule avide des paroles du Réformateur. Le prieur des Augustins

1. Ostendat illum diem adventus gloriæ Filii sui, quo destruatur iniquus iste. (L. Opp. lat. II, p. 162.)

tremblait de voir ces deux temples s'écrouler sous le poids des auditeurs [1]. Mais ce mouvement des esprits n'était pas renfermé dans les murs de Wittemberg; il parcourait l'Allemagne. Des princes, des seigneurs, des savants écrivaient de tous côtés à Luther des lettres pleines de consolation et de foi. Le docteur en montra plus de trente au chapelain [2].

Le margrave de Brandebourg arriva un jour à Wittemberg avec plusieurs autres princes pour visiter Luther. « Ils ont voulu voir l'homme [3], » dit celui-ci. En effet, tous voulaient *voir l'homme* dont la parole remuait les peuples et faisait chanceler sur son trône le pontife de l'Occident.

L'enthousiasme des amis de Luther augmentait de jour en jour. « O folie inouïe d'Emser, s'écriait « Mélanchton, qu'il ait osé se mesurer avec notre « Hercule, méconnaissant le doigt de Dieu dans les « actions de Luther [4], comme le roi des Égyptiens « le méconnut dans celles de Moïse. » Le doux Mélanchton trouvait des paroles puissantes pour exciter ceux qui lui paraissaient faire des pas rétrogrades ou demeurer stationnaires. « Luther « s'est levé pour la vérité, » écrivait-il à Jean Hesse, « et pourtant tu gardes le silence!.... Il respire

1. Es möchte noch gar die Kirche und Capelle um der Menge willen einfallen. (Spalatin in Seckend, p. 295.)

2. Mehr als 30 Briefe von Fürsten.... (Ibid.)

3. Videre enim hominem voluerunt. (L. Epp. I, p. 544, 16 janvier 1521.)

4. ...Dei digitum esse, quæ a Martino fiant. (Corp. Ref. I, p. 282.)

« encore, il prospère encore, bien que Léon s'indi-
« gne et frémisse. Souviens-toi qu'il est impossible
« que l'impiété romaine donne son approbation à
« l'Évangile[1]. Comment manquerait-il à ce siècle
« malheureux des Judas, des Caïphe, des Pilate,
« des Hérode? Arme-toi donc contre de tels adver-
« saires, de la puissance de la parole de Dieu. »

Il y avait plus : des satires mordantes, dirigées contre les principaux ultramontains, circulaient dans les provinces de l'Empire. Ulric de Hutten était infatigable. Il écrivait à Luther, aux légats, aux hommes les plus considérés de l'Allemagne : « Je « te le dis et je te le dis encore, ô Marinus, » disait-il au légat Carracioli dans une de ses publications, « les ténèbres dont vous aviez enveloppé nos yeux « sont dissipées, l'Évangile est prêché, la vérité est « annoncée, les niaiseries de Rome sont couvertes « de mépris, vos ordonnances languissent et meu- « rent, la liberté commence[2]... »

Ne se contentant pas de la prose, Hutten recourait aussi aux vers. Il publiait ses *Cris sur l'incendie de Luther*[3]. En appelant à Christ, il le conjurait

1. Non posse Evangelium romanæ impietati probari.... (Ibid. 280.)

2. Ablata illa est a vobis inducta olim nostris oculis caligo, prædicatur Evangelium....Spes est libertatis.... (Ulrich ab Hutten Eques Mar. Carrac. L. Opp. lat. II, p. 176.)

3. ...Quo tu oculos, pie Christe, tuos, frontisque severæ
Tende supercilium, teque esse ostende neganti.
Qui te contemnunt igitur, mediumque tonanti
Ostendunt digitum, tandem iis te ostende potentem.
Te videat ferus ille Leo, te tota malorum
Sentiat inluvies, scelerataque Roma tremiscat,

de consumer du feu de ses regards ceux qui osaient méconnaître sa puissance. Mais Hutten ne voulait pas s'en tenir à de simples paroles; il était impatient de faire intervenir son épée dans la lutte. Luther s'opposa à ses projets insensés : « Je ne veux « pas, dit-il, que l'on combatte pour l'Évangile « par la violence et par le courage. Je l'ai écrit à « Hutten [1]. »

Le célèbre peintre Lucas Cranach publia sous le titre de *Passion du Christ et de l'Antechrist* des gravures qui représentaient d'un côté la gloire et la magnificence du pape, et de l'autre l'humiliation et les souffrances du Rédempteur. Luther en composa les inscriptions. Ces gravures produisirent un effet inouï. Le peuple se détachait d'une Église qui paraissait en tout point si opposée à l'esprit de son fondateur. « Cet ouvrage, dit Luther, « est excellent pour les laïques [2]. »

Plusieurs employaient contre la papauté des armes peu en rapport avec la sainteté de la vie chrétienne. Emser avait répondu à l'ouvrage de Luther intitulé : *Au bouc de Leipzig*, par un écrit qui avait pour titre : *Au taureau de Wittemberg;* le nom n'était pas mal trouvé. Mais à Magdebourg, on pendit le livre d'Emser à la potence, avec cette

Itorem scelerum discant te vivere saltem,
Qui regnare negant.....
(In Incendium Lutheranum Exclamatio Ulrichi Hutteni Equitis, Ibid.)

1. Nollem vi et cæde pro Evangelio certari; ita scripsi ad hominem. (L. Epp. I, p. 543.)

2. Bonus et pro laïcis liber. (L. Epp., I, p. 571.)

inscription : « Ce livre est digne d'un tel lieu, » et l'on plaça une verge à côté, pour indiquer la punition que méritait son auteur [1]. A Doeblin, on écrivit sous la bulle du pape, pour se moquer de l'impuissance de ses foudres : « Le nid est ici ; « mais les oiseaux s'en sont envolés [2]. »

A Wittemberg, profitant des jours du carnaval, les étudiants revêtirent l'un d'eux d'un costume semblable à celui du pape et le promenèrent dans les rues de la ville avec pompe, mais d'une manière un peu trop folâtre, dit Luther [3]. Arrivés sur la grande place, ils s'approchèrent de la rivière, et quelques-uns, feignant une subite attaque, parurent vouloir jeter le pape à l'eau. Mais le pontife, peu désireux de ce bain-là, prit la fuite ; ses cardinaux, ses évêques et ses familiers firent de même, se dispersant dans tous les quartiers de la ville ; et les étudiants de les poursuivre par les rues : il n'y avait pas un coin de Wittemberg où quelque dignitaire romain ne s'enfuît devant les cris et les ris de la population ameutée [4]. « L'en« nemi de Christ, dit Luther, qui se joue et des « rois et de Christ lui-même, mérite bien que l'on « se joue ainsi de lui. » Erreur, selon nous : la vérité est trop belle pour la faire descendre dans la

1. In publico infamiæ loco affixus. (Ibid. p. 560.)

2. Das Nest ist hie, die Vögel sind ausgeflogen. (Ibid. 570.)

3. Nimis ludicre Papam personatum circumvenerunt sublimem et pompaticum....(L. Epp. I, p. 561.)

4. ...Fugitivum cum Cardinalibus, Episcopis, familiisque suis, in diversas partes oppidi disperserunt et insecuti sunt... (Ibid. 17 février 1521.)

boue. Elle doit combattre sans l'auxiliaire des chansons, des caricatures et des scènes de carnaval. Peut-être que sans ces démonstrations populaires, ses succès seront moins apparents; mais ils seront plus purs, et par conséquent plus durables.

Cependant, tout n'était pas enivrement et triomphe pour le Réformateur. Derrière ce char où le traînait son peuple ému, transporté d'admiration, ne manqua pas de se trouver l'esclave chargé de lui rappeler sa misère. Quelques-uns de ses amis semblaient disposés à rebrousser chemin. Staupitz, qu'il nommait son père, paraissait ébranlé. Le pape l'avait accusé, et Staupitz s'était déclaré prêt à se soumettre au jugement de Sa Sainteté. « Je crains, lui dit Luther, qu'en accep-
« tant le pape pour juge, vous ne paraissiez me
« rejeter moi et les doctrines que j'ai soutenues.
« Si Christ vous aime, il vous contraindra à rétrac-
« ter votre lettre. Christ est condamné, dépouillé,
« blasphémé; c'est le temps, non de craindre, mais
« d'élever la voix [1]. C'est pourquoi, tandis que vous
« m'exhortez à l'humilité, je vous exhorte à la fierté;
« car vous avez trop d'humilité, de même que moi
« j'ai trop d'orgueil. On m'appellera orgueilleux,
« avare, adultère, homicide, antipape, homme cou-
« pable de tous les crimes.... N'importe! pourvu
« qu'on ne puisse pas me reprocher d'avoir gardé
« un silence impie au moment où le Seigneur disait

1. Non enim hic tempus timendi sed clamandi... (L. Epp. I, p. 557.)

« avec douleur : *Je regarde à ma droite, et il n'y « a personne qui me reconnaisse.* » (Psaume 142.) « La parole de Christ est une parole, non de paix, « mais d'épée. Si vous ne voulez pas suivre Christ, « moi je marcherai seul, je m'avancerai seul, et « j'emporterai la place [1]. »

Ainsi Luther, comme un général d'armée, embrassait tout le champ de bataille; et tandis que sa voix poussait dans la mêlée de nouveaux soldats, il découvrait ceux des siens qui paraissaient faibles, et les rappelait à la ligne du devoir. Partout ses exhortations se faisaient entendre. Ses lettres se succédaient rapidement. Trois presses étaient sans cesse occupées à multiplier ses écrits [2]. Ses paroles couraient au milieu du peuple, affermissaient dans les confessionnaux les consciences effrayées, relevaient dans les couvents les âmes prêtes à céder, et maintenaient les droits de la vérité dans les palais des princes.

« Au milieu des tempêtes qui m'assaillent, écri« vait-il à l'Électeur, j'espérais toujours trouver « une fois la paix. Mais je vois maintenant que ce « n'était là qu'une pensée d'homme. De jour en « jour l'onde se soulève, et déjà l'Océan m'entoure « tout entier. La tempête se déchaîne avec un ef« froyable fracas [3]. Je saisis d'une main le glaive « des batailles, et de l'autre j'édifie les murs de

1. Quod si tu non vis sequi, sine me ire et rapi.... (Ibid. p. 558.)

2. Cum tria prela solus ego occupare cogar. (Ibid.)

3. Videns rem tumultuosissimo tumultu tumultuantem. (Ibid. 546.)

« Sion[1] ». Ses anciens liens sont rompus : la main qui a lancé contre lui les foudres de l'excommunication, les a brisés. « Excommunié par la bulle, dit-il, « je suis délié de l'autorité du pape et des lois mo« nastiques. J'embrasse avec joie cette délivrance. « Mais je ne quitte ni l'habit de l'ordre, ni le cou« vent[2]. » Et cependant, au milieu de toute cette agitation, il ne perd pas de vue les dangers auxquels cette lutte expose son âme. Il sent la nécessité de veiller sur lui-même. « Tu fais bien de prier pour « moi, » écrit-il à Pellican, qui demeurait à Bâle. « Je ne puis me livrer suffisamment à de saints « exercices, la vie m'est une croix. Tu fais bien de « m'exhorter à la modestie : j'en sens le besoin; « mais je ne suis pas maître de moi-même; je ne « sais quel esprit m'emporte. Je ne veux de mal à « personne[3]; mais mes ennemis me pressent avec « une telle fureur, que je ne prends pas assez garde « aux séductions de Satan. Prie donc pour moi.... »

Ainsi et le Réformateur et la Réformation couraient vers le but auquel Dieu les appelait. L'ébranlement se communiquait. Les hommes qui paraissaient devoir être les plus fidèles à la hiérarchie commençaient à s'émouvoir. « Ceux-là mêmes, » dit Eck assez ingénument, « qui tiennent du pape « les meilleurs bénéfices et les plus riches cano-

1. Una manu gladium apprehendens et altera murum ædificaturus. (Ibid. p. 565.)

2. Ab ordinis et Papæ legibus solutus . . . . quod gaudeo et amplector. (Ibid. p. 568.)

3. . . . . Compos mei non sum, rapior nescio quo spiritu, cum nemini me male velle conscius sim. . . . (Ibid. 555.)

« nicats, demeurent muets comme des poissons. « Plusieurs d'entre eux exaltent même Luther comme « un homme rempli de l'esprit de Dieu, et appellent les « défenseurs du pape des sophistes et des flatteurs [1]. » L'Église, en apparence pleine de force, soutenue par les trésors, les puissances, les armées du monde, mais en réalité amaigrie, affaiblie, sans amour de Dieu, sans vie chrétienne, sans enthousiasme pour la vérité, se trouvait en présence d'hommes simples, mais courageux, et qui, sachant que Dieu est avec ceux qui combattent pour sa Parole, ne doutaient point de la victoire. On a vu de tout temps quelle est la puissance d'une idée pour pénétrer les masses, pour soulever les nations et entraîner, s'il le faut, des milliers d'hommes sur le champ de bataille et à la mort. Mais si une idée humaine a une telle force, quel pouvoir n'aura pas une idée descendue du ciel, quand Dieu lui ouvre la porte des cœurs? Le monde n'a pas vu souvent à l'œuvre une telle puissance; il l'a vu cependant aux premiers jours du christianisme, à ceux de la Réformation, et il le verra en des jours futurs. Des hommes qui dédaignaient les richesses et les grandeurs du monde, qui se contentaient d'une vie de peine et de pauvreté, commençaient à s'émouvoir pour ce qu'il y a de plus saint sur la terre, la doctrine de la foi, de la grâce. Tous les éléments religieux entraient en fermentation dans la société ébranlée; et le feu de l'enthousiasme portait les âmes à s'élancer avec courage dans cette vie nouvelle, dans cette

1. Reynald. Epist. J. Eckii ad cardinal. Contarenum.

époque de renouvellement, qui venait de s'ouvrir avec tant de grandeur et où la Providence précipitait les peuples.

LIVRE VII.

LA DIÈTE DE WORMS.

1521. (JANVIER—MAI.)

La Réformation, commencée par les luttes d'une âme humble, dans une cellule d'un couvent d'Erfurt, n'avait cessé de grandir. Un homme obscur, portant en sa main la Parole de vie, s'était tenu debout en présence des grandeurs du monde, et elles avaient chancelé. Il avait opposé cette Parole, d'abord à Tezel et à sa nombreuse armée; et ces vendeurs avides, après quelques instants de lutte, s'étaient enfuis : ensuite, au légat de Rome, à Augsbourg; et le légat, interdit, avait laissé échapper sa proie : plus tard, aux champions de la science dans les salles de Leipzig; et les théologiens étonnés avaient vu les armes du syllogisme se briser en leurs mains : enfin il l'avait opposée au pape, quand celui-ci, troublé dans son sommeil, s'était levé sur son trône pour foudroyer le moine importun; et cette Parole avait paralysé toute la puissance du chef de la chrétienté. Il lui restait une dernière lutte à soutenir. Elle devait triompher de l'empe-

reur d'Occident, des rois et des princes de la terre; et alors, victorieuse de toutes les grandeurs du monde, s'élever dans l'Église et y régner comme la Parole même de Dieu.

Une diète solennelle allait s'ouvrir : c'était la première assemblée de l'Empire que devait présider le jeune Charles. Nuremberg, où elle eût dû se tenir, en vertu de la bulle d'or, étant désolée par la peste, c'est à Worms qu'on l'avait convoquée pour le 6 janvier 1521 [1]. Jamais tant de princes ne s'étaient trouvés à la diète; chacun avait voulu assister à ce premier acte du gouvernement du jeune Empereur; chacun se plaisait à étaler sa puissance. Le jeune landgrave Philippe de Hesse, entre autres, qui devait plus tard jouer un si grand rôle dans la Réformation, arriva à Worms, au milieu de janvier, avec six cents cavaliers, parmi lesquels se trouvaient des hommes célèbres par leur vaillance.

Cependant un plus puissant motif portait les électeurs, les ducs, les archevêques, les landgraves, les margraves, les comtes, les évêques, les barons et les seigneurs de l'Empire, ainsi que les députés des villes et les ambassadeurs des rois de la chrétienté, à couvrir en ce moment de leurs brillants cortéges les chemins qui conduisaient à Worms. On avait annoncé qu'on s'occuperait en diète de la nomination d'un conseil de régence, pour gouverner l'Empire pendant les absences de Charles, de la juridiction de la chambre impériale, et d'autres questions graves; mais l'attention pu-

1. Sleidan, tome I, p. 80.

blique se portait surtout sur une autre affaire, que l'Empereur avait aussi mentionnée dans sa lettre de convocation; c'était celle de la Réformation. Les grands intérêts de la politique pâlissaient devant la cause du moine de Wittemberg. C'était d'elle principalement que s'entretenaient les nobles personnages qui arrivaient à Worms.

Tout annonçait que la diète serait difficile et orageuse. Charles, si jeune alors, n'avait pas encore adopté une marche bien arrêtée; l'habile et actif Chièvres, son gouverneur et son premier ministre, mourut à Worms; de nombreuses ambitions étaient en présence; beaucoup de passions se heurtaient; les Espagnols et les Belges cherchaient à l'envi à s'insinuer dans les conseils du jeune prince; les Nonces multipliaient leurs intrigues, les princes de l'Allemagne parlaient avec courage. On pouvait prévoir une lutte où les sourdes menées des partis joueraient le principal rôle [1].

Que fera Charles, placé entre le Nonce du pape et l'Électeur auquel il doit sa couronne? Comment ne pas mécontenter Aléandre ou Frédéric? Le premier sollicitait l'Empereur de faire exécuter la bulle du pape, et le second le suppliait de ne rien entreprendre contre le moine, sans l'avoir entendu. Voulant satisfaire ces deux partis opposés, le jeune prince, pendant un séjour à Oppenheim, avait écrit à l'Électeur d'amener Luther à la diète, en l'assurant qu'on ne commettrait à son égard aucune injustice,

1. Es gieng aber auf diesem Reichstag gar schlüpferig zu... (Seckend, p. 326.)

qu'on n'userait envers lui d'aucune violence, et que des hommes savants y conféreraient avec lui.

Cette lettre de Charles, accompagnée de lettres de Chièvres et du comte de Nassau, jeta l'Électeur dans une grande perplexité. A chaque instant, l'alliance du pape pouvait devenir nécessaire au jeune et ambitieux Empereur, et alors c'en était fait de Luther. Si Frédéric conduit à Worms le Réformateur, c'est peut-être à l'échafaud qu'il le mène. Et pourtant, les ordres de Charles sont précis. L'Électeur ordonna à Spalatin de communiquer à Luther les lettres qu'il avait reçues. « Les adversaires, « lui dit le chapelain, mettent tout en œuvre pour « hâter cette affaire [1]. »

Les amis de Luther tremblèrent, mais lui ne trembla pas. Sa santé était alors très-faible; n'importe! « Si je ne puis aller à Worms en santé, ré« pondit-il à l'Électeur, je m'y ferai porter malade. « Car si l'Empereur m'appelle, je ne puis douter « que ce ne soit l'appel de Dieu même. S'ils veulent « employer contre moi la violence, comme cela est « vraisemblable (car ce n'est certes pas pour s'ins« truire qu'ils me font comparaître), je remets la « chose entre les mains du Seigneur. Il vit et règne « encore, celui qui conserva les trois jeunes hom« mes dans la fournaise. S'il ne veut pas me sauver, « c'est peu de chose que ma vie. Empêchons seu« lement que l'Évangile ne soit exposé aux raille« ries des impies, et répandons pour lui notre sang,

1. Adversarios omnia moliri ad maturandum id negotii (L. Epp. I, p. 534.)

« de peur qu'ils ne triomphent. Sera-ce ma vie ou « ma mort qui contribuera le plus au salut de « tous? Ce n'est pas à nous à le décider. Prions « Dieu seulement que notre jeune Empereur ne « commence pas son règne en trempant ses mains « dans mon sang. J'aimerais mieux périr par le « glaive des Romains. Vous savez les châtiments « dont fut frappé l'Empereur Sigismond après le « meurtre de Jean Hüss. Attendez tout de moi... « sauf la fuite et la rétractation[1]. Fuir, je ne puis, « et me rétracter, moins encore. »

Avant de recevoir cette lettre de Luther, l'Électeur avait déjà pris une résolution. Ce prince, qui avançait dans la connaissance de l'Évangile, mettait alors plus de décision dans sa marche. Il comprenait que la conférence de Worms ne pouvait avoir une heureuse issue. « Il me paraît difficile, » écrivit-il à Charles-Quint, « d'amener Luther à Worms « avec moi; déchargez-moi de ce souci. Au reste, « je n'ai jamais voulu prendre sa doctrine sous ma « protection, mais seulement empêcher qu'on ne « le condamnât sans l'entendre. Les légats, sans « attendre vos ordres, se sont laissés aller à une « démarche déshonorante pour Luther et pour moi, « et je crains fort qu'ils n'aient ainsi entraîné Lu« ther à un acte imprudent, qui, s'il paraissait à « la diète, pourrait l'exposer à de grands dangers. » C'était au bûcher qui avait consumé la bulle du pape que l'Électeur faisait allusion.

Mais déjà le bruit de l'arrivée de Luther s'était

1. Omnia de me præsumas præter fugam et palinodiam. (Ibid. 536.)

répandu à Worms. Les hommes avides de nouveauté s'en réjouissaient; les courtisans de l'Empereur s'en effrayaient; mais nul ne s'en indigna comme le légat du pape. Aléandre avait pu voir sur la route, à quel point l'Évangile annoncé par Luther avait retenti dans toutes les classes de la société. Les lettrés, les jurisconsultes, les nobles, le bas clergé, les ordres réguliers, le peuple, étaient gagnés à la Réformation [1]. Ces amis de la nouvelle doctrine marchaient la tête levée; leur parole était hardie; une invincible terreur glaçait les partisans de Rome. La papauté était encore debout, mais ses soutiens chancelaient; c'est que leurs oreilles discernaient déjà un bruit de ruine, semblable à ce sourd craquement qui se fait entendre au moment où des montagnes vont s'écrouler [2]. Aléandre, pendant son voyage à Worms, était souvent hors de lui. S'agissait-il de faire un repas, de coucher quelque part, ni lettrés, ni nobles, ni prêtres, même parmi les amis supposés du pape, n'osaient le recevoir; et le superbe Nonce était obligé de chercher un asile dans des hôtelleries du dernier rang [3]. Aléandre, effrayé, ne doutait pas que sa tête ne courût de grands périls. Ce fut ainsi qu'il arriva à Worms, et à son fanatisme romain se joignit dès

1. Multitudo...turba pauperum nobilium...grammatici, causidici... inferiores ecclesiastici...factio multorum regularium....(Pallavicini I, p. 93.)

2. Hæ omnes conditiones petulanter grassantium.... metum cuilibet incutiebant. (Pallavicini I, p. 93.)

3. Neminem nactus qui auderet ipsum excipere, ad vilia, sordidaque hospitia ægre divertit. (Ibid.)

lors le sentiment des injures personnelles qu'il avait reçues. Il mit aussitôt tout en œuvre pour prévenir l'audacieuse comparution du redoutable Luther. « Ne serait-ce pas un scandale, dit-il, que de voir « des laïques soumettre à un nouvel examen une « cause que le pape a déjà condamnée? » Rien n'épouvante un courtisan de Rome comme un examen; et encore celui-ci aurait-il lieu en Allemagne, et non à Rome; quelle humiliation! quand même la condamnation de Luther serait unanimement prononcée; mais l'issue même ne paraissait pas certaine. Cette puissante parole de Luther, qui a déjà fait tant de ravages, n'entraînera-t-elle pas dans une inévitable ruine beaucoup de princes et de seigneurs? Aléandre insista auprès de Charles; il supplia, il menaça, il parla en nonce du chef de l'Église [1]. Charles se rendit, et écrivit à l'Électeur que le temps accordé à Luther étant déjà écoulé, ce moine se trouvait sous l'excommunication du pape, en sorte que, s'il ne voulait point rétracter ses écrits, Frédéric devrait le laisser à Wittemberg. Mais déjà ce prince avait quitté la Saxe sans Luther. « Je sup« plie le Seigneur, » avait dit Mélanchton, en le voyant partir, « d'être favorable à notre Électeur. « C'est sur lui que reposent nos espérances pour « la restauration de la chrétienté. Ses ennemis « osent tout, καὶ πάντα λίθον κινησομένους [2]; mais Dieu « dissipera le conseil d'Ahithophel. Quant à nous,

1. Legati romani nolunt ut audiatur homo hæreticus. Minantur multa. (Zw. Epp., p. 157.)

2. Et il n'y a pas une pierre qu'ils ne remuent. (Corp. Ref. I, p. 279. 24 janvier.)

« soutenons notre part du combat, par nos en-« seignements et par nos prières. » Luther s'affligea vivement qu'on lui défendît de comparaître à Worms [1].

Ce n'était pas assez pour Aléandre que Luther ne vînt point à Worms; il voulait sa condamnation. Il revenait sans cesse à la charge auprès des princes, des prélats, des divers membres de la Diète; il accusait le moine Augustin, non-seulement de désobéissance et d'hérésie, mais encore de sédition, de rébellion, d'impiété et de blasphème. Mais l'accent même de sa voix décelait les passions dont il était animé. « C'est la haine, c'est l'amour de la « vengeance qui l'excitent, disait-on, plutôt que le « zèle et la piété [2]; » et quelque fréquents, quelque véhéments que fussent ses discours, il ne gagnait personne [3]. Quelques-uns lui faisaient remarquer que la bulle du pape n'avait condamné Luther que conditionnellement; d'autres ne cachaient pas entièrement la joie que leur faisait éprouver l'humiliation de l'orgueil romain. Les ministres de l'Empereur d'un côté, les électeurs ecclésiastiques de l'autre, affectaient une grande froideur : ceux-là, afin que le pape sentît davantage le besoin de se liguer avec leur maître; ceux-ci, afin que le pontife

1. Cum dolore legi novissimas Caroli litteras. (L. Epp. I, p. 542.)

2. Magis invidia et vindictæ libidine quam zelo pietatis. (Historia Johannis Cochlœi, de actis et scriptis Martini Lutheri. *Parisiis*, 1565, p. 27 verso. Cochlœus fut toute sa vie un des plus grands ennemis de Luther. Nous le verrons bientôt paraître.)

3. Vehementibus suis orationibus parum promovit. (Ibid.)

achetât plus cher leur faveur. Le sentiment de l'innocence de Luther dominait l'assemblée ; et Aléandre ne pouvait contenir son indignation.

Mais la froideur de la Diète impatientait le légat moins encore que la froideur de Rome. Rome, qui avait eu tant de peine à prendre au sérieux la querelle de « l'Allemand ivre, » ne s'imaginait pas qu'une bulle du souverain pontife ne pût suffire à le rendre humble et soumis. Elle avait repris toute sa sécurité [1], et n'envoyait plus ni bulle ni bourses. Or, comment, sans argent, venir à bout d'une telle affaire [2] ? Il faut réveiller Rome. Aléandre pousse un cri d'alarme. « L'Allemagne, » écrit-il au cardinal de Médicis, « se détache de Rome ; les « princes se détachent du pape... Encore quelques « délais, encore quelques ménagements, et plus « d'espérance. De l'argent ! de l'argent ! ou l'Alle- « magne est perdue [3]. »

A ce cri Rome s'éveille ; les serviteurs de la papauté, sortis de leur torpeur, forgent en toute hâte au Vatican leurs foudres redoutés. Le pape lance une bulle nouvelle [4] ; et l'excommunication, dont jusqu'alors on avait seulement menacé le docteur hérétique, est décidément prononcée contre lui et contre tous ses adhérents. Rome, en rompant elle-même le dernier fil qui le rattachait encore à son

1. Negligens quædam securitas Romam pervaserat. (Pallavicini, I, p. 94.)

2. Nec pecunia ad varios pro eadem sumptus. (Ibid.)

3. Periculum denique amittendæ Germaniæ ex parcimonia monetæ cujusdam. (Ibid.)

4. Decet romanum Pontificem, etc. (Roman. Bullarium.)

église, augmenta la liberté de Luther et par là même sa force. Foudroyé par le pape, il se réfugia avec un nouvel amour vers Jésus-Christ. Rejeté du temple extérieur, il sentit davantage qu'il était lui-même un temple dans lequel Dieu habitait.

« C'est une grande gloire, disait-il, que nous « pécheurs, en croyant en Christ, et en mangeant « sa chair, nous l'ayons en nous avec toute sa force, « sa puissance, sa sagesse, sa justice, selon qu'il est « écrit : *Celui qui croit en moi, en lui je demeure.* « Demeure admirable ! merveilleux tabernacle, bien « supérieur à celui de Moïse et tout orné au dedans, « d'une manière magnifique, de tapis superbes, de « voiles de pourpre et de meubles d'or, tandis qu'au « dehors, comme sur le tabernacle que Dieu or- « donna de construire au désert de Sinaï, on n'a- « perçoit qu'une apparence grossière de peaux de « béliers ou de poils de chèvres [1]. Souvent les chré- « tiens bronchent, et, à ne les voir qu'extérieure- « ment, ils ne semblent que faiblesse et opprobre. « Mais n'importe ! au dedans de cette infirmité et « de cette folie, habite secrètement une puissance « que le monde ne peut connaître, et qui pourtant « surmonte le monde ; car Christ demeure en eux. « J'ai vu quelquefois des chrétiens qui marchaient en « clochant et dans une grande faiblesse ; mais quand « venait l'heure de combattre ou de comparaître à « la barre du monde, Christ s'agitait soudainement « en eux, et ils devenaient si forts et si résolus, que « le Diable effrayé s'enfuyait à leur vue [2]. »

1. Exode, XXVI, 7, 14.

2. So regete sich der Christus, dass sie so fest wurden, dass

Une telle heure allait bientôt sonner pour Luther, et Christ, dans la communion duquel il demeurait, ne devait pas lui manquer. En attendant, Rome le rejetait avec violence. Le Réformateur et tous ses partisans étaient maudits, quels que fussent leur rang et leur pouvoir, et dépossédés, ainsi que leurs descendants, de tous leurs honneurs et de tous leurs biens. Tout chrétien fidèle, auquel est cher le salut de son âme, doit fuir à la vue de cette tourbe maudite. Partout où l'hérésie s'est introduite, les prêtres doivent, les dimanches et les jours de fête, à l'heure où le peuple remplit les églises, publier solennellement l'excommunication. On enlèvera les vases et les ornements de l'autel; on déposera la croix par terre; douze prêtres, tenant des torches à la main, les allumeront, puis les jetteront à terre avec violence, et les éteindront en les foulant aux pieds; alors l'évêque publiera la condamnation de ces impies; toutes les cloches retentiront; l'évêque et les prêtres proféreront des anathèmes et des malédictions, et on prêchera avec hardiesse contre Luther et contre ses adhérents.

Il y avait vingt-deux jours que l'excommunication avait été publiée à Rome, et elle n'était peut-être pas connue en Allemagne, quand Luther, apprenant qu'on parlait de nouveau de l'appeler à Worms, écrivit à l'Électeur une lettre rédigée de manière que Frédéric pût la montrer à la Diète. Luther voulait corriger les idées fausses des princes, et

der Teufel fliehen musste. (L. Opp. t. IX, p. 613, sur Jean VI, v. 56.)

exposer franchement à cet auguste tribunal la nature véritable d'une cause si méconnue. « Je me ré-
« jouis de tout mon cœur, Sérénissime Seigneur,
« dit-il, de ce que Sa Majesté impériale veut appe-
« ler devant elle cette affaire. J'en prends à témoin
« Jésus-Christ, c'est la cause de la nation germa-
« nique, de l'église catholique, du monde chrétien,
« de Dieu même..... et non d'un seul homme et
« surtout d'un homme tel que moi [1]. Je suis prêt à
« me rendre à Worms, pourvu qu'on me donne un
« sauf-conduit et des juges savants, pieux et im-
« partiaux. Je suis prêt à répondre..... car ce n'est
« pas par un esprit téméraire, ou pour en retirer
« quelque profit, que j'ai enseigné la doctrine qu'on
« me reproche : c'est pour obéir à ma conscience
« et à mon serment de docteur de la sainte Écri-
« ture : c'est pour la gloire de Dieu, pour le salut
« de l'Église chrétienne, pour le bien de la nation
« allemande, pour l'extirpation de tant de supers-
« titions, d'abus, de maux, d'opprobre, de tyrannie,
« de blasphèmes et d'impiétés. »

Cette déclaration, faite dans un moment si solennel pour Luther, mérite qu'on y fasse attention. Voilà les motifs qui le firent agir, et les intimes ressorts qui amenèrent la rénovation de la société chrétienne. C'est autre chose que la jalousie d'un moine, ou que le désir de se marier.

Mais tout cela importait peu aux politiques. L'al-

1. Causam, quæ, Christo teste, Dei, christiani orbis, ecclesiæ catholicæ, et totius germanicæ nationis, et non unius et privati est hominis.... (L. Epp. I, p. 551.)

liance du pape devenait toujours plus nécessaire aux projets de Charles. Placé entre le pape et l'Électeur, il eût voulu ou détacher Frédéric de Luther, ou satisfaire le pape sans blesser Frédéric. Mais comment s'y prendre? Plusieurs de ceux qui l'entouraient, montraient, dans l'affaire du moine Augustin, cette froideur dédaigneuse que des politiques affectent d'ordinaire quand il s'agit de religion. « Rejetons les partis extrêmes, disaient-« ils. Enlaçons Luther par des négociations, et ré-« duisons-le au silence en lui cédant quelque chose. « Étouffer, et non attiser, voilà la vraie politique. « Si le moine se prend au filet, nous sommes vain-« queurs! En acceptant une transaction, il se sera « interdit et perdu lui-même. On décrétera pour « l'apparence quelques réformes extérieures; l'Élec-« teur sera satisfait; le pape sera gagné; et les cho-« ses reprendront leur cours ordinaire. »

Tel est le projet que formèrent les intimes de l'Empereur. Les docteurs de Wittemberg paraissent avoir deviné cette politique nouvelle. « Ils essaient « en cachette de gagner les esprits, dit Mélanchton, « et travaillent dans les ténèbres [1]. » Le confesseur de Charles-Quint, Jean Glapion, homme considéré, courtisan habile, moine plein de finesse, se chargea de l'exécution du projet. Glapion possédait toute la confiance de Charles, et ce prince, suivant en cela les mœurs espagnoles, lui remettait presque entièrement le soin des affaires qui se rap-

1. Clanculum tentent et experiantur....(Corp. Reform. I, p. 281, 3 février.)

portaient à la religion. Dès que Charles eut été nommé empereur, Léon X s'était empressé de gagner Glapion par des faveurs auxquelles le confesseur avait été très-sensible [1]. Il ne pouvait mieux répondre aux grâces du Pontife, qu'en réduisant l'hérésie au silence, et il se mit à l'œuvre [2].

Parmi les conseillers de l'Électeur se trouvait le chancelier Grégoire Bruck, ou Pontanus, homme plein de lumières, de décision, de courage, qui en savait plus en théologie que tous les docteurs, et dont la sagesse pouvait tenir tête à la ruse combinée de tous les moines de la cour de Charles-Quint. Glapion, connaissant l'influence du chancelier, lui demanda un entretien, et s'approchant de lui, comme s'il eût été l'ami du Réformateur : « Je « fus rempli de joie, » lui dit-il avec un air de bienveillance, « quand, en lisant les premiers écrits « de Luther, je reconnus en lui un arbre vigou- « reux, qui avait poussé de beaux rameaux et qui « promettait à l'Église les fruits les plus précieux. « Plusieurs, il est vrai, ont reconnu avant lui les « mêmes choses ; nul, si ce n'est lui, n'a eu le noble « courage de publier sans crainte la vérité. Mais « quand je lus son livre sur *la Captivité de Baby- « lone*, il me sembla qu'on me rouait de coups et « qu'on me brisait de la tête aux pieds. Je ne crois « pas, ajouta le moine rusé, que le frère Martin « s'en déclare l'auteur; je n'y trouve ni son style,

1. Benignis officiis recens a Pontifice delinitus. (Pallavicini, I, p. 90.)

2. Et sane in eo toto negotio singulare probitatis ardorisque specimen dedit. (Ibid.)

« ni sa science... » Après quelque discussion, le confesseur poursuivit : « Introduisez-moi auprès « de l'Électeur, et je lui exposerai en votre présence « les erreurs de Luther. »

Le Chancelier répondit que les occupations de la Diète ne laissaient pas de loisir à Son Altesse, qui d'ailleurs ne se mêlait point de cette affaire. Le moine se vit avec peine débouté de sa demande. « Au reste, lui dit le Chancelier, puisque vous « dites vous-même qu'il n'y a pas de mal sans re- « mède, expliquez-vous. »

Prenant alors un air confidentiel, le Confesseur répondit : « l'Empereur désire ardemment voir un « homme tel que Luther réconcilié avec l'Église; « car ses livres (avant la publication du traité sur « *la Captivité de Babylone*) ont passablement plu « à Sa Majesté[1]... La colère que la bulle causait à « Luther lui a seule sans doute dicté ce dernier « écrit. Qu'il déclare n'avoir point voulu troubler « le repos de l'Église, et les savants de toutes les « nations se rangeront avec lui... Procurez-moi « une audience de Son Altesse. »

Le Chancelier se rendit vers Frédéric. L'Électeur savait bien qu'une rétractation quelconque était impossible : « Dites au Confesseur, répondit-il, que « je ne puis condescendre à sa requête, et continuez « la conférence. »

Glapion reçut ce message avec beaucoup de démonstrations de respect; et se tournant d'un autre

1. Es haben dessen Bücher Ihro Majestät... um etwas gefallen... (Archives de Weymar. Seckend., p. 315.)

côté, il dit : « Que l'Électeur nomme quelques « hommes de confiance pour délibérer sur cette « affaire.

LE CHANCELIER.

« L'Électeur ne prétend point défendre la cause « de Luther.

LE CONFESSEUR.

« Eh bien! vous du moins, traitez-en avec moi... « Jésus-Christ m'est témoin que je fais tout cela « par amour pour l'Église et pour Luther, qui a « ouvert tant de cœurs à la vérité [1]. »

Le Chancelier, ayant refusé d'entreprendre une tâche qui était celle du Réformateur, se disposa à se retirer.

« Restez, » lui dit le moine.

LE CHANCELIER.

« Qu'y a-t-il donc à faire?

LE CONFESSEUR.

« Que Luther nie être l'auteur de la *Captivité de « Babylone.*

LE CHANCELIER.

« Mais la bulle du pape condamne tous ses autres « ouvrages.

LE CONFESSEUR.

« C'est à cause de son opiniâtreté. S'il rétracte « son livre, le pape, dans sa toute-puissance, peut « facilement le remettre en grâce. Quelles espé-

1. Der andern das Hertz zu vielem Guten eröffnet... (Seckend, p. 315.)

« rances ne pouvons-nous pas concevoir, maintenant « que nous avons un si excellent empereur...! » S'apercevant que ces paroles faisaient quelque effet sur le Chancelier, le moine se hâta d'ajouter : « Luther veut toujours argumenter d'après la Bible. « La Bible... elle est comme de la cire, et se laisse « étendre et plier comme l'on veut. Je me fais fort « de trouver dans la Bible des opinions plus étranges « encore que celles de Luther. Il se trompe quand « il change en commandements toutes les paroles « de Jésus-Christ. » Puis, voulant agir aussi par la crainte sur son interlocuteur, il ajouta : « Qu'arri- « verait-il, si aujourd'hui ou demain l'Empereur en « venait aux armes...? Pensez-y. » Il permit alors à Pontanus de se retirer.

Le Confesseur préparait de nouveaux piéges. « Quand on aurait vécu dix ans avec lui, » disait Érasme, « on ne le connaîtrait pas encore. »

« Quel excellent livre, » dit-il au Chancelier, en le revoyant quelques jours après, « que celui de « Luther sur la liberté du chrétien! que de sagesse, « que de talent, que d'esprit! voilà comment écrit « un vrai savant.... Qu'on choisisse de part et « d'autre des hommes irréprochables, et que le « pape et Luther s'en remettent à leur jugement. « Nul doute que, sur plusieurs articles, Luther n'ait « le dessus [1]. J'en parlerai avec l'Empereur lui-même. « Croyez-moi; ce n'est pas de mon chef que je vous « dis ces choses. J'ai dit à l'Empereur que Dieu le « châtierait ainsi que tous les princes, si l'Église,

1. Es sey nicht zu zweifeln dass Lutherus in vielen Artickeln werde den Sieg davon tragen... (Seck., p. 319.)

« qui est l'épouse de Christ, n'était pas lavée de « toutes les taches qui la souillent. J'ai ajouté que « Dieu lui-même avait suscité Luther, et lui avait « ordonné de reprendre vivement les hommes, se « servant de lui comme d'une verge pour punir les « péchés du monde[1]. »

Le Chancelier, entendant ces paroles, qui reproduisent les impressions du temps et qui montrent quelle opinion on avait alors de Luther, même parmi ses adversaires, crut devoir témoigner son étonnement de ce qu'on ne manifestait pas plus d'égards à son maître. « On délibère chaque jour « chez l'Empereur sur cette affaire, » dit-il, « et « l'Électeur n'y est pas invité. Il lui semble étrange « que l'Empereur, qui lui doit quelque reconnais« sance, l'exclue de ses conseils.

Le Confesseur.

« Je n'ai assisté qu'une seule fois à ces délibéra« tions, et j'ai entendu l'Empereur résister aux « sollicitations des nonces. D'ici à cinq ans on aura « vu ce que Charles aura fait pour la réformation « de l'Église. »

« L'Électeur, » répondit Pontanus, « ignore les « intentions de Luther. Qu'on le fasse venir et « qu'on l'entende. »

Le Confesseur répondit en soupirant profondément[2] : « Je prends Dieu à témoin de l'ardent désir

1. Dass Gott diesen Mann gesandt... dass er eine Geissel seye um der Sünden willen. (Weymar. Archiv.—Seck., p. 320.)

2. Glapio that hierauf einen tiefen Seufzer, und rufte Gott zum Zeugen...(Seckend., p. 321.)

« qui m'anime de voir s'accomplir la réformation « de la chrétienté. »

Traîner l'affaire en longueur, fermer en attendant la bouche à Luther, voilà tout ce que se proposait Glapion. En tout cas, que Luther ne vienne pas à Worms. Un mort revenant de l'autre monde, et apparaissant au milieu de la Diète, eût moins effrayé les nonces, les moines et toute l'armée du pape, que la vue du docteur de Wittemberg.

« Combien de jours faut-il pour se rendre de « Wittemberg à Worms? » demanda le moine au Chancelier, en affectant un air indifférent; puis, priant Pontanus de présenter à l'Électeur ses très-humbles salutations, il le quitta.

Telles furent les manœuvres des courtisans. La fermeté de Pontanus les déjoua. Cet homme juste fut comme un roc dans toutes les négociations. Au reste, les moines romains tombaient eux-mêmes dans les piéges qu'ils tendaient à leurs ennemis. « Le chrétien, » disait Luther dans son langage figuré, « est comme l'oiseau que l'on attache près « d'une trappe. Les loups et les renards tournent « autour et s'élancent pour le dévorer; mais ils « tombent dans le trou et périssent, tandis que « l'oiseau timide demeure en vie. C'est ainsi que « les saints anges nous gardent, et que les loups « dévorants, les hypocrites et les persécuteurs ne « peuvent nous faire aucun mal[1]. » Non-seulement les artifices du Confesseur furent inutiles, mais encore ses aveux affermirent Frédéric dans la pen-

1. L. Opp. (W.) XXII, 1655.

sée que Luther avait raison, et que son devoir était de le défendre.

Les cœurs inclinaient toujours plus vers l'Évangile. Un prieur des Dominicains proposa que l'Empereur, les rois de France, d'Espagne, d'Angleterre, de Portugal, de Hongrie et de Pologne, le pape et les Électeurs, nommassent des représentants auxquels on confierait la décision de toute cette affaire. « Jamais, disait-il, on ne s'en est rapporté « au pape seul[1]. » Les dispositions des esprits devenaient telles qu'il semblait impossible de condamner Luther, sans l'entendre et le convaincre[2].

Aléandre trembla, et déploya une énergie toute nouvelle. Ce n'est plus seulement à l'Électeur et à Luther qu'il doit tenir tête. Il voit avec horreur les négociations secrètes du confesseur, la proposition du prieur, le consentement des ministres de Charles, l'extrême froideur de la piété romaine chez les amis les plus dévoués du pontife, « en « sorte qu'on eût cru, » dit Pallavicini, « qu'un torrent « d'eau glacée avait passé par-dessus[3]. » Il avait enfin reçu de Rome de l'or et de l'argent; il avait en main des brefs énergiques adressés aux hommes les plus puissants de l'Empire[4]. Craignant de voir échapper sa proie, il comprit que c'était le

1. Und niemals dem Papst allein geglaubt. (Seck., p. 323.)

2. Spalatinus scribit tantum favoris evangelio esse istic, ut me inauditum et inconvictum damnari non speret. (L. Epp. I, p. 556, du 9 février.)

3. Hinc aqua manabat, quæ succensæ pietatis æstum restinguebat. (Pallavicini, I, p. 96.)

4. Mandata, pecuniæ ac diplomata. (Ibid., p. 95.)

moment d'un coup décisif. Il remit les brefs; il répandit l'or et l'argent à pleines mains; il distribua les promesses les plus entraînantes; « et armé « de cette triple industrie, » dit l'historien cardinal, « il s'efforça d'incliner de nouveau en faveur du « pape l'assemblée chancelante des électeurs [1]. » Mais ce fut surtout l'Empereur qu'il entoura de ses piéges. Il profita des dissensions des ministres belges avec les ministres espagnols. Il obséda le prince. Tous les amis de Rome, réveillés par sa voix, sollicitèrent le jeune Charles. « Chaque jour, » écrit l'Électeur à son frère Jean, « on délibère con- « tre Luther; on demande qu'il soit mis au ban par « le pape et par l'Empereur; on s'efforce de toutes « manières de lui nuire. Ceux qui font parade de « leurs chapeaux rouges, les Romains, avec toute « leur secte, déploient pour cette œuvre un zèle « infatigable [2]. »

En effet, Aléandre pressait la condamnation du Réformateur avec une violence que Luther appelle une merveilleuse furie [3]. Le nonce apostat [4], comme le nomme Luther, entraîné par la colère au delà des bornes de la prudence, s'écria même un jour : « Si « vous prétendez, ô Germains! secouer le joug de « l'obeissance romaine, nous ferons en sorte que, « levant les uns contre les autres un glaive extermi-

1. Triplici hac industria nunc Aleander,...(Pallavicini, I, p. 95.)

2. Das thun die in rothen Hüten prangen... (Seck. 364.)

3. Miro furore Papistæ moliuntur mihi mala...(L. Epp. I, p. 556.)

4. Nuntius apostaticus (jeu de mots pour apostolicus) agit summis viribus. (L. Epp. I, p. 569.)

« nateur, vous périssiez tous dans votre propre « sang[1]. » — Voilà comment le pape paît les brebis « de Christ, » ajoute le Réformateur.

Mais ce n'est pas ainsi qu'il parlait lui-même. Il ne demandait rien pour sa personne. « Luther est « prêt, » disait Mélanchton, « à acheter au prix de sa « vie la gloire et l'avancement de l'Évangile [2]. » Mais il tremblait, en pensant aux désolations dont sa mort pourrait être le signal. Il voyait un peuple égaré venger peut-être son martyre dans le sang de ses adversaires, et surtout des prêtres. Il repoussait une si terrible responsabilité. « Dieu, » disait-il, « arrête la furie de ses ennemis; mais si « elle éclate.... alors on verra fondre sur les prêtres « un orage semblable à celui qui a ravagé la Bo- « hême.... J'en suis net, car j'ai demandé avec « instances que la noblesse germanique arrête les « Romains par la sagesse, et non par le glaive [3]. « Faire la guerre contre des prêtres, peuple sans « courage et sans force, c'est la faire contre des « femmes et des enfants. »

Charles-Quint ne résista pas aux sollicitations du nonce. Sa dévotion belge et espagnole avait été développée par son précepteur Adrien, qui occupa plus tard le trône pontifical. Mais il fallait gagner la Diète. « Convainquez cette assemblée, » dit le jeune monarque au nonce. C'était tout ce que dé-

1. Ut mutuis cædibus absumpti, vestro cruore pereatis. (L. Epp. I, p. 556.)

2. Libenter etiam morte sua Evangelii gloriam et profectum emerit. (Corp. Ref. I, p. 285.)

3. Non ferro, sed consiliis et edictis. (L. Epp. I, p. 563.)

sirait Aléandre; on lui promit qu'il serait admis en Diète le 13 février.

Le Nonce se prépara à cette audience solennelle. L'œuvre était importante; mais Aléandre en était digne. Ambassadeur du souverain pontife, et entouré de tout l'éclat de sa charge, il était aussi l'un des hommes les plus éloquents de son siècle. Les amis de la Réformation n'attendaient pas sans crainte cette séance. L'Électeur, prétextant une indisposition, s'abstint d'y assister; mais il donna à quelques-uns de ses conseillers l'ordre de s'y rendre et de recueillir le discours du Nonce.

Le jour arrivé, Aléandre s'achemina vers l'assemblée des princes. Les esprits étaient échauffés : plusieurs se rappelaient Anne ou Caïphe se rendant au Prétoire pour demander la mort de « cet homme « qui séduisait la nation [1]. » Au moment où le Nonce allait franchir le seuil de la porte, l'huissier de la Diète, dit Pallavicini, s'approchant de lui vivement, lui mit les poings sur la poitrine et le repoussa [2]. « Il était luthérien dans l'âme, » ajoute l'historien romain. Si cette histoire est vraie, elle montre sans doute une étrange passion; mais en même temps elle donne la mesure de la puissance avec laquelle la parole de Luther avait ému jusqu'à ceux mêmes qui gardaient la porte du conseil de l'Empire. Le superbe Aléandre, se redressant avec dignité, poursuivit son chemin et entra dans la salle. Jamais Rome n'avait été appelée à faire

1 Saint Luc, XXIII, 2.

2. ... Pugnis ejus pectori admotis repulerit. (Pallavicini, I, p. 112.)

son apologie devant une si auguste assemblée. Le Nonce plaça devant lui les pièces de conviction qu'il avait jugées nécessaires, les livres de Luther et les bulles des papes; puis la Diète ayant fait silence, il dit :

« Très-auguste Empereur, très-puissants princes, « très-excellents députés! Je viens soutenir devant « vous une cause, pour laquelle je sens brûler en « mon cœur la plus véhémente affection. Il s'agit « de retenir sur la tête de mon maître cette tiare « que tous adorent; il s'agit de maintenir ce trône « papal, pour lequel je serais prêt à livrer mon « corps aux flammes, si le monstre qui a enfanté « l'hérésie naissante que je viens combattre pouvait, « consumé par le même bûcher, mêler ses cendres « aux miennes [1].

« Non! tout le dissentiment entre Luther et Rome « ne roule pas sur les intérêts du pape. J'ai devant « moi les livres de Luther, et il suffit d'avoir des « yeux au front pour reconnaître que ce sont les « saintes doctrines de l'Église qu'il attaque. Il en- « seigne que ceux-là seuls communient dignement,

1. Dummodo mecum una monstrum nascentis hæresis arderet. (Pallavicini, I, p. 97.) Seckendorff et après lui plusieurs historiens protestants ont avancé que Pallavicini avait composé lui-même le discours qu'il met dans la bouche d'Aléandre. Il est vrai que l'historien-cardinal annonce lui avoir donné la forme sous laquelle il le présente : mais il indique les sources où il l'a puisé, en particulier les lettres d'Aléandre déposées dans les archives du Vatican (Acta Wormatiæ fol. 66 et 99); je crois donc qu'il y aurait de la partialité à le rejeter en entier. Je rapporte quelques traits de ce discours d'après les sources protestantes et romaines.

« dont les consciences sont remplies de tristesse et « de confusion sur leurs péchés, et que le baptême « ne justifie personne, si l'on n'a la foi en la pro-« messe dont le baptême est le gage [1]. Il nie la né-« cessité de nos œuvres pour obtenir la gloire « céleste. Il nie que nous ayons la liberté et la puis-« sance d'observer la loi naturelle et divine. Il af-« firme que nous péchons nécessairement dans « toutes nos actions. Est-il jamais sorti de l'arsenal « de l'enfer des traits plus propres à rompre le frein « de la pudeur?.... Il prêche l'abolition des vœux « religieux. Peut-on imaginer une impiété plus sa-« crilége?... Quelle désolation ne verra-t-on pas « dans le monde, quand ceux qui devaient être le « levain des peuples, jetteront leurs vêtements sa-« crés, abandonneront les temples qu'ils faisaient « retentir de leurs saints cantiques, et se plongeront « dans l'adultère, l'inceste et la dissipation!...

« Énumérerai-je tous les crimes de ce moine au-« dacieux? Il pèche contre les morts, car il nie le « purgatoire; il pèche contre le ciel, car il dit qu'il « ne croirait pas même un ange des cieux; il pèche « contre l'Église, car il prétend que tous les chré-« tiens sont prêtres; il pèche contre les saints, car « il méprise leurs écrits vénérables; il pèche contre « les conciles, car il nomme celui de Constance « une assemblée de démons; il pèche contre le « monde, car il défend de punir de mort quicon-« que n'a pas commis un péché mortel [2]. Quelques-

1. Baptismum neminem justificare, sed fidem in verbum promissionis, cui additur Baptismus. (Cochlœus, Act. Luth. 28.)

2. Weil er verbiete jemand mit Todes Strafe zu belegen,

« uns disent qu'il est un homme pieux... Je ne « veux pas attaquer sa vie, mais seulement rappeler « à cette assemblée que le diable trompe les peu- « ples sous les apparences de la vérité. »

Aléandre, ayant parlé du purgatoire condamné par le concile de Florence, déposa aux pieds de l'Empereur la bulle du pape sur ce concile. L'archevêque de Mayence la releva et la remit aux archevêques de Cologne et de Trêves, qui la reçurent avec gravité et la firent passer aux autres princes. Puis, le Nonce ayant ainsi accusé Luther, en vint à son second but, qui était de justifier Rome.

« A Rome, dit Luther, on promet une chose de « la bouche et l'on fait le contraire de la main. « Si ce fait est vrai, ne faut-il pas en tirer une con- « séquence tout opposée? Si les ministres d'une « religion vivent conformément à ses préceptes, « c'est une marque qu'elle est fausse. Telle fut la « religion des anciens Romains... Telle est celle de « Mahomet, et celle de Luther lui-même; mais telle « n'est pas la religion que les pontifes de Rome « nous enseignent. Oui, la doctrine qu'ils profes- « sent les condamne tous, comme ayant commis « des fautes : plusieurs, comme coupables, et même « quelques-uns (je le dis ingénument), comme cri- « minels [1].... Cette doctrine livre leurs actions au « blâme des hommes pendant leur vie, à l'infamie « de l'histoire après leur mort [2]. Or, quel plaisir,

der nicht eine Todtsünde begangen. (Seckendorff, p. 333.)

1. ... Multos ut quadantenus reos, nonnullos (dicam ingenue) ut scelestos. (Cardinal Pallavicini, I, p. 101.)

2. Linguarum vituperationi dum vivunt, historiarum infamiæ post mortem. (Ibid.)

« quelle utilité, je le demande, eussent trouvé les « pontifes à inventer une telle religion? »

« L'Église, dira-t-on, n'était point aux premiers « siècles gouvernée par les pontifes romains. — « Qu'en conclura-t-on? Avec de tels arguments, on « pourrait persuader aux hommes de se nourrir « de glands et aux princesses de laver elles-mêmes « leur linge. »

Mais c'était à son adversaire, au Réformateur, qu'en voulait surtout le Nonce. Plein d'indignation contre ceux qui disaient qu'il devait être entendu : « Luther, s'écria-t-il, ne se laissera instruire par « personne. Déjà le pape l'a cité à Rome, et il ne « s'y est point rendu. Le pape l'a cité alors à Augs- « bourg devant son légat, et il n'a paru qu'avec « un sauf-conduit de l'Empereur, c'est-à-dire après « qu'on eut lié les bras du légat, et qu'on ne lui « eut laissé de libre que la langue [1].... Ah! dit « Aléandre en se tournant vers Charles-Quint, je « supplie Votre Majesté impériale de ne pas faire « une chose qui tournerait à son opprobre! Qu'elle « ne se mêle pas dans une affaire où les laïques « n'ont rien à voir. Faites votre œuvre. Que la doc- « trine de Luther soit interdite par vous dans tout « l'Empire; que ses écrits soient partout brûlés. « Ne craignez point. Il y a dans les erreurs de Lu- « ther de quoi faire brûler cent mille hérétiques [2]... « Et qui avons-nous à craindre?.. Cette populace?..

1. Quod idem erat, ac revinctis legati brachiis, et lingua solum soluta. (Ibid. p. 109.)

2 ....Dass 100,000 Ketzer ihrenthalben verbrannt werden. (Seckend, p. 332.)

« Elle se montre terrible avant la bataille par son « insolence, mais méprisable dans le combat par « sa lâcheté. Les princes étrangers?.. mais le roi « de France a défendu à la doctrine de Luther « l'entrée de son royaume; le roi de la Grande- « Bretagne lui prépare un coup de sa royale main. « Ce que pensent la Hongrie, l'Italie, l'Espagne, « vous le savez, et il n'est aucun de vos voisins, « quelle que soit sa haine contre vous, qui « vous souhaite un mal tel que cette hérésie. « Car si la maison de notre ennemi est proche de « la nôtre, nous pouvons lui désirer la fièvre, mais « non la peste.... Que sont tous ces luthériens? « un ramas de grammairiens insolents, de prêtres « corrompus, de moines déréglés, d'avocats igno- « rants, de nobles dégradés, et de gens du com- « mun égarés et pervertis. Combien le parti catho- « lique n'est-il pas plus nombreux, plus habile, « plus puissant! Un décret unanime de cette il- « lustre assemblée éclairera les simples, avertira les « imprudents, décidera ceux qui hésitent, affermira « les faibles.... Mais si la cognée n'est pas mise à « la racine de cette plante vénéneuse, si le coup « de mort ne lui est pas porté, alors.... je la vois « couvrir de ses rameaux l'héritage de Jésus-Christ, « changer la vigne du Seigneur en une horrible « forêt, transformer le royaume de Dieu en une ta- « nière de bêtes sauvages, et mettre l'Allemagne en « cet affreux état de barbarie et de désolation au- « quel l'Asie a été réduite par la superstition de « Mahomet. »

Le Nonce se tut. Il avait parlé durant trois heures.

L'entraînement de son éloquence avait ému l'assemblée. Les princes ébranlés, effrayés, dit Cochleus, se regardaient les uns les autres, et bientôt des murmures se firent entendre de divers côtés contre Luther et ses partisans [1]. Si le puissant Luther eût été présent, s'il eût pu répondre à ce discours, si, profitant des aveux que le souvenir de son ancien maître, l'infâme Borgia, avait arrachés à l'orateur romain, il eût montré que ses arguments, destinés à défendre Rome, étaient sa condamnation même, s'il eût fait voir que la doctrine qui mettait en évidence son iniquité, n'était pas inventée par elle, comme le disait l'orateur, mais était cette religion que Christ avait donnée au monde, et que la Réformation rétablissait en son éclat primitif, s'il eût présenté un tableau exact et animé des erreurs, des abus de la papauté, et fait voir comment elle faisait de la religion de Jésus-Christ un moyen d'élévation et de rapine, l'effet de la harangue du Nonce eût au moment même été nul; mais personne ne se leva pour parler. L'assemblée resta sous l'impression de ce discours; et émue, entraînée, elle se montra prête à arracher avec violence du sol de l'Empire l'hérésie de Luther [2].

Néanmoins cette victoire n'était qu'apparente. Il était dans la volonté de Dieu que Rome eût

1. Vehementer exterriti atque commoti, alter alterum intuebantur, atque in Lutherum ejusque fautores murmurare cœperunt. (Cochlœus, p. 28.)

2. Lutheranam hæresim esse funditus evellendam. (Pallavicini, Ibid. Vie de Léon X par Roscoe, IV, p. 30.)

l'occasion de déployer ses raisons et ses forces. Le plus grand de ses orateurs avait parlé dans l'assemblée des princes; il avait dit ce que Rome avait à dire. Mais c'était précisément ce dernier effort de la papauté, qui pour plusieurs de ceux qui l'entendaient, devait devenir le signe de sa défaite. Si, pour que la vérité triomphe, il faut la confesser hautement, pour que l'erreur périsse, il n'y a aussi qu'à la publier sans réserve. Ni l'une ni l'autre, pour accomplir sa course, ne doit être cachée. La lumière juge de toutes choses.

Peu de jours suffirent pour dissiper ces premières impressions, comme cela arrive toujours quand un orateur couvre de paroles sonores le vide de ses arguments. Le plus grand nombre des princes étaient prêts à sacrifier Luther; mais nul ne voulait immoler les droits de l'Empire et les griefs de la nation germanique. On voulait bien livrer le moine insolent qui avait osé parler si haut; mais on prétendait faire sentir d'autant plus au pape la justice d'une réforme, quand c'était la bouche des chefs de la nation qui la réclamait. Aussi fut-ce le plus grand ennemi personnel de Luther, le duc Georges de Saxe, qui parla avec la plus grande énergie contre les empiétements de Rome. Le petit-fils de Podiebrad, roi de Bohême, repoussé par les doctrines de la grâce qu'annonçait le Réformateur, n'avait pas encore perdu l'espérance de voir s'opérer une réforme morale et ecclésiastique. Ce qui l'irritait si fort contre le moine de Wittemberg, c'était qu'avec ses doctrines méprisées, il gâtait toute l'affaire. Mais maintenant, voyant le Nonce affecter de con-

fondre Luther et la réforme de l'Église dans une même condamnation, Georges se leva tout à coup dans l'assemblée des princes, au grand étonnement de ceux qui connaissaient sa haine contre le Réformateur. « La Diète, dit-il, ne doit point oublier ses « griefs contre la cour de Rome. Que d'abus se « sont glissés dans nos États! Les annates que l'Em- « pereur accorda librement pour le bien de la « chrétienté, maintenant exigées comme une dette; « les courtisans romains inventant chaque jour de « nouvelles ordonnances, pour accaparer, pour « vendre, pour amodier à d'autres les bénéfices « ecclésiastiques; une multitude de transgressions « permises; les transgresseurs riches, indignement « tolérés, tandis que ceux qui n'ont rien pour se « racheter, sont impitoyablement punis; les papes ne « cessant de donner aux gens de leur palais des « expectatives et des réserves, au détriment de ceux « auxquels les bénéfices appartiennent; les com- « mandes des abbayes et des couvents de Rome « remises aux cardinaux, aux évêques, aux prélats « qui s'en approprient les revenus, en sorte que « l'on ne trouve plus de religieux dans des cou- « vents qui devraient en avoir vingt ou trente; les « stations se multipliant à l'infini, et des boutiques « d'indulgences établies dans toutes les rues et sur « toutes les places de nos cités, les boutiques de « Saint-Antoine, celles du Saint-Esprit, celles de « Saint-Hubert, celles de Saint-Corneille, celles de « Saint-Vincent, et bien d'autres encore; des so- « ciétés achetant à Rome le droit de tenir de tels « marchés, puis achetant de leur évêque le droit

« d'étaler leur marchandise, et pour avoir tant « d'argent, pressant, vidant la bourse des pauvres; « l'indulgence, qui ne doit être accordée que pour « le salut des âmes, et que l'on ne doit mériter que « par des prières, des jeûnes, des œuvres de cha- « rité, se vendant à prix; les officials des évêques « accablant les petits de pénitences, pour des blas- « phèmes, des adultères, des débauches, des vio- « lations de tel ou tel jour de fête, mais n'adressant « pas même une réprimande aux ecclésiastiques « qui se rendent coupables de tels crimes; des pei- « nes imposées au pénitent, et combinées de manière « à ce qu'il retombe bientôt dans la même faute et « donne d'autant plus d'argent [1],... voilà quelques- « uns de ces abus qui crient contre Rome. On a « mis de côté toute honte et l'on ne s'applique plus « qu'à une seule chose.... de l'argent! encore de « l'argent!... en sorte que les prédicateurs qui de- « vraient enseigner la vérité, ne débitent plus que « des mensonges, et que non-seulement on les to- « lère, mais on les récompense, parce que plus ils « mentent plus ils gagnent. C'est de ce puits fan- « geux que proviennent de toutes parts tant d'eaux « corrompues. La débauche donne la main à l'ava- « rice. Les officials font venir chez eux des femmes « sous divers prétextes, et s'efforcent de les séduire, « tantôt par des menaces, tantôt par des présents, « ou s'ils ne le peuvent, ils les perdent dans leur « réputation [2]. Ah! c'est le scandale que le clergé

1. Sondern dass er es bald wieder begehe und mehr Geld erlegen müsse. (Archives de Weymar, Seckend, p. 328.)

2. Dass sie Weibesbilder unter mancherley Schein beschic-

« donne qui précipite tant de pauvres âmes dans « une condamnation éternelle. Il faut opérer une « réforme universelle. Il faut réunir un concile gé- « néral pour accomplir cette réforme. C'est pour- « quoi, très-excellents Princes et Seigneurs, je vous « supplie avec soumission de vous en occuper en « toute diligence. » Le duc Georges remit la liste des griefs qu'il avait énumérés. Ce fut quelques jours après le discours d'Aléandre. Cet écrit important nous a été conservé dans les archives de Weymar.

Luther n'avait pas parlé avec plus de force contre les abus de Rome; mais il avait fait quelque chose de plus. Le duc signalait le mal; Luther avec le mal en avait signalé et la cause et le remède. Il avait montré que le pécheur reçoit l'indulgence véritable, celle qui vient de Dieu, uniquement par la foi à la grâce et au mérite de Christ; et cette simple mais puissante doctrine avait renversé tous les lieux de marché établis par les prêtres. « Com- « ment devenir pieux ? » disait-il un jour. « Un cor- « delier répondra : Revêtez un capuchon gris, et « ceignez-vous d'une corde. Un romain répliquera : « Entendez la messe et jeûnez. Mais un chrétien « dira : La foi en Christ seule justifie et sauve. « Avant les œuvres nous devons avoir la vie éter- « nelle. Mais quand nous sommes nés de nouveau « et faits enfants de Dieu par la parole de la grâce, « alors nous faisons de bonnes œuvres [2]. »

ken, selbige sodann mit Drohungen und Geschenken zu fällen suchen, oder in einen bösen Verdacht bringen. (Weimar. Arch. Seck., p. 330.)

1. L. Opp. (W) XXII, 748, 752.

La parole du duc était celle d'un prince séculier; la parole de Luther était celle d'un Réformateur. Le grand mal de l'Église était de s'être jetée tout entière au dehors, d'avoir fait de toutes ses œuvres et de toutes ses grâces, des choses extérieures et matérielles. Les indulgences avaient été le point extrême de cette marche, et ce qu'il y a de plus spirituel dans le christianisme, le pardon, s'était acheté dans des boutiques comme le manger et le boire. La grande œuvre de Luther consista précisément en ce qu'il se servit de ce point extrême de la dégénération de la chrétienté, pour reconduire l'homme et l'Église à la source primitive de la vie et rétablir dans le sanctuaire du cœur, le règne du Saint-Esprit. Le remède sortit ici, comme cela arrive souvent, du mal même, et les deux extrêmes se touchèrent. Dès lors l'Église, qui pendant tant de siècles s'était développée au dehors, en cérémonies, en observances et en pratiques humaines, recommença à se développer au dedans, en foi, en espérance et en charité.

Le discours du duc fit d'autant plus d'effet que son opposition à Luther était plus connue. D'autres membres de la Diète firent valoir d'autres griefs. Les princes ecclésiastiques eux-mêmes appuyèrent ces plaintes [1]. « Nous avons un pontife qui n'aime « que la chasse et les plaisirs, disaient-ils; les béné- « fices de la nation germanique se donnent à Rome « à des bombardiers, à des fauconniers, à des cham- « brelans, à des âniers, à des garçons d'écurie, à

1. Seckend. Vorrede von Frick.

« des gardes du corps, et à d'autres gens de cette « espèce, ignorants, inhabiles et étrangers à l'Al- « lemagne [1]. »

La Diète nomma une commission chargée de recueillir tous les griefs; elle en trouva cent un. Une députation, composée de princes séculiers et ecclésiastiques, en présenta le relevé à l'Empereur, le conjurant d'y faire droit, comme il s'y était engagé dans sa capitulation. « Que d'âmes chrétiennes « perdues! » dirent-ils à Charles-Quint « que de « déprédations, que de concussions, à cause des « scandales dont s'entoure le chef spirituel de la « chrétienté! Il faut prévenir la ruine et le déshon- « neur de notre peuple. C'est pourquoi tous en- « semble nous vous supplions très-humblement, « mais de la manière la plus pressante, d'ordonner « une réformation générale, de l'entreprendre et « de l'accomplir [2]. » Il y avait alors dans la société chrétienne un pouvoir inconnu qui travaillait les princes et les peuples, une sagesse d'en haut qui entraînait les adversaires mêmes de la Réforme, et qui préparait l'émancipation dont l'heure avait enfin sonné.

Charles ne pouvait être insensible à ces représentations de l'Empire. Ni le Nonce, ni l'Empereur, ne s'y étaient attendus. Celui-ci retira aussitôt l'édit qui ordonnait de livrer aux flammes les écrits

1. Büchsenmeistern, Falknern, Pfistern, Eseltreibern, Stallknechten, Trabanten... (Kapp's Nachlese nützl. Ref. Urkunden, III, p. 262.)

2. Dass eine Besserung und gemeine Reformation geschehe. (Ibid. p. 275.)

de Luther dans tout l'Empire, et y substitua un ordre provisoire de remettre ces livres aux magistrats.

Cela ne satisfit point l'assemblée; elle voulait que le Réformateur comparût. Il est injuste, disaient ses amis, de condamner Luther sans l'avoir entendu, et sans savoir par lui-même s'il est l'auteur des livres que l'on veut brûler. — Sa doctrine, disaient ses adversaires, s'est tellement emparée des cœurs, qu'il est impossible d'en arrêter les progrès, si nous ne l'entendons pas lui-même. On ne disputera point avec lui; et s'il avoue ses écrits et refuse de les rétracter, alors, électeurs, princes, États du Saint-Empire, tous ensemble, fidèles à la foi de nos ancêtres, nous aiderons Votre Majesté de toutes nos forces dans l'exécution de ses décrets [1].

Aléandre alarmé, redoutant tout de l'intrépidité de Luther et de l'ignorance des princes, se mit aussitôt à l'œuvre pour empêcher la comparution du Réformateur. Il allait des ministres de Charles aux princes les mieux disposés en faveur du pape, et de ces princes à l'Empereur lui-même [2]. « Il n'est « pas permis, disait-il, de mettre en question ce « que le Souverain Pontife a arrêté. On ne dispu- « tera pas avec Luther, dites-vous ; mais, poursui- « vait-il, la puissance de cet homme audacieux, le « feu de ses regards, l'éloquence de ses paroles, « l'esprit mystérieux qui l'anime, ne suffiront-ils pas

1. L. Opp. (L) XXII, p. 567.

2. Quam ob rem sedulo contestatus est apud Cæsaris administros....(Pallavicini, I, p. 113.)

« pour exciter quelque sédition[1]? Déjà plusieurs « le vénèrent comme un saint, et l'on trouve partout « son image entourée d'une auréole de gloire, « comme la tête des bienheureux.... Si l'on veut « le citer à comparaître, que du moins on ne le « mette pas sous la protection de la foi publique[2]! » Ces dernières paroles devaient effrayer Luther ou préparer sa ruine.

Le Nonce trouva un accès facile auprès des grands d'Espagne. Enflammés du plus ardent fanatisme, ils étaient impatients d'anéantir la nouvelle hérésie. Frédéric, duc d'Albe, était surtout transporté de rage, chaque fois qu'il était question de la réforme[3]. Il eût voulu marcher dans le sang de tous ses sectateurs. Luther n'était pas encore appelé à comparaître, que déjà son nom seul agitait tous les seigneurs de la chrétienté, réunis alors dans Worms.

L'homme qui remuait ainsi les puissances de la terre, semblait seul en paix. Les nouvelles de Worms étaient alarmantes. Les amis de Luther eux-mêmes étaient effrayés. « Il ne nous reste rien « que vos vœux et vos prières, » écrivait Mélanchton à Spalatin. « Oh! si Dieu daignait racheter « au prix de notre sang le salut du peuple chré« tien[4]. » Mais Luther, étranger à la crainte, s'en-

1. Lingua promptus, ardore vultus, et oris spiritu ad concitandam seditionem.... (Ibid.)

2. Haud certe fidem publicam illi præbendam...(Ibid.)

3. Albæ dux videbatur aliquando furentibus modis agitari... (Ibid.)

4. Utinam Deus redimat nostro sanguine salutem Christiani populi. (Corp. Ref. I, p. 362.)

fermant dans sa paisible cellule, y méditait, en se les appliquant, ces paroles où Marie, mère de Jésus, s'écrie : *Mon âme magnifie le Seigneur, et mon esprit se réjouit en Dieu mon Sauveur. Le Puissant m'a fait de grandes choses et son nom est saint. Il a puissamment opéré par son bras. Il a renversé de dessus leurs trônes les puissants et il a élevé les petits* [1]. Voici quelques-unes des pensées qui se pressaient dans le cœur de Luther : « Le « PUISSANT... dit Marie. Oh! c'est une grande hardiesse de la part d'une jeune fille! D'un seul mot « elle frappe de langueur tous les forts, de faiblesse tous les puissants, de folie tous les sages, « d'opprobre tous ceux dont le nom est glorieux « sur la terre, et elle dépose aux pieds de Dieu « seul toute force, toute puissance, toute sagesse « et toute gloire [2]. — *Son bras*, continue-t-elle, et « elle appelle ainsi ce pouvoir par lequel il agit de « lui-même, et sans le secours des créatures : pouvoir « mystérieux!... qui s'exerce en secret et dans le silence, jusqu'à ce qu'il ait accompli ce qu'il s'était « proposé. La destruction est là, sans que personne « l'ait vue venir. Le relèvement est là, sans que personne s'en soit douté. Il laisse ses enfants dans « l'oppression et la faiblesse, en sorte que chacun se « dit : Ils sont perdus!... Mais c'est alors même qu'il « est le plus fort; car c'est quand la force des hommes finit, que la force de Dieu commence. Seulement, que la foi s'attende à lui... Et, d'autre

1. Ev. selon Saint--Luc, chap. Ier, vers. 46 à 55.
2. *Magnificat.* L. Opp. Wittemb. Deutsch. Ausg. III, p. 11, etc.

« part, Dieu permet à ses adversaires de s'élever dans « leur grandeur et leur puissance. Il leur retire le « secours de sa force, et les laisse s'enfler de la leur « propre[1]. Il les met à vide de sa sagesse éternelle « et les laisse se remplir de leur sagesse d'un jour. Et « tandis qu'ils se lèvent dans l'éclat de leur pouvoir, « le bras de Dieu s'est éloigné, et leur œuvre... « s'évanouit comme une bulle de savon qui éclate « dans les airs. »

C'est le 10 mars, au moment où son nom remplissait de crainte la ville impériale, que Luther termina cette exposition du *Magnificat.*

On ne le laissa pas tranquille dans sa retraite. Spalatin, se conformant aux ordres de l'Électeur, lui envoya la note des articles dont on voulait lui demander la rétractation. Une rétractation, après le refus d'Augsbourg!... « Ne craignez point, » écrit-il à Spalatin, « que je rétracte une seule syllabe, puis« que leur unique argument est de prétendre que « mes écrits sont opposés aux rites de ce qu'ils ap« pellent l'Église. Si l'Empereur Charles m'appelle « seulement pour que je me rétracte, je lui répon« drai que je resterai ici, et ce sera comme si j'eusse « été à Worms et que j'en fusse revenu. Mais si au « contraire l'Empereur veut m'appeler pour me « mettre à mort, comme un ennemi de l'Empire, « je suis prêt à me rendre à son appel[2]; car, avec

1. Er zieht seine Krafft heraus und lässt sie von eigener Krafft sich aufblasen. (Ibid.)

2. Si ad me occidendum deinceps vocare velit . . . offeram me venturum. (L. Epp. I, p. 574.)

« le secours de Christ, je n'abandonnerai pas la « parole sur le champ de bataille. Je le sais; ces « hommes sanguinaires ne prendront aucun repos « qu'ils ne m'aient ôté la vie. Oh! si seulement il n'y « avait que les papistes qui se rendissent coupa- « bles de mon sang! »

Enfin, l'Empereur se décida. La comparution de Luther devant la Diète parut seule propre à terminer de quelque manière cette affaire qui occupait tout l'Empire. Charles-Quint résolut de le faire citer, mais sans lui donner de sauf-conduit. Ici recommençait pour Frédéric le rôle de protecteur. Le danger qui eût menacé le Réformateur frappait tout le monde. Les amis de Luther, dit Cochlœus, craignaient qu'on ne le livrât au pape, ou que l'Empereur lui-même ne le fît périr, comme indigne, à cause de son hérésie obstinée, qu'on lui tînt aucune promesse [1]. Il y eut à cet égard entre les princes un débat long et difficile [2]. Frappés, enfin, de la vaste agitation qui remuait alors les peuples dans presque toute l'Allemagne, craignant qu'il n'éclatât sur le passage de Luther quelque tumulte soudain ou quelque dangereuse sédition [3] (sans doute en faveur du Réformateur lui-même), les princes jugèrent plus sage de tranquilliser les esprits à son sujet, et non-seulement l'Empereur, mais encore l'Électeur de Saxe, le duc Georges et le

1. Tanquam perfido hæretico nulla sit servanda fides. (Cochlœus, p. 28.)

2. Longa consultatio difficilisque disceptatio. (Ibid.)

3. Cum autem grandis ubique per Germaniam fere totam excitata esset. . . animorum commotio. (Ibid.)

Landgrave de Hesse, par les États desquels il devait passer, donnèrent chacun un sauf-conduit.

Le 6 mars 1521, Charles-Quint signa la sommation suivante adressée à Luther :

« Charles, par la grâce de Dieu élu Empereur ro-« main, toujours Auguste, etc, etc.

« Honorable, cher et pieux! Nous et les États du « Saint-Empire ici assemblés, ayant résolu de faire « une enquête touchant la doctrine et les livres que « tu as publiés depuis quelque temps, nous t'avons « donné pour venir ici et retourner en lieu de « sûreté, notre sauf-conduit et celui de l'Empire, « que nous t'envoyons ci-joint. Notre sincère désir « est que tu te prépares aussitôt à ce voyage, afin « que dans l'espace des vingt et un jours fixés dans « notre sauf-conduit, tu te trouves certainement ici « près de nous et que tu n'y manques pas. N'ap-« préhende ni injustice ni violence. Nous voulons « maintenir fermement notre sauf-conduit susdit, « et nous nous attendons à ce que tu répondes à notre « appel. Tu suivras en cela notre sérieux avis.

« Donné dans notre ville impériale de Worms, « le sixième jour du mois de mars, l'an du Seigneur « 1521 et le second de notre règne.

« CHARLES.

« D'après l'ordre de mon Seigneur l'Empereur, « de propre main,

« ALBERT, Cardinal de Mayence, Archi-chancelier.

« *Nicolas Zwyl* ».

Le sauf-conduit renfermé dans cette lettre por-

tait sur l'adresse : « *A l'honorable, notre cher et* « *pieux docteur Martin Luther, de l'ordre des Au-* « *gustins.* »

Il commençait ainsi :

« Nous Charles, cinquième du nom, par la grâce « de Dieu élu empereur romain, toujours Auguste, « roi d'Espagne, des Deux-Siciles, de Jérusalem, de « Hongrie, de Dalmatie, de Croatie, etc., archiduc « d'Autriche, duc de Bourgogne, comte de Habs- « bourg, des Flandres et du Tyrol, etc., etc. »

Puis, le roi de tant de peuples, faisant savoir qu'il avait cité devant lui un moine Augustin nommé Luther, ordonnait à tous les princes, seigneurs, magistrats, et autres, de respecter le sauf-conduit qu'il lui donnait, sous peine de la punition de l'Empereur et de l'Empire [1].

Ainsi l'Empereur donnait les titres de « cher, « d'honorable et de pieux, » à un homme que le chef de l'Église avait frappé d'excommunication. On avait voulu, par la rédaction de ce document, éloigner toute défiance de l'esprit de Luther et de celui de ses amis. Gaspard Sturm fut nommé pour porter ce message au Réformateur, et l'accompagner à Worms. L'Électeur, craignant l'indignation publique, écrivit, le 12 mars, aux magistrats de Wittemberg, de pourvoir à la sûreté de cet officier de l'Empereur, et de lui donner une garde, si cela était jugé nécessaire. Le héraut partit.

Ainsi Charles accomplissait les desseins de Dieu.

1. Lucas Cranach's Stammbuch, etc. herausgegeben v. Chr. v. Mecheln., p. 12.

Dieu voulait mettre sur une montagne cette lumière qu'il avait allumée dans le monde; et Empereur, rois et princes s'agitaient aussitôt pour exécuter, sans le savoir, son dessein. Il lui en coûte peu pour exalter ce qu'il y a de plus bas. Un acte de sa puissance suffit pour élever l'humble enfant de Mansfeld, d'une cabane obscure jusqu'au palais où les rois s'assemblent. Il n'y a devant lui ni petitesse ni grandeur, et, quand il le veut, Charles-Quint et Luther se rencontrent.

Mais Luther se rendra-t-il à cette citation? Ses meilleurs amis en doutaient. « Le docteur Martin, » écrivait l'Électeur, le 25 mars, à son frère, « est « appelé ici; mais je ne sais s'il viendra. Je ne sau- « rais rien augurer de bon. » Trois semaines plus tard, le 16 avril, cet excellent prince, voyant croître le danger, écrivit de nouveau au duc Jean : « Il « y a des ordres affichés contre Luther. Les cardi- « naux et les évêques l'attaquent avec beaucoup de « dureté. Que Dieu tourne tout à bien! Plût à Dieu « que je pusse lui procurer un accueil équitable[1]! »

Tandis que ces choses se passaient à Worms et à Wittemberg, la papauté multipliait ses coups. Le 28 mars, qui était le jeudi avant Pâques, Rome retentit d'une excommunication solennelle. C'est la coutume d'y publier à cette époque la terrible bulle *in Cœna Domini*, qui n'est qu'une longue suite d'imprécations. Ce jour-là, les abords du temple où devait officier le Souverain Pontife

1. Die Cardinäle und Bischöfe sind ihm hart zuwieder.... (Seckend., p. 365.)

étaient occupés de bonne heure par la garde papale, et par une foule de peuple, accourue de toutes les parties de l'Italie pour recevoir la bénédiction du saint-père. Des branches de laurier et de myrte décoraient la place devant la basilique; des cierges brûlaient sur le balcon du temple, et l'ostensoir y était élevé. Tout à coup les cloches font retentir l'air de sons solennels; le pape, revêtu de ses ornements pontificaux, paraît sur le balcon, porté sur un fauteuil; le peuple tombe à genoux; les têtes se découvrent; les drapeaux s'inclinent; les armes sont couchées par terre, et il se fait un silence solennel. Quelques instants après, le pape étend lentement les mains, les lève vers le ciel, puis les incline lentement vers la terre, en faisant le signe de la croix. Il répète ce mouvement par trois fois. Alors l'air retentit de nouveau du son des cloches, qui annoncent aux campagnes éloignées la bénédiction du Pontife; des prêtres s'avancent avec impétuosité, tenant des flambeaux allumés; ils les renversent, ils les secouent, ils les lancent avec violence, et comme si c'étaient les flammes de l'enfer; le peuple s'émeut, s'agite; et les paroles de la malédiction tombent du haut du temple [1].

Quand Luther eut connaissance de cette excommunication, il en publia la teneur avec quelques remarques écrites de ce style mordant qu'il savait

1. Cette cérémonie est décrite dans divers ouvrages, entre autres : Tagebuch einer Reise durch Deutschland und Italien. (Berlin, 1817, IV, p. 94.) Les traits principaux remontent plus loin encore que les temps de Luther.

si bien prendre. Quoique cette publication n'ait paru que plus tard, nous en rapporterons ici quelques traits. Nous entendrons le grand prêtre de la chrétienté sur le balcon de sa basilique, et le moine de Wittemberg lui répondant du fond de l'Allemagne [1].

Il y a quelque chose de caractéristique dans le contraste de ces deux voix.

LE PAPE.

« Léon, évêque.... »

LUTHER.

« Évêque.... comme un loup est un berger : car « l'évêque doit exhorter selon la doctrine du salut, « et non vomir des imprécations et des malédic- « tions... »

LE PAPE.

« ... Serviteur de tous les serviteurs de Dieu.... »

LUTHER.

« Le soir, quand nous sommes ivre; mais le ma- « tin, nous nous appelons Léon, Seigneur de tous « les seigneurs. »

LE PAPE.

« Les évêques romains, nos prédécesseurs, ont « coutume de se servir à cette fête des armes de la « justice.... »

LUTHER.

« Qui, selon toi, sont l'excommunication et l'a-

1. Voyez, pour la bulle du pape et le commentaire de Luther . « Die Bulla vom Abendfressen . . . » (L. Opp. (L.) XVIII, p. 1.)

« nathème; mais selon saint Paul, la patience, la « douceur et la charité. (2 Cor. VI, vers. 6. 7.) »

LE PAPE.

« Selon le devoir de la charge apostolique, et « pour maintenir la pureté de la foi chrétienne.... »

LUTHER.

« C'est-à-dire les possessions temporelles du « pape. »

LE PAPE.

« Et son unité, qui consiste dans l'union des « membres avec Christ leur chef.... et avec son « vicaire.... »

LUTHER.

« Car Christ n'est pas suffisant : il en faut en- « core un autre. »

LE PAPE.

« Pour garder la sainte communion des fidèles, « nous suivons l'antique coutume, et nous excom- « munions et maudissons de la part du Dieu tout- « puissant, le Père.... »

LUTHER.

« Dont il est dit : *Dieu n'a point envoyé son* « *Fils dans le monde, pour condamner le monde.* « (Jean III, 17.) »

LE PAPE.

« ... Et le Fils et le Saint-Esprit, et selon la puis- « sance des Apôtres Pierre et Paul.... et la nôtre « propre.... »

LUTHER.

« ET MOI! dit le loup dévorant, comme si la

« puissance de Dieu était trop faible sans lui. »

LE PAPE.

« Nous maudissons tous les hérétiques, les Ga-
« rases [1], les Patarins, les Pauvres de Lyon, les
« Arnoldistes, les Spéronistes, les Passagens, les
« Wicléfites, les Hussites, les Fraticelles.... »

LUTHER.

« Car ils ont voulu posséder les saintes Écritures,
« et ils ont demandé que le pape fût sobre et prê-
« chât la parole de Dieu. »

LE PAPE.

« ... et Martin Luther, nouvellement condamné
« par nous pour une semblable hérésie, ainsi que
« tous ses adhérents et tous ceux, quels qu'ils
« soient, qui lui témoignent quelque faveur.... »

LUTHER.

« Je te rends grâces, ô très-gracieux pontife, de
« ce que tu me condamnes avec tous ces chrétiens!
« C'est un honneur pour moi que mon nom soit
« proclamé à Rome au temps de la fête, d'une ma-
« nière si glorieuse, et qu'il coure le monde avec
« les noms de tous ces humbles confesseurs de
« Christ! »

LE PAPE.

« De même, nous excommunions et maudissons
« tous les pirates et les corsaires.... »

LUTHER.

« Qui donc est le plus grand des pirates et des

1. Ce nom est altéré; lisez Gazares ou Cathares.

« corsaires, si ce n'est celui qui ravit les âmes, les « enchaîne et les met à mort?.... »

LE PAPE.

« ... particulièrement ceux qui naviguent sur « notre mer.... »

LUTHER.

« NOTRE mer!...Saint Pierre, *notre* prédécesseur, « a dit : *Je n'ai ni argent ni or.* (Actes III, 6.) Jésus-« Christ a dit : *Les rois des nations les maîtrisent;* « *il n'en doit pas être de même de vous.* (Luc XXII, « 25.) Mais si une voiture chargée de foin doit cé-« der le chemin à un homme ivre, à combien plus « forte raison saint Pierre et Jésus-Christ lui-même « doivent-ils céder le pas au pape! »

LE PAPE.

« De même, nous excommunions et nous mau-« dissons tous ceux qui falsifient nos bulles et nos « lettres apostoliques.... »

LUTHER.

« Mais les Lettres de Dieu, les Écritures de Dieu, « tout le monde peut les condamner et les brûler. »

LE PAPE.

« De même, nous excommunions et nous mau-« dissons tous ceux qui arrêtent les vivres que l'on « apporte à la cour de Rome.... »

LUTHER.

« Il aboie et il mord, comme le chien à qui l'on « veut ôter son os[1]. »

1. Gleichwie ein Hund ums Beines willen. (Ibid., p. 12.

LE PAPE.

« De même, nous condamnons et nous maudis-
« sons tous ceux qui retiennent des droits judiciaires,
« fruits, dîmes, revenus, appartenant au clergé.... »

LUTHER.

« Car Jésus-Christ a dit : *Si quelqu'un veut plai-
« der contre toi et t'ôter ta robe, laisse-lui encore
« l'habit* (Matth. v, 40), et nous venons d'en don-
« ner le commentaire. »

LE PAPE.

« Quels que soient leur élévation, leur dignité,
« leur ordre, leur puissance, leur rang; fussent-ils
« même évêques ou rois.... »

LUTHER.

« Car *il y aura parmi vous de faux docteurs qui
« mépriseront les puissances et parleront mal des
« dignités*, dit l'Écriture (Jude, 8). »

LE PAPE.

« De même, nous condamnons et nous mau-
« dissons tous ceux qui, d'une manière ou d'une
« autre, portent atteinte à la ville de Rome, au
« royaume de Sicile, aux îles de Sardaigne et de
« Corse, au patrimoine de Saint-Pierre en Toscane,
« au duché de Spolète, au margraviat d'Ancône, à
« la campagne, aux villes de Ferrare et de Béné-
« vent, et à toutes autres villes ou pays appartenant
« à l'Église de Rome. »

LUTHER.

« O Pierre! pauvre pêcheur! d'où te viennent

« Rome et tous ces royaumes? Je te salue! Pierre!
« roi de Sicile!.... et pêcheur à Bethsaïda! »

Le Pape.

« Nous excommunions et maudissons tous les « chanceliers, conseillers, parlements, procureurs, « gouverneurs, officials, évêques et autres, qui « s'opposent à nos lettres d'exhortation, d'invitation, « de défense, de médiation, d'exécution.... »

Luther.

« Car le saint-siége ne cherche qu'à vivre dans « l'oisiveté, dans la magnificence et dans la débau- « che, à commander, à tempêter, à tromper, à « mentir, à déshonorer, à séduire et à commettre « toutes sortes d'actes de malice, en paix et en « sûreté....

« ... Seigneur, lève-toi! il n'en est pas comme les « papistes le prétendent; tu ne nous as point aban- « donnés, et tes yeux ne se sont pas détournés de « nous! »

Ainsi parlèrent Léon X à Rome et Luther à Wittemberg.

Le Pontife ayant terminé ces condamnations, le parchemin sur lequel elles étaient écrites, fut déchiré, et les fragments en furent jetés au peuple. Aussitôt une grande agitation se manifesta dans la foule; chacun se précipitait et s'efforçait de saisir un des morceaux de la terrible bulle. C'étaient là les saintes reliques que la papauté offrait à ses fidèles, la veille du grand jour de grâce et d'expiation. Bientôt la multitude se dispersa, et les alen-

tours de la basilique rentrèrent dans le silence accoutumé. Retournons à Wittemberg.

C'était le 24 mars. Enfin le héraut impérial avait passé les portes de la ville où se trouvait Luther. Gaspard Sturm se présenta chez le docteur et lui remit la sommation de Charles-Quint. Moment grave et solennel pour le Réformateur. Tous ses amis étaient consternés. Aucun prince, sans excepter Frédéric le Sage, ne s'était encore déclaré pour lui. Les chevaliers, il est vrai, faisaient entendre des menaces; mais le puissant Charles les méprisait. Luther cependant ne fut point troublé. « Les papis-« tes, dit-il, en voyant l'angoisse de ses amis, ne « désirent pas ma venue à Worms, mais ma con-« damnation et ma mort [1]. N'importe! Priez, non « pour moi, mais pour la parole de Dieu. Mon sang « n'aura point encore perdu sa chaleur, que déjà « des milliers d'hommes dans tout l'univers seront « rendus responsables de l'avoir versé! Le très-« saint adversaire de Christ, le père, le maître, le « généralissime des homicides, insiste pour le répan-« dre. Amen! Que la volonté de Dieu s'accomplisse! « Christ me donnera son esprit pour vaincre ces « ministres de l'erreur. Je les méprise pendant ma « vie et j'en triompherai par ma mort [2]. On s'agite « à Worms pour me contraindre à me rétracter. Voici « quelle sera ma rétractation : J'ai dit autrefois que « le pape était le vicaire de Christ; maintenant je

1. Damnatum et perditum. (L. Epp. I, p. 556.)

2. ....Ut hos Satanæ ministros et contemnam vivens et vincam moriens. (L. Epp. I, p. 579.)

« dis qu'il est l'adversaire du Seigneur et l'apôtre du « diable. » Et quand il apprit que toutes les chaires des franciscains et des dominicains retentissaient d'imprécations et de malédictions contre lui : « Oh ! « quelle merveilleuse joie j'en éprouve [1] ! » s'écria-t-il. Il savait qu'il avait fait la volonté de Dieu, et que Dieu était avec lui ; pourquoi donc ne partirait-il pas avec courage ? Cette pureté de l'intention, cette liberté de la conscience, est une force cachée, mais incalculable, qui ne manque jamais au serviteur de Dieu, et qui le rend plus invincible que ne pourraient le faire toutes les cuirasses et toutes les armées.

Luther vit alors arriver dans Wittemberg un homme qui devait être, comme Mélanchton, l'ami de toute sa vie, et qui était destiné à le consoler au moment de son départ [2]. C'était un prêtre de trente-six ans, nommé Bugenhagen, qui fuyait les rigueurs dont l'évêque de Camin et le prince Bogislas de Poméranie poursuivaient les amis de l'Évangile, qu'ils fussent ecclésiastiques, bourgeois ou lettrés [3]. Né d'une famille sénatoriale, à Wollin en Poméranie (d'où on l'a appelé communément Pomeranus), Bugenhagen enseignait depuis l'âge de vingt ans à Treptow. Les jeunes gens accouraient pour l'entendre ; les nobles et les savants se disputaient sa société. Il étudiait assidûment les saintes

1. ....Quod mire quam gaudeam ! (Ibid., p. 567.)

2. Venit Wittembergam paulo ante iter Lutheri ad comitia Wormatiæ indicta. (Melch. Adam vita Bugenhagii, p. 314.)

3. Sacerdotes, cives et scholasticos in vincula conjecit. (Ibid., p. 313.)

lettres, suppliant Dieu de l'instruire[1]. Un jour (c'était vers la fin de décembre 1520) on lui remit, comme il était à souper avec plusieurs amis, le livre de Luther sur *la Captivité de Babylone*. « Depuis que Christ est mort, » dit-il après l'avoir parcouru, « bien des hérétiques ont infesté l'Église; mais il n'exista jamais une peste semblable « à l'auteur de ce livre. » Ayant emporté le livre chez lui, l'ayant lu et relu, toutes ses pensées changèrent; des vérités toutes nouvelles se présentèrent à son esprit; et étant retourné, quelques jours après, vers ses collègues, il leur dit : « Le monde « entier est tombé dans les plus obscures ténèbres. « Cet homme seul voit la vérité [2]. » Des prêtres, un diacre, l'abbé lui-même, reçurent la pure doctrine du salut, et bientôt, prêchant avec puissance, ils amenèrent leurs auditeurs, dit un historien, des superstitions humaines, au mérite seul puissant de Jésus-Christ [3]. Alors la persécution éclata. Déjà plusieurs gémissaient dans les prisons. Bugenhagen se déroba à ses ennemis et arriva à Wittemberg. « Il souffre pour l'amour de l'Évangile, » écrivit aussitôt Mélanchton au chapelain de l'Électeur. « Où pouvait-il s'enfuir, si ce n'est dans notre ἄσυλον, « et sous la garde de notre prince [4]? »

1. Precesque adjunxit, quibus divinitus se regi ac doceri petivit. (Ibid. p. 312.)

2. ...In cimmeriis tenebris versatur : hic vir unus et solus verum videt. (Ibid. p. 313.)

3. A superstitionibns ad unicum Christi meritum traducere. (Ibid.)

4. Corp. Refor. I, p. 361.

Mais nul ne reçut Bugenhagen avec autant de joie que Luther. Il fut convenu entre eux, qu'aussitôt après le départ du Réformateur, Bugenhagen commencerait à expliquer les psaumes. C'est ainsi que la Providence divine amena alors cet homme puissant, pour remplacer en partie celui que Wittemberg allait perdre. Placé un an plus tard à la tête de l'église de cette ville, Bugenhagen la présida durant trente-six ans. Luther le nommait par excellence *le Pasteur*.

Luther devait partir. Ses amis alarmés pensaient que si Dieu n'intervenait par un miracle, c'était à la mort qu'il marchait. Mélanchton, éloigné de sa patrie, s'était attaché à Luther avec toute l'affection d'une âme tendre. « Luther, disait-il, me tient lieu « de tous mes amis ; il est pour moi plus grand, « plus admirable que je ne puis le dire. Vous savez « combien Alcibiade admirait son Socrate [1] ; mais « c'est autrement encore que j'admire Luther, car « c'est en chrétien. » Puis il ajoutait cette parole si belle et si simple : « Chaque fois que je le contem- « ple, je le trouve de nouveau plus grand que lui- « même [2]. » Mélanchton voulait suivre Luther dans ses dangers. Mais leurs amis communs, et sans doute le docteur lui-même, s'opposèrent à ce désir. Philippe ne devait-il pas remplacer son ami? et si celui-ci ne revenait jamais, qui dirigerait alors l'œu-

1. « Alcibiade fut persuadé que le commerce de Socrate était un secours que les dieux envoyaient pour instruire et pour sauver. » (Plutarque, vie d'Alcibiade.)

2. Quem quoties contemplor, se ipso subinde majorem judico. (Corp. Ref. I, p. 264.)

vre de la Réforme. « Ah! plût à Dieu, dit Mélanch-« ton résigné, mais chagrin, qu'il m'eût été permis « de partir avec lui [1]. »

Le véhément Amsdorff déclara aussitôt qu'il accompagnerait le docteur. Son âme forte trouvait plaisir à s'exposer au danger. Sa fierté lui permettait de paraître sans crainte devant une assemblée de rois. L'Électeur avait appelé à Wittemberg, comme professeur de droit, un homme célèbre, d'une grande douceur, fils d'un médecin de Saint-Gall, Jérôme Schurff, qui vivait avec Luther dans une grande intimité. « Il n'a pas encore pu se résoudre, « disait Luther, à prononcer la sentence de mort « contre un seul malfaiteur [2]. » Cet homme timide désira néanmoins assister le docteur en qualité de conseil, dans ce voyage dangereux. Un jeune étudiant danois, Pierre Suaven, qui logeait chez Mélanchton, célèbre plus tard par ses travaux évangéliques en Poméranie et en Danemark, déclara aussi qu'il accompagnerait son maître. La jeunesse des écoles devait être représentée à côté du champion de la vérité.

L'Allemagne était émue à la pensée des périls qui menaçaient le représentant de son peuple. Elle trouva alors une voix digne d'elle pour exprimer ses craintes. Ulric de Hutten tressaillit à la pensée du coup dont la patrie allait être frappée; il écrivit, le 1er avril, à Charles-Quint lui-même. « Très-« excellent Empereur, lui dit-il, vous êtes sur le

1. Utinam licuisset mihi una proficisci. (Corp. Ref. I, p. 365.)
2. L. Opp. (W), XXII, 2067, 1819.

« point de nous perdre et vous-même avec nous.
« Que se propose-t-on dans cette affaire de Luther, « si ce n'est de détruire notre liberté, et d'abattre « votre puissance ? Il n'y a pas dans toute l'étendue « de l'Empire, un homme juste, qui ne porte à cette « affaire l'intérêt le plus vif [1]. Les prêtres seuls s'é« lèvent contre Luther, parce qu'il s'est opposé à « leur puissance excessive, à leur luxe honteux, à « leur vie dépravée, et qu'il a plaidé pour la doc« trine de Christ, pour la liberté de la patrie, et « pour la sainteté des mœurs.

« O Empereur! éloignez de votre présence ces « orateurs de Rome, ces évêques, ces cardinaux, « qui veulent empêcher toute réforme. N'avez-vous « pas remarqué la tristesse du peuple, en vous « voyant, à votre arrivée, vous approcher du Rhin, « entouré de ces gens à chapeau rouge.... d'un « troupeau de prêtres, et non d'une cohorte de vail« lants guerriers!.....

« Ne livrez pas votre majesté souveraine à ceux « qui veulent la fouler aux pieds! Ayez pitié de « nous! n'entraînez pas dans votre ruine la nation « tout entière!... Conduisez-nous au milieu des « plus grands périls, sous les glaives des soldats, « sous les bouches de feu [2]; que toutes les nations « conspirent contre nous; que toutes les armées « nous assaillent, en sorte que nous puissions mon-

1. Neque enim quam lata est Germania, ulli boni sunt.... (L. Opp. lat. II, p. 182 verso.)

2. Duc nos in manifestum potius periculum, duc in ferrum, duc in ignes... (Ibid., p. 183.)

« trer ouvertement notre valeur, plutôt que d'être « ainsi vaincus et asservis humblement et en ca- « chette, comme des femmes, sans armes et sans « combat.....

« Ah! nous espérions que ce serait vous qui nous « délivreriez du joug des Romains, et qui renver- « seriez la tyrannie pontificale. Dieu fasse que l'a- « venir vaille mieux que ces commencements!

« L'Allemagne tout entière tombe à vos genoux[1]; « elle vous supplie avec larmes; elle implore votre « secours, votre compassion, votre fidélité; et par « la sainte mémoire de ces Germains qui, lorsque « le monde entier était soumis à Rome, ne baissè- « rent point la tête devant cette ville superbe, elle « vous conjure de la sauver, de la rendre à elle- « même, de la délivrer de l'esclavage, et de la ven- « ger de ses tyrans!.. »

Ainsi parlait à Charles-Quint la nation allemande, par l'organe du chevalier. L'Empereur n'y fit pas attention, et jeta probablement avec dédain cette épître à l'un de ses secrétaires. Il était Flamand et non Germain. Sa puissance personnelle, et non la liberté et la gloire de l'Empire, était l'objet de tous ses désirs.

Le 2 avril était arrivé : Luther devait prendre congé de ses amis. Après avoir annoncé à Lange, par un billet, qu'il passerait le jeudi ou le vendredi suivant à Erfurt[2], il dit adieu à ses collègues. Se

1. Omnem nunc Germaniam quasi ad genua provolutam tibi....(Ibid., p. 184.)

2. L. Epp. I, p. 580.

tournant vers Mélanchton : « Si je ne reviens pas, » lui dit-il d'une voix émue, « et que mes ennemis « me mettent à mort, ô mon frère! ne cesse pas « d'enseigner, et demeure ferme dans la vérité. Tra« vaille à ma place, puisque je ne pourrai plus tra« vailler moi-même. Si tu vis, peu importe que « je périsse. » Puis, remettant son âme entre les mains de celui qui est fidèle, Luther monta dans son char et quitta Wittemberg. Le conseil de la ville lui avait fourni une voiture modeste, recouverte d'une toile, que les voyageurs pouvaient mettre ou ôter à volonté. Le héraut impérial, revêtu de ses ornements et portant l'aigle de l'Empire, était à cheval, en avant, suivi de son domestique. Puis venaient Luther, Schurff, Amsdorff et Suaven dans leur char. Les amis de l'Évangile, les bourgeois de Wittemberg, émus, invoquant Dieu, fondaient en larmes. Ainsi partit Luther.

Il remarqua bientôt que de sinistres pressentiments remplissaient les cœurs de ceux qu'il rencontrait. A Leipzig on ne lui rendit aucun honneur, et l'on se contenta de lui présenter le vin d'usage. A Naumbourg, il rencontra un prêtre, probablement J. Langer, homme d'un zèle sévère, qui gardait soigneusement dans son cabinet le portrait du fameux Jérôme Savonarola de Ferrare, brûlé en 1498 à Florence, par ordre du pape Alexandre VI, comme martyr de la liberté et de la morale, plus encore que comme confesseur de la vérité évangélique. Ayant pris le portrait du martyr italien, le prêtre s'approcha de Luther et le lui tendit en silence. Celui-ci comprit ce que cette image muette lui an-

nonçait; mais son âme intrépide demeura ferme. « C'est Satan, dit-il, qui voudrait empêcher par ces « terreurs, que la vérité ne fût confessée dans l'as- « semblée des princes, car il prévoit le coup que « cela va porter à son règne [1]. » — « Demeure fer- « mement en la vérité que tu as reconnue, lui dit « alors gravement le prêtre, et ton Dieu demeurera « aussi fermement avec toi [2]. »

Ayant passé la nuit à Naumbourg, où le bourgmestre l'avait reçu avec hospitalité, Luther arriva le lendemain au soir à Weimar. A peine y était-il depuis un instant, qu'il entendit des cris de toutes parts : c'était sa condamnation qu'on annonçait. « Voyez! » lui dit le héraut. Il regarda, et ses yeux étonnés aperçurent des messagers impériaux parcourant la ville, et affichant partout l'édit de l'Empereur, qui prescrivait de remettre aux magistrats ses écrits. Luther ne douta pas qu'on n'étalât à l'avance ces rigueurs, pour le retenir par la crainte, et ensuite le condamner comme ayant refusé de comparaître. « Eh bien! monsieur le docteur, vou- « lez-vous continuer? » dit le héraut impérial effrayé. — « Oui, répondit Luther, quoique mis à l'in- « terdit dans toutes les villes, je continuerai! Je me « repose sur le sauf-conduit de l'Empereur. »

Luther eut à Weimar une audience du duc Jean, frère de l'Électeur de Saxe, qui y résidait alors. Le

1. Terrorem hunc a Sathana sibi dixit adferri....(Melch. Adam., p. 117.)

2. Er wolle bey der erkandten Wahrheyt mit breytem Fuss aushalten... (Mathesius Historien, p. 23 : nous citons d'après la première édition de 1566.)

prince l'invita à prêcher. Il y consentit. Des paroles de vie s'échappaient du cœur ému du docteur. Un moine franciscain, qui l'entendit, l'ami de Frédéric Myconius, Jean Voït, fut alors converti à la doctrine évangélique. Il quitta, deux ans après, le couvent, et devint plus tard professeur de théologie à Wittemberg. Le duc donna à Luther l'argent nécessaire à son voyage.

De Wiemar le Réformateur se rendit à Erfurt. C'était la ville de sa jeunesse. Il espérait y voir son ami Lange, si, comme il le lui avait écrit, il n'y avait pas de danger à entrer dans la ville [1]. Comme il en était encore à trois ou quatre lieues, près du village de Nora, il vit paraître dans le lointain une troupe de cavaliers. Étaient-ce des amis? étaient-ce des ennemis? Bientôt, Crotus, recteur de l'université, Eobanus Hesse, l'ami de Mélanchton, et que Luther appelait le roi des poëtes, Euricius Cordus, Jean Draco, d'autres encore, au nombre de quarante, membres du sénat, de l'université, de la bourgeoisie, tous à cheval, le saluent avec acclamations. Une multitude d'habitants d'Erfurt couvre le chemin et fait éclater sa joie. On était avide de voir l'homme puissant qui avait osé déclarer la guerre au pape.

Un jeune homme de vingt-huit ans, nommé Juste Jonas, avait devancé le cortége [2]. Jonas, après avoir

1. Nisi periculum sit Erfordiam ingredi. (L. Epp. I, p. 580.)

2. Hos inter, qui nos prævenerat, ibat Jonas,
Ille decus nostri, primaque fama Chori.
(Eob. Hessi Elegia secunda.)

étudié le droit à Erfurt, avait été nommé recteur de l'université en 1519. Éclairé par la lumière évangélique, qui se répandait alors de toutes parts, il avait conçu le désir de devenir théologien. « Je « crois, » lui écrivit Érasme, « que Dieu t'a élu comme « un organe, pour faire briller la gloire de son fils « Jésus [1]. » Toutes les pensées de Jonas étaient portées sur Wittemberg, sur Luther. Quelques années auparavant, n'étant encore qu'étudiant en droit, Jonas, d'un esprit prompt et entreprenant, était parti à pied, accompagné de quelques amis, et avait traversé pour arriver jusqu'à Érasme, alors à Bruxelles, des forêts infestées de voleurs, et des villes ravagées par la peste. N'affrontera-t-il pas maintenant d'autres dangers pour accompagner à Worms le Réformateur? Il lui demanda vivement de lui accorder cette faveur. Luther y consentit. Ainsi se rencontrèrent ces deux docteurs, qui devaient travailler ensemble toute leur vie à l'œuvre du renouvellement de l'Église. La Providence divine groupait autour de Luther les hommes qui devaient être la lumière de l'Allemagne, les Mélanchton, les Amsdorff, les Bugenhagen, les Jonas. A son retour de Worms, Jonas fut nommé prévôt de l'église de Wittemberg et docteur en théologie. « Jonas, disait Luther, est un homme dont il « faudrait acheter la vie à grand prix pour le re« tenir sur la terre [2]. » Aucun prédicateur n'avait

1. Velut organum quoddam electum ad illustrandam filii sui Jesu gloriam. (Erasm. Epp. V. 27.)

2. Vir est quem oportuit multo prætio emptum et servatum in terra. (Weismann. I, p. 1436.)

reçu comme lui le don de captiver ses auditeurs. « Poméranus est exégète, » disait Mélanchton, moi « je suis dialecticien, Jonas est orateur. Les pa- « roles découlent de ses lèvres avec une admirable « beauté, et son éloquence est pleine de force. Mais « Luther nous surpasse tous [1]. » — Il paraît qu'à peu près vers le même temps un ami d'enfance et un frère de Luther vinrent augmenter son escorte.

La députation d'Erfurt avait tourné bride. Cavaliers et gens à pied, entourant la voiture de Luther, entrèrent dans les murs de la ville. A la porte, sur les places, dans les rues où le pauvre moine avait si souvent mendié son pain, la foule des spectateurs était immense. Luther descendit au couvent des Augustins, où l'Évangile avait consolé son cœur. Lange le reçut avec joie; Usingen et quelques-uns des pères les plus âgés lui témoignèrent beaucoup de froideur. On désirait l'entendre; la prédication lui était interdite; mais le héraut, entraîné lui-même, céda.

Le dimanche après Pâques, l'église des Augustins d'Erfurt était remplie d'une grande foule. Ce frère, qui autrefois ouvrait les portes et balayait l'église, monta dans la chaire, et ayant ouvert la Bible, il y lut ces mots : « *La paix soit avec vous;* « *et quand Jésus eut dit cela, il leur montra ses* « *mains et son côté.* (Jean XX, 19, 20.) Tous les « philosophes, dit-il, les docteurs, les écrivains, se « sont appliqués à enseigner comment l'homme

1. Pomeranus est grammaticus, ego sum dialecticus, Jonas est orator. . . .Lutherus vero nobis omnibus antecellit. (Knapp. Narrat. de J. Jona, p. 581.)

« peut obtenir la vie éternelle, et ils n'y sont pas « parvenus. Je veux maintenant vous le dire. »

C'est dans tous les siècles la grande question; aussi les auditeurs de Luther redoublèrent-ils d'attention :

« Il y a deux espèces d'œuvres, continua le Ré« formateur : des œuvres étrangères : ce sont les « bonnes; des œuvres propres : elles sont peu de « chose. L'un bâtit une église, l'autre va en pèleri« nage à Saint-Jacques ou à Saint-Pierre; un troi« sième jeûne, prie, prend le capuchon, va nu« pieds; un autre fait quelque autre chose encore. « Toutes ces œuvres ne sont rien et périront; car « nos œuvres propres sont sans aucune force. Mais « je vais vous dire maintenant quelle est l'œuvre « véritable. Dieu a ressuscité un homme, le Sei« gneur Jésus-Christ, pour qu'il écrase la mort, dé« truise le péché, et ferme les portes de l'enfer. « Voilà l'œuvre du salut. Le démon crut qu'il tenait « le Seigneur en son pouvoir, quand il le vit entre « deux brigands, souffrant le plus honteux mar« tyre, maudit de Dieu et des hommes... Mais la « Divinité déploya sa puissance et anéantit la mort, « le péché et l'enfer...

« Christ a vaincu! voilà la grande nouvelle! et « nous sommes sauvés par son œuvre, et non par « les nôtres. — Le pape dit toute autre chose. Mais « je le déclare, la sainte Mère de Dieu elle-même a « été sauvée, non par sa virginité ni par sa mater« nité, ni par sa pureté ou ses œuvres, mais uni« quement par le moyen de la foi et par les œuvres « de Dieu... »

Comme Luther parlait, un bruit soudain se fit entendre; une des galeries craqua et l'on crut qu'elle allait céder sous le poids de la foule. Cela causa une grande agitation dans tout l'auditoire. Les uns s'enfuyaient, les autres restaient frappés d'effroi. L'orateur s'arrêta un moment; puis étendant la main, il s'écria d'une voix forte : « Ne craignez rien! il n'y a pas de danger : le diable cherche ainsi à m'empêcher d'annoncer l'Évangile, « mais il n'y réussira pas [1]. » A cet ordre, ceux qui s'enfuyaient s'arrêtèrent, étonnés et saisis; l'assemblée se calma, et Luther, sans s'inquiéter des tentatives du diable, continua : « Vous nous parlez « beaucoup de la foi, me direz-vous peut-être. Apprenez-nous donc comment on peut l'obtenir. « Eh bien, oui, je veux vous l'apprendre : notre « Seigneur Jésus-Christ dit : *La paix soit avec vous!* « *regardez mes mains*, » c'est-à-dire : « Regarde, ô « homme! c'est moi, c'est moi seul qui ai ôté ton « péché, et qui t'ai racheté; et maintenant tu as la « paix! dit le Seigneur. . .

« Je n'ai point mangé le fruit de l'arbre, reprit « Luther; vous ne l'avez pas non plus mangé; mais « nous avons reçu le péché qu'Adam nous a transmis, « et nous l'avons fait. De même, je n'ai point souffert sur la croix et vous n'y avez pas non plus « souffert; mais Christ a souffert pour nous; nous « sommes justifiés par l'œuvre de Dieu, et non par « la nôtre. . . Je suis, dit le Seigneur, ta justice et « ta rédemption. . . . .

1. Agnosco insidias, hostis acerbe, tuas. (Hessi Eleg. tertia.)

« Croyons à l'Évangile, croyons à saint Paul, et « non aux lettres et aux décrétales des papes... »

Luther, après avoir prêché la foi comme cause de la justification du pécheur, prèche les œuvres comme conséquence et manifestation du salut.

« Puisque Dieu nous a sauvés, continue-t-il, or-« donnons tellement nos œuvres qu'il y mette son « bon plaisir. Es-tu riche? que ton bien soit utile « aux pauvres! Es-tu pauvre? que ton service soit « utile aux riches! Si ton travail n'est utile qu'à toi-« même, le service que tu prétends rendre à Dieu « n'est qu'un mensonge [1]. »

Pas un mot de lui dans ce sermon de Luther : point d'allusions aux circonstances où il se trouve; rien sur Worms, ni sur Charles, ni sur les nonces; il prêche Christ et Christ seul; dans ce moment où le monde a les yeux sur lui, il n'a aucune préoccupation de lui-même; c'est la marque d'un véritable serviteur de Dieu.

Luther partit d'Erfurt et traversa Gotha, où il prêcha de nouveau. Myconius ajoute qu'au moment où l'on sortait du sermon, le diable détacha du fronton de l'église quelques pierres qui n'avaient pas bougé depuis deux cents ans. Le docteur alla coucher dans le couvent des bénédictins à Reinhardsbrunn, et se rendit de là à Isenac où il se sentit indisposé. Amsdorff, Jonas, Schurff, tous ses amis en furent effrayés. On le saigna; on lui prodigua des soins empressés; le Schulthess de la ville, Jean Oswald, accourut lui-même, appor-

1. L. Opp. (L.) XII, p. 485.

tant une eau cordiale. Luther en ayant bu, s'endormit, et les forces que lui donna le repos lui permirent de repartir le lendemain.

Partout les peuples se précipitaient sur ses pas [1]. Son voyage était la marche d'un triomphateur. On contemplait avec émotion cet homme hardi, qui allait présenter sa tête à l'Empereur et à l'Empire [2]. Un concours immense l'entourait, on lui parlait: « Ah! » lui disaient quelques uns, « il y a à Worms « tant de cardinaux, tant d'évêques!... On vous « brûlera, on réduira votre corps en cendres, comme « on l'a fait de celui de Jean Huss. » Mais rien n'épouvantait le moine. « Quand ils feraient un feu, « dit-il, qui s'étendît de Worms à Wittemberg et « qui s'élevât jusqu'au ciel, je le traverserais au nom « du Seigneur, je paraîtrais devant eux, j'entrerais « dans la gueule de ce Béhémoth, je briserais ses « dents et je confesserais le Seigneur Jésus-Christ [3].

Un jour, comme il venait d'entrer dans une auberge et que la foule se pressait comme de coutume autour de lui, un officier s'avança et lui dit: « Êtes-vous l'homme qui a entrepris de réformer « la papauté?... Comment y parviendrez-vous?... « — Oui, répondit Luther, je suis l'homme. Je « me repose sur le Dieu tout-puissant, dont j'ai « devant moi la parole et le commandement. » L'of-

1. Iter facienti occurrebant populi. (Pallavicini, Hist. C. Tr. I, p. 114.)

2. Quacunque iter faciebant, frequens erat concursus hominum, videndi Lutheri studio. (Cochlœus, p. 29.)

3. Ein Feuer das bis an den Himmel reichte ... (Keil I, p. 98.)

ficier ému le regarda alors d'un œil plus doux, et lui dit : « Cher ami, ce que vous dites là est quelque « chose. Je suis serviteur de Charles; mais votre « maître est plus grand que le mien. Il vous aidera « et vous gardera [1]. » Telle était l'impression que produisait Luther. Ses ennemis mêmes étaient frappés à la vue de cette multitude qui l'entourait; mais c'est sous d'autres couleurs qu'ils ont dépeint ce voyage [2]. Le docteur arriva enfin à Francfort, le dimanche, 14 avril.

Déjà la nouvelle de la marche de Luther était parvenue à Worms. Les amis du pape n'avaient pas cru qu'il obéirait à la citation de l'Empereur. Albert, cardinal archevêque de Mayence, eût tout donné pour l'arrêter sur la route. De nouvelles pratiques furent mises en œuvre pour y parvenir.

Luther, arrivé à Francfort, y prit quelque repos, puis il annonça son approche à Spalatin, qui se trouvait alors à Worms avec l'Électeur. C'est la seule lettre qu'il ait écrite pendant la route. « J'arrive, lui « dit-il, bien que Satan se soit efforcé de m'arrêter « dans le chemin par des maladies. D'Isenac ici, « je n'ai cessé de languir, et je suis encore comme « je n'ai jamais été. J'apprends que Charles a pu- « blié un édit pour m'épouvanter. Mais Christ vit, « et nous entrerons dans Worms, en dépit de tou-

1. Nun habt Ihr einen grössern Herrn, denn Ich. (Ib., p. 99.)

2. In diversoriis multa propinatio, læta compotatio, musices quoque gaudia : adeo ut Lutherus ipse alicubi sonora testudine ludens, omnium in se oculos converteret, velut Orpheus quidam, sed rasus adhuc et cucullatus, eoque mirabilior. (Cochlœus, p. 29.)

« tes les portes de l'enfer et de toutes les puissances « de l'air [1]. Préparez donc mon logement. »

Le lendemain, Luther alla visiter l'école savante de Guillaume Nesse, célèbre géographe de ce temps. « Appliquez-vous, » dit-il aux jeunes garçons, « à « la lecture de la Bible et à la recherche de la vé- « rité. » Puis, posant sa droite sur l'un de ces enfants, et sa gauche sur un autre, il prononça une bénédiction sur toute l'école.

Si Luther bénissait les enfants, il était l'espérance des vieillards. Une veuve avancée en âge et servant Dieu, Catherine de Holzhausen, se rendit vers lui et lui dit : « Mon père et ma mère m'ont « annoncé que Dieu susciterait un homme qui s'op- « poserait aux vanités papales et qui sauverait la « Parole de Dieu. J'espère que tu es cet homme-là, « et je te souhaite pour ton œuvre la grâce et le « Saint-Esprit de Dieu [2]. »

Ces sentiments furent loin d'être ceux de tous à Francfort. Le doyen de l'église de Notre-Dame, Jean Cochlœus, était l'un des hommes les plus dévoués à l'Église romaine. En voyant Luther traverser Francfort pour se rendre à Worms, il ne put comprimer ses craintes. Il pensa que l'Église avait besoin de défenseurs dévoués. Personne ne l'avait appelé, il est vrai; n'importe! A peine Luther eut-il quitté la ville, que Cochlœus partit aussitôt sur ses

1. Intrabimus Wormatiam, invitis omnibus portis inferni et potentatibus aeris. (L. Epp. I, p. 987.)

2. Ich hoffe dass du der Verheissene.... (Cypr. Hilar. Ev. p. 608.)

traces, prêt, dit-il, à donner sa vie pour défendre l'honneur de l'Église [1].

L'épouvante était grande dans le camp des amis du pape. L'hérésiarque arrivait; chaque journée, chaque heure le rapprochait de Worms. S'il y entrait, tout était peut-être perdu. L'archevêque Albert, le confesseur Glapion et tous les politiques qui entouraient l'Empereur, étaient troublés. Comment empêcher ce moine de venir? L'enlever est chose impossible, car il a le sauf-conduit de Charles. La ruse seule peut l'arrêter. Aussitôt ces hommes habiles forment le plan suivant. Le confesseur de l'Empereur, et son grand chambellan, Paul de Armsdorf, partent en toute hâte de Worms [2]. Ils se dirigent vers le château d'Ebernbourg, à dix lieues environ de cette ville, où résidait François de Sickingen, ce chevalier qui avait offert à Luther un asile. Bucer, jeune dominicain, chapelain de l'Électeur palatin, converti à la doctrine évangélique, lors de la dispute de Heidelberg, était alors réfugié dans cette « hôtellerie des justes. » Le chevalier, qui n'entendait pas grand'chose aux affaires de religion, était facile à tromper; et le caractère de l'ancien chapelain palatin favorisait les desseins du confesseur. En effet, Bucer était pacifique. Distinguant les points fondamentaux des points secon-

1. Lutherum illac transeuntem subsequutus, ut pro honore ecclesiæ vitam suam.... exponeret. (Cochlœus, p. 36.) C'est celui que nous citons souvent.

2. Dass der Keyser seinen Beichtvater und Ihrer Majest. Ober-Kammerling, zu Sickingen schickt. (L. Opp. XVII, p. 587.)

daires, il croyait pouvoir sacrifier ceux-ci à l'unité et à la paix [1].

Le chambellan et le confesseur de Charles commencent leur attaque. Ils font comprendre à Sickingen et à Bucer que c'en est fait de Luther, s'il se rend à Worms. Ils leur déclarent que l'Empereur est prêt à envoyer quelques savants à Ebernbourg, afin d'y conférer avec le docteur. — « C'est sous « votre garde, » disent-ils au chevalier, « que les « deux partis se placeront. — Nous sommes d'ac-« cord avec Luther sur toutes les choses essentiel-« les, » disent-ils à Bucer; « il s'agit seulement de « quelques points secondaires : vous nous servirez « de médiateur. » Le chevalier et le docteur sont ébranlés. Le confesseur et le chambellan poursuivent : « Il faut que l'invitation adressée à Luther « vienne de vous, disent-ils à Sickingen, et que « Bucer en soit le porteur [2]. » On convint de tout selon leurs désirs. Que Luther trop crédule vienne seulement à Ebernbourg, son sauf-conduit sera bientôt expiré, et alors qui pourra le défendre?

Luther était arrivé à Oppenheim. Son sauf-conduit n'était plus valable que pour trois jours. Il voit une troupe de cavaliers qui s'approchent, et bientôt il reconnaît à leur tête ce Bucer avec lequel il avait eu à Heidelberg des conversations si intimes [3]. — « Ces cavaliers appartiennent à François

1. Condocefaciebat τὰ ἀναγκαῖα a probabilibus distinguere, ut scirent quæ retinenda.... (M. Adam. Vit. Buceri, p. 223.)

2. Dass er sollte den Luther zu sich fodern. (L. Opp. XVII, p. 587.)

3. Da kam Bucer zu, mit etlichen Reutern. (Ibid.)

« de Sickingen, » lui dit Bucer, après les premiers épanchements de l'amitié. « Il m'envoie vers vous, « pour vous conduire à son château fort [1]. Le con- « fesseur de l'Empereur désire avoir avec vous un « entretien. Son influence sur Charles est sans bor- « nes; tout peut s'arranger. Mais évitez Aléandre! » Jonas, Amsdorff, Schurff ne savent que penser. Bucer insiste; mais Luther n'hésite pas. « Je continue « mon chemin, répond-il à Bucer, et si le confes- « seur de l'Empereur a quelque chose à me dire, « il me trouvera à Worms. Je me rends là où je « suis appelé. »

Cependant Spalatin lui-même commençait à se troubler et à craindre. Entouré à Worms des ennemis de la Réformation, il entendait dire que l'on ne devait point respecter le sauf-conduit d'un hérétique. Il s'alarma pour son ami. Au moment où celui-ci approchait de la ville, un messager se présenta et lui dit de la part du chapelain : « N'en- « trez point dans Worms! » Ainsi, son meilleur ami, le confident de l'Électeur, Spalatin lui-même!... Luther, inébranlable, porte ses regards sur cet envoyé, et répond : « Allez et dites à votre maître, « que quand même il y aurait autant de diables à « Worms, qu'il y a de tuiles sur les toits, j'y en- « trerais... [2] » Jamais peut-être Luther n'a été si grand. L'envoyé retourna à Worms et y rapporta cet étonnant message. « J'étais alors intrépide, » dit

1. Und wollte mir überreden zu Sickingen gen Ebernburg zu kommen. (Ibid.)

2. Wenn so viel Teufel zu Worms wären, als Ziegel auf den Dächern, noch wollt Ich hinein! (L. Opp. (L.) XVII, p. 587.)

Luther peu de jours avant sa mort, « je ne craignais « rien. Dieu peut donner à un homme une telle au« dace. Je ne sais si à présent j'aurais autant de « liberté et de joie. » « Quand la cause est bonne, » ajoute son disciple Mathésius, « le cœur grandit, et « il donne du courage et de la force aux évangélis« tes et aux soldats [1]. »

Enfin, le 16 avril, au matin, Luther découvrit les murs de l'antique cité. On l'attendait. Il n'y avait plus dans Worms qu'une seule pensée. De jeunes nobles, ne pouvant contenir leur impatience, Bernard de Hirschfeld, Albert de Lindenau, avec six cavaliers et d'autres gentilshommes de la suite des princes, au nombre de cent, si l'on en croit Pallavicini, coururent à cheval au-devant de lui, et l'entourèrent, pour l'escorter au moment de son entrée. Il approchait. Devant lui le héraut impérial cavalcadait, revêtu de tous les insignes de sa charge. Luther venait ensuite dans son modeste char. Jonas le suivait à cheval ; les cavaliers l'entouraient. Une foule immense de peuple l'attendait devant les portes. A dix heures il franchit ces murailles, d'où tant de personnes lui avaient prédit qu'il ne sortirait plus. Le voilà dans Worms.

Deux mille personnes accompagnaient à travers les rues de la ville le fameux moine de Wittemberg. On se précipitait à sa rencontre. De moment en moment la foule grossissait. Elle était beaucoup plus grande que lors de l'entrée de l'Empereur. Tout à coup, rapporte un historien, un homme

1. So wächst das Herz im Leibe. . .(Math., p. 24.)

revêtu d'habits singuliers, et portant devant lui une grande croix, comme c'est l'usage dans les convois funèbres, se détache de la foule, s'avance vers Luther, puis, d'une voix haute et de ce ton plaintif et cadencé dont on dit les messes pour le repos de l'âme des morts, il chante ces paroles, comme s'il les eût fait entendre de l'empire des trépassés:

Advenisti, o desiderabilis!
Quem expectabamus in tenebris[1]!

C'est par un *requiem* que l'on célèbre l'arrivée de Luther. C'était le fou de cour de l'un des ducs de Bavière, qui, si l'histoire est vraie, donnait à Luther un de ces avertissements, pleins à la fois de sagesse et d'ironie, dont on cite tant d'exemples de la part de ces personnages. Mais le bruit de la multitude couvrit bientôt le *de profundis* du porte-croix. Le cortége n'avançait qu'avec peine à travers les flots du peuple. Enfin, le héraut de l'Empire s'arrêta devant l'hôtel des chevaliers de Rhodes. C'était là que logeaient deux conseillers de l'Électeur, Frédéric de Thun et Philippe de Feilitsch, ainsi que le maréchal de l'Empire, Ulric de Pappenheim. Luther descendit de son char, et mettant pied à terre, il dit: « Dieu sera ma défense[2]. » — « Je suis entré « dans Worms sur un char couvert et dans mon « froc, dit-il plus tard. Tout le monde accourait « dans les rues, et voulait voir le moine Martin[3]. »

1. Te voilà arrivé, ô toi que nous désirions et que nous attendions dans les ténèbres du sépulcre! (M. Adam. Vita Lutheri, p. 118.)

2. Deus stabit pro me. (Pallavicini, I, p. 114.)

3. L. Opp. XVII, p. 587.

La nouvelle de son arrivée remplit d'épouvante et l'Électeur de Saxe et Aléandre. Le jeune et élégant archevêque Albert, qui tenait le milieu entre ces deux partis, était consterné de tant d'audace. « Si je n'avais pas eu plus de courage que lui, dit « Luther, il est vrai que l'on ne m'aurait jamais vu « dans Worms. ».

Charles-Quint convoqua aussitôt son conseil. Les conseillers intimes de l'Empereur se rendirent en hâte au palais; car l'effroi les gagnait. « Luther « est arrivé, dit Charles, que faut-il faire ?»

Modo, évêque de Palerme et chancelier des Flandres, répondit, si nous en devons croire le témoignage de Luther lui-même : « Nous nous sommes « longtemps consultés à ce sujet. Que Votre Majesté « impériale se défasse promptement de cet homme. « Sigismond n'a-t-il pas fait brûler Jean Huss ? On « n'est tenu, ni de donner, ni de tenir un sauf-con- « duit à un hérétique [1]. » « Non, dit Charles, ce « qu'on a promis, il faut qu'on le tienne. » On se résigna donc à faire comparaître le Réformateur.

Tandis que les grands s'agitaient ainsi dans leurs conseils au sujet de Luther, il y avait bien des hommes dans Worms qui se réjouissaient de pouvoir enfin contempler cet illustre serviteur de Dieu. Capiton, chapelain et conseiller de l'archevêque de Mayence, était parmi eux au premier rang. Cet homme remarquable, qui peu auparavant avait annoncé l'Évangile en Suisse avec beaucoup de liberté [2],

1. ...Dass Ihre Majestät den Luther aufs erste beyseit thäte und umbringen liess.... (Ib.)

2. Voyez huitième livre.

croyait alors devoir à la place qu'il occupait, une conduite qui le faisait accuser de lâcheté par les Évangéliques, et de dissimulation par les Romains[1]. Il avait cependant prêché à Mayence avec clarté la doctrine de la foi. Au moment de son départ, il s'était fait remplacer par un jeune prédicateur plein de zèle, nommé Hédion. La Parole de Dieu n'était point liée dans cette ville, siége antique du Primat de l'Église germanique. On y écoutait avec avidité l'Évangile ; en vain les moines s'efforçaient-ils de prêcher à leur manière la sainte Écriture, et employaient-ils tous les moyens en leur pouvoir, afin d'arrêter l'élan des esprits ; ils ne pouvaient y parvenir [2]. Mais, tout en prêchant la doctrine nouvelle, Capiton s'efforçait de demeurer l'ami de ceux qui la persécutaient. Il se flattait, avec quelques hommes qui pensaient comme lui, d'être ainsi d'une grande utilité à l'Église. A les entendre, si Luther n'était pas brûlé, si tous les Luthériens n'étaient pas excommuniés, cela n'était dû qu'à l'influence qu'avait Capiton sur l'archevêque Albert [3]. Le Doyen de Francfort, Cochlœus, qui arriva à Worms presque en même temps que Luther, alla aussitôt chez Capiton. Celui-ci, qui était, au moins extérieurement, dans de très-bons rapports avec Aléan-

1. Astutia plusquam vulpina vehementer callidum. . . . Lutherismum versutissime dissimulabat. (Cochlœus, p. 36.)

2. Evangelium audiunt avidissime, verbum Dei alligatum non est. . . . (Caspar Hedio. Zw. Epp., p. 157.)

3. Lutherus in hoc districtu dudum esset combustus, Lutherani ἀποσυνάγωγοι, nisi Capito aliter persuasisset principi. (C. Hedio. Zw. Epp., p. 148.)

dre, lui présenta Cochlœus, servant ainsi de lien entre les deux plus grands ennemis du Réformateur [1]. Capiton crut sans doute être très-utile à la cause de Christ en gardant tous ces ménagements; mais on ne saurait dire qu'il en résulta quelque bien. L'événement déjoue presque toujours ces calculs d'une sagesse toute humaine et prouve qu'une marche décidée, en étant la plus franche, est aussi la plus sage.

Cependant la foule ne cessait d'entourer l'hôtel de Rhodes, où Luther était descendu. Il était pour les uns un miracle de sagesse, pour les autres un monstre d'iniquité. Toute la ville voulait le voir [2]. On lui laissa pourtant les premières heures pour se remettre de sa fatigue, et converser avec ses plus intimes amis. Mais à peine le soir fut-il venu, que des comtes, des barons, des chevaliers, de simples gentilshommes, des ecclésiastiques, des bourgeois, s'empressèrent autour de lui. Tous, et ses plus grands ennemis mêmes, étaient frappés de la hardiesse de sa démarche, de la joie qui paraissait l'animer, de la puissance de ses paroles, de cette élévation et de cet enthousiasme si imposants, qui donnaient à ce simple moine une irrésistible autorité. Mais les uns attribuaient cette grandeur à quelque chose de divin qui se trouvait en lui, tandis que les amis du pape s'écriaient hautement qu'il

1. Hic (Capito) illum (Cochlœum) insinuavit Hyeronimo Aleandro, nuncio Leonis X. (Cochlœus, p. 36.)

2. Eadem die tota civitas solicite confluxit... (Pallavicini, I, p. 114.)

était possédé d'un démon [1]. Les visites se succédaient, et cette foule de curieux retint Luther debout jusqu'avant dans la nuit.

Le lendemain mercredi, 17 avril, au matin, le maréchal héréditaire de l'Empire, Ulric de Papenheim, le cita à comparaître, à quatre heures après midi, en présence de Sa Majesté impériale et des États de l'Empire. Luther reçut ce message avec un profond respect.

Ainsi tout est arrêté; il va paraître pour Jésus-Christ devant la plus auguste assemblée de l'univers. Les encouragements ne lui manquent pas. Le bouillant chevalier Ulric de Hütten se trouvait alors dans le château d'Ebernbourg. Ne pouvant se rendre à Worms (car Léon X avait demandé à Charles-Quint de l'envoyer à Rome pieds et poings liés), il voulut du moins tendre à Luther la main d'un ami, et ce même jour, 17 avril, il lui écrivit, en empruntant les paroles d'un roi d'Israël [2] : « *Que « l'Éternel te réponde au jour de ta détresse! Que le « nom du Dieu de Jacob te mette en une haute re- « traite! Qu'il envoie ton secours du saint lieu, et « qu'il te soutienne de Sion! Qu'il te donne le désir « de ton cœur, et qu'il fasse réussir tes desseins!* « O bien-aimé Luther! mon respectable père!... « ne craignez point et soyez fort. Le conseil des « méchants vous a assiégé, et ils ont ouvert contre « vous la bouche, comme des lions rugissants. « Mais le Seigneur se lèvera contre les impies et les

1. Nescio quid divinum suspicabantur; ex adverso alii, malo dæmone obsessum existimabant. (Pallavicini, I, p. 114.)

2. David. Psaume XX.

« dispersera. Combattez donc vaillamment pour « Christ. Quant à moi, je combattrai aussi avec cou-« rage. Plût à Dieu qu'il me fût permis de voir com-« me ils froncent leurs sourcils. Mais le Seigneur « nettoiera sa vigne, que le sanglier de la forêt a « dévastée.... Christ vous sauve [1] ! » Bucer fit ce que Hütten n'avait pu faire ; il arriva lui-même d'Ebernbourg à Worms, et ne quitta pas son ami durant tout son séjour [2].

Mais Luther cherchait sa force ailleurs que dans les hommes. « Celui qui, attaqué par l'ennemi, tient « le bouclier de la foi, disait-il un jour, est comme « Persée tenant la tête de la Gorgone. Quiconque la « regardait était mort. Ainsi devons-nous présenter « le Fils de Dieu aux embûches du diable [3]. » Il eut dans cette matinée du 17 avril des moments de trouble, où la face de Dieu lui était voilée. Sa foi défaille ; ses ennemis se multiplient devant lui ; son imagination en est frappée.... Son âme est comme un navire qu'agite la plus violente tempête, qui chancelle, qui tombe au fond de l'abîme, et puis qui remonte jusqu'aux cieux. Dans cette heure d'une douleur amère, où il boit la coupe de Christ, et qui est pour lui comme un jardin de Gethsémané, il se jette le visage contre terre, et fait entendre ces cris entrecoupés que l'on ne saurait comprendre si l'on ne se représente les angoisses des profondeurs desquelles ils montaient jusqu'à Dieu [4] :

1. Servet te Christus. (L. Opp. II, p. 175.)

2. Bucerus eodem venit. (M. Adam. Vit. Buceri, p. 212.)

3. Also sollen wir den Sohn Gottes als Gorgonis Haupt... (L. Opp. (W.) XXII, 1659.)

4. Voyez L. Opp. (L.) XVII, p. 589.

« Dieu tout-puissant! Dieu éternel! que le monde « est terrible! comme il ouvre la bouche pour m'en- « gloutir! et que j'ai peu de confiance en toi!.... « Que la chair est faible, et que Satan est puissant! « Si c'est dans ce qui est puissant selon le monde « que je dois mettre mon espérance, c'en est fait de « moi.... La cloche est fondue[1], le jugement est « prononcé!.... O Dieu! ô Dieu!.... ô toi mon « Dieu!... assiste-moi contre toute la sagesse du « monde! Fais-le; tu dois le faire.... toi seul.... « car ce n'est pas mon œuvre, mais la tienne. Je n'ai « ici rien à faire, je n'ai rien à débattre, moi, avec « ces grands seigneurs du monde! Moi aussi je vou- « drais couler des jours heureux et tranquilles. Mais « la cause est la tienne.... et elle est juste et éter- « nelle! O Seigneur! sois-moi en aide! Dieu fidèle, « Dieu immuable! Je ne me repose sur aucun « homme. C'est en vain! Tout ce qui est de l'homme « chancelle; tout ce qui vient de l'homme défaille. « O Dieu! ô Dieu!... n'entends-tu pas?... Mon « Dieu! Es-tu mort?... Non, tu ne peux mourir! Tu « te caches seulement. Tu m'as élu pour cette œuvre. « Je le sais!... Eh bien! agis donc, ô Dieu!... tiens- « toi à côté de moi, pour le nom de ton Fils bien- « aimé Jésus-Christ, qui est ma défense, mon bou- « clier et ma forteresse. »

Après un moment de silence et de lutte, il poursuit ainsi : « Seigneur! où restes-tu?... O mon « Dieu! où es-tu?... Viens! viens! je suis prêt!... « Je suis prêt à laisser ma vie pour ta vérité... pa- « tient comme un agneau. Car la cause est juste, et

1. Die Glocke ist schon gegossen : l'affaire est décidée. (Ib.)

« c'est la tienne!... Je ne me détacherai pas de « toi, ni maintenant, ni dans toute l'éternité!... « Et quand le monde serait rempli de démons, « quand mon corps, qui est pourtant l'œuvre de « tes mains, devrait mordre la poussière, être étendu « sur le carreau, coupé en morceaux.... réduit « en poudre.... mon âme est à toi!... Oui, j'en « ai pour garant ta Parole. Elle t'appartient, mon « âme! elle demeurera éternellement près de toi.... « amen!... O Dieu! aide-moi!... amen [1]! »

Cette prière explique Luther et la Réformation. L'histoire soulève ici le voile du sanctuaire, et nous montre le lieu secret où la force et le courage furent communiqués à cet homme humble et chétif, qui fut l'organe de Dieu pour affranchir l'âme et la pensée des hommes, et commencer les temps nouveaux. Luther et la Réformation sont ici pris sur le fait. On découvre leurs plus intimes ressorts. On reconnait où fut leur puissance. Cette parole d'une âme qui s'immole à la cause de la vérité, se trouve dans le recueil des pièces relatives à la comparution de Luther à Worms, sous le numéro XVI, au milieu des saufs-conduits et d'autres documents de ce genre. Quelqu'un de ses amis l'entendit sans doute et nous la conserva. C'est à notre avis l'un des beaux documents de l'histoire.

Quatre heures avaient sonné. Le maréchal de l'Empire se présenta; il fallait partir; Luther s'y disposa; Dieu l'avait entendu; il était calme; il sortit de son hôtel. Le héraut marchait le premier;

1. Die Seele ist dein. (L. Opp. (L.) XVII, p. 589.)

après lui, le maréchal de l'Empire, et ensuite le Réformateur. La multitude qui remplissait les rues était encore plus considérable que la veille. Il était impossible d'avancer; en vain criait-on de faire place; la foule augmentait. Enfin, le héraut reconnaissant l'impossibilité d'atteindre l'hôtel de ville, fit ouvrir des maisons particulières, et conduisit Luther par des jardins et des passages cachés jusqu'au lieu de la Diète [1]. Le peuple qui s'en aperçut se précipita dans les maisons, sur les pas du moine de Wittemberg, se mit aux fenêtres qui donnaient sur les jardins, et un grand nombre de personnes montèrent sur les toits. Le faîte des maisons, le pavé des rues, en haut, en bas, tout était couvert de spectateurs [2].

Parvenus enfin à l'hôtel de ville, Luther et ceux qui l'accompagnaient, ne pouvaient de nouveau en franchir la porte, à cause de la foule. On criait: place! place! Nul ne bougeait. Alors les soldats impériaux frayèrent de force un chemin où Luther passa. Le peuple, se précipitant pour entrer après lui, les soldats le retinrent avec leurs hallebardes. Luther pénétra dans l'intérieur de l'hôtel; mais encore là tout était rempli de monde. Il se trouvait, tant dans les antichambres qu'aux fenêtres, plus de cinq mille spectateurs, allemands, italiens, espagnols et autres. Luther avançait avec peine. Comme il approchait enfin de la porte qui devait

1. Und ward also durch heimliche Gänge geführt. (L. Opp. (L.) XVII, p. 574.)

2. Doch lief das Volk häufig zu, und stieg sogar auf Dächer. (Seck., 348.)

le mettre en présence de ses juges, il rencontra un vaillant chevalier, le célèbre général Georges de Freundsberg, qui, quatre ans plus tard, à la tête des lansquenets allemands, fléchit le genou avec ses soldats sur le champ de Pavie, et se précipitant sur la gauche de l'armée française, la jeta dans le Tessin et décida en grande partie la captivité du roi de France. Le vieux général, voyant passer Luther, lui frappa sur l'épaule, et secouant sa tête blanchie dans les combats, lui dit avec bonté : « Petit moine! petit moine! tu as devant toi une « marche et une affaire telles, que ni moi ni bien « des capitaines n'en avons jamais vu de pareilles « dans la plus sanglante de nos batailles! Mais si ta « cause est juste et si tu en as l'assurance, avance « au nom de Dieu, et ne crains rien! Dieu ne t'aban- « donnera pas [1] ! » Bel hommage rendu par le courage de l'épée au courage de l'esprit! « Celui qui « est maître de son cœur est plus grand que celui « qui prend des villes, » a dit un roi [2].

Enfin, les portes de la salle s'ouvrirent. Luther y entra, et beaucoup de personnes, qui ne faisaient pas partie de la Diète, y pénétrèrent avec lui. Jamais homme n'avait comparu devant une assemblée si auguste. L'Empereur Charles-Quint, dont les royaumes dominaient l'ancien et le nouveau monde; son frère l'archiduc Ferdinand; six Électeurs de l'Em-

1. Münchlein, Münchlein, du gehest jetzt einen Gang, einen solchen Stand zu thun, dergleichen Ich und mancher Obrister, auch in unser allerernestesten Schlacht-Ordnung nicht gethan haben.... (Ibid.)

2. Proverbes de Salomon, XVI, 32.

pire, dont les descendants portent maintenant presque tous la couronne des rois; vingt-quatre ducs, la plupart régnant sur des pays plus ou moins étendus, et entre lesquels il en est qui portent un nom qui deviendra plus tard redoutable à la Réformation; le duc d'Albe et ses deux fils; huit margraves; trente archevêques, évêques ou prélats; sept ambassadeurs, parmi lesquels sont ceux des rois de France et d'Angleterre; les députés de dix villes libres; un grand nombre de princes, de comtes et de barons souverains; les nonces du pape; en tout deux cent quatre personnages: telle est la cour imposante devant laquelle paraît Martin Luther.

Cette comparution était déjà une éclatante victoire remportée sur la papauté. Le pape avait condamné cet homme, et cet homme se trouvait devant un tribunal qui se plaçait ainsi au-dessus du pape. Le pape l'avait mis à l'interdit, séparé de toute société humaine, et il était convoqué en termes honorables et reçu devant la plus auguste assemblée de l'univers. Le pape avait ordonné que sa bouche fût à jamais muette, et il allait l'ouvrir devant des milliers d'auditeurs assemblés des demeures lointaines de toute la chrétienté. Une immense révolution s'était ainsi accomplie par le moyen de Luther. Rome descendait déjà de son trône, et c'est la parole d'un moine qui l'en faisait descendre.

Quelques-uns des princes, voyant l'humble fils du mineur de Mansfeld ému en présence de cette assemblée de rois, s'approchèrent de lui avec bienveillance, et l'un d'eux lui dit : « *Ne craignez point*

« *ceux qui ne peuvent tuer que le corps, et qui* « *ne peuvent tuer l'âme.* » Un autre ajouta même : « *Quand vous serez mené devant les rois, l'Esprit* « *de votre Père parlera par votre bouche* [1]. » Ainsi les paroles mêmes de son Maître consolaient le Réformateur, par l'organe des puissants du monde.

Pendant ce temps, les gardes faisaient faire place à Luther. Il avança et arriva devant le trône de Charles-Quint. Tous les regards se fixèrent sur lui. L'agitation commença à s'apaiser; il se fit un grand silence. « Ne dites rien, lui dit le maréchal de « l'Empire, avant que l'on vous interroge. » Puis il le quitta.

Après un moment d'un calme solennel, le chancelier de l'archevêque de Trèves, Jean de Eck, ami d'Aléandre, et qu'il faut bien distinguer du théologien du même nom, se leva et dit à haute et intelligible voix, d'abord en latin, puis en allemand : « Martin Luther! sa sainte et invincible « Majesté impériale t'a cité devant son trône, d'a- « près l'avis et le conseil des États du saint empire « romain, afin de te sommer de répondre à ces « deux questions : Premièrement, reconnais-tu que « ces livres ont été composés par toi? » — En même temps l'orateur impérial montrait du doigt environ vingt ouvrages placés sur une table au milieu de la salle, devant Luther. « Je ne savais trop « comment ils se les étaient procurés, » dit Luther en racontant cette circonstance. C'était Aléandre

1. Einige aus denen Reichs-Gliedern sprachen Ihm einen Muth, mit Christi Worten, ein... (Matthieu, X, 20, 28. Seckendorf, p. 348.)

qui s'en était donné la peine. « Secondement, » continua le chancelier, « veux-tu rétracter ces livres « et leur contenu, ou persistes-tu dans les choses « que tu y as avancées? »

Luther, sans défiance, allait répondre affirmativement à la première de ces questions, quand son conseil, Jérôme Schurff, prenant promptement la parole, cria à haute voix : « Qu'on lise les titres « des livres [1]. »

Le chancelier, s'approchant de la table, lut les titres. Il y avait dans le nombre plusieurs ouvrages de dévotion, étrangers à la controverse.

Cette énumération finie, Luther dit d'abord en latin, puis en allemand :

« Très-gracieux Empereur! Gracieux Princes et « Seigneurs!

« Sa Majesté impériale m'adresse deux questions.

« Quant à la première, je reconnais les livres « qui viennent d'être nommés, comme étant de « moi; je ne puis les renier.

« Quant à la seconde : attendu que c'est là une « question qui concerne la foi et le salut des âmes, « et où se trouve intéressée la parole de Dieu, c'est-« à-dire le plus grand et le plus précieux trésor « qu'il y ait dans les cieux et sur la terre [2], j'agi-« rais avec imprudence si je répondais sans ré-« flexion. Je pourrais affirmer moins que la chose « ne le demande, ou plus que la vérité ne l'exige,

1. Legantur tituli librorum! (L. Opp. (L.) XVII, p. 588.)

2. Weil dies eine Frage vom Glauben und der Seelen Seligkeit ist, und Gottes Wort belanget... (L. Opp. (L.) XVII, p. 573.)

« et me rendre ainsi coupable contre cette parole « de Christ : *Quiconque me reniera devant les hom-* « *mes, je le renierai devant mon Père qui est dans* « *le ciel.* C'est pourquoi, je prie Sa Majesté impé- « riale avec toute soumission, de me donner du « temps, afin que je réponde sans porter atteinte « à la parole de Dieu. »

Cette réponse, loin de pouvoir faire supposer quelque hésitation dans Luther, était digne du Réformateur et de l'assemblée. Il devait se montrer calme, circonspect, dans une chose si grave, et éloigner de cet instant solennel tout ce qui aurait pu faire soupçonner de la passion ou de la légèreté. En prenant le temps convenable, il montrerait d'ailleurs d'autant mieux l'inébranlable fermeté de sa résolution. Beaucoup d'hommes dans l'histoire ont, par une parole trop prompte, attiré de grands maux sur eux et sur le monde. Luther bride son caractère naturellement impétueux ; il contient sa parole toujours prête à s'échapper ; il s'arrête, quand tous les sentiments qui l'animent voudraient se faire jour au dehors. Cette retenue, ce calme si étonnant dans un tel homme, centuplent sa force et le mettent en état de répondre plus tard avec une sagesse, une puissance, une dignité qui tromperont l'attente de ses adversaires et confondront leur malice et leur orgueil.

Néanmoins, comme il avait parlé d'un ton respectueux, plusieurs crurent qu'il hésitait. Un rayon d'espérance vint luire dans l'âme des courtisans romains. Charles, impatient de connaître l'homme dont la parole remuait l'Empire, n'avait pas dé-

tourné ses regards de dessus lui. Il se tourna alors vers l'un de ses courtisans, et dit avec dédain : « Certes, ce ne sera jamais cet homme-là qui me « fera devenir hérétique [1]. » Puis, se levant, le jeune empereur se retira avec ses ministres dans une salle de conseil; les électeurs se renfermèrent dans une autre avec les princes; les députés des villes libres, dans une troisième. La Diète s'étant ensuite réunie, convint d'accorder la demande. Ce fut un grand mécompte pour les hommes passionnés.

« Martin Luther, dit le chancelier de Trèves, Sa « Majesté impériale, selon la bonté qui lui est natu- « relle, veut bien te donner encore un jour, mais « sous la condition que tu fasses ta réponse de vive « voix, et non par écrit. »

Alors le héraut impérial s'avança et reconduisit Luther à son hôtel. Des menaces et des cris de joie se firent entendre tour à tour sur son passage. Les bruits les plus sinistres se répandirent parmi les amis de Luther. « La Diète est mécontente, disait-on; « les envoyés du pape triomphent; le Réformateur « sera immolé. » Les passions s'échauffaient. Plusieurs gentilshommes accoururent chez Luther. « Monsieur le docteur! lui dirent-ils tout émus, « qu'en est-il? On assure qu'ils veulent vous brû- « ler [2]!... Cela ne se fera pas, continuaient ces « chevaliers, sans qu'ils paient cette action de leur

1. Hic certe nunquam efficeret ut hæreticus evaderem. (Pallavicini, I, p. 115.)

2. Wie geht's? man sagt sie wollen euch verbrennen.... (L. Opp. (L.) XVII, p. 588.)

« vie ! » — « Et cela fût aussi arrivé, » dit Luther, en citant ces paroles à Eisleben, vingt ans plus tard.

D'un autre côté, les ennemis de Luther triomphaient. « Il a demandé du temps, disaient-ils ; il « se rétractera. De loin sa parole était arrogante ; « maintenant son courage l'abandonne.... Il est « vaincu. »

Luther était peut-être le seul tranquille dans Worms. Peu de moments après son retour de la Diète, il écrivit au conseiller impérial Cuspianus : « Je t'écris du milieu du tumulte, » (probablement voulait-il parler du bruit que faisait la foule qui entourait son hôtel). « J'ai comparu en cette heure « même devant l'Empereur et son frère [1].... Je me « suis reconnu l'auteur de mes livres, et j'ai déclaré « que je répondrais demain concernant la rétracta- « tion. Je ne rétracterai pas un trait de lettre de « tous mes ouvrages, moyennant l'aide de Jésus- « Christ [2]. »

L'émotion du peuple et des soldats étrangers croissait d'heure en heure. Tandis que les partis procédaient avec calme au sein de la Diète, ils en venaient aux mains dans les rues. Les soldats espagnols, fiers, impitoyables, blessaient par leur impudence les bourgeois de la cité. Un de ces satellites de Charles, trouvant chez un libraire la bulle du pape publiée par Hutten avec un commentaire de ce chevalier, la prit, la mit en pièces ; puis, en jetant les fragments, il les foula aux pieds.

1. Hac hora coram Cæsare et fratre romano constiti. (L. Epp. I, p. 587.)

2. Verum ego ne apicem quidem revocabo. (Ibid.)

D'autres, ayant découvert plusieurs exemplaires de l'écrit de Luther sur la *Captivité de Babylone*, les enlevèrent et les déchirèrent. Le peuple indigné accourut, se jeta sur les soldats et les obligea à s'enfuir. Une autre fois encore, un Espagnol à cheval, le sabre au poing, poursuivait dans l'une des principales rues de Worms un Allemand qui s'enfuyait devant lui, et le peuple effrayé n'osait s'opposer à ce furieux [1].

Quelques hommes politiques crurent avoir trouvé un moyen de sauver Luther. « Rétractez, « lui dirent-ils, vos erreurs de doctrine; mais per- « sistez dans tout ce que vous avez dit contre le « pape et sa cour; et vous êtes sauvé. » Aléandre frémit de ce conseil. Mais Luther, inébranlable dans son dessein, déclara qu'il se souciait peu d'une réforme politique, si elle ne reposait pas sur la foi.

Le 18 avril étant arrivé, le P. Glapion, le chancelier de Eck et Aléandre se réunirent de bon matin, d'après l'ordre de Charles-Quint, pour arrêter comment on procéderait à l'égard de Luther.

Luther recueillait ses pensées. Il avait cette paix de l'âme, sans laquelle l'homme ne peut rien faire de grand. Il pria, il lut la Parole de Dieu, il parcourut ses écrits et chercha à donner à sa réponse les formes convenables. La pensée qu'il allait rendre un témoignage à Jésus-Christ et à sa parole, en présence de l'Empereur et de l'Empire, remplissait son cœur de joie. Le moment de paraître n'étant plus éloigné, il s'approcha avec émotion de l'Écri-

1. Kappens Ref. Urkunden II, p. 448.

ture sainte, ouverte sur sa table, y posa la main gauche, et élevant la droite vers Dieu, il jura de demeurer fidèle à l'Évangile, et de confesser librement sa foi, dût-il même sceller cette confession de son sang. Après cela, il se sentit plus de paix encore.

A quatre heures, le héraut se présenta et le conduisit au lieu des séances de la Diète. La curiosité générale s'était accrue, car la réponse devait être décisive. La Diète étant occupée, Luther fut obligé d'attendre dans la cour au milieu d'une foule immense, qui s'agitait, parlait, se remuait comme une mer en tourmente et pressait de ses flots le Réformateur. Deux longues heures s'écoulèrent pour le docteur de Wittemberg au milieu de cette multitude avide de le voir. « Je n'étais pas « accoutumé, dit-il, à toutes ces manières et à tout « ce bruit [1]. » C'eût été une triste préparation pour un homme ordinaire. Mais Luther était avec Dieu. Son regard était serein; ses traits étaient tranquilles; l'Éternel l'élevait sur un roc. La nuit commençait à tomber. On alluma les flambeaux dans la salle de l'assemblée. Leur lueur arrivait à travers les antiques vitraux jusque dans la cour. Tout prenait quelque chose de solennel. Enfin on introduisit le docteur. Beaucoup de personnes entrèrent avec lui, car chacun voulait entendre sa réponse. Les princes s'étant assis, et Luther se trouvant de nouveau en face de Charles-Quint, le chancelier de l'Électeur de Trèves prit la parole et dit :

1. Des Getümmels und Wesens war Ich gar nicht gewohnt. L. Opp. (L.) XVII, p. 588, 535.) .

« Martin Luther! tu demandas hier un délai, qui « est maintenant expiré. On n'eût certes pas dû te « l'accorder, puisque chacun doit être assez instruit « dans les choses de la foi pour être toujours prêt à « en rendre compte à tous ceux qui le lui deman- « dent; toi surtout, qui es un si grand et si habile « docteur de la sainte Écriture... Maintenant donc, « réponds à la requête de Sa Majesté, qui t'a mon- « tré tant de douceur. Veux-tu défendre tes livres « en leur entier, ou veux-tu en rétracter quelque « chose? »

Après avoir dit ces mots en latin, le chancelier les répéta en allemand.

« Alors le docteur Martin Luther, disent les ac- « tes de Worms, répondit de la manière la plus « soumise et la plus humble. Il ne cria point, il ne « parla point avec violence, mais avec honnêteté, « douceur, convenance et modestie, et cependant « avec beaucoup de joie et de fermeté chrétienne [1]. »

« Sérénissime Empereur! illustres princes, gra- « cieux seigneurs! » dit Luther en portant ses re- gards sur Charles et sur l'assemblée. « Je comparais « humblement aujourd'hui devant vous, selon l'or- « dre qui m'en fut donné hier, et je conjure, par « les miséricordes de Dieu, Votre Majesté et Vos « Altesses augustes, d'écouter avec bonté la défense « d'une cause qui, j'en ai l'assurance, est juste et « véritable. Si, par ignorance, je manque aux usages « et aux bienséances des cours, pardonnez-le-moi;

1. Schreyt nicht sehr noch heftig, sondern redet fein, sittich, züchtig und bescheiden... (Ibid., p. 576.)

« car je n'ai point été élevé dans les palais des rois,
« mais dans l'obscurité d'un cloître.

« On me demanda hier deux choses de la part
« de Sa Majesté impériale; la première, si j'étais
« l'auteur des livres dont on lut les titres; la se-
« conde, si je voulais révoquer ou défendre la doc-
« trine que j'y ai enseignée. Je répondis sur le
« premier article et je persévère dans cette réponse.

« Quant au second, j'ai composé des livres sur
« des matières très-différentes. Il en est où j'ai
« traité de la foi et des bonnes œuvres, d'une ma-
« nière si pure, si simple et si chrétienne, que mes
« adversaires mêmes, loin d'y trouver à reprendre,
« avouent que ces écrits sont utiles et dignes d'être
« lus par des cœurs pieux. La bulle du pape, quel-
« que violente qu'elle soit, le reconnaît elle-même.
« Si donc j'allais les rétracter, que ferais-je?...
« Malheureux! Seul entre tous les hommes, j'aban-
« donnerais des vérités que d'une voix unanime
« mes amis et mes ennemis approuvent, et je m'op-
« poserais à ce que le monde entier se fait une
« gloire de confesser.....

« J'ai composé, en second lieu, des livres contre
« le papisme, où j'ai attaqué ceux qui par leur
« fausse doctrine, leur mauvaise vie et leurs exem-
« ples scandaleux, désolent le monde chrétien, et
« perdent les corps et les âmes. Les plaintes de tous
« ceux qui craignent Dieu n'en font-ils pas foi?
« N'est-il pas évident que les lois et les doctrines
« humaines des papes enlacent, tourmentent, mar-
« tyrisent les consciences des fidèles, tandis que
« les extorsions criantes et perpétuelles de Rome

« engloutissent les biens et les richesses de la chré-
« tienté, et particulièrement de cette nation si
« illustre?...

« Si je révoquais ce que j'ai écrit à ce sujet, que « ferais-je... que fortifier cette tyrannie, et ouvrir à « tant et de si grandes impiétés une porte plus large « encore[1]? Se débordant alors avec plus de fureur « que jamais, on les verrait, ces hommes orgueil- « leux, s'accroître, s'emporter, et tempêter toujours « davantage. Et non-seulement le joug qui pèse « sur le peuple chrétien serait rendu plus dur par « ma rétractation, il deviendrait, pour ainsi dire, « plus légitime, car il aurait reçu par cette rétrac- « tation même, la confirmation de Votre Sérénissime « Majesté et de tous les États du saint Empire. « Grand Dieu! je serais ainsi comme un manteau « infâme, destiné à cacher et recouvrir toutes sor- « tes de malices et de tyrannie!....

« Troisièmement enfin, j'ai écrit des livres contre « des personnes privées qui voulaient défendre la « tyrannie romaine et détruire la foi. Je confesse « avec franchise que je les ai peut-être attaquées « avec plus de violence que ma profession ecclé- « siastique ne le demandait. Je ne me regarde pas « comme un saint, mais je ne puis non plus rétrac- « ter ces livres, parce que j'autoriserais ainsi les im- « piétés de mes adversaires, et qu'ils prendraient « occasion d'écraser avec plus de cruauté encore le « peuple de Dieu.

1. Nicht allein die Fenster sondern auch Thür und Thor aufthäte. (L. Opp. (L.) XVII, p. 573.)

« Cependant je suis un simple homme, et non « pas Dieu; je me défendrai donc comme l'a fait « Jésus-Christ. *Si j'ai mal parlé, faites connaître ce « que j'ai dit de mal* (Jean XVIII, v. 23), dit-il. « Combien plus moi, qui ne suis que cendre et que « poudre, et qui peux si aisément errer, dois-je « désirer que chacun propose ce qu'il peut avoir « contre ma doctrine !

« C'est pourquoi je vous conjure, par les miséri- « cordes de Dieu, vous Sérénissime Empereur, et « vous très-illustres princes, et qui que ce puisse « être, qu'il soit de haut ou de bas étage, de me « prouver par les écrits des prophètes et des apô- « tres que je me suis trompé. Dès que j'aurai été « convaincu, je rétracterai aussitôt toutes mes er- « reurs, et je serai le premier à saisir mes écrits et « à les jeter dans les flammes.

« Ce que je viens de dire montre clairement, je « pense, que j'ai bien considéré et pesé les dangers « auxquels je m'expose; mais, loin d'en être épou- « vanté, c'est pour moi une grande joie de voir que « l'Évangile est aujourd'hui comme autrefois une « cause de trouble et de discorde. C'est là le carac- « tère et la destinée de la Parole de Dieu. *Je ne « suis pas venu mettre la paix sur la terre, mais « l'épée*, a dit Jésus-Christ (Matth. X, v. 34). Dieu « est admirable et terrible dans ses conseils; crai- « gnons qu'en prétendant arrêter les discordes, nous « ne persécutions la sainte Parole de Dieu, et « ne fassions fondre sur nous un affreux déluge « d'insurmontables dangers, de désastres présents, « et de désolations éternelles.... Craignons que le

« règne de ce jeune et noble prince, l'empereur « Charles, sur lequel, après Dieu, nous fondons « de si hautes espérances, non-seulement ne com- « mence, mais encore ne continue et ne s'achève « sous les plus funestes auspices. Je pourrais ci- « ter des exemples tirés des oracles de Dieu, » continue Luther, parlant en présence du plus grand monarque du monde, avec un courage plein de noblesse, « je pourrais vous parler des Pharaons, « des rois de Babylone et de ceux d'Israël, qui n'ont « jamais travaillé plus efficacement à leur ruine que « lorsque, par des conseils en apparence très-sages, « ils pensaient affermir leur empire. *Dieu transporte « les montagnes, et les renverse avant même qu'elles « s'en soient aperçues.* (Job. X, v. 5.)

« Si je dis ces choses, ce n'est pas que je pense « que de si grands princes aient besoin de mes pau- « vres conseils, mais c'est que je veux rendre à « l'Allemagne ce qu'elle a droit d'attendre de ses « enfants. Ainsi, me recommandant à Votre Auguste « Majesté et à Vos Altesses Sérénissimes, je les sup- « plie avec humilité de ne pas souffrir que la haine « de mes ennemis fasse fondre sur moi une indigna- « tion que je n'ai pas méritée[1]. »

Luther avait prononcé ces paroles en allemand avec modestie, mais avec beaucoup de chaleur et de fermeté[2]; on lui ordonna de les répéter en la-

1. Ce discours, comme toutes les paroles que nous citons, est tiré textuellement de documents authentiques. Voyez L. Opp. (L.) XVII, 776 à 780.

2. Non clamose at modeste, non tamen sine christiana animositate et constantia. (L. Opp. lat. II, p. 165.)

tin. L'Empereur n'aimait pas la langue allemande. L'assemblée imposante qui entourait le Réformateur, le bruit, l'émotion, l'avaient fatigué. « J'étais « tout en transpiration, dit-il, échauffé par le tu« multe, debout au milieu des princes. » Frédéric de Thun, conseiller intime de l'Électeur de Saxe, placé par ordre de son maître à côté du Réformateur, afin de veiller à ce qu'on ne lui fît ni surprise ni violence, voyant l'état du pauvre moine, lui dit : « Si vous ne pouvez répéter votre discours, cela « suffira, M. le docteur. » Mais Luther s'étant arrêté un moment pour respirer, reprit la parole, et prononça son discours en latin avec la même force que la première fois[1].

« Cela plut extrêmement à l'électeur Frédéric, » raconte le Réformateur.

Dès qu'il eut cessé de parler, le chancelier de Trèves, orateur de la Diète, lui dit avec indignation : « Vous n'avez pas répondu à la question qu'on vous « a faite. Vous n'êtes pas ici pour révoquer en doute « ce qui a été décidé par les conciles. On vous de« mande une réponse claire et précise. Voulez-vous, « ou non, vous rétracter? » Luther répliqua alors sans hésiter : « Puisque Votre Sérénissime Majesté « et Vos Hautes Puissances exigent de moi une ré« ponse simple, claire et précise, je la leur don« nerai[2], et la voici : Je ne puis soumettre ma foi, « ni au pape ni aux conciles, parce qu'il est clair « comme le jour qu'ils sont tombés souvent dans

1. Voyez L. Opp. latin. II, p. 165 à 167.

2. Dabo illud neque dentatum, neque cornutum. (L. Opp. lat. II, p. 166.)

« l'erreur, et même dans de grandes contradictions « avec eux-mêmes. Si donc je ne suis convaincu « par des témoignages de l'Écriture, ou par des « raisons évidentes, si l'on ne me persuade par les « passages mêmes que j'ai cités, et si l'on ne rend « ainsi ma conscience captive de la Parole de Dieu, « *je ne puis ni ne veux rien rétracter,* car il n'est « pas sûr pour le chrétien de parler contre sa cons- « cience. » Puis, portant son regard sur cette assemblée, devant laquelle il est debout, et qui tient en ses mains sa vie ou sa mort : « ME VOICI, dit-il. JE NE PUIS AUTREMENT; DIEU M'ASSISTE! AMEN[1]. »

Ainsi parle un moine devant l'Empereur et les grands de la nation; et cet homme, faible et chétif, seul, mais appuyé sur la grâce du Très-Haut, paraît plus grand et plus fort qu'eux tous. Sa parole si simple, mais pleine de foi, a une force contre laquelle tous ces puissants ne peuvent rien. C'est ici cette faiblesse de Dieu, qui est plus forte que les hommes. L'Empire et l'Église d'un côté, l'homme obscur de l'autre, ont été en présence. Dieu avait rassemblé ces rois et ces prélats pour abolir publiquement leur sagesse. La bataille est perdue; et les suites de cette défaite des puissants de la terre se feront sentir parmi tous les peuples et dans tous les siècles à venir.

L'assemblée demeurait étonnée. Plusieurs des princes avaient peine à cacher leur admiration. L'Empereur, revenant de sa première impression,

1. Hier stehe ich : Ich kann nicht anders : Gott helfe mir! Amen. (L. Opp. (L.) XVII, p. 580.)

s'écriait : « Le moine parle avec un cœur intrépide « et un inébranlable courage [1]. » Les Espagnols et les Italiens seuls étaient confus, et bientôt ils se moquèrent d'une grandeur d'âme qu'ils ne pouvaient comprendre.

« Si tu ne te rétractes, » reprend le chancelier, après qu'on est revenu de l'impression produite par ce discours, « l'Empereur et les États de l'Empire « verront ce qu'ils ont à faire envers un hérétique « obstiné. » A ces mots, les amis de Luther tremblent; mais le moine répète : « Dieu me soit en « aide! car je ne puis rien rétracter [2]. »

Alors Luther se retire, et les princes délibèrent. Chacun comprenait que c'était un moment de crise pour la chrétienté. Le oui ou le non de ce moine devait décider, pour des siècles peut-être, du repos de l'Église et du monde. On a voulu l'épouvanter, et on n'a fait que l'élever sur une tribune, en présence de la nation : on a cru donner plus de publicité à sa défaite, et on n'a fait qu'accroître sa victoire. Les partisans de Rome ne purent se résoudre à subir leur humiliation. On fit rentrer Luther, et l'orateur lui dit : « Martin, tu n'as pas parlé « avec la modestie qui convenait à ta personne. La « distinction que tu as faite, quant à tes livres, était « inutile; car si tu rétractais ceux qui contiennent « des erreurs, l'Empereur ne souffrirait pas qu'on fît « brûler les autres. Il est extravagant de demander « qu'on te réfute par l'Écriture, lorsque tu ressus-

1. Der Mönch redet unerschrocken, mit getrostem Muth! (Seckend. 350.)

2. L. Opp. (W.) XV, 2235.

« cites des hérésies condamnées par le concile uni-« versel de Constance. L'Empereur t'ordonne donc « de dire simplement, par oui ou par non, si tu « prétends soutenir ce que tu as avancé, ou si tu « veux en rétracter une partie? » « Je n'ai point d'au-« tre réponse à faire que celle que j'ai déjà don-« née, » répondit tranquillement Luther. On le comprit. Ferme comme un roc, tous les flots de la puissance humaine venaient se briser inutilement contre lui. La force de sa parole, sa contenance courageuse, les éclairs de ses regards, l'inébranlable fermeté qu'on lisait sur les traits rudes de son visage germanique, avaient produit sur cette illustre assemblée la plus profonde impression. Il n'y avait plus d'espoir. Les Espagnols, les Belges, les Romains eux-mêmes, étaient muets. Le moine avait vaincu ces grandeurs de la terre. Il avait dit non à l'Église et à l'Empire: Charles-Quint se leva, et toute l'assemblée avec lui : « La Diète se réunira « demain matin pour entendre l'avis de l'Empereur, » dit le chancelier d'une voix élevée.

Il faisait nuit. Chacun regagnait sa demeure dans les ténèbres. On donna à Luther deux officiers impériaux pour l'accompagner. Quelques-uns s'imaginèrent que son sort était arrêté; qu'on le conduisait en prison, et qu'il n'en sortirait que pour l'échafaud. Alors un immense tumulte s'éleva. Plusieurs gentilshommes s'écrièrent : « Est-ce en prison « qu'on le mène? — Non, répondit Luther, ils m'ac-« compagnent à mon hôtel. » A ces mots les esprits se calmèrent. Alors des Espagnols de la maison de l'Empereur, suivant cet homme audacieux, l'ac-

compagnèrent, à travers les rues qu'il devait traverser, de huées et de moqueries, tandis que d'autres faisaient entendre les cris de la bête féroce à qui l'on vient d'enlever sa proie. Mais Luther demeura ferme et en paix.

Telle fut la scène de Worms. Ce moine intrépide, qui jusqu'alors avait bravé avec quelque audace tous ses ennemis, parla dans cette heure, où il se trouvait en présence de ceux qui avaient soif de son sang, avec calme, noblesse et humilité. Pas d'exagération, pas d'enthousiasme humain, pas de colère; il fut en paix dans l'émotion la plus vive; modeste en résistant aux puissances de la terre; grand en présence de toutes les majestés du monde. C'est là un irrécusable indice que Luther obéissait alors à Dieu, et non aux suggestions de son orgueil. Il y avait dans la salle de Worms quelqu'un de plus grand que Luther et que Charles. « *Quand vous me rendrez témoignage devant les nations, ne soyez point en peine*, a dit Jésus-Christ, *car ce n'est pas vous qui parlerez*[2]. » Jamais peut-être cette promesse ne s'accomplit d'une manière si manifeste.

Une impression profonde avait été produite sur les chefs de l'Empire. Luther l'avait remarqué, et son courage s'en était accru. Les serviteurs du pape s'irritèrent de ce que Jean de Eck n'avait pas interrompu plus tôt le moine coupable. Plusieurs princes et seigneurs furent gagnés à une cause soutenue avec une telle conviction. Chez quelques-

1. Subsannatione hominem Dei et longo rugitu prosecuti sunt. (L. Opp. lat. II, p. 166.)

2. Ev. selon saint Matthieu. Ch. X, verset 18, 20.

uns, il est vrai, l'impression ne fut que passagère; mais d'autres, au contraire, qui se cachèrent alors, se manifestèrent plus tard avec un grand courage.

Luther était de retour dans son hôtel, reposant son corps fatigué par un si rude assaut. Spalatin et d'autres amis l'entouraient, et tous ensemble louaient Dieu. Comme ils conversaient, un valet entre, portant un vase en argent, rempli de bierre d'Eimbek : « Mon maître, » dit-il en le présentant à Luther, « vous invite à vous restaurer avec cette « boisson. » — « Quel est le prince, » dit le docteur de Wittemberg, « qui se souvient si gracieusement « de moi ? » C'était le vieux duc Eric de Brunswick. Le Réformateur fut touché de cette offrande d'un seigneur si puissant, et qui appartenait au parti du pape. « Son Altesse, continua le valet, a voulu goûter « elle-même cette boisson avant de vous l'envoyer. » Alors Luther altéré se versa de la bierre du duc, et après avoir bu, il dit : « Comme aujourd'hui le « duc Eric s'est souvenu de moi, qu'ainsi Notre Sei- « gneur Jésus-Christ se souvienne de lui à l'heure « de son dernier combat[1]. » C'était peu de chose que ce présent; mais Luther, voulant témoigner sa reconnaissance à un prince qui se souvenait de lui en un tel moment, lui donnait ce qu'il avait, une prière. Le valet alla porter ce message à son maître. Le vieux duc se rappela ces paroles au moment de sa mort, et s'adressant à un jeune page, François de Kramm, qui se tenait debout à côté de son lit : « Prends l'Évangile, lui dit-il, et

1. Also gedencke seiner unser Herr Christus in seinem letzten Kampff. (Seck. 354.)

« lis-le-moi. » L'enfant lut les paroles de Christ, et l'âme du mourant fut restaurée. *Quiconque vous donnera un verre d'eau en mon nom, parce que vous appartenez à Christ*, a dit le Sauveur, *je vous dis, en vérité, qu'il ne perdra pas sa récompense.*

A peine le valet du duc de Brunswick était-il sorti, qu'un envoyé de l'Électeur de Saxe vint ordonner à Spalatin de se rendre à l'instant près de lui. Frédéric était venu à la Diète plein d'inquiétude. Il avait cru qu'en présence de l'Empereur, Luther verrait son courage s'évanouir. Aussi la fermeté du Réformateur l'avait-elle profondément ému. Il était fier d'avoir pris sous sa protection un tel homme. Quand le chapelain arriva, la table était mise; l'Électeur allait s'asseoir pour souper avec sa cour, et déjà les valets avaient emporté le vase où l'on se lavait les mains. Voyant entrer Spalatin, Frédéric lui fit aussitôt signe de le suivre, et seul avec lui dans sa chambre à coucher, il lui dit, avec une grande émotion : « Oh! comme le P. Luther a « parlé devant l'Empereur, et devant tous les États « de l'Empire! Je tremblais seulement qu'il ne fût « trop hardi[1]. » Frédéric prit alors la résolution de protéger à l'avenir le docteur avec plus de courage.

Aléandre voyait l'impression que Luther avait produite; il n'y avait pas de temps à perdre; il fallait décider le jeune Empereur à agir vigoureusement. Le moment était favorable : la guerre avec la France était imminente. Léon X, voulant agrandir ses États, et se souciant peu de la paix de la

1. O wie schön hat Pater Martinus geredet. (Seck., p. 355.)

chrétienté, faisait en même temps négocier secrètement deux traités, l'un avec Charles contre François, l'autre avec François contre Charles[1]. Par le premier, il demandait pour lui à l'Empereur Parme, Plaisance et Ferrare; par le second, il réclamait du roi une partie du royaume de Naples, qui serait enlevée ainsi à Charles. Celui-ci sentait l'importance de gagner Léon en sa faveur, afin de l'avoir pour allié dans la guerre avec son rival de France. C'était peu que d'acheter au prix de Luther l'amitié du puissant pontife.

Le lendemain de la comparution, le vendredi 19 avril, l'Empereur fit lire à la Diète un message écrit en français de sa propre main[2]. «Issu, disait-il, «des empereurs chrétiens d'Allemagne, des rois ca-«tholiques d'Espagne, des archiducs d'Autriche, «et des ducs de Bourgogne, qui se sont tous illus-«trés comme défenseurs de la foi romaine, j'ai le «ferme dessein de suivre l'exemple de mes ancêtres. «Un seul moine, égaré par sa propre folie, s'élève «contre la foi de la chrétienté. Je sacrifierai mes «royaumes, ma puissance, mes amis, mes trésors, «mon corps, mon sang, mon esprit et ma vie pour «arrêter cette impiété[3]. Je vais renvoyer l'Augus-

1. Guicciardini, L. XIV, p. 175. Dumont. Corp. dipl. T. IV, p. 96. Dicesi del papa Leone, che quando l'aveva fatto lega con alcuno, prima soleva dir che pero non si dovea restar de tratar cum lo altro principe opposto. (Suriano, ambassadeur vénitien à Rome, MSC. Archives de Venise.)

2. Autographum in lingua Burgundica ab ipsomet enaratum. (Cochlœus 32.)

3. Regna, thesauros, amicos, corpus, sanguinem, vitam, spiritumque profundere. (Pallav., I, p. 118.)

« tin Luther, en lui défendant de causer le moindre « tumulte parmi le peuple ; puis je procéderai con« tre lui et ses adhérents, comme contre des héré« tiques manifestes, par l'excommunication, par « l'interdit, et par tous les moyens propres à les dé« truire[1]. Je demande aux membres des États de « se conduire comme de fidèles chrétiens. »

Cette allocution ne fut pas bien reçue de tous. Charles, jeune et passionné, n'avait pas suivi les formes ordinaires ; il eût dû premièrement demander l'avis de la Diète. Deux opinions extrêmes se prononcèrent aussitôt. Les créatures du pape, l'Électeur de Brandebourg, et plusieurs princes ecclésiastiques, demandèrent que l'on ne respectât point le sauf-conduit donné à Luther[2]. « Le Rhin, « dirent-ils, doit recevoir ses cendres, comme il a « reçu, il y a un siècle, celles de Jean Huss. » Charles, si l'on doit en croire un historien, se repentit vivement plus tard de n'avoir pas suivi cette lâche motion. « Je confesse, dit-il, vers la fin de sa vie, « que j'ai fait une grande faute, en laissant vivre « Luther. Je n'étais point obligé de lui tenir ma « promesse ; cet hérétique ayant offensé un maître « plus grand que moi, Dieu lui-même. Je pouvais, « je devais même oublier ma parole, et venger l'in« jure qu'il faisait à Dieu : c'est parce que je ne l'ai « pas fait mourir, que l'hérésie n'a pas cessé de faire

1. Und andern Wegen sie zu vertilgen. (L. Opp. (L.) XVII, p. 581.)

2. Dass Luthero das sichere Geleit nicht möchte gehalten werden. (Seckend. p. 357.)

« des progrès. Sa mort l'eût étouffée au berceau [1]. »

Une si horrible proposition remplit d'effroi l'Électeur et tous les amis de Luther. « Le supplice de « Jean Huss, dit l'Électeur palatin, a fait fondre sur « la nation allemande trop de malheurs, pour qu'il « faille une seconde fois élever un tel échafaud. » — « Les princes d'Allemagne, » s'écria Georges de Saxe lui-même, cet irréconciliable ennemi de Luther, « ne permettront pas qu'on viole un sauf-« conduit. Cette première diète tenue par notre « nouvel Empereur ne se rendra pas coupable d'une « action si honteuse. Une telle perfidie ne s'accorde « pas avec l'antique droiture germanique. » Les princes de Bavière, dévoués aussi à l'Église de Rome, appuyèrent cette protestation. La scène de mort que les amis de Luther avaient déjà devant les yeux, parut s'éloigner.

Le bruit de ces débats, qui durèrent deux jours, se répandit dans la ville. Les partis s'exaltèrent. Des gentilshommes, partisans de la Réforme, commencèrent à parler d'une voix ferme, contre la trahison qu'Aléandre demandait. « L'Empereur, di-« saient-ils, est un jeune homme que les Papistes « et les Évêques mènent à leur gré, par leurs flat-« teries [2]. » Pallavicini fait mention de quatre cents

1. *Sandoval: Hist. de Carlos V*, citée dans *Llorente*, *Hist. de l'Inquisition*, II, p. 57. D'après Llorente, la supposition que Charles, vers la fin de sa vie, pencha vers les sentiments évangéliques, n'est qu'une invention des protestants et des ennemis de Philippe II. Cette question est un problème historique, que les citations nombreuses de Llorente paraissent résoudre malheureusement tout à fait dans son sens.

2. Eum esse puerum, qui nutu et blanditiis Papistarum et

nobles, prêts à soutenir de leur glaive le sauf-conduit de Luther. Le samedi matin on trouva des placards affichés aux portes des maisons et sur les places publiques; les uns contre Luther, et les autres en sa faveur. Sur l'un d'eux on lisait simplement ces paroles énergiques de l'Ecclésiaste : « *Mal-« heur à toi, terre! dont le roi est un enfant.* » Sickingen, disait-on, a rassemblé, à quelques lieues de Worms, derrière les remparts imprenables de sa forteresse, beaucoup de chevaliers et de soldats, et il n'attend pour agir que de savoir l'issue de l'affaire. L'enthousiasme du peuple, non-seulement dans Worms, mais encore dans les villes les plus éloignées de l'Empire [1], l'intrépidité des chevaliers, l'attachement de plusieurs princes pour le Réformateur, tout devait faire comprendre à Charles et à la Diète, que la démarche réclamée par les Romains pourrait compromettre l'autorité suprême, exciter des révoltes, et même ébranler l'Empire [2]. Ce n'était qu'un simple moine qu'il s'agissait de brûler; mais les princes et les partisans de Rome n'avaient à eux tous ni assez de force, ni assez de courage pour le faire. Sans doute aussi, Charles-Quint, jeune alors, craignait encore le parjure. C'est ce qu'indiquerait, si elle est vraie, cette parole que, selon quelques historiens, il prononça dans cette circonstance : « Quand la bonne foi et « la fidélité seraient bannies de tout l'univers, elles

Episcoporum trahatur quocunque velint. (Cochlœus, p. 33.)

1. Verum etiam in longinquis Germaniæ civitatibus, motus et murmura plebium. (Ibid.)

2. Es wäre ein Aufruhr daraus worden, dit Luther.

« devraient trouver un refuge dans le cœur des « princes. » Il est triste qu'il l'ait peut-être oubliée près de la tombe. Le Florentin Vettori, ami de Léon X et de Machiavel, prétend que Charles n'épargna Luther que pour tenir ainsi le pape en échec [1].

Dans la séance du samedi, les conseils violents d'Aléandre furent écartés. On aimait Luther, on voulait sauver cet homme si simple, dont la confiance en Dieu était si touchante; mais on voulait aussi sauver l'Église. On frémissait à la pensée des conséquences qu'auraient également ou le triomphe ou le supplice du Réformateur. Des voix de conciliation se firent entendre; on proposa de faire auprès du docteur de Wittemberg une nouvelle tentative. L'Archevêque-électeur de Mayence lui-même, le jeune et somptueux Albert, plus dévot que courageux, dit Pallavicini [2], avait pris peur, en voyant l'intérêt que le peuple et la noblesse témoignaient au moine saxon. Son chapelain, Capiton, qui avait été lié, pendant son séjour à Bâle, avec ce prêtre évangélique de Zurich, nommé Zwingle, homme intrépide dans la défense de la vérité, dont nous avons eu déjà l'occasion de parler, avait aussi sans doute représenté à Albert la justice de la cause du Réformateur. Le mondain Archevêque eut un

1. Carlo si excusò di non poter procedere piu oltre, rispetto al salvocondotto, ma la verità fu che conoscendo che il Papa temeva molto di questa doctrina di Luthero, lo volle tenere con questo freno. (Vettori, istoria d'Italia MSC. Biblioth. Corsini à Rome, extraite par Ranke.)

2. Qui pio magis animo erat quam forti. (Pallavicini, p. 118.)

de ces retours à des sentiments chrétiens qu'on remarque quelquefois dans sa vie, et consentit à se rendre auprès de l'Empereur, pour lui demander de permettre un dernier effort. Mais Charles se refusa à tout nouvel essai. Le lundi, 22 avril, tous les princes vinrent en corps renouveler les sollicitations d'Albert. « Je ne me départirai point de ce que « j'ai arrêté, répondit l'Empereur. Je ne chargerai « personne de se rendre officiellement vers Luther. « Mais, » ajouta-t-il au grand scandale d'Aléandre, « j'accorde trois jours de réflexion à cet homme; « pendant ce temps, chacun pourra, en son particu- « lier, lui faire les exhortations convenables[1]. » C'était tout ce qu'on demandait. Le Réformateur, pensait-on, exalté par la solennité de la comparution, cédera dans une conférence plus amicale, et peut-être le sauvera-t-on de l'abîme.

L'Électeur de Saxe savait le contraire; aussi était-il rempli de crainte. « Si cela était en mon pouvoir, » écrivait-il le lendemain à son frère le duc Jean, « je « serais prêt à soutenir Luther. Vous ne sauriez « croire jusqu'à quel point les partisans de Rome « m'attaquent. Si je pouvais tout vous raconter, vous « entendriez des choses étonnantes[2]. Ils veulent sa « ruine; et pour peu qu'on manifeste quelque intérêt « pour sa personne, on est aussitôt décrié comme « hérétique. Que Dieu, qui n'abandonne pas la cause « de la justice, amène tout à une bonne fin! » Frédéric, sans montrer la vive affection qu'il portait

1. Quibus privatim exhortari hominem possent. (Pallav., I, p. 119.)

2. Wunder hören werden. (Seckend. 365.)

au Réformateur, se contenta de ne pas perdre de vue un seul de ses mouvements.

Il n'en était pas de même des hommes de tout rang qui se trouvaient alors dans Worms. Ils faisaient sans crainte éclater leur sympathie. Dès le vendredi, une foule de princes, de comtes, de barons, de chevaliers, de gentilshommes, d'ecclésiastiques, de laïques, d'hommes du peuple, entouraient l'hôtel où logeait le Réformateur : ils entraient, ils sortaient, et ne pouvaient se rassasier de le voir[1]. Il était devenu l'homme de l'Allemagne. Ceux mêmes qui ne doutaient pas qu'il ne fût dans l'erreur, étaient touchés de la noblesse d'âme qui le portait à immoler sa vie à la voix de sa conscience. Luther avait avec plusieurs des personnages présents à Worms, l'élite de la nation, des entretiens pleins de ce sel dont toutes ses paroles étaient assaisonnées. On ne le quittait pas sans se sentir animé d'un généreux enthousiasme pour la vérité. « Que de choses j'aurais à vous raconter ! » écrivait alors à l'un de ses amis le secrétaire privé du margrave Casimir de Brandebourg, George Vogler. « Que de conversations pleines de piété et de bonté « Luther a eues avec moi et avec d'autres ! Que cet « homme est plein de grâces[2] !

Un jour, un jeune prince de dix-sept ans entra en caracolant dans la cour de l'hôtel; c'était Philippe, qui, depuis deux ans, régnait sur la Hesse.

1. Und konnten nicht satt werden ihn zu sehen. (L. Opp. XVII, p. 581.)

2. Wie eine holdselige Person er ist. (Meuzel. Magaz. I, p. 207.)

Le jeune landgrave était d'un caractère prompt et entreprenant, d'une sagesse qui devançait les années, d'une humeur belliqueuse, d'un esprit impétueux, et n'aimant guère à se diriger que d'après ses propres idées. Frappé des discours de Luther, il désirait le voir de plus près. « Il n'était pourtant « pas encore de mon côté, » dit Luther en le racontant [1]. Il sauta à terre, monta sans autre compliment dans la chambre du Réformateur, et, l'apostrophant, il lui dit : « Eh bien! cher docteur, « comment va-t-il ? »—« Gracieux seigneur, répondit « Luther, j'espère que cela ira bien. » — « A ce que « j'apprends, reprit le landgrave en riant, vous « enseignez, docteur, qu'une femme peut quitter « son mari et en reprendre un autre quand le pre« mier est reconnu trop vieux ! » C'étaient les gens de la cour impériale qui avaient fait ce conte au landgrave. Les ennemis de la vérité ne manquent jamais de répandre des fables sur de prétendus enseignements des docteurs chrétiens. — « Non, « Monseigneur, répondit Luther gravement; que « Votre Altesse ne parle pas ainsi, de grâce ! » Là-dessus le prince tendit brusquement la main au docteur, serra cordialement la sienne, et lui dit : « Cher docteur, si vous avez raison, que Dieu vous « soit en aide!... » Puis il quitta la chambre, remonta à cheval, et partit. Ce fut la première entrevue de ces deux hommes qui devaient plus tard se trouver à la tête de la Réformation, et la défendre, l'un avec l'épée de la parole, et l'autre avec celle des rois.

1. War noch nicht auf meiner Seite. (L. Opp. XVII, p. 589.)

C'était l'archevêque de Trèves, Richard de Greifenklau, qui, avec la permission de Charles-Quint, avait entrepris le rôle de médiateur. Richard, intimement lié avec l'Électeur de Saxe, et bon catholique romain, désirait, en arrangeant cette difficile affaire, rendre à la fois service à son ami et à son Église. Le lundi soir, 22 avril, au moment où Luther allait se mettre à table, un envoyé de l'archevêque vint lui annoncer que ce prélat désirait le voir le surlendemain, mercredi, à six heures du matin.

Le chapelain et le héraut impérial Sturm étaient ce jour-là avant six heures chez Luther. Mais déjà, à quatre heures du matin, Aléandre avait appelé chez lui Cochlœus. Le Nonce n'avait pas tardé à reconnaître dans l'homme que lui avait présenté Capiton un serviteur dévoué de la cour de Rome, sur lequel il pouvait compter comme sur lui-même. Ne pouvant être présent à cette entrevue, Aléandre voulait y avoir un remplaçant. « Trouvez-vous chez « l'archevêque de Trèves, dit-il au doyen de Franc- « fort; n'entrez pas en discusssion avec Luther, « mais contentez-vous de prêter l'oreille la plus « attentive à tout ce qui sera dit, en sorte que vous « puissiez me le rapporter fidèlement[1]. » Le Réformateur arriva avec quelques amis chez l'archevêque. Il trouva ce prélat entouré du margrave Joachim de Brandebourg, du duc Georges de Saxe, des évêques de Brandebourg et d'Augsbourg, de quelques nobles, de députés des villes libres, de

1. Aleander, mane hora quarta vocaverit ad se Cochlœum, jubens ut. . . . audiret solum . . . (Cochlœus, p. 36.)

juriscousultes et de théologiens, parmi lesquels étaient Cochlœus et Jérôme Wehe, chancelier de Bade. Celui-ci, habile jurisconsulte, voulait une réformation dans les mœurs et dans la discipline; il allait même plus loin : « Il faut, disait-il, que la « Parole de Dieu, si longtemps cachée sous le bois- « seau, reparaisse dans tout son éclat[1]. » C'était cet homme conciliant qui était chargé de la conférence. Se tournant avec bonté vers Luther : « On ne vous a « pas fait venir, lui dit-il, pour disputer avec vous, « mais pour vous faire entendre des exhortations « fraternelles. Vous savez avec quel soin l'Écriture « nous invite à nous donner garde de la *flèche vo-* « *lante et du démon du midi.* Cet ennemi du genre « humain vous a poussé à publier des choses con- « traires à la religion. Pensez à votre salut et à celui « de l'Empire. Prenez garde que ceux que Jésus-Christ « a rachetés par sa mort de la mort éternelle, ne « soient séduits par vous, et ne périssent à jamais.... « Ne vous élevez pas contre les saints conciles. Si « nous ne maintenons les décrets de nos pères, il « n'y aura que confusion dans l'Église. Les princes « éminents qui m'écoutent prennent à votre salut « un intérêt particulier ; mais si vous persistez, alors « l'Empereur vous bannira de l'empire[2], et nul lieu « dans le monde ne pourra vous offrir un asile... « Réfléchissez au sort qui vous attend ! »

« Sérénissimes princes, répondit Luther, je vous

1. Dass das Wort Gottes, welches so lange unter dem Scheffel verborgen gesteckt, heller scheine... (Seckend., 364.)

2. Und aus dem Reich verstossen. (L. Opp. (L.) XVII, 582 Sleidan, I, p. 97.)

« rends grâce de votre sollicitude ; car je ne suis « qu'un pauvre homme, trop chétif pour être exhorté « par de si grands seigneurs[1]. » Puis il continua : « Je n'ai point blâmé tous les conciles, mais seule- « ment celui de Constance, parce qu'en condamnant « cette doctrine de Jean Huss : *Que l'Église chré- « tienne est l'assemblée de ceux qui sont prédestinés « au salut*[2], il a condamné cet article de notre foi : « *Je crois la sainte Église universelle*, et la Parole « de Dieu elle-même. » Il ajouta : « Mes enseigne- « ments, dit-on, excitent des scandales. Je réponds « que l'Évangile de Christ ne peut être prêché sans « scandales. Comment donc cette crainte, ou l'ap- « préhension du danger me détacherait-elle du Sei- « gneur et de cette Parole divine qui est l'unique « vérité ? Non, plutôt donner mon corps, mon sang « et ma vie !... »

Les princes et les docteurs ayant délibéré, on rappela Luther, et Wehe reprit avec douceur : « Il « faut honorer les Puissances, même quand elles se « trompent, et faire de grands sacrifices à la cha- « rité. » Puis, avec un ton plus pressant : « Remettez- « vous-en au jugement de l'Empereur, et soyez « sans crainte, » ajouta-t-il.

LUTHER.

« Je consens de grand cœur à ce que l'Empereur, « les princes, et même le plus chétif des chrétiens, « examinent et jugent mes livres ; mais à une con-

1. Agnosco enim me homuncionem, longe viliorem esse, quam ut a tantis Principibus.... (L. Opp. lat. p. 167.)

2. Ecclesia Christi est universitas prædestinatorum. (Ibid.)

« dition, c'est qu'ils prennent pour règle la Parole « de Dieu. Les hommes n'ont autre chose à faire « qu'à lui obéir. Ma conscience est dans sa dépen- « dance, et je suis prisonnier sous son obéissance[1]. »

L'ÉLECTEUR DE BRANDEBOURG.

« Si je vous comprends bien, M. le docteur, « vous ne voulez reconnaître d'autre juge que la « sainte Écriture ? »

LUTHER.

« Oui, Monseigneur, précisément; c'est là mon « dernier mot[2]. »

Alors les princes et les docteurs se retirèrent; mais l'excellent archevêque de Trèves ne pouvait se résoudre à abandonner son entreprise. « Venez, » dit-il à Luther, en passant dans sa chambre particulière; et en même temps il ordonna à Jean de Eck et à Cochlœus d'un côté, à Schurff et à Amsdorf de l'autre, de les suivre. « Pourquoi en appeler sans cesse à la sainte Écriture? dit vivement « Eck; c'est d'elle que sont venues toutes les héré- « sies. » Mais Luther, dit son ami Mathesius, demeurait inébranlable comme un roc qui repose sur le roc véritable, la Parole du Seigneur. « Le pape, « répondit-il, n'est point juge dans les choses de la « Parole de Dieu. Chaque chrétien doit voir et com- « prendre lui-même comment il doit vivre et mou-

1. Sie wollten sein Gewissen, das mit Gottes Wort und heiliger Schrifft gebunden und gefangen wäre, nicht dringen. (Math., p. 27.)

2. Ja darauf stehe Ich. (L. Opp. (L.) XVII, p. 588.)

«rir[1].» On se sépara. Les partisans de la papauté sentaient la supériorité de Luther, et l'attribuaient à ce qu'il n'y avait là personne qui fût capable de lui répondre. «Si l'Empereur avait agi sagement, «dit Cochlœus, en appelant Luther à Worms, il y «eût aussi appelé des théologiens qui réfutassent «ses erreurs.»

L'archevêque de Trèves se rendit à la Diète, et annonça le peu de succès de sa médiation. L'étonnement du jeune Empereur égalait son indignation. «Il est temps, dit-il, de mettre fin à cette affaire.» L'archevêque demanda encore deux jours; toute la Diète se joignit à lui; Charles-Quint céda. Aléandre, hors de lui, éclata en reproches[2].

Pendant que ces choses se passaient à la Diète, Cochlœus brûlait de remporter la victoire, refusée aux prélats et aux rois. Quoiqu'il eût de temps en temps lancé quelques mots chez l'archevêque de Trèves, l'ordre qu'Aléandre lui avait donné de garder le silence l'avait retenu. Il résolut de se dédommager, et à peine avait-il rendu compte de sa mission au nonce du pape, qu'il se présenta chez Luther. Il l'aborda comme un ami, et lui exprima le chagrin que lui faisait éprouver la résolution de l'Empereur. Après le dîner, la conversation s'anima[3]. Cochlœus pressait Luther de se rétracter. Celui-ci fit un signe négatif. Plusieurs gentilshommes, qui se trouvaient

1. Ein Christenmensch muss zusehen und richten.... (L. Epp. I, p. 604.)

2. De iis Aleander acerrime conquestus est. (Pallavicini, I, p. 120.)

3. Peracto prandio. (Cochlœus, p. 36.)

à table, avaient peine à se contenir. Ils se montraient indignés de ce que les partisans de Rome voulaient, non convaincre le Réformateur par l'Écriture, mais le contraindre par la force. « Eh bien! » dit à Luther Cochlœus, impatient de ces reproches, « je vous offre de disputer publiquement avec vous, « si vous renoncez au sauf-conduit[1]. » Tout ce que Luther demandait c'était une dispute publique. Qu'allait-il faire? Renoncer au sauf-conduit c'était se perdre; refuser le défi de Cochlœus c'était paraître douter de sa cause. Les convives voyaient dans cette offre une perfidie tramée avec Aléandre, que le doyen de Francfort venait de quitter. Vollrat de Watzdorf, l'un d'entre eux, ôta à Luther l'embarras d'un choix si difficile. Ce bouillant gentilhomme, indigné d'un piége qui n'allait à rien moins qu'à livrer Luther aux mains du bourreau[2], se leva avec impétuosité, saisit le prêtre effrayé, lui fit passer la porte, et même le sang eût coulé si les autres convives n'eussent à l'instant quitté la table, et interposé leur médiation entre le chevalier furieux et Cochlœus tremblant d'effroi[3]. Celui-ci s'éloigna confus de l'hôtel des chevaliers de Rhodes. Sans doute, c'était dans le feu de la discussion que cette parole était échappée au doyen, et il n'y avait point eu, entre lui et Aléandre, un dessein formé à l'avance de faire tomber Luther dans un piége si

1. Und wollte mit mir disputiren, ich sollte allein das Geleit aufsagen. (L. Opp. (L.) XVII, p. 589.)

2. Atque ita traderet eum carnificinæ. (Cochlœus, p. 36.)

3. Dass Ihm das Blut über den Kopff gelaufen wäre, wo man nicht gewehret hätte. (L. Opp. (L.) XVII, p. 589.)

perfide. Cochlœus le nie, et nous nous plaisons à ajouter foi à son témoignage. Cependant il sortait d'une conférence avec le Nonce quand il se présenta chez Luther.

Le soir, l'archevêque de Trèves réunit à souper les personnes qui avaient assisté à la conférence du matin : il pensait que ce serait un moyen de détendre les esprits et de les rapprocher. Luther, si intrépide et si inébranlable devant des arbitres ou des juges, avait dans le commerce intime une bonhomie, une gaîté qui faisaient tout espérer de lui. Le chancelier de l'archevêque, qui avait montré tant de roideur dans son caractère officiel, se prêta lui-même à cet essai, et vers la fin du repas, il porta la santé de Luther. Celui-ci se préparait à rendre cet honneur; le vin était versé, et déjà il faisait selon sa coutume le signe de la croix sur son verre, lorsque tout à coup le verre éclata dans ses mains, et le vin se répandit sur la table. Les convives furent consternés. « Il faut qu'il y ait du « poison [1] ! » dirent tout haut quelques amis de Luther. Mais le docteur sans s'émouvoir, répondit en souriant : « Chers messieurs, ou ce vin ne m'é« tait pas destiné, ou il m'eût été nuisible. » Puis il ajouta avec calme : « Sans doute, le verre a sauté, « parce qu'en le lavant, on l'a plongé trop tôt dans « l'eau froide. » Ces paroles si simples ont quelque

1. Es müsse Gift darinnen gewesen seyn.—Luther ne parle pas de cette circonstance; mais Razeberg, ami de Luther, médecin de l'Électeur Jean Frédéric, la rapporte dans une histoire manuscrite qui se trouve à la bibliothèque de Gotha, et dit la tenir d'un témoin oculaire.

chose de grand en une telle circonstance, et montrent une paix inaltérable. On ne saurait présumer que les catholiques romains eussent voulu empoisonner Luther, surtout chez l'archevêque de Trèves. Ce repas n'éloigna, ni ne rapprocha les esprits. Ni la faveur, ni la haine des hommes, ne pouvaient influer sur la résolution du Réformateur; elle provenait de plus haut.

Le jeudi matin, 25 avril, le chancelier Wehe et le docteur Peutinger d'Augsbourg, conseiller de l'Empereur, qui avait témoigné à Luther beaucoup d'affection, lors de son entrevue avec de Vio, se rendirent à l'hôtel des chevaliers de Rhodes. L'Électeur de Saxe envoya Frédéric de Thun et un autre de ses conseillers pour assister à la conférence. « Remettez-vous-en à nous, dirent avec émotion Wehe et Peutinger, qui volontiers auraient tout sacrifié pour prévenir la division qui allait déchirer l'Église. « Cette affaire se terminera chrétien« nement; nous vous en donnons l'assurance. » — « En deux mots voici ma réponse, leur dit Luther. « Je consens à renoncer au sauf-conduit[1]. Je re« mets entre les mains de l'Empereur ma personne « et ma vie, mais la Parole de Dieu.... jamais! » Frédéric de Thun, ému, se leva et dit aux envoyés : « N'est-ce pas assez? Le sacrifice n'est-il pas « assez grand? » Puis, déclarant qu'il ne voulait plus rien entendre, il sortit. Alors Wehe et Peutinger, espérant avoir meilleur marché du Docteur,

1. Er wollte ehe das Geleit aufsagen.... (L. Opp. (L.) XVII, 589.)

vinrent se rasseoir à ses côtés. « Remettez-vous-en « à la Diète, » lui dirent-ils. — « Non, répliqua Lu- « ther, car *maudit soit quiconque se confie en l'hom- « me!* (Jérémie, 17.) » Wehe et Peutinger redoublent leurs exhortations et leurs attaques; ils pressent de plus près le Réformateur. Luther, lassé, se lève et les congédie en disant : « Je ne permettrai pas « qu'aucun homme se place au-dessus de la Parole « de Dieu[1]. » — « Réfléchissez encore, » dirent-ils en se retirant, « nous reviendrons après midi. »

Ils revinrent en effet; mais, convaincus que Luther ne céderait pas, ils apportaient une proposition nouvelle. Luther avait refusé de reconnaître le pape, puis l'Empereur, puis la Diète; il restait un juge qu'il avait lui-même une fois invoqué : un concile général. Sans doute une telle proposition indignerait Rome; mais c'était la dernière planche de salut. Les délégués offrirent un concile à Luther. Celui-ci n'avait qu'à accepter sans rien préciser. Des années se seraient passées avant qu'on eût pu écarter les difficultés que la convocation d'un concile aurait rencontrées de la part du pape. Gagner des années, c'était pour la Réforme et pour le Réformateur, tout gagner. Dieu et le temps auraient fait alors de grandes choses. Mais Luther mettait la droiture au-dessus de tout; il ne voulait pas se sauver aux dépens de la vérité, ne fallût-il même, pour la dissimuler, que garder le silence. — « J'y « consens, répondit-il, mais » (et faire cette de-

1. Er wollte kurtzrum Menschen über Gottes Wort nicht erkennen. (Ibid., p. 583.)

mande, c'était refuser le concile) « à condition que « le concile ne jugera que d'après la sainte Écri- « ture [1]. »

Peutinger et Wehe, ne pensant pas qu'un concile pût juger autrement, coururent tout joyeux chez l'archevêque : « Le docteur Martin, lui dirent- « ils, soumet ses livres à un concile. » L'archevêque allait porter cette heureuse nouvelle à l'Empereur, lorsqu'il lui vint quelque doute; il fit appeler Luther.

Richard de Greiffenklau était seul quand le docteur arriva. « Cher monsieur le docteur, » dit l'archevêque, avec beaucoup de bienveillance et de bonté [2], « mes docteurs m'assurent que vous « consentez à soumettre sans réserve votre cause « à un concile. » — « Monseigneur, répondit Luther, « je puis tout supporter, mais non abandonner la « sainte Écriture. » L'archevêque comprit alors que Wehe et Peutinger s'étaient mal expliqués. Jamais Rome ne pouvait consentir à un concile qui ne jugeât que d'après l'Écriture. « C'était, dit Pallavi- « cini, vouloir qu'un œil faible lût des caractères « très-fins, et lui refuser en même temps des lu- « nettes [3]. » Le bon archevêque soupira. « Bien m'en « a pris, dit-il, de vous avoir fait venir. Que serais-je « devenu, si j'avais aussitôt été porter cette nou- « velle à l'Empereur? »

1. Dass darüber aus der heiligen Schrifft gesprochen. (Ibid., p. 584.)

2. Ganz gut und mehr denn gnaedig. (L. Epp. I, p. 604.)

3. Simulque conspiciliorum omnium usum negare. (I, 110.)

L'inébranlable fermeté, la roideur de Luther étonnent sans doute; mais elles seront comprises et respectées de tous ceux qui connaissent le droit de Dieu. Rarement un plus noble hommage fut rendu à la Parole immuable du Ciel; et cela au péril de la liberté et de la vie de l'homme qui le rendait.

« Eh bien!, » dit à Luther le vénérable prélat, « indiquez donc vous-même un remède. »

LUTHER, après un moment de silence :

« Monseigneur, je n'en connais d'autre que celui « de Gamaliel : *Si ce dessein est un ouvrage des « hommes, il se détruira de lui-même. Mais s'il vient « de Dieu, vous ne pouvez le détruire, et prenez « garde qu'il ne se trouve que vous ayez fait la « guerre à Dieu.* Que l'Empereur, les Électeurs, les « princes et les États de l'Empire, mandent cette « réponse au pape! »

L'ARCHEVÊQUE.

« Rétractez au moins quelques articles. »

LUTHER.

« Pourvu que ce ne soient pas ceux que le con- « cile de Constance a condamnés. »

L'ARCHEVÊQUE.

« Ah! je crains bien que ce ne soient précisé- « ment ceux-là. »

LUTHER.

« Alors plutôt immoler mon corps et ma vie, « plutôt me laisser couper et bras et jambes, que

« d'abandonner la parole claire et véritable de « Dieu [1]. »

L'archevêque comprit enfin Luther. « Retirez- « vous, » lui dit-il toujours avec la même douceur. — « Monseigneur, reprit Luther, veuillez faire en « sorte que Sa Majesté me fasse expédier le sauf- « conduit nécessaire pour mon retour. » — « J'y « pourvoirai, » répondit le bon archevêque; et ils se quittèrent.

Ainsi finirent ces négociations. L'Empire tout entier s'était tourné vers cet homme [2], avec les plus ardentes prières et les plus terribles menaces; et cet homme n'avait pas bronché. Son refus de fléchir sous le bras de fer du pape émancipait l'Église, et commençait des temps nouveaux. L'intervention providentielle était évidente. C'est ici l'une de ces grandes scènes de l'histoire, au-dessus desquelles plane et s'élève la figure majestueuse de la Divinité.

Luther sortit avec Spalatin, qui était survenu pendant l'entretien avec l'archevêque. Le conseiller de l'Électeur de Saxe, Jean de Minkwitz, était tombé malade à Worms. Les deux amis se rendirent dans sa maison. Luther présenta au malade les plus touchantes consolations. « Adieu, » lui dit-il en s'éloignant, « demain je quitterai Worms. »

Luther ne se trompait pas. Il n'y avait pas trois

1. Ehe Stumpf und Stiel fahren lassen... (L. Opp. (L.) XVII, p. 584.)

2. Totum imperium ad se conversum spectabat. (Pallavicini, I, p. 120.)

heures qu'il était de retour à l'hôtel des chevaliers de Rhodes, lorsque le chancelier de Eck, accompagné du chancelier de l'Empereur et d'un notaire, se présenta chez lui.

Le chancelier lui dit : « Martin Luther, Sa Ma-« jesté impériale, les Électeurs, Princes et États de « l'Empire t'ayant exhorté à la soumission à plu-« sieurs reprises et de plusieurs manières, mais « toujours en vain, l'Empereur, en sa qualité d'a-« vocat et de défenseur de la foi catholique, se « voit obligé de passer outre. Il t'ordonne donc de « retourner chez toi dans l'espace de vingt et un « jours et te défend de troubler la paix publique « sur la route, soit par des prédications, soit par « des écrits. »

Luther sentait bien que ce message était le commencement de sa condamnation : « Il en est arrivé « comme il a plu à l'Éternel, répondit-il avec dou-« ceur. Le nom de l'Éternel soit béni! » Puis il ajouta : « Avant toutes choses, je remercie très-« humblement et du fond de mon cœur Sa Majesté, « les Électeurs, les Princes et autres États de « l'Empire, de ce qu'ils m'ont écouté avec tant de « bienveillance. Je n'ai désiré et je ne désire qu'une « seule chose, une réformation de l'Église d'après « la sainte Écriture. Je suis prêt à tout faire, à tout « souffrir pour me soumettre humblement à la vo-« lonté de l'Empereur. Vie et mort, honneur et op-« probre, tout m'est égal ; je ne fais qu'une seule « réserve : la prédication de l'Évangile ; car, dit saint « Paul, *la Parole de Dieu ne peut être liée.* » Les députés sortirent.

Le vendredi, 26 avril au matin, les amis du Réformateur et plusieurs seigneurs se réunirent chez Luther[1]. On se plaisait, en voyant la constance chrétienne qu'il avait opposée à Charles et à l'Empire, à reconnaître en lui les traits de ce portrait célèbre de l'antiquité :

Justum ac tenacem propositi virum
Non civium ardor prava jubentium,
Non vultus instantis tyranni
Mente quatit solida[2]....

On voulait encore une fois et peut-être pour toujours dire adieu à ce moine intrépide. Luther fit un modeste repas. Maintenant il fallait prendre congé de ses amis, et fuir loin d'eux, sous un ciel gros d'orages. Il voulut passer ce moment solennel en la présence de Dieu. Il éleva son âme. Il bénit ceux qui l'entouraient[3]. Dix heures du matin sonnèrent. Luther sortit de l'hôtel avec les amis qui l'avaient accompagné à Worms. Vingt gentilshommes à cheval entouraient son char. Une grande foule de peuple l'accompagna hors des murs de la ville. Le héraut impérial Sturm le rejoignit quelque temps après à Oppenheim, et le lendemain ils arrivèrent à Francfort.

Ainsi Luther avait échappé à ces murs de Worms qui semblaient devoir être son tombeau. Tout son cœur rendait gloire à Dieu. « Le diable lui-même,

1. Salutatis patronis et amicis qui eum frequentissimi convenerunt... (L. Opp. lat. II, p. 168.)

2. Horat. Od. lib. III, 3.

3. Seine Freunde gesegnet. (Mathesius, p. 27.)

« dit-il, gardait la citadelle du pape; mais Christ y « a fait une large brèche, et Satan a dû confesser « que le Seigneur est plus puissant que lui [1]. »

« Le jour de la Diète de Worms, » dit le pieux Mathésius, disciple et ami de Luther, « est un des « jours les plus grands et les plus glorieux accor- « dés à la terre avant la fin du monde [2]. » Le combat qui s'était livré à Worms retentit au loin, et au bruit qui en vint dans toute la chrétienté, depuis les régions du Nord jusqu'aux montagnes de la Suisse et aux cités de l'Angleterre, de la France et de l'Italie, plusieurs saisirent avec ardeur les armes puissantes de la Parole de Dieu.

Luther, arrivé à Francfort le samedi soir, 27 avril, profita le lendemain d'un moment de liberté, le premier qu'il eût depuis longtemps, pour écrire un billet plein de familiarité à la fois et d'énergie, à son ami le célèbre peintre Lucas Cranach à Wittemberg. « Votre serviteur, cher compère Lucas, « lui dit-il. Je croyais que Sa Majesté assemblerait « à Worms une cinquantaine de docteurs pour con- « vaincre droitement le moine. Mais pas du tout. « — Ces livres sont-ils de toi? — Oui. — Veux-tu « les rétracter? — Non. — Eh bien! va-t'en! — « Voilà quelle a été toute l'histoire. O Allemands « aveugles!... comme nous agissons en enfants et « nous nous laissons jouer et duper par Rome!... « Il faut que les Juifs chantent une fois Yo! Yo! Yo!

1. Aber Christus macht ein Loch derein. (L. Opp. (L.) XVII, p. 589.)

2. Diss ist der herrlichen grossen Tag einer vorm Ende der Welt. (p. 28.)

« Mais Pâques viendra aussi pour nous; et alors « nous chanterons : Alleluiah!....[1] Il faut se taire « et souffrir pour un peu de temps. *Dans peu de « temps vous ne me verrez plus, et un peu de temps « après vous me reverrez*, dit Jésus-Christ » (Jean, XVI, 16). « J'espère qu'il en sera de même pour « moi. Adieu. Je vous recommande tous ensemble « à l'Éternel. Qu'il garde en Christ votre entende- « ment et votre foi, contre les attaques des loups « et des dragons de Rome. Amen. »

Après avoir écrit cette lettre un peu mystérieuse, Luther partit aussitôt pour Friedberg, qui est à six lieues de Francfort, car le temps pressait. Le lendemain, Luther se recueillit de nouveau. Il désirait parler encore une fois à Charles-Quint. Il ne voulait pas qu'on le confondît avec de coupables rebelles. Il exposa avec clarté dans sa lettre à l'Empereur, quelle est l'obéissance due aux rois, quelle est celle qui est due à Dieu, et quelle est la limite où l'une doit s'arrêter pour faire place à l'autre. On se rappelle involontairement, en lisant Luther, cette parole du plus grand autocrate des temps modernes : « Ma domination finit où celle de la « conscience commence [2]. »

« Dieu, qui est le scrutateur des cœurs, m'est

1. Es müssen die Juden einmal singen : Io, Io, Io!... (L. Epp. I, p. 589.) Ces cris de joie des Juifs au temps du crucifiement représentent les chants de triomphe des partisans de la papauté à l'occasion de la catastrophe qui va fondre sur Luther, mais le Réformateur découvre dans l'avenir les alleluiah de la délivrance.

2. Napoléon à la députation protestante après son accession à l'Empire.

« témoin, dit Luther, que je suis prêt à obéir avec « empressement à Votre Majesté, soit dans la gloire, « soit dans l'opprobre, soit par la vie, soit par la « mort, et en n'exceptant absolument rien que la « Parole de Dieu, par laquelle l'homme a la vie. « Dans toutes les affaires du temps présent, ma « fidélité sera immuable, car ici perdre ou gagner « sont choses indifférentes au salut. Mais Dieu ne « veut pas, quand il s'agit des biens éternels, que « l'homme se soumette à l'homme. La soumission « dans le monde spirituel est un culte véritable et « qui ne doit être rendu qu'au Créateur [1]. »

Luther écrivit aussi, mais en allemand, une lettre adressée aux États de l'Empire. Elle était à peu près du même contenu que celle qu'il venait d'écrire à l'Empereur. Il y rapportait tout ce qui s'était passé à Worms. Cette lettre fut copiée plusieurs fois et répandue dans toute l'Allemagne; partout, dit Cochlœus, elle excita l'indignation des peuples contre l'Empereur et contre le haut clergé [2].

Le lendemain de bonne heure, Luther écrivit un billet à Spalatin, en mettant sous son couvert les deux lettres de la veille; il renvoya à Worms le héraut Sturm, gagné à la cause de l'Évangile; il embrassa cet homme, et partit en hâte pour Grunberg.

Le mardi, il était encore à deux lieues de Hirsch-

1. Nam ea fides et submissio proprie est vera illa latria et adoratio Dei.... (L. Epp. I, p. 592.)

2. Per chalcographos multiplicata et in populos dispersa est ea epistola.... Cæsari autem et clericis odium populare, etc. (Cochlœus, p. 38.)

feld, lorsqu'il rencontra le chancelier du Prince-Abbé de cette ville, qui venait le recevoir. Bientôt parut une troupe de cavaliers ayant l'Abbé à leur tête. Celui-ci sauta à bas de son cheval; Luther descendit de son char. Le prince et le Réformateur s'embrassèrent; puis ils entrèrent dans Hirschfeld. Le sénat les reçut aux portes de la ville[1]. Les princes de l'Église couraient à la rencontre d'un moine maudit par le pape, et les notables du peuple baissaient la tête devant un homme mis au ban par l'Empereur.

« A cinq heures du matin, nous serons à l'église, » dit le prince en se levant le soir de la table à laquelle il avait invité le Réformateur. Il voulut qu'il couchât dans son propre lit. Le lendemain Luther prêcha, et le Prince-Abbé l'accompagna avec sa suite.

Le soir, Luther arriva à Isenac, le lieu de son enfance. Tous ses amis de cette ville l'entourèrent et le supplièrent de prêcher; le lendemain ils le conduisirent à l'église. Alors parut le curé du lieu, accompagné d'un notaire et de témoins: il s'avançait tout tremblant, partagé entre la crainte de perdre sa place, et celle de s'opposer à l'homme puissant qu'il avait devant lui. « Je proteste contre « la liberté que vous allez prendre, » dit enfin le prêtre d'un ton embarrassé. Luther monta dans la chaire, et bientôt cette voix qui, vingt-trois ans auparavant, chantait dans les rues de cette ville pour obtenir du pain, fit retentir sous les voûtes de cette antique église, ces accents qui commen-

1. Senatus intra portas nos excepit. (L. Epp. II, p. 6.)

çaient à agiter le monde. Après le sermon, le curé, confus, se glissa vers Luther. Le notaire avait rédigé l'acte, les témoins l'avaient signé, tout était en règle pour mettre en sûreté la place du prêtre. « Pardonnez-moi, dit-il humblement au « Docteur, je l'ai fait par crainte des tyrans qui « oppriment l'Église [1]. »

Il y avait en effet de quoi les craindre. Les choses avaient changé d'aspect à Worms; Aléandre paraissait seul y régner. « L'exil est le seul avenir « de Luther, » écrivit Frédéric à son frère le duc Jean. « Rien ne saurait le sauver. Si Dieu permet « que je retourne auprès de vous, j'aurai des choses « incroyables à vous raconter. Ce ne sont pas seu« lement Anne et Caïphe, mais aussi Pilate et Hé« rode qui se sont unis contre lui. » Frédéric se souciait peu de demeurer plus longtemps à Worms, il partit. L'Électeur palatin fit de même. L'Électeur-archevêque de Cologne quitta aussi la Diète : des princes d'un rang moins élevé les imitèrent. Jugeant impossible de détourner le coup qui allait être frappé, ils préféraient, peut-être à tort, abandonner la place. Les Espagnols, les Italiens et les plus ultramontains des princes allemands demeurèrent seuls.

Le champ était libre; Aléandre triomphait. Il présenta à Charles un projet d'édit destiné par lui à servir de modèle à celui que la Diète devait rendre contre le Moine. La composition du Nonce plut à l'Empereur irrité. Il réunit dans sa chambre les

1. Humiliter tamen excusante.... ob metum tyrannorum suorum. (L. Epp. II, p. 6.)

restes de la Diète et y fit lire l'édit d'Aléandre; tous ceux qui étaient présents, assure Pallavicini, l'acceptèrent.

Le lendemain, jour d'une grande fête, l'Empereur était dans le temple entouré des seigneurs de sa cour. La solennité religieuse était finie, une multitude de peuple remplissait le sanctuaire, lorsque Aléandre, revêtu de tous les insignes de sa dignité, s'approcha de Charles-Quint [1]. Il tenait en mains deux exemplaires de l'édit contre Luther, l'un en latin, l'autre en allemand, et, s'humiliant devant la Majesté impériale, il supplia Charles d'y apposer sa signature et le sceau de l'Empire. C'était au moment où le sacrifice venait d'être offert, où l'encens remplissait le temple, où les chants retentissaient encore sous les voûtes; c'était comme en présence de la Divinité, que la perte de l'ennemi de Rome devait être signée. L'Empereur, prenant l'air le plus gracieux [2], saisit la plume et signa. Aléandre sortit triomphant, livra aussitôt le décret à la presse, et l'envoya dans toute la chrétienté [3]. C'était le fruit des labeurs de Rome. Il avait coûté quelque peine à la papauté! Pallavicini lui-même nous apprend que cet édit, quoique daté du 8 mai, fut fait et signé plus tard; mais on l'antidata pour donner à croire qu'il était d'une époque où tous les membres de la Diète se trouvaient encore assemblés.

1. Cum Cæsar in templo adesset... processit illi obviam Aleander. (Pallav. I, p. 122.)

2. Festivissimo vultu. (Ibid.)

3. Et undique pervulgata. (Ibid.)

« Nous Charles Cinquième, disait l'Empereur, « (puis venaient ses titres), à tous les Électeurs, « Princes, Prélats et autres à qui il appartient.

« Le Tout-Puissant nous ayant confié, pour dé- « fendre sa sainte foi, plus de royaumes et de puis- « sance qu'il n'en a jamais donné à aucun de nos « prédécesseurs, nous prétendons employer toutes « nos forces à empêcher que quelque hérésie ne « vienne souiller notre saint Empire.

« Le moine augustin Martin Luther, bien qu'ex- « horté par nous, s'est jeté comme un furieux sur « la sainte Église, et a prétendu l'étouffer par des « livres pleins de blasphèmes. Il a souillé d'une ma- « nière honteuse l'indestructible loi du saint ma- « riage; il s'est efforcé d'exciter les laïques à laver « leurs mains dans le sang des prêtres [1], et, renver- « sant toute obéissance, il n'a cessé d'exciter à la « révolte, à la division, à la guerre, au meurtre, « au vol, à l'incendie, et de travailler à ruiner com- « plétement la foi des chrétiens.... En un mot, et « pour passer sous silence tant d'autres malices, « cet être, qui n'est pas un homme, mais Satan lui- « même sous la forme d'un homme, et recouvert « du capuchon d'un moine [2], a réuni en un bour- « bier puant toutes les hérésies les plus coupables « des temps passés, et en a ajouté encore lui-même « de nouvelles....

1. Ihre Hände in der Priester Blut zu waschen. (L. Opp. (L.) XVII, p. 598.)

2. Nicht ein Mensch, sondern als der böse Feind in Gestalt eines Menschen mit angenommener Mönchskütten.... (Ibid.)

« Nous avons donc renvoyé de devant notre face « ce Luther, que tous les hommes pieux et sensés « tiennent pour un fou ou pour un homme possédé « du diable, et entendons qu'après l'expiration de « son sauf-conduit, on ait aussitôt recours à des « moyens efficaces pour arrêter sa rage furieuse.

« C'est pourquoi, sous peine d'encourir les châ- « timents dus aux crimes de lèse-majesté, nous « vous défendons de loger ledit Luther dès que le « terme fatal sera expiré, de le cacher, le nourrir, « l'abreuver, et lui prêter par parole ou par œuvre, « publiquement ou secrètement, aucune espèce de « secours. Nous vous enjoignons de plus, de le sai- « sir ou faire saisir partout où vous le trouverez, « de nous l'amener sans aucun délai, ou de le re- « tenir en toute sûreté, jusqu'à ce que vous ayez « appris de nous comment vous devez agir à son « égard, et que vous ayez reçu les rétributions dues « à vos peines pour une œuvre si sainte.

« Quant à ses adhérents, vous les saisirez, vous « les terrasserez et vous confisquerez leurs biens.

« Quant à ses écrits, si la meilleure nourriture « elle-même devient l'horreur de tous les hommes, « dès qu'il s'y mêle une goutte de poison, combien « plus de tels livres, dans lesquels se trouve pour « l'âme un venin mortel, doivent-ils être, non-seu- « lement rejetés, mais encore anéantis! Vous les « brûlerez donc, ou les détruirez entièrement de « quelque autre manière.

« Quant aux auteurs, poëtes, imprimeurs, pein- « tres, vendeurs ou acheteurs de placards, écrits « ou peintures contre le Pape ou l'Église, vous les

« saisirez de corps et de biens, et les traiterez selon « votre bon plaisir.

« Et si quelqu'un, quelle que soit sa dignité, « osait agir en contradiction avec le décret de Notre « Majesté impériale, nous ordonnons qu'il soit mis « au ban de l'Empire.

« Que chacun se comporte d'après ceci. »

Tel était l'édit signé dans la cathédrale de Worms. C'était plus qu'une bulle de Rome, qui, bien que publiée en Italie, pouvait ne pas être exécutée en Allemagne. L'Empereur lui-même avait parlé, et la Diète avait ratifié ce décret. Tous les partisans de Rome poussèrent un cri de triomphe. « C'est la fin « de la tragédie ! » s'écrièrent-ils. — « Pour moi, » dit un Espagnol de la cour de Charles, Alphonse Valdez, « je me persuade que ce n'est pas la fin, « mais le commencement [1]. » Valdez comprenait que le mouvement était dans l'Église, dans le peuple, dans le siècle, et que Luther tombât-il, sa cause ne tomberait pas avec lui. Mais personne ne se dissimulait le danger imminent, inévitable, où se trouvait le Réformateur lui-même; et la grande foule des superstitieux se sentait saisie d'horreur, à la pensée de ce Satan incarné, que l'Empereur signalait à la nation, recouvert du froc d'un moine.

L'homme contre lequel les puissants de la terre forgeaient ainsi leurs foudres, était descendu de la chaire d'Isenac, et se préparait à se séparer de quelques-uns de ses amis les plus chers. Il ne vou-

1. Non finem sed initium. (P. Martyris Epp., p. 412.)

lait pas suivre le chemin de Gotha et d'Erfurt, mais se rendre dans le village de Mora, d'où son père était originaire, pour y voir encore une fois sa grand'mère qui mourut quatre mois après, et visiter son oncle Henri Luther et d'autres parents. Schurff, Jonas et Suaven partirent pour Wittemberg; Luther monta en char avec Amsdorff qui restait auprès de lui, et entra dans les forêts de la Thuringe [1].

Il arriva le même soir au village de ses pères. La pauvre vieille paysanne serra dans ses bras ce petit-fils qui venait de tenir tête à l'Empereur Charles et au pape Léon. Luther passa le lendemain avec sa famille; heureux, après le tumulte de Worms, de cette douce tranquillité. Le surlendemain il se mit en route, accompagné d'Amsdorff et de son frère Jacques. C'était dans ces lieux solitaires que le sort du Réformateur allait se décider. Ils longeaient les bois de la Thuringe, suivant le chemin de Waltershausen. Comme le char était dans un chemin creux, près de l'église abandonnée de Glisbach, à quelque distance du château d'Altenstein, un bruit soudain se fait entendre, et à l'instant cinq cavaliers masqués et armés de pied en cap fondent sur les voyageurs. Le frère Georges, dès qu'il aperçoit les assaillants, saute du char et se sauve à toutes jambes, sans prononcer une parole. Le voiturier veut se défendre. « Arrête! »

1. Ad carnem meam trans sylvam profectus. (L. Epp. II, p. 7.)

lui crie d'une voix terrible l'un des inconnus, qui se jette sur lui et le renverse par terre [1]. Un second homme masqué saisit Amsdorff et le tient éloigné. Pendant ce temps, les trois autres cavaliers s'emparent de Luther, en gardant le plus profond silence. Ils l'arrachent avec violence du char, lui jettent sur les épaules un manteau de chevalier, et le placent sur un cheval qu'ils tiennent en laisse. Alors les deux autres inconnus abandonnent Amsdorff et le voiturier; tous cinq sautent en selle; le chapeau de l'un d'eux tombe, mais ils ne s'arrêtent pas même pour le relever; et en un clin d'œil ils ont disparu avec leur prisonnier dans la sombre forêt. Ils prennent d'abord la route de Broderode; mais bientôt ils reviennent sur leurs pas par un autre chemin; et sans sortir du bois, ils y font en tous sens des tours et des détours, pour tromper ceux qui pourraient être à leur piste.

Luther, peu accoutumé à aller à cheval, fut bientôt accablé de fatigue [2]. On lui permit de descendre quelques instants; il se reposa près d'un hêtre, et but de l'eau fraîche d'une source, que l'on nomme encore *la source de Luther*. Son frère Jacques, fuyant toujours, arriva le soir à Waltershausen. Le voiturier, tout effrayé, était sauté sur son char où était remonté Amsdorff, et avait frappé ses chevaux, qui, s'éloignant rapidement de ces lieux, conduisirent l'ami de Luther jusqu'à Wittemberg.

1. Dejectoque in solum auriga et verberato. (Pallavicini, I. p. 122.)

2. Longo itinere, novus eques, fessus. (L. Epp. II, p. 3.)

A Waltershausen, à Wittemberg, dans les campagnes, les villages, les villes intermédiaires, partout sur la route, on apprenait l'enlèvement du docteur; cette nouvelle, qui en réjouissait quelques-uns, frappait la plupart des autres d'étonnement et d'indignation. Bientôt un cri de douleur retentit dans toute l'Allemagne : « Luther est tombé « dans les mains de ses ennemis! »

Après le violent combat que Luther avait dû soutenir, Dieu voulait le conduire dans un lieu de repos et de paix. Après l'avoir placé sur le théâtre éclatant de Worms, où toutes les puissances de l'âme du Réformateur avaient été si fort exaltées, Dieu voulait lui donner la retraite obscure et humiliante d'une prison. Il tire de l'obscurité la plus profonde les débiles instruments par lesquels il veut accomplir de grandes choses; et puis, quand il les a laissés briller pour un temps d'un grand éclat, sur une scène illustre, il les renvoie dans la plus profonde obscurité. La Réformation devait s'accomplir autrement que par des luttes violentes ou de pompeuses comparutions. Ce n'est pas ainsi que le levain pénètre dans les masses du peuple; il faut à l'Esprit de Dieu des chemins plus tranquilles. L'homme que poursuivaient toujours impitoyablement les champions de Rome, devait disparaître pendant quelque temps du monde. Il fallait que cette grande individualité s'éclipsât, pour que la révolution qui allait s'accomplir ne portât pas l'empreinte d'un individu. Il fallait que l'homme s'en allât, pour que Dieu demeurât seul, se mouvant par son Esprit sur l'abîme, où déjà s'engloutissaient les té-

nèbres du moyen âge, et disant : « Que la lumière « soit! » afin que la lumière fût.

La nuit étant enfin venue, et personne ne pouvant plus suivre les traces des gardiens de Luther, ceux-ci prirent une route nouvelle. Il était près de onze heures avant minuit, lorsqu'ils arrivèrent au pied d'une montagne [1]. Les chevaux la gravirent lentement. Sur la hauteur se trouvait une vieille forteresse, entourée de tous les côtés, sauf celui par lequel on y arrivait, des bois noirs qui recouvrent les montagnes de la Thuringe.

C'est dans ce château élevé et isolé, nommé *la Wartbourg*, où se cachaient jadis les anciens landgraves, que l'on conduit Luther. Les verrous se tirent, les barres de fer tombent, les portes s'ouvrent; le Réformateur franchit le seuil; les battants se referment sur lui. Il descend de cheval dans une cour. L'un des cavaliers, Burkard de Hund, seigneur d'Altenstein, se retire; un autre, Jean de Berlepsch, prévôt de la Wartbourg, conduit le docteur dans la chambre qui doit être sa prison, et où se trouvent déposés les vêtements d'un chevalier et une épée. Les trois autres cavaliers, qui dépendent du prévôt, lui enlèvent ses habits ecclésiastiques et le revêtent du costume équestre qu'on lui a préparé, en lui enjoignant de laisser croître sa barbe et sa chevelure [2], afin que nul dans le château même ne puisse savoir qui il est. Les

1. Hora ferme undecima ad mansionem noctis perveni in tenebris. (Ibid.)

2. Exutus vestibus meis et equestribus inductus, comam et barbam nutriens... (L. Epp. II, p. 7.)

gens de la Wartbourg ne doivent connaître le prisonnier que sous le nom du chevalier Georges. Luther, sous le vêtement qu'on lui impose, a peine à se reconnaître lui-même [1]. Enfin on le laisse seul, et son esprit peut se porter tour à tour sur les choses étonnantes qui viennent de se passer à Worms, sur l'avenir incertain qui l'attend, et sur le lieu de son nouveau et étrange séjour. Des étroites fenêtres de son donjon, il découvre les sombres, solitaires et immenses forêts qui l'environnent. « C'est là, » dit le biographe et l'ami de Luther, Mathesius, « que le docteur demeura, « comme saint Paul dans sa prison de Rome. »

Frédéric de Thun, Philippe Feilitsch et Spalatin n'avaient pas caché à Luther, dans un entretien intime qu'ils avaient eu à Worms avec lui, d'après les ordres de l'Électeur, que sa liberté devait être sacrifiée à la colère de Charles et du pape [2]. Cependant cet enlèvement fut entouré de tant de mystère, que Frédéric lui-même ignora longtemps encore le lieu où Luther était renfermé. Le deuil des amis de la Réformation se prolongea. Le printemps s'écoula, un été, un automne, un hiver lui succédèrent, le soleil accomplit sa course annuelle, et les murs de la Wartbourg renfermaient encore leur prisonnier. La vérité a été frappée d'interdit par la Diète; son défenseur, renfermé dans les murs d'un château fort, a disparu de la scène du monde, sans que personne sache ce qu'il est devenu; Aléandre

1. Cum ipse me jam dudum non noverim. (Ibid.)
2. Seckend., p. 365.

triomphe; la Réformation semble perdue... mais Dieu règne, et le coup qui paraissait devoir anéantir la cause de l'Évangile, ne servira qu'à sauver son courageux ministre et à étendre au loin la lumière de la foi.

Laissons Luther captif en Allemagne, sur les hauteurs de la Wartbourg, et voyons ce que Dieu faisait alors dans d'autres pays de la chrétienté.



LIVRE VIII.

LES SUISSES.
1484 — 1522.

Au moment où parut le décret de la Diète de Worms, un mouvement toujours croissant commençait à ébranler les tranquilles vallées de la Suisse. Aux voix qui se faisaient entendre dans les plaines de la haute et de la basse Saxe répondaient, du sein des montagnes helvétiques, les voix énergiques de ses prêtres, de ses pâtres ou des bourgeois de ses belliqueuses cités. Les partisans de Rome, saisis d'épouvante, s'écriaient qu'une vaste et terrible conjuration se formait partout dans l'Église contre l'Église. Les amis de l'Évangile, remplis de joie, disaient que, comme au printemps le souffle de la vie se fait sentir, des rives de la mer jusqu'au sommet des monts, ainsi l'Esprit de Dieu fondait maintenant dans toute la chrétienté les glaces d'un long hiver, et recouvrait de verdure et de fleurs depuis les plus basses plaines jusqu'aux rochers les plus arides et les plus escarpés.

Ce ne fut pas l'Allemagne qui communiqua la lumière de la vérité à la Suisse, la Suisse à la

France, la France à l'Angleterre : tous ces pays la reçurent de Dieu, de même que ce n'est pas une partie du monde qui transmet la lumière à l'autre, mais que le même globe éclatant la communique immédiatement à la terre. Infiniment élevé au-dessus des hommes, Christ, « l'Orient d'en haut, » fut à l'époque de la Réformation, comme à celle de l'établissement du Christianisme, le feu divin d'où émana la vie du monde. Une seule et même doctrine s'établit tout à coup au XVIme siècle, dans les foyers et dans les temples des peuples les plus lointains et les plus divers; c'est que le même Esprit fut partout, produisant partout la même foi.

La Réformation de l'Allemagne et celle de la Suisse démontrent cette vérité. Zwingle ne communiqua pas avec Luther. Il y eut sans doute un lien entre ces deux hommes; mais il faut le chercher au-dessus de la terre. Celui qui du ciel donna la vérité à Luther, la donna à Zwingle. Ils communiquèrent par Dieu. « J'ai commencé à prêcher « l'Évangile, dit Zwingle, l'an de grâce 1516, c'est-« à-dire en un temps où le nom de Luther n'avait « encore jamais été prononcé dans nos contrées. « Ce n'est pas de Luther que j'ai appris la doctrine « de Christ, c'est de la parole de Dieu. Si Luther « prêche Christ, il fait ce que je fais, voilà tout[1]. »

Mais si les diverses réformations tinrent du même

1 . . . . 1516, eo scilicet tempore, quum Lutheri nomen in nostris regionibus inauditum adhuc erat. . . doctrinam Christi non a Luthero, sed ex verbo Dei didici. (Zwinglii Opera, curant. Schulero et Schulthesio, Turici, 1829, vol. I, p. 273, 276.)

Esprit dont elles émanèrent une vaste unité, elles reçurent aussi certains traits particuliers, des divers peuples au milieu desquels elles s'accomplirent.

Nous avons déjà esquissé l'état de la Suisse à l'époque de la Réformation [1]. Nous n'ajouterons que peu de mots. En Allemagne le principe monarchique dominait; en Suisse, le principe démocratique. En Allemagne la Réformation eut à lutter avec la volonté des princes; en Suisse, avec la volonté du peuple. Une assemblée d'hommes, plus facilement entraînée qu'un seul, prend aussi des décisions plus promptes. La victoire sur la papauté, qui coûta des années au delà du Rhin, n'eut besoin, en deçà de ce fleuve, que de mois ou de jours.

En Allemagne, la personne de Luther s'élève imposante au milieu des populations saxonnes; il semble être seul à attaquer le colosse romain; et partout où le combat se livre, nous découvrons de loin sur le champ de bataille cette haute stature. Luther est comme le monarque de la révolution qui s'opère. En Suisse, la lutte s'engage à la fois dans plusieurs cantons; il y a une confédération de réformateurs; leur nombre nous étonne; une tête s'élève sans doute au-dessus des autres, mais nul ne commande; c'est une magistrature républicaine, où tous se présentent avec des physionomies originales et des influences distinctes. C'est Wittembach, c'est Zwingle, c'est Capiton, c'est Heller, c'est Ecolampade; ce sont Oswald Myco-

1. 1er vol., p. 84.

nius, Léon Juda, Farel, Calvin; c'est à Glaris, à Bâle, à Zurich, à Berne, à Neuchâtel, à Genève, à Lucerne, à Schaffouse, à Appenzel, à Saint-Gall, dans les Grisons. Il n'y a dans la Réformation d'Allemagne qu'une scène, une et plane comme le pays. Mais en Suisse, la Réformation est divisée, comme la Suisse l'est elle-même par ses mille montagnes. Chaque vallée a pour ainsi dire son réveil, et chaque hauteur des Alpes ses clartés.

Une époque lamentable avait commencé pour les Suisses depuis leurs exploits contre les ducs de Bourgogne. L'Europe, qui avait appris à connaître la force de leurs bras, les avait sortis de leurs montagnes et leur avait ravi leur indépendance, en les rendant dispensateurs, sur les champs de bataille, du sort de ses États. La main d'un Suisse brandissait l'épée contre la poitrine d'un Suisse aux plaines d'Italie et de France, et l'intrigue des étrangers remplissait de discordes et d'envie ces hautes vallées des Alpes, si longtemps le théâtre de la simplicité et de la paix. Attirés par le brillant de l'or, fils, journaliers, valets quittaient à la dérobée le chalet des pacages alpestres, pour courir sur les bords du Rhône ou du Pô. L'unité helvétique s'était rompue sous les pas lents des mulets chargés d'or. La Réformation, car dans la Suisse elle eut aussi un côté politique, se proposa de rétablir l'unité et les vertus antiques des cantons. Son premier cri fut pour que les Suisses déchirassent les filets perfides des étrangers, et s'embrassassent comme un seul homme au pied de la croix. Mais sa voix généreuse ne fut pas écoutée. Rome,

accoutumée à acheter dans ces vallées le sang qu'elle versait pour accroître son pouvoir, se leva avec colère. Elle excita des Suisses contre d'autres Suisses; de nouvelles passions surgirent et déchirèrent le corps de la nation.

La Suisse avait besoin d'une réformation. Il y avait, il est vrai, chez les Helvétiens, une simplicité, une bonhomie, que les Italiens raffinés trouvaient ridicule; mais en même temps ils passaient pour le peuple qui transgressait le plus habituellement les lois de la chasteté. Les astrologues l'attribuaient aux constellations [1]; les philosophes à la force du tempérament de ces peuples indomptés; les moralistes aux principes des Suisses, qui regardaient la ruse, le manque d'honnêteté, la calomnie, comme des péchés beaucoup plus graves que l'impureté [2]. Le mariage était interdit aux prêtres, mais il eût été difficile d'en trouver un qui vécût dans un vrai célibat. On leur demandait de se conduire, non chastement, mais prudemment. Ce fut un des premiers désordres contre lesquels s'éleva la Réformation. Il est temps de retracer les commencements de ce jour nouveau dans les vallées des Alpes.

Vers le milieu du onzième siècle, deux solitaires s'avancèrent de Saint-Gall vers les montagnes qui sont au sud de cet ancien monastère, et arrivèrent

1. Wirz, Helvetische Kirchen Geschichte, III, p. 201.

2. Sodomitis melius erit in die judicii, quam rerum vel honoris ablatoribus. (Hemmerlin, de anno jubilæo.)

dans une vallée déserte, d'environ dix lieues de long[1]. Au nord, les hautes montagnes du Sentis, le Sommerigkopf et le Vieux-Homme, séparent cette vallée du canton d'Appenzel; au sud, le Kuhfirsten avec ses sept têtes s'élève entre elle et le Wallensée, Sargans et les Grisons; du côté de l'orient, la vallée s'ouvre aux rayons du soleil levant et découvre l'aspect magnifique des Alpes du Tyrol. Les deux solitaires, arrivés près de la source d'une petite rivière, la Thur, y bâtirent deux cellules. Peu à peu la vallée se peupla; sur la partie la plus élevée, à 2,010 pieds au-dessus du lac de Zurich, se forma, autour d'une église, un village nommé *Wildhaus* ou *la maison sauvage*, dont dépendent maintenant deux hameaux, Lisighaus ou la maison d'Élisabeth et Schönenboden. Les fruits de la terre ne viennent plus sur ces hauteurs. Un tapis vert d'une fraîcheur alpestre recouvre toute la vallée, et s'élève sur les flancs des montagnes, au-dessus desquelles des masses d'énormes rochers portent vers le ciel leur sauvage grandeur.

A un quart de lieue de l'église, près de Lisighaus, à côté d'un sentier qui conduit dans les pacages au delà de la rivière, se trouve encore maintenant une maison isolée. La tradition rapporte que le bois nécessaire à sa construction fut jadis abattu sur la place même[2]. Tout indique qu'elle a été construite dans des temps reculés. Les murs sont minces; les fenêtres ont de petites vitres rondes; le toit est formé de bardeaux chargés de pierres

1. Le Tockenbourg.
2. Schuler's, Zwingli's Bildungs Gesch., p. 290.

pour empêcher que le vent ne les emporte. Devant la maison jaillit une source limpide.

Dans cette maison vivait, vers la fin du quinzième siècle, un homme nommé Zwingle, amman ou bailli de la commune. La famille des Zwingle ou Zwingli était ancienne et en grande estime parmi les habitants de ces montagnes[1]; Barthélemy, frère du bailli, d'abord curé de la paroisse et depuis 1487 doyen de Wesen, jouissait dans le pays d'une certaine célébrité[2]. La femme de l'amman de Wildhaus, Marguerite Meili, dont le frère, nommé Jean, fut plus tard abbé du couvent de Fischingen en Thurgovie, lui avait déjà donné deux fils, Heini et Klaus, lorsque le premier jour de l'an 1484, sept semaines après la naissance de Luther, un troisième fils, qui fut nommé Ulric, naquit dans ce solitaire chalet[3]. Cinq autres fils, Jean, Wolfgang, Barthélemy, Jacques, André, et une fille, Anna, vinrent encore enrichir cette famille alpestre. Personne dans la contrée n'était plus vénéré que l'amman Zwingle[4]. Son caractère, sa charge,

1. Diss Geschlächt der Zwinglinen, wass in guter Achtung diesser Landen, als ein gut alt ehrlich Geschlächt. (H. Bullinger's Histor. Beschreibung der Eidg. Geschichten.) Ce précieux ouvrage n'existe qu'en manuscrit; j'en dois la communication à l'obligeance de M. J. G. Hess. Je conserve dans les citations l'orthographe du temps et du manuscrit.

2. Ein Verrumbter Mann. (Ibid.)

3. « Quadragesimum octavum agimus » écrit Zwingle à Vadian le 17 septembre 1531.

4. Clarus fuit pater ob spectatam vitæ sanctimoniam. (Oswald Myconius, Vita Zwingli.)

ses nombreux enfants en faisaient le patriarche de ces montagnes. Il était berger ainsi que ses fils. A peine les premiers jours de mai venaient-ils épanouir les montagnes, que le père et les enfants partaient pour les pâturages avec leurs troupeaux, s'élevant peu à peu de station en station, et parvenant ainsi vers la fin de juillet aux sommités les plus élevées des Alpes. Alors ils commençaient à redescendre graduellement vers la vallée, et tout le peuple de Wildhaus rentrait en automne dans ses humbles cabanes. Quelquefois, durant l'été, les jeunes gens qui avaient dû rester dans les habitations, avides de l'air des montagnes, partaient en troupes pour les chalets, en unissant leurs voix aux mélodies de leurs instruments rustiques, car tous étaient musiciens. A leur arrivée sur les Alpes, les bergers les saluaient de loin de leurs cornets et de leurs chants, puis ils leur présentaient une collation de laitage; ensuite la bande joyeuse, après des tours et des détours, redescendait dans la vallée au son de ses musettes. Ulric, dans son jeune âge, se joignit sans doute quelquefois à ces jeux. Il grandit au pied de ces rocs qui semblent éternels, et dont les cimes montrent les cieux. « J'ai souvent « pensé, dit l'un de ses amis, que rapproché du « ciel, sur ces sublimes hauteurs, il y contracta « quelque chose de céleste et de divin [1]. »

Il y avait de longues soirées pendant l'hiver, dans les cabanes de Wildhaus. Alors le jeune Ulric écoutait près du foyer paternel les conversations

1. Divinitatis nonnihil cœlo propiorem contraxisse. Ibid.

du bailli et des anciens de la commune. Il entendait raconter comment les habitants de la vallée avaient gémi autrefois sous un joug très-dur. Il tressaillait de joie avec les vieillards, à la pensée de l'indépendance que le Tockenbourg avait acquise, et que l'alliance avec les Suisses lui avait assurée. L'amour de la patrie s'allumait dans son cœur; la Suisse lui devenait chère, et si quelqu'un prononçait une parole défavorable aux confédérés, l'enfant se levait aussitôt et défendait leur cause avec chaleur [1]. Souvent encore on le voyait assis paisiblement dans ces longues soirées aux pieds de sa pieuse grand'mère; les yeux fixés sur elle, il écoutait ses récits bibliques, ses dévotes légendes, et les recevait avec avidité dans son cœur.

Le bon amman se réjouissait des heureuses dispositions de son fils. Il comprit qu'Ulric pourrait faire autre chose que garder ses vaches sur le mont Sentis, en chantant les ranz des bergers. Un jour il le prit par la main et se dirigea avec lui vers Wesen. Il traversa les croupes verdoyantes de l'Ammon, évitant les rochers sauvages et hardis qui bordent le lac de Wallenstadt; arrivé au bourg, il entra chez son frère le doyen, et lui confia le jeune montagnard, afin qu'on examinât quelles étaient ses capacités [2]. Le doyen aima bientôt son neveu comme un fils; charmé de la vivacité de son esprit, il confia son instruction à un maître d'é-

1. Schulers Zw. Bildung., p. 291.

2. Tenerimmum adhuc ad fratrem sacrificum adduxit, ut ingenii ejus periculum faceret. (Melch. Ad. Vit. Zw., p. 25.)

cole, qui en peu de temps lui apprit tout ce qu'il savait lui-même. A dix ans, on remarquait déjà dans le jeune Ulric les signes d'un esprit élevé [1]. Son père et son oncle résolurent de l'envoyer à Bâle.

Quand l'enfant des montagnes du Tockenbourg arriva dans cette célèbre cité, un monde tout nouveau s'ouvrit devant lui. L'éclat du fameux concile de Bâle, l'université que Pie II avait fondée en 1460 dans cette ville, les imprimeries qui y ressuscitaient les chefs-d'œuvre de l'antiquité et qui répandaient dans le monde les premiers fruits du réveil des lettres, le séjour d'hommes distingués, des Wessel, des Wittembach, et en particulier du prince des savants, du soleil des écoles, d'Érasme, rendaient Bâle, à l'époque de la Réformation, l'un des grands foyers des lumières en Occident.

Ulric entra dans l'école de Saint-Théodore. Un homme d'un cœur affectueux et d'une douceur rare, à cette époque, parmi les instituteurs, Grégoire Binzli, y enseignait. Le jeune Zwingle y fit de rapides progrès. Les disputes savantes, de mode alors parmi les docteurs des universités, étaient descendues jusqu'aux jeunes garçons des écoles. Ulric y prit part; il exerça ses forces naissantes contre les enfants des autres institutions, et fut toujours vainqueur dans ces luttes par lesquelles il préludait à celles qui devaient renverser en Suisse la papauté [2]. Ces succès remplirent de ja-

1. Und in Ihm erschinen merkliche Zeichen eines edlen Gemüths. (Manuscrit de Bullinger.)

2. In disputationibus, quæ pro more tum erant inter pueros usitatæ, victoriam semper reportavit. (Osw. Myc. Vit. Zw.)

lousie ses rivaux plus âgés que lui. Bientôt l'école de Bâle fut dépassée par lui comme l'avait été celle de Wesen.

Un savant distingué, Lupulus, venait d'ouvrir à Berne la première école savante fondée en Suisse. Le bailli de Wildhaus et le curé de Wesen résolurent d'y envoyer leur enfant; Zwingle quitta en 1497 les plaines riantes de Bâle et se rapprocha de ces hautes Alpes où il avait passé son enfance, et dont il découvrait de Berne les cimes neigeuses que dore l'éclat du soleil. Lupulus, poëte distingué, introduisit son élève dans le sanctuaire des lettres classiques, retraite inconnue alors, dont quelques initiés seulement avaient passé le seuil [1]. Le jeune néophyte respirait avec ardeur ces parfums d'antiquité. Son esprit se développa, son style se forma. Il devint poëte.

Parmi les couvents de Berne se distinguait celui des Dominicains. Ces moines étaient engagés dans une querelle grave avec les Franciscains. Les derniers maintenaient la conception immaculée de la Vierge que les premiers niaient. Partout où ils portaient leurs pas, devant les riches autels qui décoraient leur église, et entre les douze colonnes qui en supportaient les voûtes, les Dominicains ne pensaient qu'à humilier leurs rivaux. Ils remarquèrent la belle voix de Zwingle; ils entendirent parler de son intelligence précoce; et pensant qu'il pourrait jeter de l'éclat sur leur ordre, ils s'effor-

1. Ab eo in adyta classicorum scriptorum introductus. (Osw. Myc. Vit. Zw.)

cèrent de l'attirer à eux[1] et l'invitèrent à demeurer dans leur couvent jusqu'à l'époque où il pourrait y faire son noviciat. Tout l'avenir de Zwingle était menacé. L'amman de Wildhaus ayant appris les appâts auxquels les Dominicains avaient recours, trembla pour l'innocence de son fils, et lui ordonna aussitôt de quitter Berne. Zwingle échappa ainsi à ces enceintes monastiques, dans lesquelles se précipita volontairement Luther. Ce qui se passa plus tard peut nous faire comprendre l'éminence du danger que Zwingle courut alors.

Une grande agitation régnait en 1507 dans la ville de Berne. Un jeune homme de Zurzach, nommé Jean Jetzer, s'étant présenté un jour à ce même couvent des Dominicains, en avait été repoussé. Le pauvre garçon, désolé, était revenu à la charge, et tenant en mains 53 florins et des étoffes de soie : « C'est tout ce que je possède, avait-il dit, « prenez-le et me recevez dans votre ordre. » Il fut admis, le 6 janvier, parmi les frères lais. Mais dès la première nuit, un bruit singulier qui se fit dans sa cellule le remplit de terreur. Il s'enfuit au couvent des Chartreux, d'où il fut renvoyé à celui des Dominicains.

La nuit suivante, veille de la fête de saint Matthias, de profonds soupirs le réveillèrent; il ouvrit les yeux, et découvrit près de son lit un grand fantôme blanc. « Je suis, dit une voix sépulcrale, une « âme échappée au feu du purgatoire. » Le frère

1. Und alss er wol singen köndt, lökten Ihn die prediger. Mönchen in dass Kloster. (Bullinger. MSC.)

lai tremblant répondit : « Dieu te sauve! moi je n'y « puis rien! » Alors l'esprit s'avança vers le pauvre frère et le saisissant par la gorge, lui reprocha avec indignation son refus. Jetzer plein d'effroi s'écria : « Que puis-je donc pour te sauver? » — « Flagelle-toi pendant huit jours jusqu'au sang, et « demeure prosterné contre terre dans la chapelle « de Saint-Jean. » Ainsi répondit l'esprit, puis il disparut. Le frère lai confia cette apparition à son confesseur, prédicateur du couvent; et d'après son conseil, se soumit à la discipline demandée. Bientôt on raconta dans toute la ville qu'une âme s'était adressée aux Dominicains pour être délivrée du purgatoire. On abandonne les Franciscains, et chacun accourt dans l'église, où l'on voit le saint homme prosterné contre terre. L'âme du purgatoire avait annoncé qu'elle reparaîtrait dans huit jours. La nuit fixée, elle apparut en effet accompagnée de deux esprits qui la tourmentaient et qui faisaient entendre d'horribles gémissements. « Scot, dit-elle, Scot, « inventeur de la doctrine des Franciscains sur la « conception immaculée de la Vierge, est parmi ceux « qui souffrent avec moi de si vives douleurs. » A cette nouvelle, bientôt répandue dans Berne, les partisans des Franciscains furent encore plus épouvantés. Mais l'âme en disparaissant avait annoncé la visite de la Vierge elle-même. En effet, au jour indiqué, le frère étonné vit apparaître Marie dans sa cellule. Il n'en pouvait croire ses yeux. Elle s'approcha avec bonté, lui remit trois larmes de Jésus, trois gouttes de son sang, un crucifix et une lettre adressée au pape Jules II, « qui, dit-elle, était

« l'homme choisi de Dieu pour abolir la fête de sa « prétendue immaculée conception. » Puis s'approchant encore davantage du lit où le frère était couché, elle lui annonça d'une voix solennelle qu'une grande grâce allait lui être faite, et lui perça la main d'un clou. Le frère lai poussa un horrible cri ; mais Marie lui enveloppa la main d'un linge que son fils, dit-elle, avait porté lors de la fuite d'Égypte. Cette blessure ne suffisait pas; pour que la gloire des Dominicains égalât celle des Franciscains, Jetzer devait avoir les cinq blessures de Christ et de saint François aux mains, aux pieds et au côté. Les quatre autres lui furent faites; puis, après lui avoir donné un breuvage, on le plaça dans une salle tapissée de tableaux qui représentaient la passion du Seigneur, où il passa dans le jeûne de longues journées, et où bientôt son imagination s'enflamma. Alors on commença à ouvrir de temps en temps les portes de cette salle au peuple, qui venait en foule contempler avec un dévot étonnement le frère aux cinq plaies, étendant les bras, penchant la tête, imitant par ses poses et ses gestes le crucifiement du Seigneur. Quelquefois, hors de lui-même, il écumait, il semblait rendre l'âme. « Il endure la croix de Christ ! » murmurait-on autour de lui. La multitude, avide de miracles, remplissait sans cesse le couvent. Des hommes dignes d'une haute estime, Lupulus lui-même, le maître de Zwingle, étaient remplis de crainte, et les Dominicains, du haut de la chaire, exaltaient la gloire dont Dieu couvrait leur ordre.

Cet ordre avait senti depuis quelques années la

nécessité d'humilier celui des Franciscains et d'augmenter par des miracles le respect et la libéralité du peuple. On avait choisi pour théâtre de ces opérations Berne, « ville simple, rustique et ignorante, » avait dit le sous-prieur de Berne au chapitre tenu à Wimpfen sur le Necker. Le prieur, le sous-prieur, le prédicateur et le pourvoyeur du couvent s'étaient chargés des principaux rôles, mais ils ne surent pas les jouer jusqu'à la fin. Une nouvelle apparition de Marie ayant eu lieu, Jetzer crut reconnaître la voix de son confesseur, et l'ayant dit tout haut, Marie disparut. Elle se montra bientôt de nouveau pour censurer le frère incrédule. « Cette fois c'est le prieur ! » s'écria Jetzer, en se jetant en avant, un couteau à la main. La sainte lança un plat d'étain à la tête du pauvre frère et disparut encore.

Consternés de la découverte que Jetzer venait de faire, les Dominicains cherchèrent à se débarrasser de lui par le poison. Il s'en aperçut, et s'étant enfui, révéla leur imposture. Ils firent bonne contenance et envoyèrent des députés à Rome. Le pape chargea son légat en Suisse et les évêques de Lausanne et de Sion de juger la chose. Les quatre Dominicains convaincus furent condamnés à être brûlés vifs, et le 1er mai 1509, ils furent consumés par les flammes en présence de plus de trente mille spectateurs. Cette affaire retentit dans toute l'Europe, et en dévoilant une des plus grandes plaies de l'Église, elle prépara la Réformation [1].

1. Wirz, Helvetische Kirchen, Gesch. vol. III, p. 387. Ans-

Tels étaient les hommes aux mains desquels le jeune Ulric Zwingle échappa. Il avait étudié les lettres à Berne; maintenant il devait se livrer à la philosophie, et il se rendit à cet effet à Vienne en Autriche. Un jeune Saint-Gallois, Joachim Vadian, dont le génie promettait à la Suisse un savant et un homme d'État distingué; Henri Loreti, du canton de Glaris, communément appelé Glaréan, et qui semblait devoir briller parmi les poëtes; un jeune Souabe, Jean Heigerlin, fils d'un forgeron et appelé à cause de cela Faber, d'un caractère souple, amateur des honneurs et de la gloire, et qui annonçait toutes les qualités d'un courtisan; tels étaient dans la capitale de l'Autriche les compagnons d'étude et de divertissement d'Ulric.

Zwingle revint en 1502 à Wildhaus; mais en revoyant ses montagnes, il sentit qu'il avait bu à la coupe de la science, et qu'il ne pouvait plus vivre au milieu des chants de ses frères et des bêlements de leurs troupeaux. Il avait dix-huit ans; il se rendit à Bâle [1] pour y retrouver les lettres; et là, à la fois maître et disciple, il enseignait à l'école de Saint-Martin et étudiait à l'Université; il put dès lors se passer des secours de son père. Il prit, peu de temps après, le grade de maître ès arts. Un Alsacien nommé Capiton, qui avait neuf ans de

helms Chronik III et IV. Aucun événement de l'époque de la Réformation n'a fait naître autant d'ouvrages. Voyez Haller's Biblioth. der Schw. Gech. III.

1. Ne diutius ab exercitio literarum cessaret. (Osw. Myc. Vit. Zw.)

plus que lui, y fut au nombre de ses meilleurs amis.

Zwingle se livra à l'étude de la théologie scolastique; car, appelé à combattre un jour ses sophismes, il en devait explorer l'obscur labyrinthe. Mais on voyait souvent le joyeux étudiant des montagnes du Sentis secouer tout à coup cette poussière de l'école, et faisant succéder les jeux à ses philosophiques travaux, saisir le luth, ou la harpe, ou le violon, ou la flûte, ou le tympanon, ou le cornet à bouquin, ou le cor de chasse, tirer de ces instruments des sons allègres, comme aux prairies de Lisighaus, faire retentir sa chambre ou la demeure de ses amis des airs de sa patrie, et y mêler les accents de sa voix. Il était pour la musique un véritable enfant du Tockenbourg, un maître entre tous [1]. Il jouait des instruments que nous avons nommés et d'autres encore. Plein d'enthousiasme pour cet art, il en répandit le goût dans l'Université; non qu'il y cherchât la dissipation, mais parce qu'il aimait à délasser ainsi son esprit fatigué par les études sérieuses et à se mettre en état de retourner avec plus de zèle à de difficiles travaux [2]. Personne n'avait l'humeur plus gaie, un caractère plus aimable, une conversation plus attrayante [3]. C'était un arbre vigoureux des Alpes, se déve-

1. Ich habe auch nie von Keinem gehört, der in der Kunst Musica... so erfahren gewesen. (B. Weysen, Füsslin Beyträge zur Ref. Gesch. IV, 35.)

2. Ut ingenium seriis defatigatum recrearetur et paratius ad solita studia rediretur... (Melch. Ad. Vit. Zw.)

3. Ingenio amœnus, et ore jucundus, supra quam dici possit, erat. (Osw. Myc. Vit. Zw.)

loppant dans toute sa grâce et toute sa force, et qui, n'ayant point encore été émondé, jetait de tous côtés de robustes rameaux. Le moment devait venir où ces rameaux se tourneraient avec puissance vers le ciel.

Après avoir forcé l'entrée de la théologie scolastique, il ressortit de ses landes arides, fatigué, dégoûté, n'y ayant trouvé que des idées confuses, un vain babil, de la vaine gloire, de la barbarie; mais pas une idée saine de doctrine. « C'est une « perte de temps » dit-il; et il attendait.

Alors, c'était en novembre 1505, arriva à Bâle Thomas Wittembach, fils d'un bourgmestre de Bienne. Wittembach avait enseigné jusqu'alors à Tubingue, à côté de Reuchlin. Il était dans la force de l'âge, sincère, pieux, savant dans les arts libéraux, dans les mathématiques, dans la connaissance des saintes Écritures. Zwingle et toute la jeunesse académique se pressèrent aussitôt autour de lui. Une vie inconnue jusqu'alors animait ses discours, et des mots prophétiques s'échappaient de ses lèvres : « Le temps n'est pas loin, disait-il, « où la théologie scolastique sera abolie, et l'an- « cienne doctrine de l'Église restaurée [1].... — La « mort de Christ, ajoutait-il, est la seule rançon de « nos âmes [2]. » Le cœur de Zwingle recevait avec avidité ces semences de la vie [3].

1. Et doctrinam Ecclesiæ veterem... instaurari oporteat. (Gualterus, Misc. Tig. III, 102.)

2. Der Tod Christi sey die einige Bezahlung für unsere Sünde....(Füslin Beytr. II, p. 268.)

3. Quum a tanto viro semina quædam... Zwingliano pec-

Parmi les étudiants qui suivaient avec le plus d'enthousiasme les leçons du nouveau docteur, se trouvait un jeune homme de vingt-trois ans, d'une petite stature, d'une apparence faible et maladive, mais dont le regard annonçait à la fois la douceur et l'intrépidité. C'était Léon Juda, fils d'un curé alsacien, et dont un oncle était mort à Rhodes sous l'étendard des chevaliers teutoniques, pour la défense de la chrétienté. Léon et Ulric s'étaient intimement liés. Léon jouait du tympanon et avait une fort belle voix. Souvent c'était dans sa chambre que se faisaient entendre les chants joyeux des jeunes amis des arts. Léon Juda devint plus tard le collègue de Zwingle, et la mort même ne put détruire une si sainte amitié.

La place de pasteur de Glaris devint alors vacante. Un jeune courtisan du pape, Henri Goldli, palefrenier de Sa Sainteté, et déjà revêtu de plusieurs bénéfices, accourut à Glaris avec une lettre d'appointement du Pontife. Mais les bergers glaronais, fiers de l'antiquité de leur race et de leurs combats pour la liberté, n'étaient pas disposés à baisser la tête devant un parchemin de Rome. Wildhaus n'est pas loin de Glaris, et Wesen, dont l'oncle de Zwingle était curé, est le lieu où se tient le marché de ce peuple. La réputation du jeune maître ès arts de Bâle avait pénétré jusque dans ces montagnes. C'est lui que les Glaronais veulent avoir pour prêtre. Ils l'appellent en 1506. Zwingle, consacré à Constance par l'évêque, fit son premier

tori injecta essent. (Leo. Jud. in praef. ad Ann. Zw. in N. T.)

sermon à Rapperswil, lut sa première messe à Wildhaus, le jour de la Saint-Michel, en présence de tous ses parents et des amis de sa famille, et arriva vers la fin de l'année à Glaris.

Zwingle s'appliqua aussitôt avec zèle aux devoirs que lui imposait sa vaste paroisse. Cependant il n'avait que vingt-deux ans, et il se laissait souvent entraîner par la dissipation et par les idées relâchées de son siècle. Prêtre de Rome, il fut ce qu'étaient alors autour de lui les autres prêtres. Mais même en ces temps où la doctrine évangélique n'avait point encore changé son cœur, Zwingle ne donna jamais de ces scandales qui affligeaient souvent l'Église [1], et éprouva toujours le besoin de soumettre ses passions à la règle sainte de l'Évangile.

L'amour de la guerre enflammait alors les tranquilles vallées de Glaris. Il y avait là des familles de héros, les Tschudi, les Wala, les Aebli, dont le sang avait coulé sur les champs de bataille. Les vieux guerriers racontaient à une jeunesse avide de ces récits, les guerres de Bourgogne et de Souabe, les combats de Saint-Jacques et de Ragaz. Mais ce n'était plus, hélas! contre les ennemis de leur liberté que ces bergers belliqueux prenaient les armes. On les voyait, à la voix des Rois de France, des Empereurs, des Ducs de Milan, ou du Saint-Père lui-même, descendre des Alpes comme une avalanche, et se heurter avec un bruit de tonnerre contre les troupes rangées de la plaine.

1. Sic reverentia pudoris, inprimis autem officii divini, perpetuo cavit. (Osw. Myc. Vit. Zw.)

Un pauvre garçon, nommé Matthieu Schinner, qui suivait l'école de Sion en Valais (c'était vers le milieu de la seconde moitié du quinzième siècle), chantant un jour devant les maisons, comme le fit un peu plus tard le jeune Martin Luther, s'entendit appeler par un vieillard; celui-ci, frappé de la liberté avec laquelle l'enfant répondait à ses questions, lui dit avec cet accent prophétique que l'homme, dit-on, trouve quelquefois près de sa tombe : « Tu seras Évêque et Prince [1]. » Cette parole saisit le jeune mendiant, et dès ce moment une ambition démesurée s'empara de son cœur. A Zurich, à Côme il fit des progrès qui étonnèrent ses maîtres. Il devint curé d'une petite paroisse du Valais, s'éleva rapidement, et envoyé plus tard à Rome pour demander au pape la confirmation d'un évêque de Sion qu'on venait d'élire, il obtint pour lui-même cet évêché et ceignit la mitre épiscopale. Cet homme ambitieux et rusé, souvent noble et généreux, ne regarda jamais une dignité que comme un degré destiné à le faire parvenir à une autre dignité plus élevée encore. Ayant fait offrir ses services à Louis XII, en fixant le prix : « C'est trop pour un homme, » dit le Roi. « Je lui montrerai, répondit l'Évêque de Sion, irrité, « que je suis un homme qui en vaut plusieurs. » En effet, il se tourna vers le pape Jules II, qui l'accueillit avec joie; et Schinner parvint en 1510 à lier la confédération suisse tout entière à la politique de cet ambitieux pontife. L'Évêque, ayant reçu pour récompense le chapeau de cardinal,

1. Helvet. Kirch. Gesch. von Wirz III, p. 314.

sourit en voyant qu'il ne restait plus qu'un degré entre lui et le trône des papes.

Les regards de Schinner se promenaient sans cesse sur les cantons de la Suisse, et dès qu'il y découvrait quelque part un homme influent, il se hâtait de se l'attacher. Le pasteur de Glaris fixa son attention, et bientôt Zwingle apprit que le pape lui accordait une pension annuelle de cinquante florins, pour l'encourager dans la culture des lettres. Sa pauvreté ne lui permettait pas d'acheter des livres; cet argent, pendant le peu de temps qu'Ulric le reçut, fut entièrement consacré à l'acquisition d'ouvrages classiques ou théologiques, qu'il faisait venir de Bâle[1]. Zwingle se lia dès lors avec le Cardinal et entra ainsi dans le parti romain. Schinner et Jules II laissèrent enfin percer le but de leurs intrigues; huit mille Suisses, qu'avait rassemblés l'éloquence du Cardinal-Évêque, passèrent les Alpes; mais la disette, les armes et l'argent des Français, les firent retourner sans gloire dans leurs montagnes. Ils y rapportèrent les suites accoutumées de ces guerres étrangères, la défiance, la licence, l'esprit de parti, les violences et les désordres de tous genres. Les citoyens refusaient d'obéir aux magistrats; les enfants à leurs pères; on négligeait l'agriculture et les soins des troupeaux; on voyait s'accroître à la fois le luxe et la mendicité; les liens les plus sacrés se rompaient, et la confédération semblait près de se dissoudre.

Alors se dessillèrent les yeux et s'alluma l'indi-

1. Welches er an die Bücher verwändet. (Bullinger MSC.)

gnation du jeune curé de Glaris. Sa forte voix s'éleva pour signaler à son peuple l'abîme où il allait se perdre. Ce fut l'an 1510 qu'il publia son poëme intitulé *le Labyrinthe.* Derrière les détours de ce jardin mystérieux, Minos a caché le Minotaure, ce monstre moitié homme, moitié taureau, qu'il nourrit de la chair des jeunes Athéniens. Le Minotaure... ce sont, dit Zwingle, les péchés, les vices, l'irréligion, le service étranger des Suisses, qui dévorent les fils de son peuple.

Un homme courageux, Thésée, veut délivrer sa patrie; mais des obstacles nombreux l'arrêtent : d'abord un lion avec un œil : c'est l'Espagne et l'Aragon; ensuite un aigle couronné, dont le gosier s'entr'ouvre pour engloutir : c'est l'Empire; puis un coq, dont la crête se dresse et qui semble provoquer au combat : c'est la France. Le héros surmonte tous ces obstacles, parvient jusqu'au monstre, le frappe et sauve sa patrie.

« Ainsi maintenant, s'écrie le poëte, les hommes « errent dans un labyrinthe, mais étant sans fil, ils « ne peuvent regagner la lumière. On ne trouve « plus nulle part l'imitation de Jésus-Christ. Un peu « de gloire nous fait hasarder notre vie, tourmen- « ter notre prochain, courir aux disputes, aux guer- « res et aux combats... on dirait que des furies se « sont échappées des gouffres de l'enfer[1]. »

Il fallait un Thésée, un réformateur; Zwingle le

1. Dass wir die höllschen wüterinn'n,
Mögend denken abbrochen syn.
(Zw. Opp. (Edit. de Schüler et Schulthess.) II, deuxième partie, p. 250.)

comprit, et dès lors il pressentit sa mission. Il composa peu après une autre allégorie d'un sens encore plus clair[1].

En avril 1512, les confédérés se levèrent de nouveau, à la voix du Cardinal, pour la délivrance de l'Église. Glaris était au premier rang. La commune entière était censée en campagne, rangée autour de sa bannière, avec son Landaman et son Pasteur. Zwingle dut marcher. L'armée passa les Alpes, et le Cardinal parut au milieu des confédérés, avec les présents du Pontife, un chapeau ducal orné de perles et d'or, et surmonté du Saint-Esprit, représenté sous la forme d'une colombe. Les Suisses escaladaient les forteresses et les villes, et passaient, en présence des ennemis, les rivières à la nage, sans vêtements, et la hallebarde à la main; les Français étaient partout mis en fuite; les cloches et les trompettes retentissaient; les populations accouraient de toutes parts, les nobles faisaient apporter à l'armée du vin et des fruits en abondance; les moines et les prêtres montaient sur des estrades, et publiaient que les confédérés étaient le peuple de Dieu, qui vengeait de ses ennemis l'Épouse du Seigneur; et le pape, prophète comme autrefois Caïphe, donnait aux confédérés le titre de « défenseurs de la liberté de l'Église[2]. »

Ce séjour en Italie ne demeura pas sans effet sur Zwingle, quant à sa vocation de Réformateur.

1. Fabelgedicht vom Ochsen und etlichen Thieren, iez loufender dinge begriffenlich. (Ibid., p. 257.)

2. De Gestis inter Gallos et Helvetios, relatio H. Zwinglii.

Ce fut au retour de cette campagne qu'il se mit à étudier le grec, «afin, dit-il, de pouvoir puiser dans «les sources mêmes de la vérité la doctrine de «Christ[1]. J'ai résolu de m'appliquer tellement au «grec,» écrivait-il à Vadian le 23 février 1513, «que personne ne pourra m'en détourner, si ce «n'est Dieu : je le fais non pour la gloire, mais «pour l'amour des saintes lettres.» Plus tard un bon prêtre, qui avait été son camarade d'école, étant venu le voir : «Maître Ulric, lui dit-il, on «m'assure que vous donnez dans cette nouvelle «erreur, que vous êtes Luthérien.» — «Je ne suis «pas Luthérien, dit Zwingle, car j'ai su le grec «avant que d'avoir jamais entendu le nom de «Luther[2].» Savoir le grec, étudier l'Évangile dans la langue originale, telle était, selon Zwingle, la base de la Réforme.

Zwingle fit plus que de reconnaître de si bonne heure le grand principe du Christianisme évangélique, l'autorité infaillible de la sainte Écriture. Il comprit de plus comment on devait déterminer le sens de la parole divine. «Ils ont une idée bien «peu élevée de l'Évangile, dit-il, ceux qui regar«dent comme frivole, vain et injuste, ce qu'ils «pensent n'être pas d'accord avec leur raison[3].

1. Ante decem annos, operam dedi græcis literis, ut ex fontibus doctrinam Christi haurire possem. (Zw. Opp. I, p. 274 dans son Explan. Artic. qui est de 1523.)

2. Ich hab'graecae können, ehe ich ni nüt von Luther gehöt hab. (Salat Chronik MSC.)

3. Nihil sublimius de evangelio sentiunt, quam quod, quidquid eorum rationi non est consentaneum, hoc iniquum, vanum et frivolum existimant (Zw. Opp. I, p. 202.)

« Il n'est pas permis aux hommes de plier comme « il leur plaît l'Évangile à leur propre sens et à leur « propre interprétation [1]. » « Zwingle leva les yeux « au ciel, dit son meilleur ami, ne voulant avoir « d'autre interprète que le Saint-Esprit lui-même [2]. »

Tel fut dès le commencement de sa carrière, l'homme que l'on ne craint pas de représenter comme ayant voulu soumettre la Bible à la raison humaine. « La philosophie et la théologie, disait- « il, ne cessaient de me susciter des objections. Alors « j'en vins enfin à me dire : Il faut laisser là toutes ces « choses, et chercher la pensée de Dieu uniquement « dans sa propre parole. Je me mis, continue-t-il, à « supplier instamment le Seigneur de m'accorder sa « lumière, et bien que je ne lusse que l'Écriture, elle « devint pour moi beaucoup plus claire que si j'eusse « lu bien des commentateurs. » Il comparait les Écritures avec elles-mêmes; il expliquait les passages obscurs par les passages plus clairs [3]. Bientôt il connut à fond la Bible, et surtout le Nouveau Testament [4]. Quand Zwingle se tourna ainsi vers la sainte Écriture, la Suisse fit le premier pas vers la Réformation. Aussi quand il exposait les Écritures, chacun sentait que ses enseignements

1. Nec posse evangelium ad sensum et interpretationem hominum redigi. (Ibid. 215.)

2. In cœlum suspexit, doctorem quærens spiritum. (Osw. Myc. Vit. Zw.)

3. Scripta contulit et obscura claris elucidavit. (Osw. Myc. Vit. Zw.)

4. In summa, er macht im, die H. Schrifft, Insonders dass N. T. gantz gemein. (Bullinger MSC.)

venaient de Dieu, et non d'un homme [1]. « Œuvre « toute divine! s'écrie ici Oswald Myconius, c'est « ainsi que nous fut rendue la connaissance de la « céleste vérité! »

Zwingle ne dédaigna pas cependant les explications des Docteurs les plus célèbres; il étudia plus tard Origène, Ambroise, Jérôme, Augustin, Chrysostôme, mais non comme des autorités. « J'étudie « les Docteurs, dit-il, dans le même but dans le« quel on demande à un ami : Comment compre« nez-vous ceci? » L'Écriture sainte était, selon lui, la pierre de touche avec laquelle il fallait éprouver les plus saints des Docteurs eux-mêmes [2].

La marche de Zwingle fut lente, mais progressive. Il ne vint pas à la vérité comme Luther, par ces tempêtes qui obligent l'âme à chercher en toute hâte un refuge; il y arriva par l'influence paisible de l'Écriture, dont la puissance grandit peu à peu dans les cœurs. Luther parvint au rivage desiré à travers les orages de la vaste mer; Zwingle, en se laissant glisser le long du fleuve. Ce sont les deux principales voies par lesquelles Dieu conduit les hommes. Zwingle ne fut converti pleinement à Dieu et à son Évangile que dans les premiers temps de son séjour à Zurich; cependant le moment où, en 1514 ou en 1515, cet homme fort fléchit le genou devant Dieu, pour lui demander de

1. Ut nemo non videret spiritum doctorem, non hominem. (Osw. Myc. Vit. Zw.)

2. Scriptura canonica, seu Lydio lapide probandos. (Osw. Myc. Vit. Zw.)

comprendre sa parole, fut celui où commencèrent les premières lueurs du beau jour qui l'éclaira plus tard.

Zwingle ne se bornait pas à lire des écrits chrétiens. L'un des traits qui caractérisent les réformateurs du seizième siècle, c'est l'étude approfondie des auteurs grecs et romains. Les poésies d'Hésiode, d'Homère, de Pindare ravissaient Zwingle, et il nous a laissé des commentaires ou des caractéristiques de ces deux derniers poëtes. Il étudia à fond Cicéron et Démosthène, qui lui apprenaient et les arts de l'orateur et les devoirs du citoyen. L'enfant des montagnes de la Suisse aimait aussi à s'initier aux mystères de la nature dans les écrits de Pline. Thucydide, Salluste, Tite-Live, César, Suétone, Plutarque, Tacite lui apprenaient à connaître le monde. On lui a reproché son enthousiasme pour les grands hommes de l'antiquité, et il est vrai que quelques-unes de ses paroles sur ce sujet ne sauraient être justifiées. Mais s'il les honora si fort, c'est qu'il croyait voir en eux, non des vertus humaines, mais l'influence de l'Esprit-Saint. L'action de Dieu, loin de se renfermer, aux temps anciens, dans les limites de la Palestine, s'étendait, selon lui, au monde universel [1]. « Platon, disait-il, « a aussi bu à la Source divine. Et si les deux Caton, « si Camille, si Scipion n'avaient pas été vraiment « religieux, auraient-ils été si magnanimes [2]? »

1. Spiritus ille cœlestis non solam Palestinam vel creaverat vel fovebat, sed mundum universum.... (Oecol. et Zw. Epp. p. 9.)

2. Nisi religiosi, nunquam fuissent magnanimi. (Ibid.)

Zwingle répandait autour de lui l'amour des lettres. Plusieurs jeunes gens d'élite se formaient à son école : « Vous m'avez offert non-seulement des « livres, mais encore vous-même, » lui écrivait Valentin Tschudi, fils de l'un des héros des guerres de Bourgogne; et ce jeune homme, qui alors avait déjà étudié à Vienne et à Bâle sous les plus célèbres docteurs, ajoutait : « Je n'ai trouvé per-« sonne qui explique les auteurs classiques avec « autant de justesse et de profondeur que vous[1]. » Tschudi se rendit à Paris. Il put comparer l'esprit qui régnait dans cette université, avec celui qu'il avait trouvé dans l'étroite vallée des Alpes que dominent les sommités gigantesques et les neiges éternelles du Dodi, du Glarnisch, du Viggis et du Freyberg. « Dans quelles niaiseries on « élève la jeunesse française, dit-il. Nul venin n'é-« gale l'art sophistique qu'on lui enseigne. Cet art « émousse les sens, ôte le jugement, rend sembla-« ble à la bête. L'homme n'est plus alors, comme « l'écho, qu'un vain son. Dix femmes ne sauraient « tenir tête à un seul de ces rhéteurs[2]. Dans leurs « prières mêmes, j'en suis sûr, ils présentent à Dieu « leurs sophismes, et prétendent, par leurs syllogis-« mes, contraindre l'Esprit-Saint à les exaucer. » Tels étaient alors Paris et Glaris; la métropole intellectuelle de la chrétienté, et un bourg de pâ-

1. Nam qui sit acrioris in enodandis autoribus judicii, vidi neminem. (Zw. Epp. 13.)

2. Ut nec decem mulierculæ.... uni sophistæ adæquari queant. (Ibid. 45.)

tres des Alpes. Une lueur de la Parole de Dieu éclaire davantage que toute la sagesse humaine.

Un grand homme de ce siècle, Érasme, avait beaucoup d'influence sur Zwingle. Il ne paraissait pas un de ses écrits sans que Zwingle se le procurât aussitôt. En 1514, Érasme était arrivé à Bâle, où l'Evêque l'avait reçu avec les marques d'une haute estime. Tous les amis des lettres s'étaient aussitôt groupés autour de lui. Mais le Roi des écoles avait facilement discerné celui qui devait être la gloire de la Suisse. « Je félicite la nation helvétique, « écrivit-il à Zwingle, de ce que vous travaillez, « par vos études et par vos mœurs également excel- « lentes, à la polir et à l'ennoblir [1]. » Zwingle brûlait du désir de le voir. « Des Espagnols et des Gau- « lois ont bien été à Rome pour voir Tite-Live, » disait-il. Il part; il arrive à Bâle : il y trouve un homme d'environ quarante ans, d'une petite taille, d'un corps frêle, d'une apparence délicate, mais plein d'amabilité et de grâce [2]. C'était Érasme. L'agrément de sa personne dissipe la timidité de Zwingle; la puissance de son esprit le subjugue. « Pauvre, lui dit Ulric, comme Eschine, lorsque « chacun des disciples de Socrate offrait un présent à « son maître, je te donne ce qu'Eschine donna... « je me donne moi-même! »

Parmi les hommes de lettres qui formaient la

1. Tu, tuique similes optimis etiam studiis ac moribus et expolietis et nobilitabitis. (Zw. Epp., p. 10.)

2. Et corpusculo hoc tuo minuto, verum minime inconcinno, urbanissime gestientem videre videar. (Ibid.)

cour d'Érasme, les Amerbach, les Rhenan, les Frobenius, les Nessen, les Glaréan, Zwingle remarqua un jeune Lucernois de vingt-sept ans, nommé Oswald Geisshüsler. Érasme, hellénisant son nom, l'avait appelé Myconius. Nous le désignerons souvent par son prénom, pour distinguer l'ami de Zwingle, de Frédéric Myconius, le disciple de Luther. Oswald, après avoir étudié à Rothwyl avec un jeune homme de son âge, nommé Berthold Haller, puis à Berne, puis à Bâle, était devenu dans cette dernière ville recteur de l'école de Saint-Théodore, et ensuite de celle de Saint-Pierre. L'humble maître d'école n'avait qu'un bien petit revenu; cependant il s'était marié à une jeune fille d'une simplicité et d'une pureté d'âme qui gagnaient tous les cœurs. Nous avons déjà vu que c'était alors en Suisse un temps de trouble, où les guerres étrangères suscitaient de violents désordres, et où les soldats, en revenant dans leur patrie, y rapportaient la licence et la brutalité. Un jour d'hiver, sombre et nébuleux, quelques-uns de ces hommes grossiers attaquèrent, en l'absence d'Oswald, sa tranquille demeure. Ils frappent à la porte, jettent des pierres, appellent avec des expressions déshonnêtes sa modeste épouse; enfin ils enfoncent les fenêtres, et ayant pénétré dans l'école et brisé ce qui s'y trouvait, ils se retirent. Peu après, Oswald arrive. Son fils, le petit Félix, court à sa rencontre en poussant des cris, et sa femme, ne pouvant parler, donne les signes du plus grand effroi. Il comprend ce qui est arrivé. Au même moment, un bruit se fait entendre dans la rue. Hors de

lui, le maître d'école saisit une arme et poursuit les mutins jusqu'au cimetière. Ils s'y retirent, prêts à se défendre : trois d'entre eux se jettent sur Myconius, le blessent, et tandis qu'on panse sa plaie, ces misérables envahissent de nouveau sa maison, en poussant des cris furieux. Oswald n'en dit pas davantage [1]. Voilà ce qui se passait dans les villes de la Suisse, au commencement du seizième siècle, et avant que la Réformation eût adouci et discipliné les mœurs.

La droiture d'Oswald Myconius, sa soif de science et de vertu, le rapprochèrent de Zwingle. Le recteur de l'école de Bâle reconnut tout ce qu'il y avait de grand dans le curé de Glaris. Plein d'humilité, il se dérobait lui-même aux éloges que lui donnaient et Zwingle et Érasme. « Vous, maîtres « d'école, disait souvent ce dernier, je vous estime « à l'égal des rois. » Mais le modeste Myconius ne pensait pas de même. « Je ne fais que ramper terre « à terre, disait-il. Il y a eu en moi dès l'enfance je « ne sais quoi d'humble et de petit [2]. »

Un prédicateur, arrivé à Bâle à peu près en même temps que Zwingle, attirait alors l'attention. D'un caractère doux et pacifique, il aimait une vie tranquille; lent et circonspect dans les affaires, il se plaisait surtout à travailler dans son cabinet et à faire régner la concorde parmi les chrétiens [3].

1. Erasmi, Laus stultitiæ, cum annott. Myconii.

2. Equidem humi repere didici hactenus, et est natura nescio quid humile vel a cunabulis in me. (Osw. Myc. Vit. Zw.)

3. Ingenio miti et tranquillo, pacis et concordiæ studiosissimus. (M. Ad. Vit. Oec., p. 58.)

Il se nommait Jean Hausschein, en grec Écolampade, c'est-à-dire « lumière de la maison », et était né en Franconie, de parents riches, un an avant Zwingle. Sa pieuse mère désirait consacrer aux lettres et à Dieu même le seul enfant que Dieu lui eût laissé. Le père le voua d'abord au commerce, puis à la jurisprudence. Mais comme Écolampade était de retour de Bologne, où il avait étudié le droit, le Seigneur, qui voulait faire de lui une lampe dans l'Église [1], l'appela à l'étude de la théologie. Il prêchait dans sa ville natale, quand Capiton, qui l'avait connu à Heidelberg, le fit nommer prédicateur à Bâle. Il y annonça Christ avec une éloquence qui remplit d'admiration ses auditeurs [2]. Érasme l'admit dans son intimité. Écolampade était ravi des heures qu'il passait dans la société de ce grand génie. « Il n'y a qu'une chose, lui disait le « prince des lettres, qu'il faille chercher dans les « saintes Écritures, c'est Jésus-Christ [3]. » Il donna au jeune prédicateur, en souvenir de son amitié, le commencement de l'Évangile selon saint Jean. Écolampade baisait souvent ce gage d'une si précieuse affection, et le tenait suspendu à son crucifix, « afin, disait-il, de me souvenir toujours d'É« rasme dans mes prières. »

Zwingle revint dans ses montagnes, l'esprit et

1. Flectente et vocante Deo, qui eo in domo sua pro lampade usurus erat. (Melch. Ad. Vit. Oec., p. 46.)

2. Omnium vere spiritualium et eruditorum admiratione Christum prædicavit. (Ibid.)

3. Nihil in sacris literis præter Christum quærendum. (Erasmi. Epp., p. 403.)

le cœur remplis de tout ce qu'il avait vu et entendu à Bâle. « Je ne saurais goûter le sommeil, » écrivait-il à Érasme peu après son retour, « si je ne me suis « entretenu quelque temps avec vous. Il n'y a rien « dont je me glorifie comme d'avoir vu Érasme. » Zwingle avait reçu une impulsion nouvelle. De tels voyages exercent souvent une grande influence sur la carrière d'un chrétien. Les disciples de Zwingle, Valentin, Jost, Louis Pierre et Égidius Tschudi ; ses amis, le landamman Aebli, le curé Binzli de Wesen, Fridolin Brunner, et le célèbre professeur Glaréan, le voyaient avec admiration grandir en sagesse et en connaissances. Les vieillards honoraient en lui un courageux serviteur de la patrie ; les pasteurs fidèles un zélé ministre du Seigneur. Rien ne se faisait dans le pays sans que l'on eût pris son avis. Tous les gens de bien espéraient que l'antique vertu des Suisses serait un jour rétablie par lui [1].

François I[er] étant monté sur le trône et voulant venger en Italie l'honneur du nom français, le pape effrayé chercha à gagner les cantons [2]. Ulric revit ainsi, en 1515, les champs de l'Italie, au milieu des phalanges de ses concitoyens. Mais la division que les intrigues des Français portèrent dans l'armée confédérée brisa son cœur. On le voyait souvent au milieu des camps haranguer avec énergie, et en même temps avec une grande sagesse, ses audi-

1. Justitiam avitam per hunc olim restitutum iri. (Osw. Myc. Vit. Zw.)

2. Vederemo quel fara il re christianissimo, se metteremo in le so man dimandando misericordia! dit plus tard dans son effroi Léon X à l'ambassadeur vénitien Zorsi, en apprenant de lui la défaite des Suisses. (Zorsi MSC.)

teurs armés de pied en cap, et prêts au combat[1]. Le 8 septembre, cinq jours avant la bataille de Marignan, il prêcha sur la place publique de Monza, où les soldats suisses, demeurés fidèles à leurs drapeaux, étaient rassemblés. « Si l'on avait alors et « plus tard suivi les conseils de Zwingle, dit Wer- « ner Steiner de Zug, que de maux auraient été « épargnés à notre patrie ! » Mais les oreilles étaient fermées aux paroles de concorde, de prudence et de soumission. La véhémente éloquence du cardinal Schinner électrisait les confédérés, et les faisait fondre avec impétuosité sur les champs funestes de Marignan. La fleur de la jeunesse helvétique y succombait. Zwingle, qui n'avait pu empêcher tant de désastres, se précipitait lui-même, pour la cause de Rome, au sein des dangers. Sa main saisissait l'épée[2]. Triste erreur de Zwingle ! Ministre de Christ, il oublia plus d'une fois qu'il ne devait combattre qu'avec les armes de l'Esprit, et il dut voir s'accomplir en sa personne, d'une manière frappante, cette prophétie du Seigneur : *Celui qui prend l'épée périra par l'épée.*

Ce second séjour en Italie ne fut pas inutile à Zwingle. Il remarqua les différences qui se trouvent entre le rituel Ambrosien, en usage à Milan, et celui de Rome. Il rassembla et compara entre eux les plus anciens canons de la messe. Ainsi l'esprit d'examen se développait en lui, même au milieu du tumulte des camps. En même temps la vue

1. In dem Heerlager hat er Flyssig geprediget. (Bullinger MSC.)

2 ... In den Schlachten sich redlich und dapfer gestellt mit Rathen, Worten und Thaten. (Ibid.)

des enfants de sa patrie, menés au delà des Alpes et livrés à la boucherie comme leur bétail, le remplit d'indignation. «La chair des confédérés, disait-«on, est à plus bas prix que celle de leurs bœufs «et de leurs veaux.» La déloyauté et l'ambition du pape[1], l'avarice et l'ignorance des prêtres, la licence et la dissipation des moines, l'orgueil et le luxe des prélats, la corruption et la vénalité, qui de toutes parts gagnaient les Suisses; tous ces maux, frappant plus que jamais ses regards, lui firent sentir plus vivement encore la nécessité d'une réforme dans l'Église.

Zwingle prêcha dès lors plus clairement la Parole de Dieu. Il expliquait les fragments des Évangiles et des Épîtres choisis pour le culte, en comparant toujours l'Écriture avec l'Écriture[2]. Il parlait avec animation et puissance[3], et suivait avec ses auditeurs la même marche que Dieu suivait avec lui. Il ne proclamait pas, comme Luther, les plaies de l'Église; mais à mesure que l'étude de la Bible lui manifestait quelque enseignement utile, il le communiquait à ses ouailles. Il cherchait à leur faire recevoir la vérité dans le cœur, et puis il se reposait sur elle de l'œuvre qu'elle devait y faire[4]. «Si l'on comprend ce qui est vrai, pensait-

1. Bellissimo parlador: (Léon X) prometea assa ma non atendea... (Relatione MSC. di Gradenigo, venuto orator di Roma.)

2. Non hominum commentis, sed sola scripturarum biblicarum collatione. (Zw. Opp. I, p. 273.)

3. Sondern auch mit predigen, dorrinen er heftig wass. (Bullinger MSC.)

4. Volebat veritatem cognitam, in cordibus auditorum, agere suum officium. (Osw. Myc. Vit. Zw.)

«il, on discernera ce qui est faux.» Cette maxime est bonne pour les commencements d'une réformation; mais il vient un temps où, d'une voix courageuse, il faut signaler l'erreur. C'est ce que Zwingle savait fort bien. «Le printemps, disait-il, est la saison pour semer.» C'était alors pour lui le printemps.

Zwingle a indiqué ce temps (1516) comme le commencement de la Réformation suisse. En effet, si quatre ans auparavant il avait incliné la tête sur le livre de Dieu, il la releva alors et se tourna vers son peuple, pour lui faire part de la lumière qu'il y avait trouvée. C'est une époque nouvelle et importante dans l'histoire du développement de la révolution religieuse de ces contrées; mais c'est à tort qu'on a conclu de ces dates que la réforme de Zwingle a précédé celle de Luther. Peut-être Zwingle prêcha-t-il l'Évangile un an avant les thèses de Luther; mais Luther le prêcha lui-même quatre ans avant ces fameuses propositions [1]. Si Luther et Zwingle s'en fussent tenus à de simples prédications, la Réformation n'eût pas envahi si promptement l'Église. Luther et Zwingle n'étaient ni le premier moine, ni le premier prêtre qui prêchassent une doctrine plus pure que celle des scolastiques. Mais Luther fut le premier à élever publiquement et avec un courage indomptable l'étendard de la vérité contre l'empire de l'erreur; à engager l'attention générale sur la doctrine fondamentale de l'Évangile, le salut par grâce; à introduire son siècle dans cette carrière nouvelle de science, de

1. Ier vol. page 194 et suivantes.

foi et de vie, de laquelle un nouveau monde est sorti ; en un mot, à commencer une salutaire et véritable révolution. La grande lutte dont les thèses de 1517 furent le signal, enfanta vraiment la réforme dans le monde, et lui donna tout à la fois une âme et un corps. Luther fut le premier Réformateur.

Un esprit d'examen commençait à souffler sur les montagnes de la Suisse. Un jour, le curé de Glaris, se trouvant dans la riante contrée de Mollis, chez Adam, curé du lieu, avec Bunzli, curé de Wesen, et Varschon, curé de Kerensen, ces amis découvrirent une vieille liturgie, où ils lurent ces mots : « Qu'après avoir baptisé l'enfant, on lui « donne le sacrement de l'Eucharistie et la coupe « du sang [1]. » Donc, dit Zwingle, la cène était alors donnée dans nos Églises sous les deux espèces. Cette liturgie avait environ deux cents ans. C'était une grande découverte pour ces prêtres des Alpes. Un autre jour, Zwingle, seul dans son cabinet, répétait un morceau de poésie d'Érasme, où Jésus se plaignait de ce qu'on ne cherchait pas toute grâce auprès de lui, bien qu'il fût la source de tout ce qui est bon. « Tout ! dit Zwingle, tout ! » Et ce mot est sans cesse présent à son esprit. « Y « a-t-il donc des créatures, des saints, auxquels nous « devions demander quelque secours ? Non, Christ « est notre seul trésor. »

La défaite de Marignan portait ses fruits dans

1. Detur Eucharistiæ sacramentum, similiter poculum sanguinis. (Zw. Opp. I, p. 266.)

l'intérieur des cantons. François Ier, vainqueur, prodiguait l'or et les flatteries pour gagner les confédérés, et l'Empereur les sollicitait par leur honneur, par les larmes des veuves et des orphelins, et par le sang de leurs frères, de ne pas se vendre à leurs meurtriers. Le parti français eut le dessus dans Glaris, et dès lors ce séjour devint à charge à Ulric.

Zwingle, à Glaris, fût peut-être resté un homme du siècle. Les intrigues des partis, les préoccupations politiques, l'Empire, la France, le Duc de Milan, eussent presque absorbé sa vie. Dieu ne laisse jamais au milieu du tumulte du monde ceux qu'il veut préparer pour les peuples. Il les mène à part; il les place dans une retraite, où ils se trouvent vis-à-vis de Dieu et d'eux-mêmes, et recueillent d'inépuisables leçons. Le Fils de Dieu même, type en cela des voies qu'il impose à ses serviteurs, passa quarante jours dans le désert. Il était temps d'enlever Zwingle à ce mouvement politique, qui, en se répétant sans cesse dans son âme, y eût éteint l'Esprit de Dieu. Il était temps de le former pour une autre scène que celle où s'agitent les hommes des cours, des cabinets et des partis, et où il eût dépensé inutilement des forces dignes d'un emploi plus relevé. Son peuple avait bien besoin d'autre chose. Il fallait qu'une nouvelle vie descendît maintenant des Cieux, et que l'organe qui devait la communiquer désapprît les choses du siècle, pour apprendre celles d'en haut. Ce sont là deux sphères entièrement distinctes : un grand espace sépare ces deux mondes; et avant que de

passer entièrement de l'un à l'autre, Zwingle devait séjourner quelque temps dans un espace neutre, sur un terrain intermédiaire et préparatoire, pour y être enseigné de Dieu. Dieu le prit alors au milieu des partis de Glaris, et le conduisit pour ce noviciat, dans la solitude d'un ermitage. Il renferma dans les murs étroits d'une abbaye ce germe généreux de la Réformation, qui bientôt, transplanté dans un sol meilleur, devait couvrir les montagnes de son ombre.

Un moine allemand, Meinrad de Hohenzollern, s'étant avancé vers le milieu du neuvième siècle, entre le lac de Zurich et celui des Wallstetten, s'était arrêté sur un monticule adossé à un amphithéâtre de sapins, et y avait bâti une cellule. Des brigands trempèrent leurs mains dans le sang du saint. La cellule ensanglantée demeura longtemps déserte. Vers la fin du dixième siècle, on éleva sur ce sol sacré un couvent et une église à l'honneur de la Vierge. La veille du jour de la consécration, à minuit, l'évêque de Constance et ses prêtres étaient en prières dans l'église; un chant céleste, provenant d'êtres invisibles, retentit tout à coup dans la chapelle. Ils l'écoutèrent prosternés et dans l'admiration. Le lendemain, comme l'évêque allait consacrer la chapelle, une voix répéta à trois reprises : « Arrête! Arrête! Dieu l'a lui-même consa« crée [1]! » Christ lui-même, dit-on, l'avait bénie pen-

1. Cessa, cessa, frater, divinitus capella consecrata est. (Hartm. Annal. Einsiedl., p. 51.)

dant la nuit : les chants que l'on avait entendus étaient ceux des Anges, des Apôtres et des Saints, et la Vierge, debout sur l'autel, avait brillé comme un éclair. Une bulle du pape Léon VIII défendit aux fidèles de révoquer en doute la vérité de cette légende. Dès lors une foule immense de pèlerins n'a cessé de se rendre à Notre-Dame des Ermites pour la « consécration des Anges. » Delphes et Éphèse dans l'antiquité, Lorette dans les temps modernes, ont seules égalé la gloire d'Einsidlen. C'est dans ce lieu étrange qu'Ulric Zwingle fut appelé, l'an 1516, comme prêtre et prédicateur.

Zwingle n'hésita pas. « Ce n'est ni l'ambition ni « la cupidité qui m'y portent, dit-il, mais les intri« gues des Français [1]. » Des raisons plus élevées achevèrent de le décider. D'un côté, ayant plus de solitude, plus de calme et une paroisse moins considérable, il pourra donner plus de temps à l'étude et à la méditation ; d'autre part, ce lieu de pèlerinage lui offrira la facilité de répandre jusque dans les contrées les plus lointaines la connaissance de Christ [2].

Les amis de la prédication évangélique à Glaris témoignèrent hautement leur douleur. « Que pour« rait-il arriver de plus triste pour Glaris, » dit Pierre Tschudi, l'un des citoyens les plus distingués de ce canton, « que d'être privé d'un si grand

1. Locum mutavimus non cupidinis aut cupiditatis moti stimulis, verum Gallorum technis. (Zw. Epp. 24.)

2. Christum et ejus veritatem in regiones et varias et remotas divulgari tam felici oportunitate. (Osw. Myc. Vit. Zw.)

homme[1]?» Ses paroissiens, le voyant inébranlable, résolurent de lui laisser le titre de pasteur de Glaris, avec une partie du bénéfice et la facilité d'y revenir quand il le voudrait [2].

Un gentilhomme, issu d'une antique famille, grave, ouvert, intrépide, et quelquefois un peu rude, Conrad de Rechberg, était l'un des plus célèbres chasseurs des contrées où Zwingle se rendait. Il avait établi dans une de ses terres, le Silthal, un haras où il éleva une race de chevaux qui devint célèbre en Italie. Tel était l'abbé de Notre-Dame des Ermites. Rechberg avait également horreur des prétentions de Rome, et des discussions des théologiens. Un jour que, dans une visite de l'Ordre, on lui faisait quelques remarques : « Je «suis maître ici, et non pas vous, dit-il un peu «brusquement; passez votre chemin. » Un autre jour, comme Léon Juda discutait à table avec l'administrateur du couvent, sur des questions difficiles, l'Abbé-chasseur s'écria : « Laissez-moi là vos «disputes! Je m'écrie avec David : *Aie pitié de moi,* «*ô Dieu! selon ta bonté*, *et n'entre pas en jugement* «*avec ton serviteur*, et je n'ai pas besoin de savoir «autre chose [3]. »

Le baron Théobald de Géroldsek était administrateur du monastère; il avait un esprit doux,

1. Quid enim Glareanæ nostræ tristius accidere poterat, tanto videlicet privari viro. (Zw. Epp., p. 16.)

2. Zwingle signe encore deux ans plus tard : Pastor Glaronæ, Minister Eremi. (Zw. Epp., p. 30.)

3. Wirz, K. Gesch. III, 363. Zwinglis Bildung v. Schüler, p. 174. Miscell. Tigur. III, 28.

une piété sincère, et beaucoup d'amour pour les lettres. Son dessein favori était de réunir dans son couvent une société d'hommes instruits; c'est pourquoi il avait adressé vocation à Zwingle. Avide d'instruction et de lectures, il supplia son nouvel ami de le diriger. « Lisez les saintes Écritures, ré-« pondit Zwingle, et pour les mieux comprendre, « étudiez saint Jérôme. Cependant, ajouta-t-il, il « arrivera (et bientôt, avec l'aide du Seigneur) que « les Chrétiens n'estimeront à un haut prix, ni « saint Jérôme, ni aucun autre docteur, mais seule-« ment la Parole de Dieu [1]. » La conduite de Géroldsek se ressentit de ses progrès dans la foi. Il permit aux religieuses d'un couvent de femmes, dépendant d'Einsidlen, de lire la Bible en langue vulgaire; et quelques années après, Géroldsek vint demeurer à Zurich, auprès de Zwingle, et mourir avec lui sur le champ de Cappel. Le même charme unit bientôt tendrement à Zwingle, non-seulement Géroldsèk, mais encore le chapelain Zink, l'excellent Œxlin, Lucas et d'autres habitants de l'abbaye. Ces hommes studieux, éloignés du bruit des partis, lisaient ensemble les Écritures, les Pères de l'Église, les chefs-d'œuvres de l'antiquité, et les écrits des restaurateurs des lettres. Souvent des amis étrangers venaient grossir ce cercle intéressant. Un jour, entre autres, Capiton arriva à Einsidlen. Les deux anciens amis de Bâle parcouraient

1. Fore, idque brevi, Deo sic juvante, ut neque Hieronymus neque cæteri, sed sola Scriptura divina apud Christianos in prætio sit futura. (Zw. Opp. I, p. 273.)

ensemble le couvent et ses sauvages alentours, absorbés dans leurs conversations, examinant l'Écriture et cherchant à connaître la volonté divine. Il y eut un point sur lequel ils tombèrent d'accord; ce fut celui-ci : « Le pape de Rome doit tomber! » Capiton était dans ce temps plus courageux qu'il ne le fut plus tard.

Repos, loisirs, livres, amis, Zwingle avait tout dans cette tranquille retraite, et il croissait en intelligence et en foi. Ce fut alors (mai 1507) qu'il se mit à un travail qui lui fut très-utile. Comme autrefois les rois d'Israël écrivaient de leur propre main la loi de Dieu, Zwingle copia de la sienne les épîtres de saint Paul. Il n'existait alors que des éditions volumineuses du Nouveau Testament, et Zwingle voulait pouvoir le porter partout avec lui [1]. Il apprit par cœur ces épîtres, plus tard les autres livres du Nouveau Testament, puis une partie de l'Ancien. Ainsi son cœur s'attachait toujours plus à l'autorité souveraine de la Parole de Dieu. Il ne se contentait pas de la reconnaître; il voulait encore lui soumettre vraiment sa vie. Il entrait peu à peu dans des voies toujours plus chrétiennes. La tâche pour laquelle il avait été amené dans ce désert s'accomplissait. Sans doute ce ne fut qu'à Zurich que la vie chrétienne pénétra avec puissance toute son âme; mais déjà à Einsidlen, il fit des progrès marqués dans la sanctification. A Glaris, on l'avait vu prendre part aux divertissements

1. Ce manuscrit se trouve à la bibliothèque de la ville de Zurich.

du monde ; à Einsidlen, il rechercha davantage une vie pure de toute souillure et de toute mondanité ; il commença à mieux comprendre les grands intérêts spirituels du peuple, et il apprit peu à peu ce que Dieu voulait lui enseigner.

La Providence avait eu encore d'autres vues en l'amenant à Einsidlen. Il devait voir de plus près les superstitions et les abus qui avaient envahi l'Église. L'image de la Vierge, gardée précieusement dans le monastère, avait, disait-on, le pouvoir d'opérer des miracles. Au-dessus de la porte de l'abbaye se lisait cette inscription orgueilleuse : « Ici « l'on trouve une pleine rémission de tous les pé« chés. » Une multitude de pèlerins accouraient à Einsidlen de tous les pays de la chrétienté, pour mériter cette grâce par leur pèlerinage. L'église, l'abbaye, toute la vallée, se remplissaient, aux fêtes de la Vierge, de ses dévots adorateurs. Mais ce fut surtout à la grande fête de la « consécration des « Anges » que la foule inonda l'ermitage. Des rangées de plusieurs milliers d'individus des deux sexes gravissaient la pente de la montagne, qui conduit à l'oratoire, en chantant des cantiques ou en roulant entre les doigts les grains de leur chapelet. Ces dévots pèlerins se pressaient dans l'église, croyant être là plus près de Dieu que partout ailleurs.

Le séjour de Zwingle à Einsidlen eut, sous le rapport de la connaissance des abus de la papauté, un effet analogue à celui de Luther à Rome. Zwingle acheva à Einsidlen son éducation de Réformateur. Le sérieux qu'il avait acquis dans son âme agit

bientôt au dehors. Frappé de tant de maux, il résolut de s'y opposer avec courage. Il n'hésita pas entre sa conscience et ses intérêts; il se leva hardiment, et sa parole énergique attaqua sans détour la superstition de la foule qui l'entourait. « Ne pen-« sez pas, lui dit-il du haut de la chaire, que « Dieu soit dans ce temple plus qu'en aucun autre « lieu de sa création. Quelle que soit la contrée de « la terre où vous habitiez, Dieu vous entoure et « vous entend aussi bien qu'à Notre-Dame d'Ein-« sidlen. Seraient-ce des œuvres inutiles, de longs « pèlerinages, des offrandes, des images, l'invoca-« tion de la Vierge ou des saints, qui vous obtien-« draient la grâce de Dieu?... Qu'importe la mul-« titude des paroles dont nous formons nos prières! « Qu'importent un capuchon brillant, une tête bien « rasée, une robe longue et bien plissée, et des « mulets ornés d'or!... C'est au cœur que Dieu re-« garde, et notre cœur est éloigné de Dieu [1]!.. »

Mais Zwingle voulait faire plus que de s'élever contre les superstitions; il voulait satisfaire le désir ardent d'une réconciliation avec Dieu qu'éprouvaient plusieurs des âmes accourues à la chapelle de Notre-Dame d'Einsidlen. « Christ, » criait-il comme Jean-Baptiste, dans ce nouveau désert des montagnes de Judée, « Christ qui s'est offert une « fois sur la croix, est l'hostie et la victime, qui « satisfait jusque dans toute l'éternité, pour les

1. Vestis oblonga et plicis plena, muli auro ornati... Cor vero interim procul a Deo est. (Zw. Opp. I, p. 236.)

« péchés de tous les fidèles [1]. » Ainsi Zwingle avançait. Le jour où l'on entendit une prédication si courageuse dans le sanctuaire le plus vénéré de la Suisse, l'étendard contre Rome commença à paraître plus distinctement au-dessus de ses montagnes, et il y eut comme un tremblement de réformation qui en ébranla les fondements.

En effet, un étonnement universel saisissait la foule à l'ouïe des discours du prêtre éloquent. Les uns s'éloignaient avec horreur; d'autres hésitaient entre la foi de leurs pères et cette doctrine qui devait assurer leur paix; plusieurs allaient à Jésus qu'on leur annonçait être rempli de douceur, et remportaient les cierges qu'ils étaient venus présenter à la Vierge. Une foule de pèlerins retournaient dans leur patrie annonçant partout ce qu'ils avaient ouï à Einsidlen : « Christ SEUL sauve, et « il sauve PARTOUT. » Souvent des troupes étonnées de ce qu'elles entendaient raconter, rebroussaient chemin sans avoir terminé leur pèlerinage. Les adorateurs de Marie diminuaient de jour en jour. C'était de leurs offrandes que se composait à peu près tout le revenu de Zwingle et de Géroldsek. Mais ce hardi témoin de la vérité était heureux de s'appauvrir pour enrichir spirituellement les âmes.

Le jour de la Pentecôte, l'an 1518, au milieu

1. Christus qui sese semel in cruce obtulit, hostia est et victima satisfaciens in æternum, pro peccatis omnium fidelium. (Zw. Opp. I, p. 263.)

des nombreux auditeurs de Zwingle, se trouvait un homme savant, d'un caractère doux et d'une active charité, Gaspard Hédion, docteur en théologie à Bâle. Zwingle prêchait sur l'histoire du paralytique (Luc, V), où se trouve cette déclaration du Seigneur : *Le fils de l'homme a sur la terre l'autorité de pardonner les péchés* : parole bien propre à frapper la foule réunie dans le temple de la Vierge. Le sermon du prédicateur remuait, ravissait, embrasait l'assemblée et en particulier le docteur de Bâle [1]. Longtemps après, Hédion en exprimait encore toute son admiration. « Que ce « discours, disait-il, est beau, profond, grave, « complet, pénétrant, évangélique, et comme il « rappelle l'ἐνέργεια (la force) des anciens doc- « teurs [2]! » Dès cet instant, Hédion admira et aima Zwingle [3]. Il eût voulu aller à lui, lui ouvrir son cœur; il errait autour de l'abbaye, et n'osait avancer, retenu, dit-il, par une timidité superstitieuse. Il remonta à cheval, et s'éloigna lentement de Notre-Dame, tournant la tête vers les lieux qui renfermaient un si grand trésor, et emportant dans son cœur les regrets les plus vifs [4].

Ainsi prêchait Zwingle; avec moins de force sans doute, mais avec plus de modération et non moins

1. Is sermo ita me inflammavit... (Zw Epp. p. 90.)

2. Elegans ille, doctus, gravis, copiosus, penetrans et evangelicus... (Ibid. 89.)

3. Ut inciperem Zwinglium arctissime complecti, suscipere et admirari. (Ibid.)

4. Sicque abequitavi, non sine molestia, quam tamen ipse mihi pepereram. (Ibid. 90.)

de succès que Luther : il ne précipitait rien, il heurtait moins les esprits que ne le faisait le Réformateur saxon; il attendait tout de la puissance de la vérité. Il agissait avec la même sagesse dans ses rapports avec les chefs de l'Église. Loin de se trouver immédiatement leur adversaire comme Luther, il demeura longtemps leur ami. Ceux-ci le ménageaient extrêmement, non seulement à cause de sa science et de ses talents (Luther eût eu les mêmes droits aux égards des évêques de Mayence et de Brandebourg), mais surtout à cause de son attachement au parti politique du pape et de l'influence que possédait un homme tel que Zwingle, dans un État républicain.

En effet, divers cantons, dégoûtés du service du pape, étaient près de rompre avec lui. Mais les légats se flattaient d'en retenir plusieurs en gagnant Zwingle, comme ils gagnaient Érasme, par des pensions et des honneurs. Les légats Ennius et Pucci allaient souvent alors à Einsidlen, d'où, vu la proximité des cantons démocratiques, leurs négociations avec ces États étaient plus faciles. Mais Zwingle, loin de sacrifier la vérité aux demandes et aux offres de Rome, ne laissait passer aucune occasion de défendre l'Évangile. Le fameux Schinner, qui avait alors des désagréments dans son diocèse, passa quelque temps à Einsidlen. « Toute la papauté, » lui dit un jour Zwingle, « repose sur de « mauvais fondements [1]. Mettez la main à l'œuvre,

1. Dass das ganz papstum einen schlechten grund habe. (Zw. Opp. II, 1re partie, p. 7.)

« rejetez les erreurs et les abus, ou bien vous ver-
« rez s'écrouler tout l'édifice avec un effroyable
« vacarme [1]. »

Il parlait avec la même franchise au légat Pucci. Quatre fois il revint à la charge. « Avec l'aide de « Dieu, lui dit-il, je continuerai à prêcher l'Évan- « gile, et cette prédication ébranlera Rome. » Puis il lui exposa ce qu'il y avait à faire pour sauver l'Église. Pucci promit tout, mais ne tint rien. Zwingle déclara qu'il renonçait à la pension du pape. Le légat le supplia de la garder, et Zwingle, qui ne se proposait point alors de se mettre en hostilité ouverte avec le chef de l'Église, consentit encore pendant trois ans à la recevoir. « Mais ne pensez « pas, ajouta-t-il, que pour l'amour de l'argent, je « retranche de la vérité une seule syllabe [2]. » Pucci, alarmé, fit nommer le Réformateur chapelain acolyte du pape. C'était un acheminement à de nouveaux honneurs. Rome voulait effrayer Luther par des jugements et gagner Zwingle par des grâces. Elle lançait à l'un ses excommunications et jetait à l'autre son or et ses splendeurs. C'étaient deux voies diverses pour arriver au même but, et faire taire les lèvres hardies qui osaient, malgré le pape, proclamer en Allemagne et en Suisse la Parole de Dieu. La dernière était la plus habile; mais ni l'une ni l'autre ne réussirent. Les âmes affranchies des

1. Oder aber sy werdind mit grosser unrüw selbs umfallen. (Ibid.)

2. Frustra sperari me vel verbulum de veritate deminuturum esse, pecuniæ gratia. (Zw. Opp. I, p. 365.)

prédicateurs de la vérité se montrèrent également inaccessibles aux vengeances et aux faveurs.

Un autre prélat suisse, Hugues de Landenberg, évêque de Constance, donna alors quelques espérances à Zwingle. Il ordonna une visite générale des églises. Mais Landenberg, homme sans caractère, se laissait conduire un jour par Faber, son vicaire, un autre jour par une méchante femme, à l'empire de laquelle il ne savait échapper. Il semblait quelquefois honorer l'Évangile, et pourtant, si on l'annonçait avec courage, on n'était plus à ses yeux qu'un perturbateur. Il était de ces hommes, trop communs dans l'Église, qui, en aimant mieux la vérité que l'erreur, ont plus de ménagements pour l'erreur que pour la vérité, et qui finissent souvent par se tourner contre ceux avec lesquels ils devraient combattre. Zwingle s'adressa à lui, mais en vain. Il devait faire l'expérience qu'avait faite Luther, et reconnaître qu'il était inutile d'invoquer le secours des chefs de l'Église, et que la seule voie pour restaurer le christianisme, était de se comporter en fidèle docteur de la Parole de Dieu. L'occasion s'en offrit bientôt.

Sur les hauteurs du Saint-Gothard, dans ces passages élevés qu'on y a frayés avec peine, à travers les rocs escarpés qui séparent la Suisse de l'Italie, s'avançait, en août 1518, un Carme déchaussé. Sorti d'un couvent italien, il portait avec lui des indulgences papales, qu'il avait été chargé de vendre aux bons chrétiens des ligues helvétiques. De brillants succès, remportés sous deux papes précédents, l'avaient illustré dans ce hon-

teux commerce. Des compagnons, destinés à faire valoir la marchandise qu'il allait débiter, passaient avec lui ces neiges et ces glaces aussi anciennes que le monde. Cette caravane avide, d'une apparence assez misérable, ne ressemblant pas mal à une bande d'aventuriers qui cherchent à butiner, marchant en silence au bruit de ces torrents fougueux qui forment le Rhin, la Reuss, l'Aar, le Rhône, le Tessin et d'autres fleuves, méditait la spoliation des simples peuples de l'Helvétie. Samson (c'était le nom du Carme) et sa compagnie arrivèrent d'abord en Uri, et y commencèrent leur trafic. Ils en eurent bientôt fini avec ces pauvres campagnards, et passèrent dans le canton de Schwitz. C'est là que se trouvait Zwingle, et que devait s'engager le combat entre ces deux serviteurs de deux maîtres bien différents. « Je puis pardonner « tous les péchés, » disait dans Schwitz le moine italien, le Tezel de la Suisse. « Le ciel et l'enfer « sont soumis à mon pouvoir; et je vends les méri- « tes de Christ à quiconque veut les acheter en « payant comptant une indulgence. »

Zwingle apprend ces discours, et son zèle s'enflamme. Il prêche avec force. « Christ, dit-il, le fils « de Dieu, a dit : *Venez* A MOI *vous tous qui êtes « fatigués et chargés, et je vous soulagerai.* N'est-ce « donc pas une audacieuse folie et une témérité « insensée que de dire, au contraire : Achète des « lettres d'indulgence! cours à Rome! donne aux « moines! sacrifie aux prêtres! Si tu fais ces choses, « je t'absoudrai de tes péchés [1]. Christ est la seule

1. Romam curre! redime literas indulgentiarum! da tantum-

« offrande; Christ est le seul sacrifice; Christ est « le seul chemin[1]. »

Partout à Schwitz on appela bientôt Samson un fripon et un séducteur. Il prit le chemin de Zoug, et pour le moment, les deux champions se manquèrent.

A peine Samson s'était-il éloigné de Schwitz, qu'un citoyen de ce canton, d'un esprit distingué, et qui fut plus tard secrétaire d'État, Stapfer, tomba avec sa famille dans une grande détresse. « Hélas! » dit-il en s'adressant à Zwingle dans son angoisse, « je ne sais comment subvenir à ma faim « et à la faim de mes pauvres enfants[2]... » Zwingle savait donner quand Rome savait prendre, et il était aussi prêt à pratiquer les bonnes œuvres, qu'à combattre ceux qui enseignaient que par elles on acquiert le salut. Chaque jour il apportait à Stapfer d'abondants secours[3]. « C'est Dieu, » disait-il, désireux de ne garder pour lui aucune gloire, « c'est Dieu qui engendre la charité dans le fidèle « et lui donne tout à la fois la pensée, la résolution « et l'œuvre elle-même. Tout ce que le juste fait de « bien, c'est Dieu qui le fait par sa propre puis-« sance[4]. » Stapfer lui demeura attaché toute sa vie,

dem monachis! offer sacerdotibus, etc. (Zw. Opp. I, p. 222.)

1. Christus una est oblatio, unum sacrificium, una via. (Ibid. 201.)

2. Ut meæ, meorumque liberorum inediæ corporali subveniretis. (Zw. Epp. 234.)

3. Largas mihi quotidie suppetias tulistis. (Ibid.)

4. Caritatem ingenerat Deus, consilium, propositum et opus. Quidquid boni præstat justus, hoc Deus sua virtute præstat. (Zw. Opp. I, p. 226.)

et quatre ans plus tard, devenu secrétaire d'État à Schwitz, et se sentant poussé par des besoins plus élevés, il se tourna vers Zwingle et lui dit avec noblesse et candeur : « Puisque vous avez pourvu à « mes besoins temporels, combien plus attendrai-je « maintenant de vous de quoi apaiser la faim de « mon âme ! »

Les amis de Zwingle se multipliaient. Ce n'était plus seulement à Glaris, à Bâle et à Schwitz, qu'il se trouvait des âmes en accord avec la sienne : à Uri, c'était le secrétaire d'État Schmidt; à Zoug, Colin, Müller et Werner Steiner, son ancien compagnon d'armes à Marignan; à Lucerne, Xylotect et Kilchmeyer; Wittembach à Bienne, et beaucoup d'autres en d'autres lieux encore. Mais le curé de Einsidlen n'avait pas d'amis plus dévoués que Oswald Myconius. Oswald avait quitté Bâle, en 1516, pour diriger à Zurich l'école de la cathédrale. Il ne se trouvait alors dans cette ville ni savants ni écoles savantes. Oswald y travaillait, avec quelques hommes bien disposés, et entre autres avec Utinger, notaire du pape, à faire sortir de l'ignorance le peuple zurichois, et à l'initier à la littérature de l'antiquité. En même temps il défendait l'immuable vérité de la sainte Écriture, et déclarait que si le pape ou l'Empereur commandaient des choses contraires à l'Évangile, l'homme était tenu d'obéir à Dieu seul, qui est au-dessus de l'Empereur et du pape.

Il y avait sept siècles que Charlemagne avait attaché un collége de chanoines à cette même ca-

thédrale dont Oswald Myconius présidait alors l'école. Ces chanoines, déchus de leur institution première, et voulant savourer leurs bénéfices dans les douceurs d'une vie oisive, élisaient un prêtre qu'ils chargeaient de la prédication et de la cure d'âmes. Cette place devint vacante quelque temps après l'arrivée d'Oswald. Celui-ci pensa aussitôt à son ami. Quel gain ce serait pour Zurich! L'extérieur de Zwingle prévenait en sa faveur. C'était un bel homme [1], d'un abord gracieux, d'un commerce agréable; son éloquence l'avait déjà rendu célèbre, et il brillait par l'éclat de son esprit au milieu de tous les confédérés. Myconius parla de lui au prévôt du chapitre, Felix Frey, que la bonne mine et les talents de Zwingle prévenaient pour lui [2]; à Utinger, vieillard qui jouissait d'une grande considération, et au chanoine Hoffman, homme d'un caractère droit et franc, qui, ayant longtemps prêché lui-même contre le service étranger, était bien disposé en faveur d'Ulric. D'autres Zurichois avaient, en diverses occasions, entendu Zwingle à Einsidlen, et en étaient revenus pleins d'admiration. L'élection du prédicateur de la cathédrale mit bientôt tout le monde en mouvement dans Zurich. On s'agitait en sens divers. Plusieurs travaillaient nuit et jour à faire élire le prédicateur éloquent de Notre-Dame des Ermites [3]. Myconius

1. Dan Zwingli vom lyb ein hubscher màn wass. (Bullinger MSC.)

2. Und als Imme sein gestalt und geschiklichkeit wol gefiel, gab er Im syn stimm. (Ibid.)

3. Qui dies et noctes laborarent ut vir ille subrogaretur. (Osw. Myc. Vit. Zw.)

en informa son ami. — « Mercredi prochain, » répondit Zwingle, « j'irai dîner à Zurich, et nous parle« rons de tout cela. » Il arriva en effet. Se trouvant en visite chez un chanoine : — « Pourriez-vous, » lui dit celui-ci, « venir au milieu de nous, pour y « prêcher la parole de Dieu? » — « Je le puis, ré« pondit-il, mais je ne viendrai que si l'on m'ap« pelle. » Puis il retourna dans son abbaye.

Cette visite répandit l'alarme dans le camp de ses ennemis. On pressa plusieurs prêtres de se présenter pour la place vacante. Un Souabe, nommé Laurent Fable, prononça même un sermon d'épreuve, et le bruit se répandit qu'il était élu. « Il « est donc bien vrai, » dit Zwingle en l'apprenant, « que nul n'est prophète en son pays, puisqu'on pré« fère un Souabe à un Suisse. Je sais ce que valent « les applaudissements du peuple [1]. » Zwingle reçut aussitôt après une lettre du secrétaire du cardinal Schinner, qui lui apprenait que l'élection n'avait pas eu lieu. Mais la fausse nouvelle qui lui avait d'abord été donnée aiguillonna néanmoins le curé d'Einsidlen. Sachant qu'un homme aussi indigne que ce Fable aspirait à cette place, il la désira davantage pour lui-même, et en écrivit à Myconius. Oswald lui répondit, le jour suivant : « Fa« ble restera toujours fable; ces messieurs ont ap« pris qu'il est père de six garçons et déjà pourvu « de je ne sais combien de bénéfices [2]. »

1. Scio vulgi acclamationes et illud blandum Euge! Euge! (Zw. Epp., p. 53.)

2. Fabula manebit fabula; quem domini mei acceperunt sex pueris esse patrem.... (Ibid.)

Les ennemis de Zwingle ne se tinrent pas pour battus. Tout le monde, il est vrai, s'accordait à porter aux nues l'éclat de ses connaissances [1]; mais quelques-uns disaient : « Il aime trop la musique! » D'autres : « Il aime le monde et les plaisirs! » D'autres encore : « Il a été anciennement trop lié avec « des gens d'une conduite légère. » Il se trouva même un homme qui lui reprocha un cas de séduction. C'était une calomnie; mais Zwingle, quoique supérieur aux ecclésiastiques de son temps, s'était laissé entraîner plus d'une fois, dans les premières années de son ministère, aux penchants de la jeunesse. On ne saurait facilement comprendre l'influence que peut exercer sur une âme l'atmosphère corrompue dans laquelle elle vit. Il y avait dans la papauté, et parmi les prêtres, des désordres établis, admis et autorisés, comme conformes aux lois de la nature. Une parole d'Æneas Sylvius, depuis pape sous le nom de Pie II, nous donne une idée du triste état des mœurs publiques à cette époque : nous la rapportons en note [2]. Le désordre était devenu l'ordre généralement admis.

Oswald déployait une inconcevable activité en faveur de son ami; il employait toutes ses forces à le justifier, et heureusement il y parvenait [3]. Il allait vers le bourgmestre Roust, vers Hoffman, vers Frey, vers Utinger. Il louait la probité, l'hon-

1. Neminem tamen, qui tuam doctrinam non ad cœlum ferat... (Ibid.)

2. Non esse qui vigesimum annum excessit, nec virginem tetigerit. (Ibid. p. 57.)

3. Reprimo hæc pro viribus, imo et repressi. (Ib., p. 54.)

nèteté, la pureté de la conduite de Zwingle, et affermissait les Zurichois dans l'opinion favorable qu'ils avaient du curé d'Einsidlen. On ajoutait peu de foi aux discours des adversaires. Les hommes les plus influents disaient que Zwingle serait évangéliste à Zurich. Les chanoines le disaient aussi, mais à voix basse. « Espère, » lui écrivait Oswald, le cœur ému; « car j'espère. » Néanmoins il lui fit connaître les accusations de ses ennemis. Bien que Zwingle ne fût pas encore devenu tout à fait un nouvel homme, il était de ces âmes dont la conscience est réveillée, qui peuvent tomber dans le mal, mais qui n'y tombent jamais sans résistance et sans remords. Souvent il avait formé le dessein de vivre dans la sainteté, seul de son espèce, au milieu du monde. Mais quand il se vit accusé, il ne voulut pas se vanter d'être sans péché. « N'ayant personne, » écrivait-il au chanoine Utinger, « pour marcher avec moi dans « les résolutions que j'avais prises, plusieurs même « de mes alentours s'en scandalisant, hélas! je suis « tombé, et comme le chien dont parle saint Pierre « (IIe Ép, II, 22), je suis retourné à ce que j'a- « vais vomi [1]. Ah! Dieu sait avec quelle honte et « quelle angoisse j'ai tiré ces fautes des profondeurs « de mon cœur et je les ai exposées à ce grand « Dieu, à qui je confesse pourtant ma misère, bien « plus volontiers qu'à l'homme mortel [2]. » Mais si

1. Quippe neminem habens comitem hujus instituti, scandalisantes vero non paucos, heu! cecidi et factus sum canis ad vomitum. (Ibid., p. 55.)

2. En, cum verecundia (Deus novit!) magna, hæc ex pecto-

Zwingle se reconnut pécheur, il se justifia en même temps des inculpations odieuses qui lui étaient faites. Il déclara qu'il avait toujours rejeté loin de lui la pensée même de monter dans un lit adultère ou de séduire l'innocence[1], tristes excès trop ordinaires alors. « J'appelle ici en témoignage, dit-il, « tous ceux avec lesquels j'ai vécu[2]. »

Le 11 décembre, l'élection eut lieu. Zwingle fut nommé par une majorité de dix-sept voix sur vingt-quatre. Il était temps que la Réformation commençât pour la Suisse. L'instrument d'élite que la Providence divine avait préparé pendant trois ans dans la retraite d'Einsidlen était prêt; il devait être transporté quelque part. Dieu, qui avait choisi la nouvelle université de Wittemberg, située au centre de l'Allemagne, sous la protection du plus sage des princes, pour y appeler Luther, choisit dans l'Helvétie la cité de Zurich, regardée comme la tête de la confédération, pour y placer Zwingle. Là il allait se trouver en rapport, non-seulement avec l'un des peuples les plus intelligents, les plus simples, les plus prompts et les plus forts de la Suisse, mais encore avec tous les cantons qui se groupaient autour de cet antique et puissant État. La main qui avait été prendre un jeune pâtre du mont Sentis pour le conduire dans la première école, l'établissait maintenant, puissant en œuvres

ris specubus depromsi, apud eum scilicet, cum quo etiam coram minus quam cum ullo ferme mortalium confiteri vererer. (Ib.)

1. Ea ratio nobis perpetuo fuit, nec alienum thorum conscendere, nec virginem vitiare. (Ibid.)

2. Testes invoco cunctos, quibuscum vixi. (Ibid.)

et en paroles, à la face de tout son peuple, pour le régénérer. Zurich allait devenir un foyer de lumière pour l'Helvétie.

Ce fut pour Einsidlen un jour de joie et de douleur que celui où l'on apprit la nomination de Zwingle. Le cercle qui s'y était formé allait être détruit par la retraite du plus précieux de ses membres; et qui sait si la superstition n'allait pas rentrer en possession de cet antique lieu de pèlerinage?... Le conseil d'État de Schwitz fit parvenir à Ulric l'expression de ses sentiments, en l'appelant « révérend, savant, très-gracieux seigneur et bon « ami [1]. » — « Donnez-nous au moins vous-même « un successeur digne de vous, » dit à Zwingle Géroldsek désolé. — « J'ai pour vous, répondit-il, un « petit lion simple et prudent, un homme initié « dans les mystères de la science sainte. » — « Je « veux l'avoir, » dit aussitôt l'administrateur. C'était Léon Juda, cet homme à la fois doux et intrépide, avec lequel Zwingle avait été intimement uni à Bâle. Léon Juda accepta cette vocation, qui le rapprochait de son cher Ulric. Celui-ci embrassa ses amis, quitta la solitude d'Einsidlen, arriva dans ces lieux délicieux où s'élève, riante et animée, la ville de Zurich, avec son enceinte de coteaux, que recouvrent des vignes, qu'ornent des prairies et des vergers, que couronnent des forêts, et audessus desquels apparaissent les plus hautes sommités de l'Albis.

1. Reverende, perdocte, admodum gratiose domine ac bone amice... (Ibid. 60.)

Zurich, le centre des intérêts politiques de la Suisse, et où se réunissaient souvent les hommes les plus influents de la nation, était le lieu le plus propre pour agir sur l'Helvétie, et répandre dans tous les cantons les semences de la vérité. Aussi les amis des lettres et de la Bible saluèrent-ils par des acclamations la nomination de Zwingle. A Paris, en particulier, les étudiants suisses, qui y étaient très-nombreux, tressaillirent de joie à cette nouvelle [1]. Mais si Zwingle avait à Zurich la perspective d'une grande victoire, il devait s'y attendre aussi à un rude combat. Glaréan lui écrivit de Paris : « Je prévois que votre science suscitera une « grande haine [2], mais ayez bon courage, et, comme « Hercule, vous dompterez les monstres. »

Ce fut le 27 décembre 1518 que Zwingle arriva à Zurich; il descendit à l'hôtel d'Einsidlen. On lui fit un cordial et honorable accueil [3]. Le chapitre s'assembla aussitôt pour le recevoir, et l'invita à se rendre dans son sein. Félix Frey présidait; les chanoines, amis ou ennemis de Zwingle, siégeaient indistinctement autour de leur prévôt. Il régnait de l'agitation dans l'assemblée : chacun sentait, sans s'en rendre compte peut-être, combien était sérieux le commencement de ce ministère. On convint d'exposer au jeune prêtre, dont on craignait l'esprit novateur, les devoirs les plus importants

1. Omnes adeo quotquot ex Helvetiis adsunt juvenes fremere et gaudere. (Ibid., p. 63.)

2. Quantum invidiæ tibi inter istos eruditio tua conflabit. (Ib. 64.)

3. Do er ehrlich und wol empfangen ward. (Bullinger, MSC.)

de sa charge. « Vous mettrez tous vos soins, lui « dit-on gravement, à faire rentrer les revenus du « chapitre, sans en négliger le moindre. Vous exhor- « terez les fidèles, soit du haut de la chaire, soit « au confessionnal, à payer les redevances et les dî- « mes, et à montrer par leurs offrandes qu'ils aiment « l'Église. Vous vous appliquerez à multiplier les « revenus qui proviennent des malades, des sacri- « fices, et en général de tout acte ecclésiastique. » Le chapitre ajouta : « Quant à l'administration des « sacrements, à la prédication, et à la présence au « milieu du troupeau, ce sont aussi des devoirs du « prêtre. Cependant, vous pouvez vous faire rem- « placer par un vicaire à ces divers égards, et sur- « tout pour la prédication. Vous ne devez adminis- « trer les sacrements qu'aux notables, et après en « avoir été requis; il vous est interdit de le faire « sans distinction de personnes [1]. »

Quelle règle pour Zwingle! De l'argent, de l'argent, encore de l'argent!... Est-ce donc pour cela que Christ a établi le ministère? Cependant, la prudence modère son zèle; il sait que l'on ne peut à la fois déposer en terre la semence, voir l'arbre croître, et en recueillir les fruits. Sans donc s'expliquer sur ce qu'on lui imposait, Zwingle, après avoir humblement témoigné sa reconnaissance pour le choix honorable dont il avait été l'objet, annonça ce qu'il comptait faire : « La vie de Jésus, « dit-il, a été trop longtemps cachée au peuple. Je « prêcherai sur tout l'Évangile selon saint Matthieu,

1. Schuler's, Zwingli's Bildung, p. 227.

« chapitre après chapitre, en suivant le sens du « Saint-Esprit, en puisant uniquement aux sour- « ces de l'Écriture [1], en la sondant, en la compa- « rant avec elle-même, et en en recherchant l'intel- « ligence par de constantes et ardentes prières [2]. « C'est à la gloire de Dieu, à la louange de son Fils « unique, au véritable salut des âmes, et à leur « enseignement dans la vraie foi, que je consacrerai « mon ministère [3]. » Un langage si nouveau fit une profonde impression sur le chapitre. Quelques-uns en témoignèrent leur joie; mais la plupart firent éclater leur douleur [4]. « Cette manière de prêcher est « une innovation, s'écrièrent-ils; cette innovation « mènera bientôt à une autre, et où s'arrêtera-t-on? » Le chanoine Hoffman, surtout, crut devoir préve- nir les funestes effets d'une élection qu'il avait lui- même sollicitée. « Cette explication de l'Écriture, « dit-il, sera plus nuisible qu'utile au peuple. » — « Ce n'est pas une nouvelle manière, répondit « Zwingle; c'est l'ancienne. Rappelez-vous les ho- « mélies de saint Chrysostôme sur saint Matthieu « et de saint Augustin sur saint Jean. Au reste, je « parlerai avec modestie et ne donnerai à personne « sujet de se plaindre. »

1. Absque humanis commentationibus, ex solis fontibus Scripturæ Sacræ. (Zw. Opp. I, p. 273.)

2. Sed mente spiritus, quam diligenti Scripturarum collectione, precibusque ex corde fusis, se nacturum. (Osw. Myc. Vit. Zw.)

3. Alles Gott und seinen einigen Sohn zu Lob und Ehren und zu rechten Heil der Seelen, zur Underrichtung im rechten Glauben. (Bullinger MSC.)

4. Quibus auditis, mœror simul et lætitia. (Osw. Myc.)

Ainsi Zwingle abandonnait l'usage exclusif des fragments d'évangiles, établi depuis Charlemagne ; réintégrant la sainte Écriture dans ses antiques droits, il rattachait la Réformation, dès le commencement de son ministère, aux temps primitifs du christianisme, et préparait pour les âges futurs une étude plus profonde de la parole de Dieu. Mais il y a plus : cette position ferme et indépendante qu'il prenait vis-à-vis de l'Église annonçait une œuvre nouvelle ; sa stature de Réformateur se dessinait hardiment aux yeux de son peuple, et la Réforme avançait.

Hoffman, ayant échoué dans le chapitre, adressa une requête écrite au prévôt, pour qu'il défendît à Zwingle d'ébranler le peuple dans ses croyances. Le prévôt fit venir le nouveau prédicateur, et lui parla avec beaucoup d'affection. Mais nulle puissance humaine ne pouvait fermer ses lèvres. Le 31 décembre, il écrivit au conseil de Glaris qu'il renonçait entièrement à la charge d'âmes qu'on lui avait jusqu'alors conservée, et il fut tout à Zurich et à l'œuvre que Dieu lui préparait dans cette ville.

Le samedi, premier jour de l'an 1519, Zwingle, ayant ce jour-là même trente-cinq ans accomplis, monta dans la chaire de la cathédrale. Une grande foule, désireuse de voir cet homme déjà célèbre, et d'entendre ce nouvel Évangile, dont chacun commençait à parler, remplissait le temple. « C'est à Christ, dit Zwingle, que je veux vous con- « duire ; à Christ, vraie source du salut. Sa divine « parole est la seule nourriture que je veuille don- « ner à votre vie et à votre cœur. » Puis il annonça

que dès le jour suivant, premier dimanche de l'année, il commencerait à expliquer l'Évangile selon saint Matthieu. Le lendemain, le prédicateur et un auditoire plus nombreux encore se trouvaient à leur poste. Zwingle ouvrit l'Évangile, ce livre depuis si longtemps fermé, et en lut la première page. Parcourant l'histoire des patriarches et des prophètes (premier chapitre de saint Matthieu), il l'exposa de telle manière que chacun, étonné et ravi, s'écriait : « On n'a jamais rien entendu de « pareil [1] ! »

Il continua à expliquer ainsi saint Matthieu d'après le texte grec. Il montrait comment toute la Bible trouvait à la fois son explication et son application dans la nature même de l'homme. Exposant, dans un langage facile, les plus hautes vérités de l'Évangile, sa prédication allait à toutes les classes, aux sages et aux savants, comme aux ignorants et aux simples [2]. Il exaltait les miséricordes infinies de Dieu le Père, et il conjurait tous ses auditeurs de mettre leur confiance uniquement en Jésus-Christ, comme dans le seul Sauveur [3]. En même temps, il les appelait à la repentance avec une grande énergie; il attaquait avec force les erreurs qui dominaient parmi son peuple; il s'é-

1. Dessgleichen wie jederman redt, nie gehört worden war. (B. Weise, contemporain de Zwingle, Füsslin Beytrage IV, 36.)

2. Nam ita simplices æqualiter cum prudentissimis et acutissimis quibusque, proficiebant. (Osw. Myc. Vit. Zw.)

3. In welchem er Gott den Vater prysset und alle Menschen allein uff Iessum Christum, als den einigen Heiland verthrauwen lehrte. (Bullinger, MSC.)

levait avec intrépidité contre le luxe, l'intempérance, l'éclat des vêtements, l'oppression des pauvres, l'oisiveté, le service étranger et les pensions des princes. « En chaire, » dit l'un de ses contemporains, « il ne ménageait personne, ni Pape, ni « Empereur, ni Rois, ni Ducs, ni Princes, ni Sei- « gneurs, ni même les confédérés. Toute sa force « et toute la joie de son cœur étaient en Dieu ; aussi « exhortait-il toute la ville de Zurich à se confier « uniquement en lui [1]. » « Jamais on n'avait vu un « homme parler avec tant d'autorité, » dit Oswald Myconius, qui suivait avec joie et grande espérance les travaux de son ami.

L'Évangile ne pouvait être annoncé en vain dans Zurich. Une multitude toujours plus nombreuse d'hommes de toutes classes, et surtout d'hommes du peuple, accourait pour l'entendre [2]. Plusieurs Zurichois avaient cessé de fréquenter le culte public. « Je ne retire aucun profit des discours de « ces prêtres, » disait souvent Füsslin, poëte, historien et conseiller d'État; « ils ne prêchent pas les « choses du salut, car ils ne les comprennent pas. « Je ne sais voir en eux que convoitises et volupté. » Henri Räuschlin, trésorier d'État, homme qui lisait assidûment l'Écriture, pensait de même : « Les prê- « tres, disait-il, se sont réunis par milliers au con- « cile de Constance.... pour y brûler le meilleur « d'eux tous. » Ces hommes distingués, attirés par

1. All sein Trost stuhnd allein mit frölichem Gemüth zu Gott... (B. Weise Füsslin Beytr. IV, 36.)

2. Do ward bald ein gross gelaüff von allerley menschen, Innsonders von dem gemeinen Mann... (Bullinger, MSC.)

la curiosité, vinrent entendre le premier discours de Zwingle. On pouvait lire sur leur visage l'émotion avec laquelle ils suivaient l'orateur. « Gloire « soit à Dieu! dirent-ils en sortant; celui-ci est un « prédicateur de la vérité! Il sera notre Moïse, pour « nous sortir des ténèbres d'Égypte [1]. » Dès ce moment ils devinrent amis intimes du Réformateur. « Puissants de ce monde, disait Füsslin, cessez de « proscrire la doctrine de Christ! Christ, le fils de « Dieu, ayant été mis à mort, des pêcheurs se le-« vèrent. Et maintenant, si vous faites périr les pré-« dicateurs de la vérité, vous verrez paraître à leur « place des vitriers, de menuisiers, des potiers, des « fondeurs, des cordonniers et des tailleurs, qui « enseigneront avec puissance [2]. »

Il n'y eut d'abord dans Zurich qu'un cri d'admiration; mais, le premier moment d'enthousiasme passé, les adversaires reprirent courage. Des hommes honnêtes, que la crainte d'une réformation épouvantait, se détachèrent peu à peu de Zwingle. La violence des moines, un instant voilée, reparut, et le collége des chanoines retentit de plaintes. Zwingle se montrait inébranlable. Ses amis, en contemplant son courage, croyaient voir reparaître devant eux un homme des temps apostoliques [3]. Parmi ses ennemis, les uns riaient et plaisantaient, d'autres fai-

1. Und unser Moses seyn der uns aus Egypten führt. (Bullinger, MSC.)

2. Werden die Gläser, Müller, Hafner, Giesser, Schuhmacher und Schneider lehren. (Mull. Reliq. III, p. 185.)

3. Nobis, apostolici illius sæculi virum repræsentas. (Zw. Epp., p. 74.)

saient entendre d'outrageantes menaces; mais il endurait tout avec la patience du chrétien [1]. « Si « l'on veut gagner les méchants à Jésus-Christ, « avait-il coutume de dire, il faut fermer les yeux « sur beaucoup de choses [2]. » Parole admirable, qui ne doit pas être perdue.

Son caractère, sa manière d'être avec tous les hommes, contribuaient, autant que ses discours, à gagner les cœurs. Il était à la fois un vrai chrétien et un vrai républicain. L'égalité de tous les hommes n'était pas pour lui une phrase banale; écrite dans son cœur, elle se retrouvait dans sa vie. Il n'y avait en lui ni cet orgueil pharisaïque, ni cette grossièreté monacale qui choquent également les simples et les sages du monde; on se sentait attiré vers lui, et à l'aise dans sa conversation. Fort et puissant en chaire, il était affable envers tous ceux qu'il rencontrait dans les rues et sur les places publiques; souvent on le voyait dans les lieux où se réunissaient les tribus, les corps de métier, exposer aux bourgeois de la cité les principaux points de la doctrine chrétienne, ou converser familièrement avec eux. Il accueillait avec la même cordialité les paysans et les patriciens. « Il « invitait les gens de la campagne à dîner, » dit l'un de ses plus violents ennemis, « se promenait avec « eux, leur parlait de Dieu, faisait entrer le diable

1. Obganniunt quidam, rident, minantur, petulanter incessunt... at tu vere, christiana patientia, suffers omnia.... (Ib. 7 mai 1519.)

2. Connivendum ad multa, ei qui velit malos Christo lucri facere... (Ibid.)

« dans leur cœur et ses écrits dans leur poche. Il « fit même si bien, que les notables de Zurich visi« taient ces paysans, leur donnaient à boire, allaient « avec eux par la ville, et leur témoignaient toute « sorte d'attentions[1] !... »

Il continua à cultiver la musique, « avec modes« tie, » dit Bullinger; néanmoins, les adversaires de l'Évangile en profitèrent et l'appelèrent « l'é« vangélique joueur de flûte et de luth[2]. » Faber, lui ayant un jour reproché ce goût : « Mon cher « Faber, » lui répondit Zwingle, avec une noble candeur, « tu ne sais pas ce que c'est que la mu« sique. J'ai, il est vrai, appris à jouer du luth, du « violon et d'autres instruments; et ils me servent « à faire taire les petits enfants[3]; mais tu es trop « saint, toi, pour la musique!... Ne sais-tu pas que « David était un bon joueur de harpe, et qu'il chas« sait ainsi de Saül l'esprit malin?... Ah! si tu con« naissais le son du luth céleste, l'esprit malin de « l'ambition et de l'amour des richesses qui te « possède sortirait aussi de toi. » Peut-être y eut-il ici un faible dans Zwingle; cependant c'était dans un esprit de débonnaireté et de liberté évangélique, qu'il cultivait cet art, que la religion a constamment associé à ses plus sublimes élans. Il a composé la musique de quelques-unes de ses poé-

1. Dass der Rath gemeldete Bauern besucht... (Salat's Chronick, 155.)

2. Der Lauthenschlager und Evangelischer pfyffer. (Bullinger, MSC.)

3. Dass kombt mir Ia wol die kind zu geschweigen. (Ibid.)

sies chrétiennes, et il ne craignait pas quelquefois d'amuser avec son luth les plus petits du troupeau. Il se conduisait avec la même debonnaireté envers les pauvres. « Il mangeait et buvait, dit un « de ses contemporains, avec tous ceux qui l'invi« taient; il ne méprisait personne; il était plein de « compassion pour les pauvres, toujours ferme et « toujours joyeux dans la bonne comme dans la « mauvaise fortune. Aucun mal ne l'épouvantait; « sa parole était en tout temps pleine de force, et « son cœur rempli de consolations [1]. » Ainsi grossissait la popularité de Zwingle, assis tour à tour à la table du peuple et au festin des grands, comme jadis son Maître, et faisant partout l'œuvre à laquelle Dieu l'avait appelé.

Aussi était-il infatigable à l'étude. Depuis le matin jusqu'à dix heures, il lisait, il écrivait, il traduisait; l'hébreu était surtout alors l'objet de son application. Après le dîner, il écoutait ceux qui avaient quelque chose à lui raconter ou quelque conseil à lui demander; il se promenait avec ses amis et il visitait ses ouailles. A deux heures, il se remettait au travail. Il faisait une petite promenade après souper, et écrivait ensuite des lettres, qui le retenaient souvent jusqu'à minuit. Il travaillait toujours debout, et ne permettait qu'on le détournât que pour des causes très-graves [2].

1. War allwegen trostlichen Gemüths und tapferer Red. (B. Weise. Füssl Beytr. IV, p. 36.)

2. Certas studiis vindicans horas, quas etiam non omisit, nisi seriis coactus. (Osw. Myc. Vit. Zw.)

Mais il fallait plus que les travaux d'un seul homme. Un certain Lucien arriva un jour chez lui avec des écrits du Réformateur allemand. Rhenan, savant fixé alors à Bâle, et infatigable propagateur des écrits de Luther en Suisse, envoyait cet homme à Zwingle. Rhenan avait compris que le colportage de livres était un puissant moyen pour répandre la doctrine de l'Évangile. Lucien avait parcouru presque toute la Suisse et y connaissait tout le monde. « Voyez, disait Rhenan à « Zwingle, si ce Lucien possède assez de prudence « et d'habileté; s'il en est ainsi, qu'il porte de ville « en ville, de bourg en bourg, de village en vil- « lage, et même de maison en maison, parmi les « Suisses, les écrits de Luther, et en particulier « l'exposition de la prière du Seigneur, écrite pour « les laïques [1]. Plus il est connu, plus il trouvera « d'acheteurs. Mais il faut prendre garde qu'il ne « colporte pas d'autres livres; car s'il n'a que ceux « de Luther, il les vendra d'autant mieux. » Beaucoup de familles en Suisse virent ainsi quelques rayons de lumière pénétrer sous leur humble toit. Il y a pourtant un livre que Zwingle eût dû faire colporter avant ceux de Luther, c'est l'Évangile de Jésus-Christ.

L'occasion de déployer son zèle dans une vocation nouvelle ne se fit pas longtemps attendre. Samson, le fameux marchand d'indulgences, s'approchait alors à pas lents de Zurich. Ce misérable

1 . . . Oppidatim, municipatim, vicatim, imo domesticatim per Eveltios circumferat. . . (Zw Epp., p. 81.)

trafiquant était arrivé de Schwitz à Zoug le 20 septembre 1518, et y était resté trois jours. Une foule immense s'était rassemblée autour de lui. Les plus pauvres étaient les plus ardents et empêchaient ainsi les riches de venir. Ce n'était pas le compte du moine; aussi l'un de ses serviteurs se mit-il à crier à la populace : « Bonnes gens, ne vous pres« sez pas si fort! Laissez venir ceux qui ont de « l'argent! Nous chercherons ensuite à contenter « ceux qui n'en ont pas. » De Zoug, Samson et sa bande se rendirent à Lucerne; de Lucerne à Underwald; puis, traversant des Alpes fertiles, de riches vallées, passant au pied des glaces éternelles de l'Oberland, et exposant dans ces sites, les plus beaux de la Suisse, leurs marchandises romaines, ils arrivèrent près de Berne. Le moine reçut d'abord défense d'entrer dans la ville; mais il parvint enfin à s'y introduire, au moyen d'intelligences qu'il y entretenait, et étala dans l'église de Saint-Vincent. Là il se mit à crier plus fort que jamais : « Voici, disait-il aux riches, des indulgences sur « parchemin, pour une couronne. Voilà, disait-il « aux pauvres, des absolutions sur papier ordinaire, « pour deux batz! » Un jour, un chevalier célèbre, Jacques de Stein, se présenta à lui, caracolant sur un cheval gris pommelé; le moine admirait fort le cheval. « Donnez-moi, dit le chevalier, une « indulgence pour moi, pour ma troupe, forte de « cinq cents hommes, pour tous mes vassaux de « Belp et pour tous mes ancêtres; je vous offre en « échange mon cheval gris pommelé. » C'était demander beaucoup pour un cheval. Cependant, le

coursier plaisait au Carme déchaussé. On tomba d'accord; la bête entra dans l'écurie du moine, et toutes ces âmes furent déclarées par lui exemptes à jamais de l'Enfer [1]. Un autre jour, un bourgeois obtint de lui, pour treize florins, une indulgence en vertu de laquelle son confesseur était autorisé à l'absoudre, entre autres choses, de toute espèce de parjure [2]. On avait tant de respect pour Samson, que le conseiller de May, homme âgé et d'un esprit éclairé, ayant dit contre lui quelques mots, fut obligé de demander pardon au moine orgueilleux, en se mettant à genoux devant lui.

C'était le dernier jour. Un son bruyant de cloches annonçait à Berne le départ du moine. Samson était dans l'église, debout sur les marches du grand autel. Le chanoine Henri Lupulus, autrefois maître de Zwingle, lui servait d'interprète. « Quand « le loup et le renard se mettent ensemble en cam« pagne, » dit le chanoine Anshelm, en se tournant vers le Schultheiss de Watteville, « le plus sûr pour « vous, gracieux Seigneur, est de mettre promp« tement en sûreté vos brebis et vos oies. » Mais le moine se souciait peu de ces jugements, qui d'ailleurs ne parvenaient pas à ses oreilles : « Tombez à « genoux, » dit-il à la foule superstitieuse, « récitez « trois *Pater*, trois *Ave Maria*, et vos âmes seront « immédiatement aussi pures qu'au moment de « leur baptême. » Alors tout le peuple s'agenouilla. Puis, voulant se surpasser lui-même, Samson s'é-

1. Um einen Kuttgrowen Hengst. (Anshelm V, 335. J. J. Hotting. Helv. K. Gesch. III, 29.)

2. A quovis parjurio. (Mullers Reliq. IV, 403.)

cria : « Je délivre des tourments du Purgatoire et « de l'Enfer tous les esprits des Bernois trépassés, « quels qu'aient été le genre et le lieu de leur « mort ! » Ces bateleurs gardaient, comme ceux des foires, leur plus beau coup pour le dernier.

Samson s'achemina, chargé d'argent, vers Zurich, en traversant l'Argovie et Bade. A mesure qu'il avançait, le Carme, dont l'apparence était si chétive en passant les Alpes, marchait avec plus d'éclat et d'orgueil. L'évêque de Constance, irrité de ce qu'il n'avait pas voulu faire légaliser par lui ses bulles, avait défendu à tous les curés de son diocèse de lui ouvrir leurs églises. A Bade, néanmoins, le curé n'osa s'opposer longtemps à son trafic. Le moine redoubla d'effronterie. Faisant, à la tête d'une procession, le tour du cimetière, il semblait fixer ses regards sur quelque objet dans l'air, tandis que ses acolytes chantaient l'hymne des morts, et, prétendant voir les âmes voler du cimetière dans le ciel, il s'écriait « *Ecce volant!* Voyez comme elles volent ! » Un jour, un homme de l'endroit se jette dans la tour de l'église, et monte au clocher; bientôt une multitude de plumes blanches, voltigeant dans les airs, recouvre la procession étonnée : « Voyez comme elles volent ! » s'écriait le plaisant de Bade, en secouant un coussin du haut de la tour. Beaucoup de gens se mirent à rire[1]. Samson, irrité, ne s'apaisa qu'en apprenant que cet homme avait quelquefois la tête dérangée; il sortit de Bade, tout honteux.

Continuant sa route, il arriva, vers la fin de fé-

1. Dessen viel luth gnug lachten. (Bullinger, MSC.)

vrier 1519, à Bremgarten, où le Schultheiss et le second curé de la ville, qui l'avaient vu à Bade, l'avaient supplié de se rendre. Personne n'avait, dans tout ce pays, plus de réputation que le doyen Bullinger, de Bremgarten. Cet homme, peu éclairé sur les erreurs de l'Église et sur la parole de Dieu, mais ouvert, plein de zèle, éloquent, bienfaisant envers les pauvres et prêt à rendre service aux petits, était aimé de tout le monde. Il avait dans sa jeunesse contracté une union de conscience avec une fille d'un conseiller de l'endroit. C'était la coutume de ceux d'entre les prêtres qui ne voulaient pas vivre dans la dissolution. Anna lui avait donné cinq fils, et cette nombreuse famille n'avait nullement diminué la considération dont le doyen jouissait. Il n'y avait pas dans toute la Suisse une maison plus hospitalière que la sienne. Grand ami de la chasse, on le voyait, entouré de dix ou douze chiens, et accompagné des seigneurs de Hallwyll, de l'abbé de Mury, des patriciens de Zurich, battre les campagnes et les forêts d'alentour. Il tenait table ouverte, et nul de ses convives n'était plus gai que lui. Lorsque les députés à la Diète se rendaient à Bade, en passant par Bremgarten, ils ne manquaient pas de s'asseoir à la table du doyen. « Bullinger, « disait-on, tient cour comme le plus puissant « seigneur. »

Les étrangers remarquaient dans cette maison un enfant d'une figure intelligente. Henri, l'un des fils du doyen, avait, dès ses premières années, couru bien des périls. Un jour, atteint de la peste, on allait le mettre en terre, quand quelques si-

gnes de vie rendirent la joie à ses parents. Un autre jour, un vagabond, l'ayant attiré par des caresses, l'enlevait à sa famille, lorsque des passants le reconnurent et le délivrèrent. A trois ans, il savait déjà l'oraison dominicale et le symbole des apôtres; et se glissant dans l'église, il montait dans la chaire de son père, s'y posait avec gravité, et disait de toutes les forces de sa voix : « Je crois « en Dieu le Père, » et ce qui suit. A douze ans, ses parents l'envoyèrent à l'école latine d'Emmeric, le cœur rempli de craintes, car ces temps étaient dangereux pour un jeune garçon sans expérience. On voyait souvent des étudiants, si la règle d'une université leur paraissait trop sévère, quitter par troupes l'école, entraîner avec eux des enfants, et camper dans des bois, d'où ils envoyaient mendier les plus jeunes d'entre eux, ou bien se jetaient, les armes à la main, sur les passants, les dépouillaient, et consumaient ensuite dans la débauche le fruit de leurs rapines. Henri fut heureusement gardé du mal dans ces lieux éloignés. Comme Luther, il gagna sa vie en chantant devant les portes des maisons; car son père voulait qu'il apprît à vivre de ses propres moyens. Il avait seize ans, quand il ouvrit un Nouveau Testament. « J'y trouvai, dit- « il, tout ce qui est nécessaire au salut de l'homme, « et dès lors je m'attachai à ce principe, qu'il faut « suivre uniquement la sainte Écriture et rejeter « toutes les additions humaines. Je n'en crois ni les « pères, ni moi-même, mais j'explique l'Écriture « par l'Écriture, sans rien ajouter et sans rien

«ôter [1]. » Dieu préparait ainsi ce jeune homme, qui devait un jour succéder à Zwingle. Il est l'auteur de la Chronique manuscrite que nous citons souvent.

Ce fut vers ce temps que Samson arriva à Bremgarten avec toute sa suite. Le courageux Doyen, que cette petite armée italienne n'épouvantait pas, défendit au moine de débiter chez lui sa marchandise. Le Schultheiss, le Conseil de ville et le second pasteur, amis de Samson, étaient réunis dans une chambre de l'auberge où celui-ci était descendu, et entouraient, tout déconcertés, le moine impatient. Le Doyen arriva. « Voici les bulles du pape, lui dit le moine, ou« vrez votre Église ! »

LE DOYEN.

« Je ne permettrai pas qu'au moyen de lettres « non authentiques (car l'Évêque ne les a pas « légalisées), on vide la bourse de mes parois« siens. »

LE MOINE, d'un ton solennel.

« Le Pape est au-dessus de l'Évêque. Je vous « défends de priver votre troupeau d'une grâce « si éclatante. »

LE DOYEN.

« Dût-il m'en coûter la vie, je n'ouvrirai pas mon « Église ! »

LE MOINE, avec indignation.

« Prêtre rebelle ! au nom de notre très-Saint« Seigneur le Pape, je prononce contre toi la

1. Bulling. Epp. Franz's Merkw.-Zuge, p. 19.

« grande excommunication, et je ne t'absoudrai « pas que tu n'aies racheté, au prix de trois cents « ducats, une hardiesse si inouïe.......»

LE DOYEN, tournant le dos et se retirant.

« Je saurai répondre devant mes juges légitimes; « quant à toi et à ton excommunication, je n'en « ai que faire. »

LE MOINE, hors de lui.

« Impudente bête! je vais à Zurich, et là je por- « terai ma plainte devant les Députés de la Confé- « dération [1]. »

LE DOYEN.

« Je puis y paraître aussi bien que toi, et de ce « pas je m'y rends. »

Pendant que ces choses se passaient à Bremgarten, Zwingle, qui voyait l'ennemi s'approcher peu à peu de lui, prêchait avec force contre les indulgences [2]. Le vicaire Faber, de Constance, l'encourageait, lui promettant le soutien de l'Évêque [3]. « Je sais, disait Samson, en marchant vers Zurich, « que Zwingle parlera contre moi, mais je lui fer- « merai la bouche. » Zwingle sentait en effet trop vivement la douceur du pardon de Christ, pour ne pas attaquer l'indulgence de papier de ces hommes téméraires. Souvent il tremblait comme Luther à cause du péché; mais il trouvait dans le

1. Du freche Bestie.... etc. (Bullinger, MSC.)

2. Ich predgete streng wider des Pabsts Ablass.... (Zw. Opp. II, 1re partie, p. 7.)

3. Und hat mich darin gestärkt: er welle mir mit aller trüw byston. (Ibid.)

Sauveur la délivrance de ses craintes. Cet homme modeste, mais fort, avançait dans la connaissance de Dieu. « Lorsque Satan, disait-il, m'effraye, en « me criant : Tu ne fais pas ceci ou cela, et pour« tant Dieu le commande! aussitôt la douce voix « de l'Évangile me console, en me disant : Ce que « tu ne peux faire (et certainement tu ne peux « rien), Christ le fait et l'accomplit. Oui, conti« nuait le pieux évangéliste, lorsque mon cœur est « angoissé à cause de mon impuissance et de la « faiblesse de ma chair, mon esprit se ranime à « l'ouïe de cette joyeuse nouvelle : Christ est ton « innocence! Christ est ta justice! Christ est ton « salut! Tu n'es rien, tu ne peux rien! Christ est « l'Alpha et l'Oméga; Christ est la proue et la « poupe; Christ est tout; il peut tout[1]. Toutes les « choses créées t'abandonneront et te tromperont; « mais Christ, l'Innocent et le Juste, te recevra, et « te justifiera.... Oui, c'est lui, s'écriait Zwingle, qui « est notre justice et celle de tous ceux qui paraî« tront jamais comme justes devant le trône de « Dieu!...... »

En présence de telles vérités, les indulgences tombaient d'elles-mêmes; aussi Zwingle ne craignit-il pas de les attaquer. « Aucun homme, disait« il, ne peut remettre les péchés. Christ seul, qui « est vrai Dieu et vrai homme, en a le pouvoir[2].

1. Christus est innocentia tua, Christus est justitia et puritas tua, Christus est salus tua ; tu nihil es, tu nihil potes; Christus est A et Ω, Christus est prora et puppis; Christus est omnia... (Zw. Opp. I, p. 207.)

2. Nisi Christus Jesus, verus Deus et verus homo... (Ibid. p. 412.)

« Va, achète des indulgences..... Mais, sois certain « que tu n'es nullement absous. Ceux qui pour de « l'argent vendent la rémission des péchés, sont « les compagnons de Simon le magicien, les amis « de Balaam, et les ambassadeurs de Satan. »

Le Doyen Bullinger, encore tout échauffé de sa conversation avec le moine, arriva avant lui à Zurich. Il venait porter plainte à la Diète contre ce marchand déhonté et contre son trafic. Des envoyés de l'Évêque s'y trouvaient pour le même motif. Il fit cause commune avec eux. Tous lui promirent de l'appuyer. L'esprit qui animait Zwingle soufflait sur cette ville. Le conseil d'État résolut de s'opposer à ce que le moine entrât dans Zurich.

Samson était arrivé dans les faubourgs et descendu dans une auberge. Déjà il avait un pied à l'étrier pour faire son entrée, lorsque des députés du Conseil vinrent, en lui offrant le vin d'honneur comme à un envoyé du Pape, lui annoncer qu'il pouvait se passer de paraître dans Zurich. « J'ai « quelque chose à communiquer à la Diète au nom « de Sa Sainteté, » répliqua le moine. C'était une ruse. On résolut cependant de l'admettre; mais comme il ne parla que de ses bulles, on le renvoya, après lui avoir fait retirer l'excommunication prononcée contre le Doyen de Bremgarten. Il sortit plein de colère, et bientôt le pape le rappela en Italie. Un char, traîné par trois chevaux et chargé de l'argent que ses mensonges avaient enlevé aux pauvres, le précédait sur ces chemins escarpés du Saint-Gothard, qu'il avait traversés huit mois au-

paravant, pauvre, sans apparence, et chargé seulement de quelques papiers[1].

La Diète helvétique montra alors plus de résolution que la Diète germanique. C'est qu'il n'y siégeait pas des Évêques et des Cardinaux. Aussi le Pape, privé de ces soutiens, en agissait-il plus doucement avec la Suisse qu'avec l'Allemagne. Au reste, l'affaire des indulgences, qui joua un si grand rôle dans la Réformation de l'Allemagne, n'est qu'un épisode dans la Réformation suisse.

Zwingle ne s'épargnait pas. Tant de travaux demandaient un peu de relâche. On lui ordonna de se rendre aux bains de Pfeffers. « Ah! » dit en se séparant de lui Hérus, l'un des disciples qu'il avait dans sa maison, et qui exprimait ainsi la pensée de tous ceux qui connaissaient Zwingle, « quand j'au« rais cent langues, cent bouches[2], une voix de fer, « comme dit Virgile, ou plutôt l'éloquence de Ci« céron, pourrais-je dire tout ce que je vous dois « et tout ce que me coûte cette séparation[2]? » Cependant Zwingle partit. Il arriva à Pfeffers par cette gorge épouvantable que forme l'impétueux torrent de la Jamina. Il descendit dans ce gouffre infernal, comme parlait Daniel l'ermite, et parvint à ces bains perpétuellement ébranlés par la chute

1. Und führt mit Ihm ein threspendiger Schatz an gelt, den er armen lüthen abgelogen hat. (Bullinger, MSC.)

2. Etiamsi mihi sint linguæ centum, sint oraque centum, ferrea vox, ut Virgilius ait, aut potius Ciceronia eloquentia. (Zw. Epp., p. 84.)

du torrent et arrosés par la poussière humide des ondes brisées. On avait besoin de flambeaux en plein midi dans le logis où Zwingle habita. On assurait même autour de lui que d'affreux spectres y apparaissaient quelquefois dans les ténèbres.

Et cependant encore là il trouva l'occasion de servir son Maître. Son affabilité gagna le cœur de plusieurs malades. De ce nombre fut un poëte célèbre, Philippe Ingentinus, professeur à Fribourg en Brisgau [1], qui se montra dès lors plein de zèle pour la Réformation.

Dieu veillait à son œuvre et voulait la hâter. Le défaut de Zwingle était dans sa force. Fort de corps, fort de caractère, fort de talents, il devait voir toutes ces forces brisées, pour devenir un instrument tel que Dieu les aime. Il lui manquait un baptême, celui de l'adversité, de l'infirmité, de la faiblesse et de la douleur. Luther l'avait reçu dans ce temps d'angoisse, où il faisait retentir de cris perçants la cellule et les longs corridors du couvent d'Erfurt. Zwingle devait le recevoir en se trouvant en contact avec la maladie et la mort. Il y a pour les héros du monde, les Charles XII, les Napoléon, un moment qui décide de leur carrière et de leur gloire : c'est celui où tout à coup leur force se révèle à eux. Un moment analogue existe dans la vie des héros selon Dieu, mais il est en un sens contraire; c'est celui où ils viennent à reconnaître leur impuissance et leur néant; dès lors ils reçoi-

1. Illic tum comitatem tuam e sinu uberrimo profluentem, non injucunde sum expertus. (Zw. Epp., p. 119.)

vent d'en haut la force de Dieu. Une œuvre telle que celle dont Zwingle devait être l'organe, ne s'accomplit jamais dans la force naturelle de l'homme; elle se flétrirait aussitôt, comme un arbre que l'on plante dans tout son développement et toute sa vigueur. Il faut qu'une plante soit faible, pour qu'elle prenne racine, et qu'un grain meure dans la terre, pour qu'il porte beaucoup de fruits. Dieu conduisait Zwingle, et avec lui l'œuvre dont il était l'espoir, aux portes du sépulcre. C'est parmi les ossements, les ténèbres et la poudre de la mort, que Dieu se plaît à prendre les organes, par le moyen desquels il veut répandre sur la terre la lumière, la régénération et la vie.

Zwingle était caché entre les immenses rochers qui enceignent le torrent furieux de la Jamina, lorsque tout à coup il apprit que la peste, ou comme on l'appelait : « la grande mort[1] » était à Zurich. Terrible, elle éclata en août, le jour de la Saint-Laurent, dura jusqu'à la Chandeleur, et moissonna deux mille cinq cents personnes. Les jeunes gens qui demeuraient chez Zwingle étaient aussitôt partis, d'après les instructions qu'il avait laissées. Sa maison était vide; mais c'était pour lui le moment d'y retourner. Il quitta précipitamment Pfeffers et reparut au sein de son troupeau décimé par la maladie; il renvoya aussitôt à Wildhaus son jeune frère André, qui avait voulu l'attendre, et dès ce moment il se consacra tout entier aux victimes de cet affreux fléau. Chaque jour, il annonçait

1. Der grosse Tod. (Bullinger, MSC.)

aux malades Christ et ses consolations[1]. Ses amis, joyeux de le voir sain et sauf au milieu de tant de traits mortels[2], éprouvaient pourtant un secret effroi. « Faites le bien, » lui écrivait de Bâle, Conrad Brunner, qui mourut lui-même de la peste quelques mois plus tard, « mais en même temps « souvenez-vous de prendre soin de votre vie! » Il était trop tard; Zwingle était atteint de la peste. Le grand prédicateur de la Suisse fut couché sur un lit dont il devait peut-être ne se relever jamais. Il rentra en lui-même et porta en haut ses regards. Il savait que Christ lui avait donné un sûr héritage, et épanchant les sentiments de son cœur dans un chant rempli d'onction et de simplicité, dont, ne pouvant rendre le langage antique et naïf, nous cherchons au moins à reproduire le rhythme et les expressions littérales, il s'écria :

Ma porte s'ouvre.....
Et c'est la Mort[3]!
Ta main me couvre!
Mon Dieu, mon Fort!

O Jésus, lève
Ton bras percé;
Brise le glaive
Qui m'a blessé.

1. Ut in majori periculo sis, quod in dies te novo exponas, dum invisis ægrotos. (Ibid. 87.) M. de Chateaubriand avait oublié ce fait et des milliers d'autres semblables, quand il a écrit « que le pasteur protestant abandonne le nécessiteux sur son lit de mort et ne se précipite point au milieu de la peste. » (Essai sur la littérature anglaise.)

2. Plurimum gaudeo, te inter tot jactus telorum versantem, illæsum, hactenus evasisse. (Ibid.)

3. Ich mein der Tod.
Syg an der Thür. (Zw. Opp. II, 2me p. p. 270.)

Mais si mon âme,
En son midi,
Ta voix réclame[1]...
Christ! me voici.

Ah! que je meure,
Je suis à toi;
Et ta demeure
S'ouvre à ma foi.

Cependant la maladie augmente, ses amis contemplent avec désolation cet homme, l'espérance de la Suisse et de l'Église, près de devenir la proie du sépulcre. Ses sens et ses forces l'abandonnent. Son cœur s'effraye, mais il trouve encore quelque force pour se tourner vers Dieu et s'écrie :

Mon mal s'enflamme;
Console-moi.
Le corps et l'âme....
Fondent d'effroi.

La mort s'apprête;
Je perds mes sens;
Ma voix s'arrête,
Christ.....Il est temps[2]!

1. Willt du dann glych
Tod haben mich
In mitts der Tagen min.
So soll's willig sin. (Ibid.)

2. Nun ist es um.
Min Zung ist stumm
....
Darum ist Zyt
Dass du min stryt. (Ibid. 271.)

Satan m'enlace
Pour m'engloutir;
Sa main m'embrasse.....
Vais-je périr?...

Rien ne me touche,
Ses traits, sa voix.....
Car je me couche
Devant ta croix.

Le chanoine Hoffman, sincère dans sa foi, ne pouvait supporter l'idée de voir mourir Zwingle dans les erreurs qu'il avait prêchées. Il se rendit vers le Prévôt du Chapitre. « Pensez, lui dit-il, aux « dangers de son âme! N'appelle-t-il pas novateurs « et fantasques tous les Docteurs qui ont enseigné « depuis trois cent quatre-vingts ans et plus, « Alexandre de Hales, saint Bonaventure, Albert « le Grand, Thomas d'Aquin et tous les Canonistes? « Ne prétend-il pas que leurs doctrines sont des « rêves qu'ils ont faits dans leurs capuchons, entre « les murs de leurs cloîtres.... Ah! il eût mieux « valu pour la ville de Zurich que Zwingle eût « ruiné pour plusieurs années nos vendanges et « nos moissons! maintenant le voilà à la mort.... « Je vous en supplie, sauvez sa pauvre âme! » Il paraît que le Prévôt, plus éclairé que le chanoine, ne crut pas nécessaire de convertir Zwingle à saint Bonaventure et au grand Albert. On le laissa en paix.

Le trouble était dans toute la ville. Tous les croyants criaient à Dieu nuit et jour, et lui demandaient de rétablir leur fidèle pasteur[1]. La ter-

1. Alle glaubige rufften Gott treuwillich an, dass er Ihren getreüwen Hirten wieder ufrichte. (Bullinger, MSC.)

reur avait passé de Zurich aux montagnes du Tockenbourg. La peste était aussi arrivée sur ces hauteurs. Sept ou huit personnes avaient succombé dans le village; parmi elles était un domestique de Nicolas, frère de Zwingle[1]. On ne recevait point de lettre du Réformateur. « Apprends-moi, » lui écrivit le jeune André Zwingle, « en quel état tu te « trouves, ô frère bien-aimé! L'Abbé et tous nos « frères te saluent. » Il paraît que le père et la mère de Zwingle étaient déjà morts, puisqu'il n'est point ici question d'eux.

La nouvelle de la maladie de Zwingle et même le bruit de sa mort coururent en Suisse et en Allemagne. « Ah! s'écria Hédion avec larmes, le « salut de la patrie, la trompette de l'Évangile, le « magnanime héraut de la vérité, est frappé de « mort à la fleur et pour ainsi dire au printemps « de son âge[2]! » Quand la nouvelle que Zwingle avait succombé arriva à Bâle, toute la ville retentit de gémissements et de deuil[3].

Cependant l'étincelle de vie qui restait encore à Zwingle se ranime. Bien que tous ses membres soient encore frappés de langueur, son âme a l'inébranlable conviction que Dieu l'appelle à replacer sur le chandelier éteint de l'Église, le flambeau

1. Nicolao vero germano nostro, etiam obiit servus suus, attamen non in ædibus suis. (Zw. Epp. 88.)

2. Quis enim non doleat, publicam patriæ salutem, tubam Evangelii, magnanimum veritatis buccinatorem languere, intercidere.... (Zw. Epp., p. 90.)

3. Heu quantum luctus, fatis Zinglium concecisse, importunus ille rumor, suo vehementi impetu divulgavit. (Ibid., p. 91.)

de sa Parole. La peste a abandonné sa victime; Zwingle s'écrie avec émotion :

Mon Dieu, mon père!
Tu m'as guéri.
Sur cette terre
Me revoici.

Plus ne me touche
L'iniquité!
Mais, par ma bouche,
Seul, sois chante!

L'heure incertaine
Viendra sur moi....
Peut-être pleine
De plus d'effroi [1].

Mais que m'importe?
Toujours joyeux,
Mon joug je porte....
Jusques aux Cieux [2]!

A peine Zwingle pouvait-il tenir la plume (c'était au commencement de novembre), qu'il écrivit à sa famille. Ce furent des transports indicibles de joie [3],

1. Paroles qui s'accomplirent d'une manière frappante, douze ans plus tard, sur les champs sanglants de Cappel.

2. So will ich doch
Den trutz und poch
In diser welt
Tragen frölich
Um widergelt.—Bien que ces trois morceaux de poésie portent pour date, « au commencement, au milieu, à la fin de la maladie, » et qu'ils expriment les sentiments qu'éprouva réellement Zwingle à ces divers moments, il est probable qu'ils ne furent rédigés dans l'état où nous les avons, qu'après sa guérison. Voyez Bullinger, MSC.

3. Inspectis tuis litteris incredibilis quidam æstus lætitiæ pectus meum subiit. (Zw. Epp., p. 88.)

surtout pour son jeune frère André, qui mourut lui-même, l'année suivante, de la peste, et sur la mort duquel Ulric versa des larmes et poussa des cris, comme une femme ne l'eût pas fait, dit-il lui-même [1]. A Bâle, Conrad Brunner, ami de Zwingle, et Bruno Amerbach, fameux imprimeur, jeunes l'un et l'autre, étaient, après trois jours de maladie, descendus au tombeau. On croyait dans cette ville que Zwingle avait aussi succombé. L'université était dans le deuil. « Celui que Dieu aime, « disait-on, est rendu accompli à la fleur de sa « vie [2]. » Mais quelle joie, lorsque Collinus, étudiant lucernois, et ensuite un négociant de Zurich, apportèrent la nouvelle que Zwingle avait échappé aux redoutables avenues du sépulcre [3]. Le vicaire de l'évêque de Constance lui-même, Jean Faber, cet ancien ami de Zwingle, qui fut plus tard son plus violent adversaire, lui écrivit : « O mon bien-« aimé Ulric, quelle joie j'éprouve, en apprenant « que tu as échappé à la gueule de la cruelle mort. « Si tu es en danger, la république chrétienne est « menacée. Le Seigneur a voulu par des épreuves « te pousser à rechercher davantage la vie éter-« nelle. »

C'était, en effet, le but pour lequel Dieu avait éprouvé Zwingle, et ce but fut atteint, mais autrement que ne le pensait Faber. Cette peste de 1519, dont les ravages furent si grands dans le nord de

1. Ejulatum et luctum plusquam fœmineum. (Ibid. 155.)

2. Ὃν τε θεοὶ φιλέουσι, νεανίσχος τελευτᾷ. (Ibid., p. 90.)

3. E diris te mortis faucibus feliciter ereptum negotiator quidam tigurinus... (Zw. Epp., p. 91.)

la Suisse, fut dans la main de Dieu un puissant moyen de conversion pour un grand nombre d'âmes [1]. Mais elle n'eut sur personne une influence aussi grande que sur Zwingle. L'Évangile, qui jusqu'alors avait trop été pour lui une simple doctrine, devint une grande réalité. Il se releva des profondeurs du sépulcre avec un cœur nouveau. Son zèle devint plus actif, sa vie plus sainte, sa prédication plus libre, plus chrétienne, plus puissante. Cette époque fut celle de l'entier affranchissement de Zwingle; dès lors il se consacra tout à Dieu. Mais en même temps que le Réformateur, la Réforme de la Suisse reçut une vie nouvelle. La verge de Dieu, « la grande mort, » en passant sur toutes ces montagnes, et descendant dans toutes ces vallées, donna quelque chose de plus saint au mouvement qui s'y opérait. La Réforme plongea, comme Zwingle, dans les eaux de la douleur et de la grâce, et en ressortit plus pure et plus vivante. C'est un grand jour dans la marche de Dieu pour la régénération de ce peuple.

Zwingle puisa de nouvelles forces, dont il sentait si fort le besoin, dans la communion de ses amis. Une vive affection l'unissait surtout à Myconius. Ils marchaient appuyés l'un sur l'autre, comme Luther et Mélanchton. Oswald était heureux à Zurich. Sa position y était, il est vrai, gênée; mais les vertus de sa modeste épouse l'adoucissaient.

1. Als die Pestilenz im Jahre 1519, in dieser Gegend grassirte, viele neigten sich zu einem bessern Leben. (Georg. Vögelin. Ref. Hist. Füsslin Beytr. IV, 174.)

C'est d'elle que Glaréan disait : « Si je rencontrais « une jeune fille qui lui ressemblât, je la préfére- « rais à la fille d'un roi. » Cependant, une voix fidèle venait souvent troubler la douce amitié de Zwingle et de Myconius; c'était celle du chanoine Xyloctect, qui appelant Oswald, de Lucerne, le sommait de revenir dans son pays. « Zurich n'est « pas ta patrie, lui disait-il, c'est Lucerne! Tu dis « que les Zurichois sont tes amis, j'en conviens; « mais sais-tu ce que l'étoile du soir t'apportera? « Sers ta patrie[1] : je te le conseille, je t'en conjure, « et si je le puis, je te le commande! » Xyloctect, ajoutant l'action aux paroles, fit nommer Myconius maître de l'école collégiale de Lucerne. Alors Oswald n'hésita plus; il vit le doigt de Dieu dans cette nomination, et quelque grand que fût le sacrifice, il se résolut à le faire. Qui sait s'il ne sera pas un instrument du Seigneur, pour faire parvenir la doctrine de la paix dans la belliqueuse Lucerne? Mais quelle séparation que celle de Zwingle et de Myconius! Ils se quittèrent en larmes. « Ton départ, écrivait, peu de temps après, Ulric « à Oswald, a porté à la cause que je défends une « aussi grande atteinte, que celle dont est frappée « une armée rangée en bataille, quand l'une de ses « ailes est détruite[2]. Ah! je comprends maintenant « tout ce qu'a pu mon Myconius, et combien de

1. Patriam cole, suadeo et obsecro, et si hoc possum, jubeo. (Xyloctect. Myconio.)

2. Nam res meæ, te abeunte, non sunt minus accisæ, quam si exercitui in procinctu stanti altera alarum abstergatur. (Zw. Epp., p. 98.)

«fois, sans que je le susse, il a soutenu la cause de «Christ!... »

Zwingle sentait d'autant plus la privation de son ami que la peste l'avait laissé dans un état de grande faiblesse. « Elle a diminué ma mémoire, » écrivait-il le 30 novembre 1519, « et épuisé mes esprits. » A peine convalescent, il avait repris tous ses travaux. « Mais, dit-il, souvent en prêchant je perds « le fil du discours. Tous mes membres sont frap- « pés de langueur et je suis presque semblable à un « mort. » Outre cela, l'opposition de Zwingle aux indulgences avait excité la colère de leurs partisans. Oswald fortifiait son ami par les lettres qu'il lui écrivait de Lucerne. Le Seigneur ne donnait-il pas, en ce moment même, des gages de son secours dans la protection dont il entourait en Saxe l'athlète puissant qui remportait sur Rome de si grandes victoires?... « Que penses-tu, disait Myconius à Zwingle, « de la cause de Luther? Pour moi, je n'ai aucune « crainte, ni pour l'Évangile, ni pour lui. Si Dieu ne « protége pas sa vérité, qui la protégera? Tout ce que « je demande au Seigneur, c'est de ne pas retirer sa « main de ceux qui n'ont rien de plus cher que son « Évangile. Continue, comme tu as commencé, et « une récompense abondante te sera décernée dans « les cieux. »

Un ancien ami vint consoler Zwingle du départ de Myconius. Bunzli, qui avait été à Bâle le maître d'Ulric, et qui avait succédé au doyen de Wesen, oncle du Réformateur, arriva à Zurich, dans la première semaine de l'an 1520, et Zwingle et lui formèrent le projet d'aller ensemble voir à Bâle

leurs amis communs [1]. Le séjour de Zwingle à Bâle porta des fruits. « Oh! mon cher Zwingle! » lui écrivait plus tard Jean Glother, « jamais je ne vous « oublierai. Ce qui me lie à vous, c'est cette bonté « avec laquelle, pendant votre séjour à Bâle, vous « m'êtes venu voir, moi petit maître d'école, homme « obscur, sans science, sans mérite et de basse con- « dition ! Ce qui me gagne, c'est cette élégance de « mœurs, cette douceur indicible, par laquelle vous « subjuguez tous les cœurs, et même les pierres, si « je puis ainsi dire [2]. » Mais les anciens amis de Zwingle profitèrent encore plus de son séjour. Capiton, Hédion, d'autres encore, furent électrisés par sa parole puissante, et le premier, commençant dans Bâle l'œuvre que Zwingle faisait à Zurich, se mit à exposer l'Évangile selon saint Matthieu devant un auditoire qui ne cessait de s'accroître. La doctrine de Christ pénétrait et enflammait les cœurs. Le peuple la recevait avec joie et saluait avec acclamations la renaissance du christianisme [3]. C'était l'aurore de la Réformation. Aussi vit-on bientôt se former contre Capiton une conjuration de prêtres et de moines. Ce fut alors que le jeune Cardinal-Archevêque de Mayence, Albert, désireux d'attacher à sa personne un homme aussi savant, l'ap-

1. Zw. Epp., p. 103 et 111.

2. Morum tuorum elegantia, suavitasque incredibilis, qua omnes tibi devincis, etiam lapides, ut sic dixerim. (Ibid., p. 133.)

3. Renascenti Christianismo mirum quam faveant. (Ibid., p. 120.)

pela à sa cour [1]. Capiton, voyant les difficultés qu'on lui suscitait, accepta cette vocation. Le peuple s'émut; son indignation se porta contre les prêtres, et il y eut du tumulte dans la ville [2]. On pensa à Hédion pour le remplacer; mais les uns objectaient sa jeunesse, les autres disaient : « Il est son disciple! » « La vérité mord, dit Hédion, il n'est pas « avantageux d'écorcher, en la disant, les oreilles « trop délicates [3]. N'importe! rien ne m'éloignera « du droit chemin. » Les moines redoublèrent d'efforts : « Ne croyez pas, » s'écriaient-ils du haut de la chaire, « ceux qui disent que le sommaire de la « doctrine chrétienne se trouve dans l'Évangile et « dans saint Paul. Scot a été plus utile au christianisme que saint Paul lui-même. Tout ce qui a jamais été dit et imprimé de savant est volé à Scot. « Ce que quelques gens avides de gloire ont pu « faire au delà, c'est d'y mêler quelques mots grecs « et hébreux, pour obscurcir toute la matière [4]. »

Le tumulte croissait; il était à craindre que quand Capiton serait parti, l'opposition ne devînt plus puissante. « Je serai presque seul, pensait Hé« dion, moi, faible et misérable, seul à lutter avec « ces monstres mortels [5]. » Aussi invoquait-il le

1. Cardinalis illic invitavit amplissimis conditionibus. (Ib.)

2. Tumultus exoritur et maxima indignatio vulgi erga ἱερεῖς. (Ibid.)

3. Auriculas teneras mordaci radere vero, non usque adeo tutum est. (Ibid.)

4. Scotum plus profuisse rei christianæ quam ipsum Paulum.... quicquid eruditum, furatum ex Scoto... (Ibid.)

5. Cum pestilentissimis monstris. (Ibid., p. 121.)

secours de Dieu et écrivait-il à Zwingle : « Enflam-
« mez mon courage par des lettres fréquentes. La « science et le christianisme se trouvent maintenant « entre l'enclume et le marteau. Luther vient d'être « condamné par les universités de Louvain et de « Cologne. Si jamais il y eut pour l'Église un danger « éminent, c'est à cette heure... [1]. »

Capiton quitta Bâle pour Mayence, le 28 avril, et Hédion le remplaça. Non content des assemblées publiques qui avaient lieu dans le temple et où il continua l'explication de saint Matthieu; il se proposa, dès le mois de juin, ainsi qu'il l'écrivit à Luther, d'avoir dans sa maison des réunions particulières, pour donner une instruction évangélique plus intime à ceux qui en sentiraient le besoin. Ce moyen puissant d'instruire dans la vérité et de vivifier l'intérêt et le zèle des fidèles pour les choses divines, ne pouvait manquer, alors comme toujours, de susciter l'opposition, soit des gens du monde, soit de prêtres dominateurs, qui, les uns et les autres, quoique par des motifs différents, veulent également que l'on n'adore Dieu que dans l'enceinte de certaines murailles. Mais Hédion fut invincible.

A la même époque où il formait à Bâle cette bonne résolution, arrivait à Zurich l'un de ces caractères qui jaillissent d'ordinaire du sein des révolutions, comme une impure écume.

Le sénateur Grébel, homme fort considéré dans

1. Si unquam imminebat periculum, jam imminet. (Ibid. du 17 mars 1520.)

Zurich, avait un fils nommé Conrad, jeune homme de talents remarquables, ennemi impitoyable de l'ignorance et de la superstition, qu'il attaquait par de sanglantes satires; bruyant, emporté, mordant et amer dans ses discours, sans affection naturelle, adonné à la débauche, parlant toujours et hautement de son innocence, et ne sachant voir que mal chez autrui. A cette époque, Vadian épousait une sœur de Conrad. Celui-ci, qui étudiait à Paris, où son inconduite le rendait incapable de marcher, désireux d'assister aux noces, tomba tout à coup, vers le commencement de juin, au milieu de sa famille. Son pauvre père reçut cet enfant prodigue avec un doux sourire, sa tendre mère avec des larmes. Mais sa sœur Euphrosine, qui était entrée au couvent, et avec laquelle il avait été particulièrement uni, lui fit une réception froide qui l'indigna. La tendresse de ses parents ne changea point ce cœur dénaturé. Sa bonne et malheureuse mère ayant été plus tard près de la mort, Conrad écrivit à son beau-frère Vadian : « Ma mère est « rétablie; elle gouverne de nouveau la maison, « dort, se lève, gronde, déjeune, querelle, dîne, « fait du tapage, soupe, et nous est constamment à « charge. Elle court, cuit et recuit, rafle, amon- « celle, travaille, se tue de fatigue et se donnera « bientôt une rechute[1]. » Tel était l'homme qui prétendit plus tard maîtriser Zwingle, et qui se signala à la tête des fanatiques anabaptistes. La

1. Sie regiert das Haus, schläft, steht auf, zankt, frühstückt, keift.... (Simml. Samml. IV, Wirz I, 76.)

Providence divine permit que de tels caractères parussent à l'époque de la Réformation, pour faire ressortir par leurs désordres mêmes l'esprit sage, chrétien et réglé des Réformateurs.

Tout annonçait que le combat entre l'Évangile et le papisme allait s'engager. « Excitons les tem-« poriseurs, écrivait Hédion à Zurich : la paix est « rompue : armons nos cœurs! nous aurons à com-« battre contre les plus rudes ennemis[1]. » Myconius écrivait sur le même ton à Ulric; mais celui-ci répondait à ces appels guerriers avec une admirable douceur. « Je voudrais, disait-il, gagner ces « hommes opiniâtres par la bienveillance et les « bons offices, plutôt que de les renverser par la « violence et la dispute[2]. Que s'ils appellent notre « doctrine (qui n'est pourtant pas la nôtre), une « doctrine du diable, il n'y a là rien que de natu-« rel, et à cela je reconnais que nous sommes bien « les ambassadeurs de Dieu. Les démons ne peuvent « se taire en présence de Jésus-Christ. »

Tout en désirant suivre la voie de la douceur, Zwingle ne demeurait pas oisif. Depuis sa maladie, sa prédication était devenue plus profonde, plus vivante. Deux mille personnes et plus avaient reçu la Parole de Dieu dans leur cœur, confessaient la doctrine évangélique dans Zurich, et pouvaient déjà l'annoncer elles-mêmes[3].

1. Armemus pectora nostra! pugnandum erit contra teterrimos hostes. (Zw. Epp., p. 101.)

2. Benevolentia honestoque obsequio potius allici, quam animosa oppugnatione trahi. (Ibid., p. 103.)

3. Non enim soli sumus : Tiguri plus duobus millibus per-

Zwingle a la même foi que Luther, mais une foi plus raisonnée. Chez Luther c'est l'élan qui domine; chez Zwingle c'est la clarté de l'exposition. Il y a dans les écrits de Luther un sentiment intime et personnel du prix dont est pour lui-même la croix de Jésus-Christ; et ce sentiment, plein de chaleur et de vie, est l'âme de tout ce qu'il dit. La même chose se retrouve sans doute chez Zwingle, mais à un moindre degré. Il a vu davantage l'ensemble du système chrétien; il l'admire surtout à cause de la beauté qu'il y trouve, de la lumière qu'il répand dans l'esprit humain, et de la vie éternelle qu'il apporte au monde. L'un est plus l'homme du cœur; l'autre est plus l'homme de l'intelligence, et voilà pourquoi ceux qui ne connaissent point par leur propre expérience la foi qui animait ces deux grands disciples du Seigneur, tombant dans l'erreur la plus grossière, ont fait de l'un un mystique et de l'autre un rationaliste. L'un est plus pathétique peut-être dans l'exposition de sa foi, l'autre est plus philosophique; mais l'un et l'autre croient les mêmes vérités. Ils n'envisagent peut-être pas sous le même point de vue toutes les questions secondaires; mais cette foi qui est une, cette foi qui vivifie et qui justifie quiconque la possède, cette foi qu'aucune confession, aucun article de doctrine, ne peut exprimer, est dans l'un comme dans l'autre. La doctrine de Zwingle a été souvent si mal représentée, qu'il

multorum est rationalium, qui lac jam spirituale sugentes. . . . (Ibid., p. 104.)

convient de rappeler ce qu'il prêchait alors au peuple, dont la foule remplissait toujours de nouveau la cathédrale de Zurich.

Zwingle voyait dans la chute du premier homme la clef de l'histoire de l'humanité. « Avant la chute, « disait-il un jour, l'homme avait été créé avec une « volonté libre, en sorte que s'il l'eût voulu, il eût « pu observer la loi; sa nature était pure; la ma- « ladie du péché ne l'avait point encore atteint: il « avait sa vie en sa main. Mais ayant voulu être « semblable à Dieu, il est mort.... et non pas lui « seulement, mais aussi tout ce qui naît de lui. Tous « les hommes étant morts en Adam, nul ne peut « les rappeler à la vie, jusqu'à ce que l'Esprit, qui « est Dieu lui-même, les ressuscite de la mort[1]. »

Le peuple de Zurich, qui écoutait avec avidité ce puissant orateur, frappé de tristesse en voyant déployer à ses yeux l'état de péché dans lequel se trouve l'humanité, entendait bientôt après une parole de joie, et apprenait à connaître le remède qui peut rappeler l'homme à la vie : « Christ, vrai « homme et vrai Dieu,[2] » disait la voix éloquente du fils des pâtres du Tockenbourg, « nous a acquis

1. Quum ergo omnes homines in Adamo mortui sunt.... donec per Spiritum et gratiam Dei ad vitam quæ Deus est excitentur. (Zw. Opp. I, p. 203.)—Ces paroles et d'autres que nous avons citées, ou que nous citerons encore, sont tirées d'un écrit que Zwingle publia en 1523, et où il recueillit en corps de doctrine ce qu'il prêchait déjà alors depuis plusieurs années. « Hic recensere cœpi, dit-il lui-même, quæ ex verbo Dei prædicavi. (Ibid., p. 228.)

2. Christus verus homo et verus Deus.... (Ibid., p. 206.)

« une rédemption qui ne finira pas. C'est le Dieu « éternel qui est mort pour nous : sa passion est « donc éternelle ; elle apporte à jamais le salut[1]; « elle apaise à jamais la justice divine en faveur « de tous ceux qui s'appuient sur ce sacrifice avec « une foi ferme et inébranlable. Là où le péché « existe, s'écriait le Réformateur, il est nécessaire « que la mort survienne. Christ n'avait point de pé- « ché, il n'y a point eu de fraude dans sa bouche ; ce- « pendant il est mort !.. Ah ! c'est que cette mort, « il l'a reçue à notre place ! Il a voulu mourir pour « nous rendre à la vie ; et comme il n'avait point « de péchés propres, le Père, plein de miséricorde, « a transporté sur lui nos péchés[2]. Puisque la vo- « lonté de l'homme, disait encore l'orateur chrétien, « s'est mise en rébellion contre le Dieu suprême, « il était nécessaire, pour que l'ordre éternel fût « rétabli et que l'homme fût sauvé, que la volonté « humaine se soumît en Christ à la volonté divine[3]. » Il répétait souvent que c'était pour les fidèles, pour le peuple de Dieu, qu'avait eu lieu la mort expiatoire de Jésus-Christ[4].

Les âmes avides de salut, dans la cité de Zurich,

1. Deus enim æternus, quum sit qui pro nobis moritur, passionem ejus æternam et perpetuo salutarem esse oportet. (Ibid.)

2. Mori voluit ut nos vitæ restitueret.... (Ibid., p. 204.)

3. Necesse fuit ut voluntas humana in Christo se divinæ submitteret. (Ibid.)

4. Hostia est et victima, satisfaciens in æternum pro peccatis omnium fidelium. (Ibid., p. 253.) Expurgata peccata multitudinis, hoc est, fidelis populi. (Ibid., p. 264.)

trouvaient du repos en entendant cette bonne nouvelle; mais il y avait dans les esprits de vieilles erreurs, qu'il fallait détruire. Partant de cette grande vérité d'un salut qui est le don de Dieu, Zwingle s'élevait avec force contre le prétendu mérite des œuvres humaines. « Puisque le salut éternel, di-« sait-il, provient uniquement du mérite et de la « mort de Christ, le mérite de nos œuvres n'est « que folie, pour ne pas dire téméraire impiété[1]. « Si nous avions pu être sauvés par nos œuvres, il « n'eût pas été nécessaire que Christ fût mort. Qui-« conque est jamais venu à Dieu est venu à lui « par la mort de Jésus[2].»

Zwingle voyait les objections que cette doctrine suscitait parmi quelques-uns de ses auditeurs. On allait à lui, on les lui présentait. Il montait en chaire et disait : « Des gens, plus curieux que pieux « peut-être, objectent que cette doctrine rend les « hommes légers et dissolus. Mais qu'importe ce « que la curiosité des hommes peut objecter ou « peut craindre? Quiconque croit en Christ est cer-« tain que tout ce qui vient de Dieu est nécessai-« rement bon. Si donc l'Évangile est de Dieu, il « est bon[3]. Et quel autre pouvoir serait capable « d'implanter parmi les hommes l'innocence, la vé-

1. Sequitur meritum nostrorum operum, nihil esse quam vanitatem et stultitiam, ne dicam impietatem et ignorantem impudentiam. (Ibid., p. 290.)

2. Quotquot ad Deum venerunt unquam, per mortem Christi ad Deum venisse. (Ibid.)

3. Certus est quod quidquid ex Deo est, bonum sit. Si ergo Evangelium ex Deo, bonum est. (Ibid., p. 208.)

« rité, l'amour?... O Dieu très-clément, très-juste, « père des miséricordes, » s'écriait-il dans l'effusion de sa piété, « avec quelle charité tu nous as « embrassés, nous tes ennemis[1]!... De quelles « grandes et certaines espérances tu nous as remplis, « nous qui n'eussions dû connaître que le désespoir! « et à quelle gloire tu as appelé en ton Fils, notre « petitesse et notre néant!... Tu veux, par cet ineffable amour, nous contraindre à te rendre amour « pour amour!... »

Puis, s'attachant à cette idée, il montrait que l'amour pour le Rédempteur était une loi plus puissante que les commandements. « Le chrétien, « disait-il, délivré de la loi, dépend entièrement de « Christ. Christ est sa raison, son conseil, sa justice « et tout son salut. Christ vit en lui et agit en lui. « Christ le conduit seul, et il n'a pas besoin d'un « autre conducteur[2]. » Et, se servant d'une comparaison à la portée de ses auditeurs, il ajoutait: « Si « un gouvernement défend sous peine de mort aux « citoyens de recevoir de la main des étrangers des « pensions et des largesses, que cette loi est douce « et facile à ceux qui, par amour de la patrie et de « la liberté, s'abstiendraient déjà d'une action si « coupable! Mais, au contraire, comme elle tourmente, comme elle accable ceux qui ne pensent « qu'à leur intérêt! Ainsi le juste vit joyeux dans « l'amour de la justice, et l'injuste marche en frémis-

1. Quanta caritate nos fures et perduelles.... (Ibid., 207.)

2. Tum enim totus a Christo pendet. Christus est ei ratio, consilium, justitia, innocentia et tota salus. Christus in eo vivit, in eo agit. (Ibid, p. 233.)

« sant sous le poids pesant de la loi qui l'opprime [1]. »

Il y avait dans la cathédrale de Zurich bon nombre d'anciens soldats qui comprenaiemt la vérité de ces paroles. L'amour n'est-il pas le plus puissant des législateurs? Ce qu'il commande n'est-il pas aussitôt accompli ? Celui que nous aimons n'habite-t-il pas dans notre cœur, et n'y fait-il pas lui-même ce qu'il ordonne? Aussi Zwingle, s'enhardissant, affirmait-il au peuple de Zurich que l'amour pour le Rédempteur était seul capable de faire faire à l'homme des choses agréables à Dieu. « Les « œuvres faites hors de Christ ne sont point utiles, « disait l'orateur chrétien. Puisque tout se fait de « lui, en lui et par lui, que prétendons-nous nous ar- « roger à nous-mêmes? Partout où l'on croit en « Dieu, Dieu est là; et là où Dieu se trouve, il y « a un zèle qui presse, qui pousse aux bonnes « œuvres [2]. Prends soin seulement que Christ soit « en toi et que tu sois en Christ, et ne doute pas « qu'alors il n'opère. La vie du chrétien n'est « qu'une opération continuelle, par laquelle Dieu « commence le bien en l'homme, le continue et « l'accomplit [3]. »

Frappé de la grandeur de cet amour de Dieu, qui est dès les temps éternels, le héraut de la grâce

1. Bonus vir in amore justitiæ liber et lætus vivit. (Ibid., p. 234.)

2. Ubi Deus, illic cura est et studium, ad opera bona urgens et impellens.... (Ib. p. 213.)

3. Vita ergo pii hominis nihil aliud est, nisi perpetua quædam et indefessa boni operatio, quam Deus incipit, ducit et absolvit... (Ibid., p. 295.)

renforçait les accents de sa voix, pour appeler les âmes irrésolues ou craintives. « Craindriez-vous, « disait-il, de vous approcher de ce tendre Père « qui nous a élus? Pourquoi nous a-t-il élus en sa « grâce? pourquoi nous a-t-il appelés? pourquoi « nous a-t-il attirés? est-ce pour que nous n'o- « sions aller à lui [1]?... »

Telle était la doctrine de Zwingle. Elle était celle de Jésus-Christ même. « Si Luther prêche Christ, « il fait ce que je fais, disait le prédicateur de Zu- « rich; ceux qui ont été amenés par lui à Christ « surpassent en nombre ceux qui l'ont été par « moi. Mais n'importe! je ne veux porter d'autre « nom que celui de Christ, dont je suis le soldat, « et qui seul est mon chef. Jamais un seul trait de « lettre n'a été écrit ni par moi à Luther, ni par « Luther à moi. Et pourquoi? afin de montrer à « tous combien l'Esprit de Dieu est d'accord avec « lui-même, puisque, sans nous être jamais enten- « dus, nous enseignons avec tant d'harmonie la « doctrine de Jésus-Christ [2]. »

Ainsi Zwingle prêchait avec courage, avec entraînement [3]. La vaste cathédrale ne pouvait contenir la foule des auditeurs. Tous louaient Dieu de ce qu'une vie nouvelle commençait à ranimer le corps éteint de l'Église. Des Suisses de tous les

1. Quum ergo Deus pater nos elegit ex gratia sua, traxitque et vocavit, cur eum accedere non auderemus? (Ib., p. 287.)

2. Quam concors sit spiritus Dei, dum nos tam procul dissiti, nihil colludentes, tam concorditer Christi doctrinam docemus. (Zw. Opp. I, 276.)

3. Quam fortis sis in Christo prædicando. (Zw. Epp., p. 160.)

cantons, venus à Zurich, soit pour la Diète, soit pour d'autres motifs, touchés par cette prédication nouvelle, en portaient dans toutes les vallées helvétiques les précieuses semences. Une acclamation s'élevait des montagnes et des cités. « La « Suisse, » écrivait de Lucerne à Zurich Nicolas Hageus, « la Suisse a jusqu'à présent donné le jour « à des Scipion, à des César et à des Brutus; mais « à peine a-t-elle produit un ou deux hommes qui « connussent Christ et qui nourrissent les cœurs, « non de vaines disputes, mais de la Parole de « Dieu. Maintenant que la Providence divine donne « à la Suisse Zwingle pour orateur et Oswald Myco- « nius pour docteur, les vertus et les saintes lettres « renaissent parmi nous. O heureuse Helvétie! Si « tu savais enfin te reposer de tant de guerres, et, « déjà si célèbre par les armes, te rendre plus cé- « lèbre encore par la justice et la paix [1]! » — « On « disait, » écrivait Myconius à Zwingle, « que ta « voix ne pouvait s'entendre à trois pas. Mais je « vois maintenant que c'est un mensonge, car la « Suisse entière t'entend [2]! » — « Tu t'es revêtu « d'un courage intrépide, » lui écrivait de Bâle, Hédion; « je te suivrai tant que je le pourrai. [3] » — « Je « t'ai entendu, » lui disait de Constance, Sébastien Hofmeister, de Schaffouse. « Ah! plût à Dieu que « Zurich, qui est la tête de notre heureuse confé-

1. O Helvetiam longe feliciorem, si tandem liceat te a bellis conquiescere! (Zw. Epp. 128.)

2. At video mendacium esse cum audiaris per totam Helvetiam. (Ibid. 135.)

3. Sequar te quoad potero. . . (Ibid. 134.)

« dération, fût arrachée à la maladie, et que la « santé revînt ainsi dans tout le corps [1] ! »

Mais Zwingle rencontrait des adversaires aussi bien que des admirateurs. « A quel propos, disaient « les uns, s'occupe-t-il des affaires de la Suisse? « Pourquoi dans ses instructions religieuses, di- « saient les autres, répète-t-il chaque fois les mêmes « choses? » Au milieu de tous ces combats, souvent la tristesse saisissait l'âme de Zwingle. Tout lui semblait se confondre, et la société lui paraissait se mouvoir sens dessus dessous [2]. Il croyait impossible que quelque chose de nouveau parût, sans que quelque chose de tout opposé se montrât aussitôt [3]. Une espérance naissait-elle en son cœur, tout à côté y naissait une crainte. Cependant bientôt il relevait fièrement la tête : « La vie de l'homme « ici-bas est une guerre, disait-il; celui qui désire « obtenir la gloire doit attaquer en face le monde, « et, comme David, faire mordre la poussière à ce « Goliath superbe, qui paraît si fier de sa haute sta- « ture. » « L'Église, disait-il comme Luther, a été « acquise par le sang, et doit être restaurée par le « sang [4]. Plus il y a en elle de souillures, plus aussi « il nous faut armer d'Hercules, pour nettoyer ces

1. Ut capite felicis patriæ nostræ a morbo erepto, sanitas tandem in reliqua membra reciperetur. (Ibid. 147.)

2. Omnia sursum deorsumque moventur. (Ibid. 142.)

3. Ut nihil proferre caput queat, cujus non contrarium e regione emergat. (Ibid.)

4. Ecclesiam puto, ut sanguine parta est, ita sanguine instaurari. (Ibid. 143.)

« étables d'Augias [1]. Je crains peu pour Luther, « ajoutait-il, même s'il est foudroyé par les carreaux « de ce Jupiter [2]. »

Zwingle avait besoin de repos; il se rendit aux eaux de Bade. Le curé du lieu, ancien garde du pape, homme d'un bon caractère, mais d'une complète ignorance, avait obtenu son bénéfice en portant la hallebarde. Tandis que, fidèle à ses habitudes de soldat, il passait le jour et une partie de la nuit en joyeuse compagnie, Stäheli, son vicaire, était infatigable à remplir tous les devoirs de sa vocation [3]. Zwingle fit venir chez lui le jeune ministre. « J'ai besoin d'aides suisses, » lui dit-il; et dès ce moment Stäheli fut son collaborateur. Zwingle, Stäheli et Luti, plus tard pasteur à Winterthour, vivaient sous le même toit.

Le dévouement de Zwingle ne devait pas rester sans récompense. La Parole de Christ, prêchée avec tant d'énergie, devait porter des fruits. Plusieurs magistrats étaient gagnés; ils avaient trouvé dans la Parole de Dieu leur consolation et leur force. Affligé de voir les prêtres, et surtout les moines, dire effrontément, du haut de la chaire, tout ce qui leur venait à l'esprit, le Conseil rendit un arrêté par lequel il leur ordonna de n'avancer dans leurs discours « que ce qu'ils auraient puisé « dans les sources sacrées de l'Ancien et du Nouveau

1. Eo plures armabis Hercules qui fimum tot hactenus boum efferant. (Ibid. 144.)

2. Etiamsi fulmine Jovis istius fulminetur. (Ibid.)

3. Misc. Tig. II 679-696. Wirz I, 79, 78.

« Testament [1]. » Ce fut en 1520 que le pouvoir civil intervint ainsi pour la première fois dans l'œuvre de la Réformation, agissant en magistrat chrétien, disent les uns, puisque le premier devoir du magistrat est de maintenir la Parole divine et de défendre les intérêts les plus précieux des citoyens ; — ôtant à l'Église sa liberté, disent les autres, l'asservissant au pouvoir séculier et donnant le signal de cette série de maux qu'a enfantés depuis lors l'union de l'Église et de l'État. Nous ne prononcerons point ici dans cette grande controverse, qui de nos jours est soutenue en plusieurs pays avec tant de chaleur. Il nous suffit d'en signaler l'origine à l'époque de la Réformation. Mais il y a autre chose encore à signaler ; l'acte de ces magistrats fut lui-même un effet produit par la prédication de la Parole de Dieu. La Réformation sortit alors en Suisse des simples individualités et entra dans le domaine de la nation. Née dans le cœur de quelques prêtres et de quelques lettrés, elle s'étend, elle s'élève, elle prend position dans les lieux supérieurs. Comme les eaux de la mer, elle monte peu à peu, jusqu'à ce qu'elle recouvre une immense étendue.

Les moines étaient interdits ; on leur ordonnait de ne prêcher que la Parole de Dieu, et la plupart ne l'avaient jamais lue. L'opposition provoque l'opposition. Cet arrêté devint le signal d'attaques plus

1. Vetuit eos Senatus quicquam prædicare quod non ex sacrarum Literarum utriusque Testamenti fontibus hausissent. (Zw. Opp. III, 28.)

violentes contre la Réformation. On commença à comploter contre le curé de Zurich. Sa vie fut en danger. Un soir que Zwingle et ses vicaires s'entretenaient tranquillement dans leur maison, des bourgeois arrivèrent avec précipitation, leur disant : « Avez-vous de solides verroux aux portes? « Soyez cette nuit sur vos gardes. — Nous avions « souvent de telles alarmes, ajoute Stäheli; mais « nous étions bien armés [1], et l'on faisait pour nous « la garde dans la rue. »

On avait pourtant recours ailleurs à des moyens plus violents encore. Un vieillard de Schaffouse, nommé Galster, homme juste et d'une ardeur rare à son âge, heureux de la lumière qu'il avait trouvée dans l'Évangile, s'efforçait de la communiquer à sa femme et à ses enfants; son zèle, peut-être indiscret, attaquait ouvertement les reliques, les prêtres et les superstitions dont ce canton était rempli. Il devint bientôt un objet de haine et d'effroi, même pour sa famille. Le vieillard, présageant de funestes desseins, quitta, le cœur brisé, sa maison, et s'enfuit dans les forêts voisines. Il vécut là quelques jours, se nourrissant de ce qu'il pouvait trouver, quand tout à coup, c'était la dernière nuit de l'an 1520, des flambeaux éclairèrent en tous sens la forêt, et des cris d'hommes, des aboiements de chiens furieux retentirent sous ses sombres ombrages. Le Conseil avait ordonné une battue dans les bois pour le découvrir. Les chiens trouvèrent

1. Wir waren aber gut gerüstet. (Misc. Tig. II, 681. Wirz. I, 334.)

leur proie. Le malheureux vieillard fut traîné devant le magistrat, et sommé d'abjurer sa foi; comme il demeurait inébranlable, il fut décapité [1].

L'année dont cette sanglante exécution signala le premier jour, était à peine commencée, lorsque Zwingle vit arriver chez lui à Zurich un jeune homme d'environ vingt-huit ans, d'une belle stature, dont les dehors annonçaient la candeur, la simplicité et la timidité [2]. Il dit se nommer Berthold Haller. Zwingle, à ce nom, embrassa le célèbre prédicateur de Berne, avec cette affabilité qui donnait tant d'agrément à ses manières. Haller, né à Aldingen en Wurtemberg [3], avait d'abord étudié à Rotweil sous Rubellus, puis à Pforzheim, où il avait eu Simler pour maître et Mélanchton pour condisciple. Les Bernois étaient alors décidés à appeler les lettres dans le sein de leur république, que les armes avaient rendue si puissante. Rubellus et Berthold, âgé de vingt et un ans, s'y rendirent. Quelque temps après, Haller fut nommé chanoine et plus tard prédicateur de la cathédrale. L'Évangile que Zwingle prêchait, était parvenu jusqu'à Berne; Haller crut, et dès lors il désira voir cet homme puissant qu'il respectait déjà comme un père. Il alla à Zurich, où Myconius l'avait annoncé. Ainsi

1. Wirz I, 510. Sebast. Wagner, von Kirchhofer, p. 18.

2. Animi tui candorem, simplicem et simplicitatem candidissimam, hac tua pusilla quidem epistola.... (Zw. Epp. p. 186.)

3. Ita ipse in literis MSC. (J. J. Hott. III. 54.)

se rencontrèrent Haller et Zwingle. Haller, l'homme plein de douceur, faisait à Zwingle la confidence de ses peines, et Zwingle, l'homme fort, lui inspirait du courage. « Mon esprit, disait un jour Berthold « à Zwingle, est accablé;... je ne puis supporter « tant d'injustices. Je veux abandonner la chaire et « me retirer à Bâle vers Wittembach, pour ne plus « m'occuper que des saintes lettres. » — « Ah, ré- « pondit Zwingle, moi aussi je sens le décourage- « ment s'emparer de moi, quand je me vois injuste- « ment déchiré. Mais Christ réveille ma conscience « par le puissant aiguillon de ses terreurs et de ses « promesses. Il m'alarme en disant : *Celui qui aura* « *honte de moi devant les hommes, j'aurai honte* « *de lui devant mon Père;* et il me rend la paix « en ajoutant : *Celui qui me confessera devant les* « *hommes, je le confesserai devant mon Père.* O « mon cher Berthold, réjouissez-vous! Notre nom « est écrit en traits ineffaçables dans les fastes des « citoyens d'en haut[1]. Je suis prêt à mourir pour « Christ[2]. Que vos farouches oursins, ajoutait-il, « entendent la doctrine de Jésus-Christ, et vous « les verrez s'adoucir[3]. Mais il faut entreprendre « cette tâche avec une grande douceur; de peur « que se retournant, ils ne se jettent sur vous avec

1. Scripta tamen habeatur in fastis supernorum civium. (Zw. Epp. p. 186.)

2. Ut mori pro Christo non usque adeo detrectem apud me. (Ibid. 187.)

3. Ut ursi tui ferociusculi, audita Christi doctrina, mansuescere incipiant. (Ibid.) — On sait que Berne porte un ours dans ses armes.

« furie. » Le courage revint à Haller. « Mon âme, « dit-il à Zwingle, s'est réveillée de son sommeil. « Il faut que j'évangélise. Il faut que Jésus-Christ « soit rétabli dans ces murs, d'où il a été si longtemps exilé[1]. » Ainsi le flambeau de Berthold s'alluma au flambeau d'Ulric, et le timide Haller se jeta au milieu d'ours féroces, qui, grinçant les dents, dit Zwingle, cherchaient à le dévorer.

C'était cependant ailleurs que la persécution devait commencer en Suisse. La belliqueuse Lucerne se présentait comme un adversaire armé de pied en cap, et la lance en arrêt. L'esprit militaire dominait dans ce canton, ami des capitulations, et les grands de la cité fronçaient le sourcil dès qu'ils entendaient une parole de paix propre à mettre un frein à leur humeur guerrière. Cependant, des écrits de Luther ayant pénétré dans cette ville, quelques habitants se mirent à les parcourir. Quelle horreur les saisit! Il leur semble qu'une main infernale a tracé ces lignes; leur imagination s'effraye, leurs yeux s'égarent, et ils pensent voir leur chambre se remplir de démons, qui les entourent, et qui fixent sur eux leurs regards avec un sarcastique sourire[2].... Ils ferment précipitamment le livre et le jettent loin d'eux avec effroi. Oswald, qui avait entendu raconter ces singulières visions, ne parlait de Luther qu'avec ses amis les plus in-

1. Donec Christum, cucullatis nugis longe a nobis exulem... pro virili restituerim.... (Ibid.)

2. Dum Lutherum semel legerint, ut putarent stubellam suam plenam esse dæmonibus.... (Zw. Epp. 137.)

times, et se contentait d'annoncer simplement l'Évangile de Christ. On entendait néanmoins dans toute la ville ces cris : « Il faut brûler Luther et « le maître d'école, (Myconius)[1] ! » — « Je suis as- « sailli par mes adversaires, comme un navire par « les tourmentes de la mer[2], » disait Oswald à l'un de ses amis. Un jour, au commencement de 1520, il fut à l'improviste sommé de comparaître devant le Conseil. « Il vous est enjoint, lui dit-on, de ne « point lire les écrits de Luther à vos élèves, de « ne pas le nommer devant eux, et même de ne « jamais penser à lui[3]. » Les seigneurs de Lucerne prétendaient, on le voit, étendre bien loin leur juridiction. Peu après, un prédicateur s'éleva en chaire contre l'hérésie. Tout l'auditoire était ému; les regards se portaient sur Oswald, car quel autre que lui le prédicateur aurait-il pu avoir en vue? Oswald demeurait tranquille à sa place, comme si la chose ne l'eût pas concerné. Mais au sortir de l'église, comme il marchait avec son ami, le chanoine Xylotect, l'un des conseillers, passa près d'eux, encore tout agité : « Eh bien ! » leur dit-il avec violence, « disciples de Luther, pourquoi ne défendez- « vous pas votre maître ? » Ils ne répondirent rien. « Je vis, disait Myconius, parmi des loups sauvages ; « mais j'ai cette consolation que les dents manquent

1. Clamatur hic per totam civitatem : Lutherum comburendum et ludi magistrum. (Ibid. 153.)

2. Non aliter me impellunt quam procellæ marinæ navem aliquam. (Ibid. 159.)

3. Imo ne in mentem eum admitterem. (Ibid.)

« à la plupart. Ils mordraient, s'ils le pouvaient, et « ne le pouvant, ils aboient. »

Le Sénat s'assembla, car le tumulte croissait parmi le peuple. « C'est un luthérien, » dit l'un des conseillers; « c'est un propagateur de nouvelles « doctrines! » dit un autre; « c'est un séducteur de « la jeunesse! » dit un troisième. — « Qu'il compa- « raisse! qu'il comparaisse! » Le pauvre maître d'école comparut, et entendit de nouveau défenses et menaces. Son âme simple était froissée, abattue. Sa douce épouse ne le consolait qu'en versant des larmes. « Chacun s'élève contre moi, » s'écriait-il dans son angoisse. « Assailli par tant de tempêtes, « où me tourner et comment échapper?... N'était « le secours de Christ, j'aurais depuis longtemps « succombé sous tant de coups [1]... » — « Qu'im- « porte, » lui écrivit le docteur Sébastien Hofmeister, de Constance, « que Lucerne veuille ou non « vous garder? La terre est toute au Seigneur. Tout « pays est la patrie de l'homme courageux. Quand « nous serions les plus méchants des hommes, notre « entreprise est juste, car nous enseignons la Parole « de Christ. »

Tandis que la vérité rencontrait à Lucerne tant d'obstacles, elle était victorieuse à Zurich. Zwingle travaillait sans relâche. Voulant méditer la sainte Écriture tout entière dans les langues originales, il s'était mis avec zèle à l'étude de l'hébreu, sous la direction de Jean Boschenstein, élève de Reuchlin. Mais s'il étudiait l'Écriture, c'était pour la prêcher.

1. Si Christus non esset, jam olim defecissem. (Ibid. 160.

Le vendredi, les paysans, qui venaient en foule apporter leurs denrées au marché de la ville, se montraient avides de la Parole de Dieu. Pour satisfaire à ces besoins, Zwingle s'était mis dès le mois de décembre 1520 à exposer les Psaumes chaque vendredi, en se préparant sur le texte même. Les réformateurs unirent toujours des études savantes à des travaux pratiques; ces travaux étaient le but, ces études n'étaient que le moyen. Ils étaient à la fois hommes de cabinet et hommes du peuple. Cette union de la science et de la charité est un trait caractéristique de cette époque. Quant à ses prédications du dimanche, Zwingle, après avoir exposé selon saint Matthieu la vie du Seigneur, montra ensuite, en expliquant les Actes des apôtres, comment la doctrine de Christ s'était répandue. Puis il exposa les règles de la vie chrétienne d'après les Épîtres à Timothée; il se servit de l'Épître aux Galates pour combattre les erreurs de doctrine, et il y joignit les deux Épîtres de saint Pierre, pour montrer aux contempteurs de saint Paul qu'un même esprit animait ces deux apôtres; il termina par l'Épître aux Hébreux, afin d'exposer, dans toute leur étendue, les bienfaits qui découlent du don de Jésus-Christ, le souverain sacrificateur des chrétiens.

Mais Zwingle ne s'occupait pas seulement des hommes faits; il cherchait à apporter aussi à la jeunesse un feu sacré qui l'animât. Un jour de cette année 1521, comme il était occupé dans son cabinet à étudier les Pères de l'Église, en recueillant les passages les plus frappants et les classant avec soin dans un gros volume, il vit entrer un

jeune homme, dont la figure l'intéressa vivement[1]. C'était Henri Bullinger, qui, de retour d'Allemagne, venait le voir, impatient de connaître ce docteur de sa patrie, dont le nom était déjà célèbre dans la chrétienté. Le beau jeune homme fixait successivement ses regards sur le Réformateur et sur ses livres; il y avait là comme une vocation à faire de même. Zwingle l'accueillit avec cette cordialité qui lui gagnait tous les cœurs. Cette première visite eut une grande influence sur toute la vie de l'étudiant, de retour aux foyers paternels. Un autre jeune homme avait aussi gagné son cœur; c'était Gérold Meyer de Knonau. Sa mère, Anna Reinhardt, qui occupa plus tard une place importante dans la vie de Zwingle, avait été d'une grande beauté, et ses vertus la distinguaient encore. Un jeune homme d'une famille noble, Jean Meyer de Knonau, élevé à la cour de l'Évêque de Constance, dont il était parent, avait conçu une vive passion pour Anna; mais celle-ci appartenait à une famille bourgeoise. Le vieux Meyer de Knonau avait refusé son consentement à leur union, et après le mariage, avait déshérité son fils. En 1513, Anna resta veuve avec un fils et deux filles, et ne vécut plus que pour l'éducation de ses pauvres orphelins. Le grand-père était impitoyable. Un jour cependant, la servante de la veuve ayant pris avec elle le jeune Gérold, enfant plein de grâce et de vivacité, alors âgé de trois

1. Ich hab by Im ein gross Buch gesehen, *Locorum communium*, Als ich by Ihm wass, A°. 1521, dorinnen er *Sententias* und *dogmata Patrum*, flyssig Jedes an seinem ort verzeichnet. (Bullinger MSC.)

ans, et s'étant arrêtée avec lui sur le marché aux poissons, le vieux Meyer, qui se trouvait à une fenêtre [1], le remarqua, suivit des yeux ses mouvements, et demanda à qui appartenait ce bel enfant, si brillant de fraîcheur et de vie. « C'est celui de « votre fils! » lui répondit-on. Le cœur du vieillard s'émut; aussitôt ses glaces se fondirent; tout fut oublié, et il serra dans ses bras la femme et les enfants de son fils. Zwingle s'était attaché, comme à son propre enfant, à ce jeune, noble et courageux Gérold, qui devait mourir, à la fleur de son âge, près du Réformateur, le glaive à la main, et entouré, hélas! des cadavres de ses ennemis. Pensant que Gérold ne trouverait pas à Zurich assez de ressources pour ses études, Zwingle l'envoya, en 1521, à Bâle.

Le jeune de Knonau n'y rencontra pas Hédion, l'ami de Zwingle. Capiton, obligé d'accompagner l'archevêque Albert au couronnement de Charles-Quint, s'était fait remplacer à Mayence par Hédion. Bâle avait ainsi perdu coup sur coup ses plus fidèles prédicateurs; cette église semblait abandonnée; mais d'autres hommes parurent. Quatre mille auditeurs se pressaient dans l'église de Guillaume Roubli, curé de Saint-Alban. Il attaquait la messe, le purgatoire et l'invocation des saints; mais cet homme turbulent

1. Lüget dess Kindts grossvater zum fänster uss, und ersach das kind in der fischerbränten (Kufe), so fräch (frisch) und frölich sitzen... (Archives des Meyer de Knonau, citées dans une notice sur *Anna Reinhard*, Erlangen 1835 par M. Gérold Meyer de Knonau.) Je dois à la complaisance de cet ami quelques recherches sur des points obscurs de la vie de Zwingle.

et avide d'attirer sur soi l'attention publique, s'élevait contre les erreurs plutôt qu'en faveur de la vérité. Le jour de la Fête-Dieu, il se joignit à la grande procession, et, au lieu des reliques qu'on avait coutume de promener, il fit porter devant lui les saintes Écritures, magnifiquement reliées, avec ces mots en grands caractères : « La Bible : c'est « ici la vraie relique; les autres ne sont que des os- « sements de morts. » Le courage orne le serviteur de Dieu; l'affectation le dépare. L'œuvre d'un évangéliste est de prêcher la Bible, et non d'en faire un orgueilleux étalage. Les prêtres irrités accusèrent Roubli auprès du Conseil. Un attroupement couvrit aussitôt la place des Cordeliers. « Protégez « notre prédicateur, » dirent les bourgeois au Conseil. Cinquante dames de distinction intercédèrent en sa faveur; mais Roubli dut quitter Bâle. Il trempa plus tard, comme Grébel, dans les désordres anabaptistes. La Réformation, en se développant, rejeta partout la paille qui se trouvait mêlée au bon grain.

Alors, de la plus modeste des chapelles, se fit entendre une voix humble, annonçant avec clarté la doctrine évangélique. C'était celle du jeune Wolfgang Wissemburger, fils d'un conseiller d'État et chapelain de l'hôpital. Tous ceux qui dans Bâle avaient des besoins nouveaux s'attachèrent au débonnaire chapelain, plus qu'à l'orgueilleux Roubli lui-même. Wolfgang se mit à lire la messe en allemand. Les moines renouvelèrent leurs clameurs; mais cette fois ils échouèrent, et Wyssemburger put continuer à prêcher l'Évangile; « car, « dit un vieux chroniqueur, il était bourgeois, et

« son père conseiller [1]. » Ces premiers succès de la Réforme à Bâle en annonçaient de plus grands encore. En même temps, ils étaient d'une haute importance pour le progrès de cette œuvre dans toute la confédération. Zurich n'était plus seule. La savante Bâle commençait à entendre avec charme la nouvelle parole. Les bases du nouveau temple s'élargissaient. La Réformation atteignait en Suisse un développement plus avancé.

C'était pourtant à Zurich que se trouvait le centre du mouvement. Mais des événements politiques importants, et qui déchirèrent le cœur de Zwingle, vinrent, pendant le cours de l'an 1521, distraire en quelque manière les esprits, de la prédication de l'Évangile. Léon X, qui avait offert à la fois son alliance à Charles-Quint et à François Ier, s'était enfin décidé pour l'Empereur. La guerre entre les deux rivaux allait éclater en Italie. « Il ne res« tera du pape que ses oreilles [2], » avait dit le général français Lautrec. Cette mauvaise plaisanterie augmenta la colère du pontife. Le roi de France réclama le secours des cantons suisses, qui, à l'exception de Zurich, s'étaient alliés avec lui; il l'obtint. Le pape se flatta d'engager Zurich dans sa cause, et le cardinal de Sion, toujours intrigant, se confiant en son habileté et en son éloquence, accourut dans cette cité, pour obtenir des soldats en faveur de son maître. Mais il éprouva de la part de son an-

1. Dieweil er ein Burger war und sein Vater des Raths. (Fridolin Ryff's Chronik.)

2. Disse che M. di Lutrech et M. de l'Escu havia ditto che'l voleva che le recchia del papa fusse la major parte restasse di la so persona. (Gradenigo, ambass. venit. à Rome, MSC. 1523.)

cien ami Zwingle une vigoureuse opposition. Celui-ci s'indignait à la pensée de voir des Suisses vendre leur sang à l'étranger; son imagination lui représentait déjà les glaives des Zurichois se croisant, sous l'étendard du pape et de l'Empereur, dans les plaines de l'Italie, avec les glaives des confédérés réunis sous les drapeaux de la France; et à ces scènes fratricides son âme patriotique et chrétienne frémissait d'horreur. Il tonnait de la chaire : « Vou-« lez-vous, s'écriait-il, déchirer et renverser la con-« fédération [1]?... On se jette sur les loups qui dé-« vorent les bêtes de nos troupeaux, et l'on ne fait « aucune résistance à ceux qui tournent autour de « nous pour dévorer des hommes!... Ah! c'est avec « raison que les manteaux et les chapeaux qu'ils por-« tent, sont rouges; secouez ces vêtements, il en « tombera des ducats et des couronnes : mais tor-« dez-les, et vous en verrez ruisseler le sang de « votre frère, de votre père, de votre fils et de « votre meilleur ami... [2] » Zwingle fit entendre en vain sa voix énergique. Le cardinal au chapeau rouge réussit; et deux mille sept cents Zurichois partirent sous le commandement de Georges Berguer. Zwingle en eut l'âme brisée. Son influence ne fut pourtant pas perdue. De longtemps les bannières de Zurich ne devaient plus se déployer et sortir des portes de la ville pour des princes étrangers.

1. Sagt wie es ein fromme Eidtgnossschafft zertrennen und umbkehren würde. (Bullinger MSC.)

2. Sie tragen billig rothe hüt und mäntel, dan schüte man sie, so fallen Cronen und Duggaten heraus, winde man sie, so rünt deines Bruders, Vaters, Sohns und guten Freunds Blut heraus. (Ibid.)

Froissé dans ses sentiments comme citoyen, Zwingle se consacra avec un nouveau zèle à annoncer l'Évangile. Il prêchait avec une énergie croissante. « Je ne cesserai, disait-il, de travailler à « restaurer l'antique unité de l'Église de Christ [1]. » Il commença l'année 1522, en montrant quelle différence il y a entre les préceptes de l'Évangile et les préceptes des hommes. Le temps du carême étant arrivé, il éleva la voix avec plus de force encore. Après avoir posé les fondements de l'édifice nouveau, il voulait déblayer les décombres de l'ancien. « Depuis quatre ans, » dit-il à la foule assemblée dans la cathédrale, « vous avez reçu avec une « soif ardente la sainte doctrine de l'Évangile. « Embrasés des flammes de la charité, rassasiés « des douceurs de la manne céleste, il vous est « impossible de trouver encore quelque goût aux « tristes aliments des traditions humaines [2]. » Puis, attaquant l'abstinence obligée des viandes en certains temps : « Il en est, » s'écria-t-il, avec sa rude éloquence, « qui prétendent que manger de la « viande est un mal, et même un grand péché, « bien que Dieu ne l'ait jamais défendu, et qui ne « regardent pas comme un crime de vendre à l'é- « tranger de la chair humaine et de la traîner à la « boucherie [3]!... » A ces mots hardis les amis des

1. Ego veterem Christi Ecclesiæ unitatem instaurare non desinam. (Zw. Opp. III, 47.)

2. Gustum non aliquis humanarum traditionum cibus vobis arridere potuerit. (Zw. Opp. I, 2.)

3. Aber menschenfleisch verkoufen und ze Tod schlahen... (Zw. Opp. II deuxième partie, p. 301.)

capitulations militaires, qui se trouvaient dans l'assemblée, tressaillirent d'indignation et de colère, et jurèrent de ne pas l'oublier.

Tout en prêchant avec tant de force, Zwingle disait encore la messe; il observait les usages établis par l'Église, et s'abstenait même de viande aux jours fixés. Il était persuadé qu'il fallait d'abord éclairer le peuple. Mais certains esprits turbulents n'agissaient pas avec autant de sagesse. Roubli, réfugié à Zurich, se laissait aller aux écarts d'un zèle exagéré. L'ancien curé de Saint-Alban, un capitaine bernois, et un membre du grand Conseil, Conrad Huber, se réunissaient souvent chez ce dernier, pour manger de la viande le vendredi et le samedi, et ils en tiraient gloire. La question du maigre préoccupait tous les esprits. Un Lucernois étant venu à Zurich : « Vous autres, chers confédé- « rés de Zurich, » dit-il à l'un de ses amis de cette ville, « vous faites mal de manger de la viande « pendant le carême. » — Le Zurichois : « Vous pre- « nez pourtant aussi la liberté, messieurs de Lu- « cerne, d'en manger dans les jours défendus. » — Le Lucernois : « Nous l'avons achetée du pape. » — Le Zurichois : « Et nous du boucher.... Si c'est « d'argent qu'il s'agit en cette affaire, l'un vaut « bien l'autre assurément [1]. » Le Conseil ayant reçu plainte contre les transgresseurs des ordonnances ecclésiastiques, demanda l'avis des curés. Zwingle répondit que l'action de manger de la viande tous

1. So haben wir's von dem Metzger erkaufft... (Bullinger MSC.)

les jours n'était pas blâmable en elle-même; mais que l'on devait s'abstenir de le faire, tant que l'autorité conpétente n'aurait rien décidé à cet égard. Les autres membres du clergé adhérèrent à cet avis.

Les ennemis de la vérité profitèrent de cette circonstance heureuse. L'influence leur échappait; la victoire demeurait à Zwingle; il fallait se hâter de frapper un grand coup. Ils assaillirent l'évêque de Constance. « Zwingle, s'écriaient-ils, est le des-« tructeur du troupeau, et non son pasteur [1]. »

L'ambitieux Faber, l'ancien ami de Zwingle, était revenu plein de zèle pour la papauté, d'un voyage qu'il venait de faire à Rome. C'est des inspirations de cette ville superbe que devaient sortir les premiers troubles de la Suisse. Il fallait une lutte décidée entre la vérité évangélique et les représentants du Pontife romain. C'est dans les attaques qu'on lui livre, que la vérité prend surtout ses forces. Ce fut à l'ombre de l'opposition et de la persécution que le christianisme naissant acquit cette puissance qui renversa tous ses ennemis. Dieu voulut conduire sa vérité, à l'époque de cette renaissance dont nous faisons l'histoire, dans ces sentiers difficiles. Les sacrificateurs se levèrent alors, comme au temps des apôtres, contre la doctrine nouvelle. Sans ces attaques, elle fût peut-être demeurée obscurément cachée dans quelques âmes fidèles. Mais Dieu veillait pour la manifester

1. Ovilis dominici populator esse, non custos aut pastor. (Zw. Opp. III, p. 28.)

au monde. L'opposition lui ouvrit de nouvelles portes, la lança dans une carrière nouvelle, et fixa sur elle les yeux de la nation. Ce fut comme le coup de vent, dispersant au loin des semences, qui sans cela peut-être fussent restées oisives dans le lieu qui les recélait. L'arbre, qui devait abriter les populations helvétiques, était bien planté au fond de leurs vallées, mais il fallait des orages pour affermir ses racines, et pour déployer ses rameaux. Les partisans de la papauté, voyant le feu qui couvait dans Zurich, se précipitèrent dessus pour l'étouffer, et ils ne firent qu'étendre au loin ses flammes.

Le 7 avril 1522, après midi, on vit entrer dans les murs de Zurich trois ecclésiastiques, députés de l'Évêque de Constance; deux d'entre eux avaient un air grave et irrité; le troisième paraissait plus doux; c'étaient le coadjuteur de l'Évêque, Melchior Battli, le docteur Brendi, et Jean Vanner, prédicateur de la cathédrale, homme évangélique, et qui garda le silence pendant toute l'affaire [1]. Il était déjà nuit, quand Luti, accourant chez Zwingle, lui dit : « Des « officiers de l'Évêque sont arrivés; un grand coup « se prépare; tous les partisans des anciennes cou- « tumes s'agitent. Un notaire convoque tous les

1. Ibid. p. 8. — J. J. Hottinger (III, 77.) Ruchat (I, 134 2me édit.) et d'autres disent que Faber était à la tête de la députation. Zwingle nomme les trois députés et ne parle pas de Faber. Ces auteurs ont confondu sans doute deux charges différentes de la hiérarchie romaine, celle de Coadjuteur et celle de Vicaire général.

« prêtres pour demain matin de bonne heure, dans « la salle du chapitre. »

L'assemblée du clergé s'étant en effet réunie le lendemain, le coadjuteur se leva et prononça un discours que ses adversaires trouvèrent plein de violence et d'orgueil [1]; il affecta cependant de ne pas prononcer le nom de Zwingle. Quelques prêtres, récemment gagnés à l'Évangile, et faibles encore, furent anéantis; leur pâleur, leur silence, leurs soupirs montraient qu'ils avaient perdu tout courage [2]. Zwingle se leva et prononça un discours qui ferma la bouche aux adversaires. A Zurich, comme dans les autres cantons, les plus violents ennemis de la nouvelle doctrine se trouvaient dans le petit conseil. La députation, battue devant le clergé, porta ses plaintes devant les magistrats; Zwingle était absent, elle n'avait donc pas de réplique à redouter. L'effet parut décisif. On allait condamner l'Évangile et son défenseur sans l'entendre. Jamais la Réformation ne courut en Suisse de plus grands dangers. Elle allait être étouffée dans son berceau. Les conseillers, amis de Zwingle, invoquèrent alors la juridiction du grand conseil; c'était la seule planche de salut qui leur restât encore, et Dieu s'en servit pour sauver la cause de l'Évangile. Les Deux-Cents furent convoqués. Les partisans de la papauté firent tout pour que Zwingle n'y fût pas admis. Zwin-

1. Erat tota oratio vehemens et stomachi superciliique plena. (Zw. Opp. III, 8.)

2. Infirmos quosdam nuper Christo lucrifactos sacerdotes offensos ea sentirem, ex tacitis palloribus ac suspiriis. (Ibid., p. 9.)

gle fit tout pour y paraître. Il frappait à toutes les portes et remuait, dit-il, toutes les pierres [1]; mais en vain! — « Cela est impossible, disaient les Bourgmestres; le Conseil a arrêté le contraire. » — « Alors, rapporte Zwingle, je demeurai tranquille, « et je portai la chose avec de grands soupirs devant « Celui qui entend les gémissements des captifs, « le suppliant de défendre lui-même son Évan- « gile [2]. » L'attente pleine de patience et de soumission des serviteurs de Dieu ne les a jamais trompés.

Le 9 avril, les Deux-Cents s'assemblèrent. « Nous « voulons avoir ici nos pasteurs! » dirent aussitôt les amis de la réformation qui en étaient membres. Le petit conseil résistait; mais le grand conseil arrêta que les pasteurs seraient présents à l'accusation, et répondraient même s'ils le jugeaient convenable. Les députés de Constance furent introduits, puis les trois curés de Zurich, Zwingle, Engelhard et le vieux Rœschli.

Après que les adversaires, ainsi en présence les uns des autres, se furent quelque temps mesurés de l'œil, le coadjuteur se leva. « Si son cœur et « sa tête eussent été à l'égal de sa voix, dit Zwingle, « il eût surpassé pour la douceur Apollon et Or- « phée, et pour la force les Gracques et Démos- « thène. »

— « La constitution civile, » dit le champion de la papauté, « et la foi chrétienne elle-même sont me-

1. Frustra diu movi omnem lapidem. (Zw. Opp. III, 9.)

2. Ibi ego quiescere ac suspiriis rem agere cœpi apud eum qui audit gemitum compeditorum. (Ibid.)

« nacées. Il a paru des hommes qui enseignent « des doctrines nouvelles, choquantes, séditieuses. » Puis, après bien des paroles, fixant ses regards sur le sénat assemblé devant lui : « Demeurez avec l'É-« glise! dit-il, demeurez dans l'Église! Hors d'elle « nul ne peut être sauvé. Les cérémonies seules « peuvent amener les simples à la connaissance du « salut [1]; et les pasteurs des troupeaux n'ont autre « chose à faire qu'à en expliquer au peuple la signi-« fication. »

Aussitôt que le Coadjuteur eut achevé son discours, il se leva; et déjà il s'apprêtait avec les siens à quitter la salle du conseil, quand Zwingle lui dit vivement : « Monsieur le Coadjuteur, et vous qui « l'accompagnez, demeurez, je vous prie, jusqu'à « ce que je me sois justifié. »

LE COADJUTEUR.

« Nous ne sommes chargés de disputer avec qui « que ce soit. »

ZWINGLE.

« Je veux, non disputer, mais vous exposer sans « crainte ce que j'ai enseigné jusqu'à cette heure. »

LE BOURGMESTRE ROUST aux députés de Constance.

« Je vous en prie, écoutez ce que le curé veut « répondre. »

LE COADJUTEUR.

« Je sais trop à quel homme j'aurais affaire. Ulric

1. Unicas esse per quas simplices christiani ad agnitionem salutis inducerentur. (Zw. Opp. III, 10.)

« Zwingle est trop violent pour qu'on discute avec « lui! »

ZWINGLE.

« Depuis quand attaque-t-on un innocent avec « tant de force et refuse-t-on ensuite de l'entendre? « Au nom de la foi qui nous est commune, au « nom du baptême que nous avons reçu l'un et « l'autre, au nom de Christ, l'auteur du salut et de « la vie, écoutez-moi [1]. Si vous ne le pouvez comme « députés, faites-le du moins comme chrétiens. »

Après avoir fait une décharge en l'air, Rome quittait à pas précipités le champ de bataille. Le Réformateur ne demandait qu'à parler, et les agents de la papauté ne pensaient qu'à fuir. Une cause ainsi plaidée était déjà gagnée d'un côté, et perdue de l'autre. Les Deux-Cents ne pouvaient plus contenir leur indignation; un murmure éclatait dans l'assemblée [2]; le Bourgmestre pressa de nouveau les députés. Honteux, interdits, ils retournèrent à leur place. Alors Zwingle dit :

« Monsieur le Coadjuteur parle de doctrines « séditieuses et qui renversent les lois civiles. Qu'il « sache que Zurich est plus tranquille et plus sou- « mise aux lois qu'aucune autre ville des Helvé- « tiens, ce que tous les bons citoyens attribuent « à l'Évangile. Le christianisme n'est-il pas le plus « puissant boulevard pour garder la justice au mi-

1. Ob communem fidem, ob communem baptismum, ob Christum vitæ salutisque auctorem. (Zw. Opp. III, 11.)

2. Cœpit murmur audiri civium indignantium. (Ibid.)

« lieu d'un peuple [1]? Que font toutes les cérémonies, « que farder honteusement le visage de Christ et « des chrétiens [2]? Oui, il est une autre voie que ces « vaines pratiques, pour amener le simple peuple « à la connaissance de la vérité. C'est celle que « Christ et les apôtres ont suivie; c'est l'Évangile « même! Ne craignons pas que le peuple ne le « comprenne! Quiconque croit, comprend. Le peu- « ple peut croire, donc il peut comprendre. C'est ici « une œuvre de l'Esprit divin, et non de la raison « humaine [3]. Au reste, que celui qui n'a pas assez « de quarante jours, jeûne, s'il le veut, toute l'an- « née, peu m'importe! Tout ce que je demande, « c'est que l'on ne contraigne personne à le faire, « et que pour une minime observance, on n'accuse « pas les Zurichois de se séparer de la communion « des chrétiens... »

« Je n'ai pas dit cela, » s'écria le Coadjuteur. — « Non, dit son collègue le docteur Brendi, il ne « l'a point dit. » Mais tout le Sénat confirma l'assertion de Zwingle.

« Excellents citoyens, continua celui-ci, que cette « accusation ne vous émeuve pas! Le fondement « de l'Église c'est ce rocher, ce Christ, qui a donné « à Pierre son nom, parce qu'il le confessait avec « fidélité. En toute nation, quiconque croit du

1. Imo Christianismum ad communem justitiam servandam esse potentissimum. (Zw. Opp. III, 13.)

2. Ceremonias haud quicquam aliud agere, quam et Christo et ejus fidelibus os oblinere. (Ibid.)

3. Quidquid hic agitur divino fit afflatu, non humano ratiocinio. (Ibid.)

« cœur au Seigneur Jésus est sauvé. C'est hors de « cette Église-là que personne ne peut avoir la « vie [1]. Expliquer l'Évangile et le suivre, voilà pour « nous, ministres de Christ, tout notre devoir. »

« Que ceux qui vivent des cérémonies, se chargent « de les expliquer! » C'était mettre le doigt sur la plaie.

Le Coadjuteur rougit et se tut. Les Deux-Cents se séparèrent. Le même jour ils arrêtèrent que le pape et les cardinaux seraient invités à expliquer le point controversé, et qu'en attendant, on s'abstiendrait de viande pendant le carême. C'était laisser les choses sur le même pied, et répondre à l'Évêque en cherchant à gagner du temps.

Ce combat avait avancé l'œuvre de la Réformation. Les champions de Rome et de la doctrine nouvelle avaient été en présence, comme sous les yeux de tout le peuple; et l'avantage n'était pas demeuré aux premiers. C'était le premier engagement d'une campagne qui devait être longue, rude, et passer par bien des alternatives de deuil et de joie. Mais une première victoire, à l'ouverture d'une lutte, donne du courage à toute une armée et frappe d'épouvante l'ennemi. La Réformation s'était emparée d'un terrain qu'elle ne devait plus perdre : Si le Conseil se croyait encore obligé à quelques ménagements, le peuple proclamait hautement la défaite de Rome. « Jamais, disait-il, dans l'exaltation du « moment, ils ne pourront réunir de nouveau leurs

1. Extra illam neminem salvari. (Zw. Opp. III, 15.)

« troupes battues et dispersées[1]. » « Vous avez, di« sait-on à Zwingle, attaqué avec l'esprit de saint « Paul ces faux apôtres et leur Ananias, ces parois « blanchies... Les satellites de l'Antechrist ne peu« vent plus que grincer les dents contre vous! » Des voix qui venaient du fond de l'Allemagne, le proclamaient avec joie « la gloire de la théologie renaissante[2]. »

Mais en même temps les ennemis de l'Évangile rassemblaient leurs forces. Il n'y avait pas de temps à perdre si on voulait l'atteindre; car il devait être bientôt hors de la portée de leurs coups. Hoffman remit au chapitre une longue accusation contre le Réformateur. « Quand même, disait-il, le curé « pourrait prouver par témoins quels péchés, « quels désordres ont été commis par des ecclé« siastiques dans tel couvent, dans telle rue, dans « tel cabaret, il ne devrait cependant nommer per« sonne! Pourquoi donne-t-il à comprendre (il est « vrai que je ne l'ai presque jamais entendu moi« même) que lui seul puise sa doctrine à la source « même, et que les autres ne la cherchent que dans « des égouts et dans des bourbiers[3]? N'est-il pas « impossible, vu la diversité des esprits, que tous « les prédicateurs prêchent de même? »

Zwingle se justifia en plein chapitre, dissipant

1. Ut vulgo jactatum sit, nunquam ultra copias sarturos. (Zw. Epp. 203.)

2. Vale renascentis Theologiæ decus. (Lettre d'Urbain Regius, Zw. Epp. 205.)

3. Die andern aber aus Rinnen und Pfützen. (Simml. Samml Wirz. I, 244.)

les accusations de son adversaire, « comme un tau-« reau qui de ses cornes disperse de la paille dans « les airs[1]. » L'affaire, qui avait paru si grave, se termina par des rires aux dépens du Chanoine. Mais Zwingle ne s'arrêta pas là; le 16 avril, il publia un écrit sur *le libre usage des aliments*[2].

Cette fermeté inébranlable du Réformateur réjouissait les amis de la vérité, et particulièrement les chrétiens évangéliques de l'Allemagne, si longtemps privés, par la captivité de la Wartbourg, du puissant apôtre qui avait le premier levé la tête au sein de l'Église. Déjà des pasteurs et des fidèles fugitifs, à la suite du décret impitoyable que la papauté avait obtenu à Worms, de Charles-Quint, trouvaient un asile dans Zurich. « Oh! comme je « me réjouis, » écrivait à Zwingle, Nesse, ce professeur de Francfort, que Luther visita en se rendant à Worms, « d'apprendre avec quelle autorité « vous annoncez Jésus-Christ! Affermissez par vos « paroles ceux que la cruauté des mauvais évêques « oblige à fuir loin de nos églises en deuil[3]. »

Mais ce n'était pas seulement en Allemagne que les adversaires tramaient des complots funestes contre les amis de la Réformation. Il ne se passait pas d'heure où l'on ne s'entretînt à Zurich des

1. Ut cornu vehemens taurus aristas. (Zw. Epp., p. 203.)
2. De delectu et libero ciborum usu. (Zw. Opp. I, p. 1.)
3. Et ut iis, qui ob malorum episcoporum sævitiam a nobis submoventur, prodesse velis. (Zw. Epp. p. 208.)

moyens de se débarrasser de Zwingle[1]. Un jour, il reçut une lettre anonyme, qu'il communiqua aussitôt à ses deux vicaires. « De tous côtés des « embûches vous entourent, lui disait-on; un poi- « son mortel est prêt pour vous ôter la vie[2]. Ne « mangez que dans votre maison, et que du pain « fait par votre propre cuisinière. Les murs de « Zurich renferment des hommes qui machinent « votre ruine. L'oracle qui me l'a révélé, est plus « véritable que celui de Delphes. Je suis des vôtres, « vous me connaîtrez plus tard[3]. »

Le lendemain du jour où Zwingle reçut cette mystérieuse épître, au moment où Staheli allait entrer dans l'église de l'Eau, un chapelain l'arrêta et lui dit : « Quittez en toute hâte la maison de « Zwingle; une catastrophe se prépare. » Des séides, désespérant de voir la Réformation arrêtée par la parole, s'armaient du poignard. Lorsque de puissantes révolutions s'accomplissent dans la société, des assassins jaillissent ordinairement du fond impur des populations agitées. Dieu garda Zwingle.

Tandis que les meurtriers voyaient échouer leurs trames, les organes légitimes de la papauté s'agitaient de nouveau. L'Évêque et ses conseillers résolurent de recommencer la guerre. De toutes parts la nouvelle en vint à Zwingle. Le Réformateur,

1. Nulla præterierat hora, in qua non fierent... consultationes insidiosissimæ. (Osw. Myc. Vit. Zw.)

2. Ἕτοιμα φάρμακα λυκρά. (Zw. Epp. 199.)

3. Σός εἰμι; agnosces me postea. (Ibid.)

s'appuyant sur la Parole de Dieu, dit avec une noble fierté : « Je les crains... comme un rivage « escarpé craint les ondes menaçantes..., — σὺν « τῷ θεῷ — avec Dieu! » ajouta-t-il[1]. Le 2 mai, l'Évêque de Constance publia un mandement où, sans nommer ni Zurich, ni Zwingle, il se plaignait de ce que des gens artificieux renouvelaient des doctrines condamnées, et de ce que savants et ignorants discutaient en tous lieux sur les plus redoutables mystères. Le prédicateur de la cathédrale de Constance, Jean Wanner, fut le premier attaqué. « J'aime « mieux, dit-il, être chrétien, avec la haine de plu- « sieurs, que d'abandonner Christ pour l'amitié du « monde[2]. »

Mais c'était à Zurich qu'il fallait écraser l'hérésie naissante. Faber et l'Évêque savaient que Zwingle avait plusieurs ennemis parmi les chanoines. On voulut se servir de cette haine. Vers la fin de mai, arriva à Zurich une lettre de l'Évêque, adressée au Prévôt et à son chapitre. « Fils de l'Église, « disait le prélat, que ceux qui veulent périr, pé- « rissent! mais que personne ne vous enlève à « l'Église[3]. » En même temps l'Évêque sollicitait les chanoines d'empêcher que les coupables doctrines qui enfantaient des sectes pernicieuses, ne fussent

1. Quos ita metuo, ut litus altum fluctuum undas minacium. (Zw. Epp. 203.)

2. Malo esse Christianus cum multorum invidia, quam relinquere Christum propter mundanorum amicitiam. (Ibid. 200, du 22 mai.)

3. Nemo vos filios ecclesiæ, de ecclesia tollat! (Zw. Opp. III, 35.)

prêchées dans leur sein et discutées, soit en particulier, soit en public. Cette lettre ayant été lue dans le chapitre, tous les yeux se fixèrent sur Zwingle. Celui-ci, comprenant ce que ce regard signifiait : « Vous pensez, dit-il, je le vois, que « c'est moi que cette lettre concerne; veuillez me « la remettre, et, Dieu aidant, j'y répondrai. »

Zwingle répondit dans son *Archétélès*, mot qui signifie « commencement et fin; » « car, dit-il, j'es- « père que cette première réponse sera aussi la « dernière. » Il y parlait d'une manière très-respectueuse de l'Évêque et rejetait sur quelques intrigants toutes les attaques de ses ennemis. « Qu'ai-je donc « fait? disait-il; j'ai appelé tous les hommes à la « connaissance de leurs propres plaies; je me suis « efforcé de les amener au seul vrai Dieu et à Jésus- « Christ, son fils. Je me suis servi pour cela, non « d'exhortations captieuses, mais de paroles simples « et vraies, telles que les fils de la Suisse peuvent « les comprendre. » Puis, passant de la défense à l'attaque : « Jules César, ajoutait-il avec finesse, « se voyant frappé à mort, s'efforça de rapprocher « les bords de son vêtement, afin de tomber avec « décence. La chute de vos cérémonies est proche! « faites du moins qu'elles tombent convenablement, « et que la lumière soit partout promptement subs- « tituée aux ténèbres[1]. »

Ce fut là tout le succès qu'obtint la lettre de l'Évêque au chapitre de Zurich. Puisque toutes les

1. In umbrarum locum, lux quam ocissime inducatur. (Zw. Opp. III, 69.)

remontrances amicales étaient vaines, il fallait frapper des coups plus décisifs. Faber et Landenberg portent ailleurs leurs regards; c'est vers la Diète, vers le Conseil de la nation helvétique, qu'ils se tournent enfin[1]. Des députés de l'Évêque y arrivent; ils exposent que leur maître a défendu par un mandement à tous les prêtres de son diocèse d'innover dans les choses de doctrine; que son autorité étant méconnue, il invoque le secours des chefs de la Confédération, pour l'aider à maintenir dans l'obéissance les rebelles, et à défendre l'antique et véritable foi[2]. Les ennemis de la Réformation dominaient dans cette première assemblée de la nation. Déjà, peu auparavant, elle avait rendu un arrêté qui interdisait la prédication à tous les prêtres, dont les discours portaient, disait-on, la discorde parmi le peuple. Cet arrêté de la Diète, qui, pour la première fois, s'occupait de la Réformation, n'avait pas eu de suite : mais maintenant, voulant sévir, cette assemblée cita devant elle Urbain Weiss, pasteur de Fislispach, près de Bade, que le bruit public accusait de prêcher la nouvelle foi et de rejeter l'ancienne. Weiss fut relâché pour quelque temps sur l'intercession de plusieurs et sous la caution de cent florins, que ses paroissiens présentèrent.

Mais la Diète avait pris parti; elle venait d'en faire preuve; partout le courage revenait aux moines et aux prêtres. A Zurich, déjà après le pre-

1. Nam er ein anderen weg an die Hand; schike seine Boten... etc. (Bullinger MSC.)

2. Und den wahren alten glauben erhallten. (Ibid.)

mier arrêté de cette assemblée, on les avait vus se montrer plus impérieux. Plusieurs membres du Conseil avaient l'habitude de visiter, matin et soir, les trois couvents, et même d'y prendre leurs repas. Les moines endoctrinaient ces bénévoles commensaux, et les sollicitaient de faire rendre au gouvernement un arrêté en leur faveur. « Si Zwingle « ne veut pas se taire, disaient-ils, nous crierons « encore plus fort! » La Diète s'était rangée du côté des oppresseurs. Le conseil de Zurich ne savait que faire. Le 7 juin, il rendit une ordonnance, par laquelle il défendit de prêcher contre les moines: mais à peine l'arrêté était-il rendu, « qu'il se fit dans « la chambre du conseil un bruit soudain, » dit la chronique de Bullinger, « en sorte que chacun se « regarda [1]. » La paix ne se rétablit point, le combat qui se livrait du haut de la chaire, s'échauffait toujours plus. Le conseil nomma une députation, qui fit comparaître dans la demeure du Prévôt les pasteurs de Zurich et les lecteurs et prédicateurs des couvents; après une vive discussion, le Bourgmestre enjoignit aux deux partis de ne rien prêcher qui pût troubler la concorde. « Je ne puis « accepter cette injonction, dit Zwingle; je veux « prêcher l'Évangile librement, et sans condition « aucune, conformément à l'arrêté qui a été rendu « précédemment. Je suis évêque et pasteur de Zu- « rich; c'est à moi que le soin des âmes a été con- « fié. J'ai prêté serment, et non les moines. Ce « sont eux qui doivent céder, et non pas moi. S'ils

1. Liess die Rathstuben einen grossen Knall. (Bulling. MSC.)

« prêchent des mensonges, je les contredirai, et « jusque dans la chaire de leur propre couvent. Si « moi-même je prêche une doctrine contraire au « saint Évangile, alors je demande à être repris, « non-seulement par le chapitre, mais encore par « quelque citoyen que ce soit [1]; et de plus, à être « puni par le Conseil.» —« Nous, dirent les moines, « nous demandons qu'il nous soit permis de prê- « cher les doctrines de saint Thomas. » La commission du Conseil, ayant délibéré, ordonna « qu'on « laissât là Thomas, Scot et les autres docteurs, et « qu'on ne prêchât que le saint Évangile. » Ainsi, la vérité avait encore une fois remporté la victoire. Mais la colère des partisans de la papauté s'en accrut. Les chanoines ultramontains ne pouvaient cacher leur colère. Ils regardaient Zwingle dans le chapitre avec impudence, et semblaient de leurs yeux demander sa vie [2].

Ces menaces n'arrètaient pas Zwingle. Il y avait un lieu dans Zurich où, grâce aux Dominicains, la lumière n'avait point encore pénétré : c'était le couvent de femmes d'Œtenbach. Les filles des premières familles de Zurich y prenaient le voile. Il parut injuste que ces pauvres personnes, renfermées dans les murs de leur monastère, fussent les seules à ne point entendre la Parole de Dieu. Le grand conseil ordonna à Zwingle de s'y rendre. Le Réformateur monta dans cette chaire, livrée jus-

1. Sondern von einem jedem Bürger wyssen. (Bulling. MSC.)

2. Oculos in me procacius torquent, ut cujus caput peti gauderent. (Zw. Opp. III, 29.)

qu'alors aux Dominicains, et y prêcha « sur la « clarté et la certitude de la Parole de Dieu[1]. » Il publia plus tard ce discours remarquable, qui ne demeura pas sans fruit et qui irrita encore plus les moines.

Une circonstance vint étendre cette haine et la porter dans beaucoup d'autres cœurs. Les Suisses, ayant à leur tête Stein et Winkelried, venaient d'essuyer à la Bicoque une sanglante défaite. Ils s'étaient élancés avec impétuosité sur l'ennemi; mais l'artillerie de Pescaire et les lansquenets de ce Freundsberg, que Luther avait rencontré à la porte de la salle de Worms, avaient renversé et chefs et drapeaux, et l'on avait vu tomber et disparaître tout à la fois des compagnies entières. Winkelried et Stein, des Mulinen, des Diesbach, des Bonstetten, des Tschoudi, des Pfyffer, étaient restés sur le champ de bataille. Schwitz, surtout, avait été moissonné. Les débris sanglants de cet affreux combat étaient rentrés en Suisse, portant partout le deuil sur leurs pas. Un cri de douleur avait retenti des Alpes au Jura, et du Rhône jusqu'au Rhin.

Mais personne n'avait ressenti une peine aussi vive que Zwingle. Il écrivit aussitôt une adresse à Schwitz, pour détourner les citoyens de ce canton du service étranger. « Vos ancêtres, » leur dit-il avec toute la chaleur d'un cœur suisse, « ont com- « battu leurs ennemis pour défendre leur liberté; « mais ils n'ont jamais mis des chrétiens à mort,

1. De claritate et certitudine Verbi Dei. (Zw. Opp. I, 66.)

« pour gagner de l'argent. Ces guerres étrangères « font fondre sur notre patrie d'innombrables ca« lamités. Les fléaux de Dieu châtient nos peuples « confédérés, et la liberté helvétique est près de se « perdre entre les caresses intéressées et les haines « mortelles de princes étrangers[1]. » Zwingle donnait la main à Nicolas de Flue, et renouvelait les instances de cet homme de paix. Cette exhortation ayant été présentée à l'assemblée du peuple de Schwitz, y produisit un tel effet qu'il y fut arrêté de s'abstenir provisoirement pendant vingt-cinq ans de toute capitulation. Mais bientôt le parti français fit révoquer cette résolution généreuse, et Schwitz fut dès lors le canton le plus opposé à Zwingle et à son œuvre. Les disgrâces mêmes que les partisans des capitulations étrangères attiraient sur leur pays, ne faisaient qu'accroître la haine de ces hommes contre le ministre courageux qui s'efforçait d'éloigner de sa patrie tant d'infortunes et de honte. Il se forma de plus en plus dans la confédération un parti violent contre Zurich et contre Zwingle. Les coutumes de l'Église et les pratiques des embaucheurs, ensemble attaquées, s'appuyaient mutuellement, pour résister au souffle impétueux qui menaçait de les abattre à la fois. En même temps les ennemis se multiplièrent au dehors. Ce ne fut plus seulement le pape, mais ce furent encore les autres princes étrangers, qui jurèrent une haine impitoyable à la Réformation. Elle prétendait leur en-

1. Ein göttlich Vermanung an die cersamen, etc., eidgnossen zu Schwyz. (Zw. Opp. II, 2e p. 206.)

lever ces hallebardes helvétiques auxquelles leur ambition et leur orgueil avaient dû tant de triomphes.... Il resta à la cause de l'Évangile Dieu et les plus excellents du peuple : c'était assez. D'ailleurs, de diverses contrées, la Providence divine amenait à son aide des hommes poursuivis pour leur foi.

Le samedi, 12 juillet, on vit entrer dans les rues de Zurich un moine, grand, maigre, roide et tout d'une pièce, revêtu du froc gris des cordeliers, monté sur une ânesse, portant une physionomie étrangère, et dont les pieds nus touchaient presque à terre[1]. Il arrivait ainsi d'Avignon, et ne savait pas un mot d'allemand. Cependant, au moyen du latin, il parvint à se faire comprendre. François Lambert, c'était son nom, demanda Zwingle, et lui remit une lettre de Berthold Haller. « Ce père « franciscain, y disait le curé bernois, qui n'est « rien moins que le prédicateur apostolique du cou« vent général d'Avignon, enseigne depuis près de « cinq ans la vérité chrétienne; il a prêché en latin « à nos prêtres, à Genève, à Lausanne, en présence « de l'Évêque, à Fribourg, et enfin à Berne, trai« tant de l'Église, du sacerdoce, du sacrifice de la « messe, des traditions des évêques romains, et des « superstitions des ordres religieux. Il me semblait « inouï d'entendre de telles choses d'un cordelier « et d'un Français, qualités qui supposent l'une et « l'autre, vous le savez, une mer de superstitions.[2] »

1.... Kam ein langer, gerader barfüsser Mönch.... ritte auf einer Eselin. (Füsslin Beyträge IV, 39.)

2. A tali Franciscano, Gallo, quæ omnia mare superstitio-

Le Français raconta lui-même à Zwingle, comment les écrits de Luther ayant été découverts dans sa cellule, il avait été obligé de quitter en toute hâte Avignon; comment, le premier, il avait annoncé l'Évangile dans la ville de Genève, et ensuite près du même lac à Lausanne. Zwingle, plein de joie, ouvrit au moine l'église de Notre-Dame, et le fit asseoir dans le chœur, sur un siége, devant le maître-autel. Lambert y prononça quatre sermons, où il attaqua avec force les erreurs de Rome; mais dans le quatrième il défendit l'invocation des saints et de Marie.

« Frère! tu te trompes [1], » lui cria aussitôt une voix animée. C'était celle de Zwingle. Chanoines et chapelains tressaillirent de joie, en voyant s'élever une querelle entre le Français et l'hérétique curé. « Il vous a attaqué, dirent-ils tous à Lambert : « demandez-lui une dispute publique! » Ainsi fit l'homme d'Avignon, et le 12 juillet, à dix heures, les deux champions se réunirent dans la chambre de conférences des chanoines. Zwingle ouvrit l'Ancien et le Nouveau Testament, en grec et en latin; il discuta, il enseigna jusqu'à deux heures; et alors le moine français, joignant les mains et les levant vers le ciel [2] : « Je te rends grâces, ô Dieu, dit-il, « de ce que, par un organe si illustre, tu m'as donné une connaissance si claire de la vérité! Désor- « mais, ajouta-t-il en se tournant vers l'assemblée,

num confluere faciunt, inaudita. (Zw. Epp. 207.)

1. Bruder da irrest du. (Füsslin Beytr. IV, p. 40.)

2. Dass er beyde Hände zusammen hob. (Ibid.)

« dans toutes mes détresses j'invoquerai Dieu seul, « et je laisserai là tous les chapelets. Demain je me « remets en route, et je vais à Bâle voir Érasme « de Rotterdam, et de là à Wittemberg, voir le « moine Augustin, Martin Luther. » Et il repartit en effet sur son âne. Nous le retrouverons plus tard. C'était le premier homme sorti, pour la cause de l'Évangile, du pays de France, qui parut en Suisse et en Allemagne; modeste avant-coureur de beaucoup de milliers.

Myconius n'avait pas de telles consolations : il dut voir au contraire Sébastien Hofmeister, qui était venu de Constance à Lucerne, et y avait prêché avec courage l'Évangile, obligé de quitter cette cité. Alors la tristesse d'Oswald augmenta. Le climat humide de Lucerne lui était contraire; la fièvre le consumait; les médecins lui déclarèrent que s'il ne changeait de séjour, il mourrait. « Je « ne désire être nulle part plus que près de toi, « écrivait-il à Zwingle, et nulle part moins qu'à « Lucerne. Les hommes me tourmentent, et le cli- « mat me consume. Ma maladie, dit-on, est la « peine de mon iniquité: ah! j'ai beau dire, beau « faire, tout est poison pour eux.... Il en est « un dans le ciel, sur qui seul mon espérance « repose[1]. »

Cette espérance ne fut pas vaine. C'était vers la fin de mars, et le jour de l'Annonciation approchait. L'avant-veille on célébrait une grande fête, en mé-

1. Quicquid facio venenum est illis. Sed est in quem omnis spes mea reclinat. (Zw. Epp. 192.)

moire d'un incendie qui, en 1340, avait réduit en cendres la plus grande partie de la ville. Déjà une multitude de peuple des contrées environnantes peuplait Lucerne, et plusieurs centaines de prêtres y étaient assemblés. Un orateur célèbre prêchait ordinairement en ce jour solennel. Le Commandeur des Johannites, Conrad Schmid de Küsnacht, arriva pour s'acquitter de cette fonction. Une foule immense remplissait l'église. Quel fut l'étonnement général en entendant le Commandeur laisser là l'étalage latin auquel on était accoutumé, parler en bon allemand[1], afin que chacun pût le comprendre, exposer avec autorité, avec une sainte ferveur l'amour de Dieu dans l'envoi de son Fils, prouver avec éloquence que les œuvres extérieures ne sauraient sauver, et que les promesses de Dieu sont véritablement l'essence de l'Évangile! « A Dieu « ne plaise, s'écria le Commandeur devant le peuple « étonné, que nous recevions un chef aussi plein « de péchés que l'est l'Évêque de Rome, et que « nous rejetions Jésus-Christ[2]! Si l'Évêque de Rome « distribue le pain de l'Évangile, recevons-le comme « pasteur, mais non comme chef, et s'il ne le dis- « tribue pas, ne le recevons en aucune manière. » Oswald ne se possédait pas de joie. « Quel homme! « s'écriait-il; quel discours! quelle majesté! quelle « autorité! quelle abondance de l'Esprit de Christ! »

1. Wolt er keine pracht tryben mit latein schwätzen, sondern gut teutsch reden. (Bullinger MSC.)

2. Absit a grege Christiano, ut caput tam lutulentum et peccatis plenum acceptans, Christum abjiciat. (Zw. Epp. 195.)

L'impression fut générale. A l'agitation qui remplissait la ville succéda un silence solennel; mais tout cela ne fut que passager. Si les peuples ferment l'oreille aux appels de Dieu, ces appels diminuent de jour en jour, et bientôt ils cessent. Ainsi en fut-il à Lucerne.

Tandis que la vérité y était annoncée du haut de la chaire, la papauté était attaquée à Berne dans les réunions joyeuses du peuple. Un laïque distingué, célèbre par ses talents poétiques, et qui fut porté aux premières charges de l'État, Nicolas Manuel, indigné de voir ses compatriotes pillés impitoyablement par Samson, composa des drames de carnaval, où il attaqua, avec les armes mordantes de la satire, l'avarice, l'orgueil, le faste du pape et de son clergé. Le mardi gras «des Seigneurs» (les Seigneurs étaient alors le clergé, et le clergé commençait le carême huit jours avant le peuple), il n'était question dans Berne que d'un drame, d'un mystère, intitulé *les Mangeurs de morts*, que de jeunes garçons allaient représenter dans la rue de la Croix; et le peuple se pressait en foule à ce spectacle. Sous le rapport de l'art, ces ébauches dramatiques du commencement du seizième siècle offrent quelque intérêt; mais c'est sous un tout autre point de vue que nous les rappelons; nous préférerions sans doute ne pas avoir à citer du côté de la Réforme des attaques de ce genre; c'est par d'autres armes que la vérité triomphe. Mais l'histoire ne crée pas, elle donne ce qu'elle trouve.

Enfin le spectacle commence au gré du public

impatient, assemblé à la rue de la Croix. On voit le pape recouvert d'habits éclatants, assis sur un trône. Autour de lui sont rangés ses courtisans, ses gardes du corps, et une foule confuse de prêtres de haut et de bas étage; derrière eux sont des nobles, des laïques, des mendiants. Bientôt paraît un convoi funèbre; c'est un riche fermier que l'on porte à sa dernière demeure. Deux parents marchent lentement devant le cercueil, un mouchoir à la main. Le convoi étant parvenu devant le pape, la bière est déposée à ses pieds, et alors commence l'action :

PREMIER PARENT, d'un ton lamentable.

Que des saints les nobles armées
Aient pitié de notre sort!
Notre cousin, hélas! est mort
Dans la force de ses années.

SECOND PARENT.

Aucun frais ne nous coûtera
Pour avoir prêtres, moines, nonnes.
Fallût-il donner cent couronnes,
Sa famille le sauvera
De ce terrible purgatoire
Dont on nous fait si fort frémir[1].

LE SACRISTAIN, se détachant de la foule qui entoure le pape, et courant en toute hâte vers le curé Robert Toujours-Plus.

Seigneur Curé! donnez pour boire!
Un gros fermier vient de mourir.

1. Kein kosten soll uns dauern dran,
Wo wir Mönch und Priester mögen ha'n.
Und sollt'es kosten hundert kronen. . . .
(Bern. Mausol. IV. Wirz. K Gesch. I, 383.)

LE CURÉ.

Un!... Ma soif n'est pas assouvie :
Un mort!....mais c'est dix que j'en veux!
Plus il en meurt, mieux va la vie[1]!
La mort est le meilleur des jeux.

LE SACRISTAIN.

Ah! si cela pouvait se faire!
J'aime mieux sonner pour un mort
Que de travailler à la terre.
Il paie bien et n'a pas tort.

LE CURÉ.

Si la cloche des morts, du ciel ouvre la porte...
Je ne sais.... mais qu'importe?
Elle entasse dans ma maison
Barbeau, brochet, truite et saumon.

LA NIÈCE DU CURÉ[2].

C'est bien; mais ma part je réclame;
Dès ce jour il faut que cette âme
Me donne un habit blanc, vert, rouge et noir.
Avec un joli mouchoir.

LE CARDINAL DE HAUT-ORGUEIL, orné du chapeau rouge, près du pape.

Si nous n'aimions des morts le sanglant héritage,
Aurions-nous fait périr, à la fleur de leur âge,

1. Je mehr, je besser! Kämen doch noch zehn! (Bern. Mausol. IV. Wirz. K Gesch. I, 383.)

2. L'allemand emploie une expression plus claire mais moins honnête, *Pfaffenmetze*.

Des milliers de soldats
En de sanglants combats
Qu'excita notre intrigue, alluma notre envie [1] ?
Par le sang des chrétiens Rome s'est enrichie.
C'est pourquoi mon chapeau porte cette couleur.
Les morts m'ont engraissé de trésors et d'honneur.

L'ÉVÊQUE VENTRE-DE-LOUP.

Avec le droit papal je veux vivre et mourir.
Je suis vêtu de soie et dépense à plaisir;
Je parais aux combats et je chasse à ma guise.
Si je vivais aux temps de la première Église,
J'aurais un drap grossier tout comme un villageois [2]
Nous étions des bergers et nous sommes des rois!
Mais avec les bergers je prétends me confondre. . .

UNE VOIX.

Quand donc?. . .

L'ÉVÊQUE.

. . . Quand du troupeau la laine il faudra tondre.
Nous sommes des brebis les bergers et les loups;
Elles doivent nous paître ou tomber sous nos coups.
Le pape à nos curés défend le mariage :
— C'est très-bien. — A ce joug le prêtre le plus sage
Ne saurait se soumettre. — Eh bien! c'est mieux encor.
Qu'importe le scandale? il accroît mon trésor,
Et je puis d'autant mieux mener un train de prince.
Je ne dédaigne pas le profit le plus mince.
Un prêtre avec l'argent a la femme qu'il veut.
Quatre florins par an. . . je me bouche les yeux.

1. Wenn mir nicht wär' mit Todten wohl,
So läg nicht mancher Acker voll, etc. (Bern. Mausol. IV. Wirz K. Gesch I, 383.)

2. Wenn es stünd, wie im Anfang der Kilchen,
Ich trüge vielleicht grobes Tuch und Zwilchen. (Ib.)

Lui naît-il des enfants.... de nouveau la saignée...
Sur deux mille florins je compte par année.
S'ils étaient vertueux, je n'aurais pas deux sous [1].
Au pape en soit l'honneur!... Je l'adore à genoux.
Je veux vivre en sa foi, défendre son Église;
Je veux jusqu'à la mort que ce dieu me suffise.

Le pape.

Le peuple croit enfin qu'un prêtre ambitieux
Peut à sa volonté fermer, ouvrir les cieux.
Prêchez bien les décrets de l'Élu du Conclave :
Alors nous sommes rois, et le laïc esclave.
Mais, si de l'Évangile on dresse l'étendard,
Tout est perdu pour nous. Il ne dit nulle part
Qu'il faut sacrifier, qu'il faut donner au prêtre.
Pour suivre l'Évangile, il nous faudrait peut-être....
Vivre pauvre et mourir dans la simplicité.
Au lieu de ces coursiers où ma richesse brille,
De ces chars somptueux qui traînent ma famille,
Un ânon porterait ma sainte majesté [2].
Non, je saurai garder ce qu'ont légué mes pères.
Ma foudre arrêtera des efforts téméraires.
Nous n'avons qu'à vouloir, l'Univers est à nous.
C'est un Dieu que le peuple adore à mes genoux!
Je monte, en l'écrasant, sur le trône du monde.
Je donne tout aux miens; mais le laïc immonde
Doit fuir loin de nos biens, nos tributs et notre or.
Trois gouttes d'eau bénite empliront son trésor.

Nous ne poursuivrons pas cette traduction littérale du drame de Manuel. L'angoisse du clergé, lorsqu'il apprend les efforts des Réformateurs, sa

1. Les expressions allemandes sont très-fortes :
So bin Ich auf gut Deutsch ein Hurenwirth, etc. (Bern. Mausol. IV. Wirz. K Gesch I, 383.)

2. Wir möchten fast kaum ein Eselein ha'n. (Ibid.)

colère contre ceux qui menacent de troubler ses désordres, tout cela est peint des couleurs les plus vives. Les mœurs dissolues dont ce mystère présentait une si frappante image, étaient trop communes pour que chacun ne fût pas frappé de la vérité du tableau. Le peuple était agité. On entendait bien des plaisanteries en sortant du spectacle de la rue de la Croix; mais quelques-uns étaient plus sérieux : ils parlaient de la liberté chrétienne, du despotisme du pape; ils opposaient la simplicité évangélique aux pompes romaines. Bientôt les mépris du peuple débordèrent dans la rue. Le mercredi des cendres, on promena les indulgences dans toute la ville, en accompagnant cette procession de chants satiriques. Un grand coup avait été porté, dans Berne et dans toute la Suisse, à l'antique édifice de la papauté.

Quelque temps après cette représentation, eut lieu à Berne une autre comédie; mais ici rien n'était inventé. Le clergé, le conseil, la bourgeoisie étaient assemblés devant la porte Supérieure; ils attendaient le crâne de sainte Anne, que le fameux chevalier Albert de Stein avait été chercher à Lyon. A la fin Stein parut, tenant enveloppée dans une étoffe de soie la sainte relique, devant laquelle l'Évêque de Lausanne avait, à son passage, plié le genou. Le crâne précieux est porté en procession à l'église des Dominicains, les cloches retentissent, on entre dans l'église, on place avec grande solennité le crâne de la mère de Marie sur l'autel qui lui est consacré, derrière un somptueux treillis. Mais au milieu de toute cette joie arrive une lettre

de l'abbé du couvent de Lyon, où reposaient les restes de la sainte, annonçant que les moines avaient vendu au chevalier un os profane pris dans le cimetière, parmi les débris des morts. Cette mystification faite à l'illustre ville de Berne indigna profondément ses citoyens.

La Réformation avançait sur d'autres points de la Suisse. En 1521, un jeune Appenzellois, Walter Klarer, retourna de l'université de Paris dans son canton. Les écrits de Luther lui tombèrent entre les mains, et en 1522 il prêcha la doctrine évangélique avec tout le feu d'un jeune chrétien. Un aubergiste, membre du conseil appenzellois, nommé Rausberg, homme riche et pieux, ouvrit sa maison à tous les amis de la vérité. Un fameux capitaine, Barthélemy Berweger, qui s'était battu pour Jules II et pour Léon X, étant alors revenu de Rome, persécuta aussitôt les ministres évangéliques. Un jour pourtant, se souvenant d'avoir vu à Rome bien du mal, il se mit à lire la Bible et à suivre les sermons des nouveaux prédicateurs : ses yeux s'ouvrirent, et il embrassa l'Évangile. Voyant que la foule du peuple ne pouvait trouver place dans les temples : « Que l'on prêche dans les champs « et sur les places publiques, » dit-il, et malgré une vive opposition, les collines, les prairies et les montagnes d'Appenzell retentirent souvent dès lors de la nouvelle du salut.

Cette doctrine, remontant le Rhin, parvenait même jusque dans l'antique Rhétie. Un jour, un étranger, venant de Zurich, passa le fleuve et se

présenta chez le maître sellier de Flasch, premier village des Grisons. Le sellier, Chrétien Anhorn, écouta avec étonnement les discours de son hôte. « Prêchez, » dit tout le village à l'étranger, qui s'appelait Jacques Burkli. Celui-ci se plaça devant l'autel; une troupe de gens armés, ayant Anhorn en tête, l'entoura pour le défendre d'une attaque imprévue, et il leur annonça l'Évangile. Le bruit de cette prédication se répandit au loin, et le dimanche suivant une foule immense accourut. Bientôt une grande partie des habitants de ces contrées demandèrent la cène selon l'institution de Christ. Mais, un jour, le tocsin retentit tout à coup dans Mayenfeld; le peuple effrayé accourt; les prêtres lui dépeignent le danger qui menace l'Église; puis, à la tête de cette population fanatisée, ils courent à Flasch. Anhorn, qui travaillait dans les champs, frappé d'entendre le son des cloches à une heure si inusitée, retourne précipitamment chez lui, et cache Burkli dans une fosse profonde, creusée dans sa cave. Déjà la maison était entourée, les portes sont enfoncées, on cherche partout le prédicateur hérétique; mais en vain; à la fin, les persécuteurs abandonnent la place[1].

La Parole de Dieu se répandit dans toute la ligue des dix juridictions. Le curé de Mayenfeld, de retour de Rome, où, furieux des succès de l'Évangile, il s'était enfui, s'écria : « Rome m'a rendu évangé« lique! » et il devint un fervent réformateur. Bien-

1. Anhorn, Wiedergeburt der Ev. Kirchen in den 3 Bündten. Chur, 1680., Wirz I, 557.

tôt la Réforme s'étendit dans la ligue de la « maison de Dieu » : « Oh, si tu voyais comment les habitants « des montagnes de la Rhétie jettent loin d'eux le « joug de la captivité babylonienne! » écrivait Salandronius à Vadian.

De révoltants désordres hâtaient le jour où Zurich et les pays voisins briseraient entièrement ce joug. Un maître d'école marié, désirant devenir prêtre, obtint à cet effet le consentement de sa femme, et ils se séparèrent. Le nouveau curé, trouvant impossible l'accomplissement du vœu du célibat, quitta, par ménagement pour sa femme, le lieu qu'elle habitait, et s'étant établi dans l'évêché de Constance, y forma des liens coupables. Sa femme accourut. Le pauvre prêtre eut compassion d'elle, et renvoyant celle qui avait usurpé ses droits, reprit son épouse légitime. Aussitôt le procureur fiscal dressa sa plainte; le vicaire général s'agita; les conseillers du consistoire délibérèrent... et l'on ordonna au curé d'abandonner ou sa femme ou son bénéfice. La pauvre épouse quitta toute en larmes la maison de son mari : sa rivale y rentra triomphante. L'Église se déclara satisfaite, et laissa dès lors tranquille le prêtre adultère[1].

Peu après, un curé de Lucerne enleva une femme mariée et vécut avec elle. Le mari, s'étant rendu à Lucerne, profita de l'absence du prêtre pour reprendre sa femme. Comme il la ramenait, le curé séducteur les rencontra; aussitôt il se jeta sur le

1. Simml. Samml. VI — Wirz K. Gesch. I, 275.

mari offensé, et lui fit une blessure, dont celui-ci mourut[1]. Tous les hommes pieux sentaient la nécessité de rétablir la loi de Dieu, qui déclare « le « mariage honorable entre tous[2]. » Les ministres évangéliques avaient reconnu que la loi du célibat était d'une origine tout humaine, imposée par les pontifes romains et contraire à la Parole de Dieu, qui, en décrivant le véritable évêque, le représente comme époux et comme père (1 Timothée, ch. 3, v. 2 et 4). Ils voyaient en même temps que, de tous les abus qui s'étaient glissés dans l'Église, aucun n'avait causé plus de vices et de scandales. Ils croyaient donc que c'était, non-seulement une chose légitime, mais encore un devoir devant Dieu, de s'y soustraire. Plusieurs d'entre eux rentrèrent alors dans l'ancienne voie des temps apostoliques. Xylotect était marié. Zwingle se maria aussi à cette époque. Nulle femme n'était plus considérée dans Zurich qu'Anna Reinhard, veuve de Meyer de Knonau, mère de Gérold. Elle avait été, dès l'arrivée de Zwingle, parmi ses auditeurs les plus assidus; elle demeurait dans son voisinage et il avait remarqué sa piété, sa modestie, sa tendresse pour ses enfants. Le jeune Gérold, qui était devenu comme son fils adoptif, le rapprocha encore plus de sa mère. Les épreuves par lesquelles avait déjà passé cette femme chrétienne, qui devait être un jour la plus cruellement éprouvée de toutes les

1. Hinc cum scorto redeuntem in itinere deprehendit, adgreditur, lethiferoque vulnere cædit et tandem moritur. (Zw. Epp., p. 206.)

2. Ep. aux Hébr. chap. 13. v. 4.

femmes dont l'histoire nous ait conservé le souvenir, lui avaient donné une gravité qui faisait ressortir davantage encore ses vertus évangéliques[1]. Elle avait alors environ trente-cinq ans, et sa fortune propre ne montait qu'à quatre cents florins. Ce fut sur elle que Zwingle jeta les yeux pour en faire la compagne de sa vie. Il comprenait tout ce qu'il y avait de sacré, d'intime dans l'union conjugale. Il l'appelait « une très-sainte alliance[2]. » « De même que « Christ, disait-il, est mort pour les siens et s'est « donné ainsi tout entier à eux, de même aussi des « époux doivent tout faire et tout souffrir l'un pour « l'autre. » Mais Zwingle, en prenant Anna Reinhard pour femme, ne fit point encore connaître son mariage. C'est une faiblesse, sans doute condamnable, de cet homme d'ailleurs si résolu. Les lumières, que lui et ses amis avaient acquises sur la question du célibat, n'étaient pas générales. Des faibles pouvaient être scandalisés. Il craignit que son utilité dans l'Église ne fût paralysée, si son mariage était rendu public[3]. Il sacrifia une partie de son bonheur à ces craintes, respectables peut-être, mais dont il eût dû s'affranchir[4].

1. Anna Reinhard, von Gerold Meyer von Knonau, p. 25.

2. Ein hochheiliges Bündniss. (Ibid. 25.)

3. Qui veritus sis, te marito non tam feliciter usurum Christum in negotio verbi sui. (Zw. Epp., p. 335.)

4. Les biographes et les historiens les plus respectables, et tous les auteurs qui les ont copiés, placent deux ans plus tard le mariage de Zwingle, savoir en avril 1524. Sans vouloir exposer ici toutes les raisons qui m'ont convaincu que c'était une erreur, j'indiquerai seulement les autorités les plus décisives.

Cependant des intérêts plus élevés encore préoccupaient alors les pensées des amis de la vérité. La Diète, comme nous l'avons vu, pressée par les ennemis de la Réformation, avait enjoint aux prédicateurs évangéliques de ne plus prêcher des doctrines qui troublaient le peuple. Zwingle sentit que le moment d'agir était arrivé; et avec cette énergie qui le caractérisait, il convoqua à Einsidlen les ministres du Seigneur, amis de l'Évangile. La force des chrétiens n'est ni dans la puissance des

Une lettre de l'ami intime de Zwingle, Myconius, du 22 juillet 1522, porte : *Vale cum uxore quam felicissime.* Une autre lettre du même ami, écrite vers la fin de cette année, porte aussi : *Vale cum uxore.* Le contenu même de ces deux lettres prouve que la date est bien exacte. Mais ce qui est plus fort encore, une lettre écrite de Strasbourg par Bucer, au moment où le mariage de Zwingle fut rendu public, le 14 avril 1524 (la date de l'année manque, mais il est évident que cette lettre est de 1524), contient plusieurs passages qui montrent que Zwingle était marié depuis longtemps; en voici quelques-uns, outre celui qui est cité dans la note précédente :— « Professum *palam* te maritum legi. Unum hoc desiderabam in te. — Quæ multo facilius quam *connubii tui confessionem* Antichristus posset ferre. — Ἄγαμον, ab eo, quod cum fratribus . . . episcopo Constantiensi congressus es, nullus credidi. — Qua ratione id *tam diu celares* . . . . non dubitarim, rationibus huc adductum, quæ apud virum evangelicum non queant omnino repudiari... etc. » (Zw. Epp., p. 335.) Zwingle ne se maria donc pas en 1524; mais il fit alors connaître son mariage, contracté deux ans auparavant. Les savants éditeurs des lettres de Zwingle disent : Num forte jam Zwinglius Annam Reinhardam, clandestino in matrimonio habebat? p. 210. Cela me paraît, non une chose douteuse, mais un fait qui a toute la vérité historique requise.

armes, ni dans les flammes des échafauds, ni dans les intrigues des partis, ni dans la protection des puissants du monde. Elle est dans une profession simple, mais unanime et courageuse, de ces grandes vérités auxquelles le monde doit être un jour soumis. Dieu appelle surtout ceux qui le servent à tenir ces doctrines célestes fermement élevées en présence de tout le peuple, sans se laisser épouvanter par les cris des adversaires. Ces vérités se chargent elles-mêmes d'assurer leur triomphe; et devant elles, comme jadis devant l'arche de Dieu, tombent les idoles. Le temps était venu où Dieu voulait que la grande doctrine du salut fût ainsi confessée dans la Suisse; il fallait que l'étendard évangélique fût planté sur quelque hauteur. La Providence allait tirer de retraites ignorées des hommes humbles, mais intrépides, pour leur faire rendre un éclatant témoignage, à la face de la nation.

Vers la fin de juin et le commencement de juillet 1522, on voyait de pieux ministres se diriger de toutes parts vers la célèbre chapelle d'Einsidlen, pour un pèlerinage nouveau [1]. D'Art, dans le canton de Schwitz, venait le curé du lieu, Balthasar Trachsel; de Weiningen, près Bade, le curé Staheli; de Zug, Werner Steiner; de Lucerne, le chanoine Kilchmeyer; d'Uster, le curé Pfister; de Hongg, près de Zurich, le curé Stumpff; de Zurich même, le chanoine Fabricius, le chapelain Schmid, le prédicateur de l'hôpital Grosmann, et

1. Thaten sich zusammen etliche priester. (Bullinger MSC.)

Zwingle. Léon Juda, curé d'Einsidlen, reçut avec une grande joie dans l'antique abbaye tous ces ministres de Jésus-Christ. Depuis le séjour de Zwingle, ce lieu était devenu une citadelle de la vérité et une hôtellerie des justes [1]. Ainsi, deux cent quinze ans auparavant, s'étaient réunis dans la plaine solitaire du Grutli trente-trois patriotes courageux, décidés à rompre le joug de l'Autriche. Il s'agissait à Einsidlen de briser le joug de l'autorité humaine dans les choses de Dieu. Zwingle proposa à ses amis d'adresser aux cantons et à l'Évêque une requête pressante, dans le but d'obtenir la libre prédication de l'Évangile, et en même temps l'abolition du célibat forcé, source de si criminels désordres. Tous furent de cet avis [2]. Ulric avait lui-même préparé les adresses. La requête à l'Évêque fut d'abord lue; c'était le 2 juillet 1522; tous les évangélistes que nous avons nommés, la signèrent. Une affection cordiale unissait en Suisse les prédicateurs de la vérité. Bien d'autres encore sympathisaient avec les hommes réunis à Einsidlen; tels étaient Haller, Myconius, Hédion, Capiton, Ecolampade, Sébastien Meyer, Hoffmeister et Wanner. Cette harmonie est l'un des plus beaux traits de la Réformation suisse. Ces personnages excellents agirent toujours comme un seul homme, et demeurèrent amis jusqu'à la mort.

Les hommes d'Einsidlen comprenaient que ce

1. Zu Einsidlen hatten sie alle Sicherheit dahin zu gehen und dort zu wohnen. (J. J. Hottinger Helv. K. Gesch. III, 86.)

2. Und wurden eins an den Bischoff zu Constantz und gmein Eidtgnossen ein Supplication zu stellen. (Bullinger M^{sc}C.)

n'était que par la puissance de la foi que les membres de la Confédération, divisés par les capitulations étrangères, pourraient redevenir un seul corps. Mais leurs regards se portaient plus haut. « La « céleste doctrine, » dirent-ils à leur chef ecclésiastique dans l'adresse du 2 juillet, « cette vérité que « le Dieu créateur a manifestée par son Fils au genre « humain plongé dans le mal, a été longtemps « voilée à nos yeux par l'ignorance, pour ne pas « dire par la malice de quelques hommes. Mais ce « Dieu tout-puissant a résolu de la rétablir en son « état primitif. Joignez-vous à ceux qui demandent « que la multitude des chrétiens retourne à son « chef qui est Christ[1]... Pour nous, nous avons « résolu de promulguer son Évangile avec une infatigable persévérance, et en même temps avec « une sagesse telle, que personne ne puisse se « plaindre[2]. Favorisez cette entreprise, étonnante « peut-être, mais non téméraire. Soyez comme « Moïse, sur le chemin, à la tête du peuple au sortir « de l'Égypte, et renversez vous-même les obstacles « qui s'opposent à la marche triomphante de la « vérité. »

Après ce chaleureux appel, les évangélistes réunis à Einsidlen en venaient au célibat. Zwingle n'avait plus rien à demander à cet égard; il avait pour épouse cette femme du ministre de Christ que

1. Ut universa Christianorum multitudo ad caput suum quod Christus est, redeat. (Supplicatio quorumdam apud Helvetios Evangelistarum. Zw. Opp. III, 18.)

2. Evangelium irremisso tenore promulgare statuimus.... (Ibid.)

décrit saint Paul, « grave, sobre, fidèle en toutes « choses. » (1 Timoth. III, 11.) Mais il pensait à ses frères, dont les consciences n'étaient point encore, comme la sienne, affranchies des ordonnances humaines. Il soupirait d'ailleurs après le moment où tous les serviteurs de Dieu pourraient vivre ouvertement et sans crainte au sein de leur propre famille, « tenant leurs enfants, dit l'apôtre, dans la « soumission et dans toute sorte d'honnêteté. » « Vous « n'ignorez pas, disaient les hommes d'Einsidlen, « combien jusqu'à présent la chasteté a été déplora- « blement violée par les prêtres. Lorsque dans la « consécration des ministres du Seigneur, on de- « mande à celui qui parle au nom de tous : Ceux « que vous présentez sont-ils justes?—il répond : Ils « sont justes. — Sont-ils savants ?—Ils sont savants. « Mais quand on demande : Sont-ils chastes ? il « répond : Autant que le permet la faiblesse hu- « maine[1]. » « Tout dans le Nouveau Testament con- « damne un commerce licencieux, tout y autorise « le mariage. » Ici vient la citation d'un grand nombre de passages. « C'est pourquoi, continuent-ils, « nous vous en supplions, par l'amour de Christ, « par la liberté qu'il nous a acquise, par la misère « de tant d'âmes faibles et chancelantes, par les « blessures de tant de consciences ulcérées, par « tout ce qu'il y a de divin ou d'humain. . . . per- « mettez que ce qui a été fait avec témérité, soit « annulé avec sagesse; de peur que le majestueux

1. Sunt ne casti? reddidit : Quatenus humana imbecillitas permittit. (Ibid. 21.)

« édifice de l'Église ne s'écroule avec un affreux « fracas, et n'entraîne avec lui une immense ruine[1]. « Voyez de quels orages le monde est menacé! Si « la sagesse n'intervient, c'en est fait de l'ordre des « prêtres. »

La requête à la Confédération était plus longue[2]. « Hommes excellents, » ainsi parlaient aux Confédérés, à la fin de cette requête, les alliés d'Einsidlen, « nous sommes tous Suisses, et vous êtes « nos pères. Il en est parmi nous qui se sont mon- « trés fidèles dans les combats, dans les pestes et « dans d'autres calamités. C'est au nom de la véri- « table chasteté que nous vous parlons. Qui ne « sait que nous satisferions beaucoup mieux la li- « cence de la chair, en ne nous soumettant point « aux lois d'une union légitime? Mais il faut faire « cesser les scandales qui affligent l'Église de Christ. « Si la tyrannie du Pontife de Rome veut nous op- « primer, ne craignez rien, héros courageux! L'au- « torité de la Parole de Dieu, les droits de la liberté « chrétienne et la puissance souveraine de la grâce, « nous gardent et nous entourent[3]. Nous avons la « même patrie, nous avons la même foi, nous « sommes Suisses, et la vertu de nos illustres an- « cêtres a toujours manifesté sa puissance par

1. Ne quando moles ista non ex patris cœlestis sententia constructa, cum fragore longe perniciosiore corruat. (Ibid. 24.)

2. Amica et pia parenesis ad communem Helvetiorum civitatem scripta, ne evangelicæ doctrinæ cursum impediant, etc. (Zw. Opp. I, 39.)

3. Divini enim verbi auctoritatem, libertatis christianæ et divinæ gratiæ præsidium nobis adesse conspicietis. (Ib. 63.)

« une défense indomptable de ceux qu'opprimait « l'iniquité. »

Ainsi c'est dans Einsidlen même, dans cet antique boulevard de la superstition, qui de nos jours encore est l'un des plus fameux sanctuaires des pratiques romaines, que Zwingle et ses amis levaient d'une main hardie l'étendard de la vérité et de la liberté. Ils en appelaient aux chefs de l'État et de l'Église. Ils affichaient leurs thèses comme Luther, mais à la porte du palais épiscopal et à celle des conseils de la nation. Les amis réunis à Einsidlen se séparèrent calmes, joyeux, pleins d'espérance en ce Dieu auquel ils avaient remis leur cause; et passant, les uns près du champ de bataille de Morgarten, les autres au-dessus de la chaîne de l'Albis, d'autres encore par d'autres vallées ou d'autres monts, ils retournèrent tous à leur poste. « C'était vraiment quelque chose de grand « pour ces temps-là[1], dit Henri Bullinger, que ces « hommes eussent ainsi osé se mettre en avant, et se « rangeant autour de l'Évangile, se fussent exposés « à tous les dangers. Mais Dieu les a tous gardés, « en sorte qu'aucun mal ne les a atteints; car Dieu « conserve les siens en tout temps. » C'était en effet quelque chose de grand; c'était un grand pas dans la marche de la Réforme, un des jours les plus illustres de la régénération religieuse de la Suisse. Une sainte confédération s'était formée à Einsidlen. Des hommes humbles et courageux avaient saisi

1. Es wass zwahren gross zu denen Zyten.... (Bullinger MSC.)

l'épée de l'Esprit, qui est la Parole de Dieu, et le bouclier de la foi. Le gant était jeté; le défi était donné, non plus seulement par un seul homme, mais par des hommes de divers cantons, prêts à sacrifier leur vie; il fallait attendre la bataille.

Tout annonçait qu'elle serait rude. Déjà cinq jours après, le 7 juillet, le magistrat de Zurich, voulant donner quelque satisfaction au parti romain, fit comparaître Conrad Grebel et Claus Hottinger, deux de ces hommes extrêmes, qui semblaient vouloir aller au delà d'une sage réformation. « Nous vous défendons, dit le bourgmestre Roust, « de parler contre les moines et sur les points con« troversés. » A ces mots, il se fit dans la chambre un bruit éclatant, dit une ancienne chronique. Dieu se manifestait tellement dans cette œuvre, que l'on voulait voir partout des signes de son intervention. Chacun regarda étonné autour de soi, sans que l'on pût reconnaître la cause de cette mystérieuse circonstance[1].

Mais c'était surtout dans les couvents que l'indignation était portée à un haut degré. Chaque réunion qui s'y tenait, soit pour discuter, soit pour se réjouir, voyait éclater quelque attaque nouvelle. Un jour qu'il y avait grand festin dans le couvent de Fraubrunn, le vin étant monté à la tête des convives, ils commencèrent à lancer contre l'Évangile les traits les plus acérés[2]. Ce qui excitait surtout la

1. Da liess die Stube einen grossen Knall. (Füsslin Beytr. IV, 39.)

2. Cum invalescente Baccho, disputationes imo verius jurgia. . . (Zw. Epp. 230.)

colère de ces prêtres et de ces moines, c'était cette doctrine évangélique, que, dans l'Église chrétienne, il ne doit pas y avoir de caste sacerdotale, élevée au-dessus des croyants. Un seul ami de la Réformation, simple laïque, Macrin, maître d'école à Soleure, était présent. Il évita d'abord le combat, passant d'une table à l'autre. Mais enfin, ne pouvant plus endurer les cris emportés des convives, il se leva avec courage, et dit à haute voix : « Oui! « tous les vrais chrétiens sont prêtres et sacrifica- « teurs, suivant ce que dit saint Pierre : *Vous êtes « sacrificateurs et rois.* » A ces mots, l'un des plus intrépides crieurs, le doyen de Burgdorff, homme grand, fort et d'une voix retentissante, partit d'un éclat de rire, et mêlant la plaisanterie aux injures, il dit : « Ainsi donc, vous autres petits grecs et rats « d'école, vous êtes la sacrificature royale?... belle « sacrificature!... Rois mendiants.... prêtres sans « prébendes et sans bénéfices[1]. » Et à l'instant prêtres et moines tombèrent d'un même accord sur le laïque impudent.

C'était pourtant dans Lucerne que la démarche hardie des hommes d'Einsidlen devait produire la plus forte commotion. La Diète était assemblée dans cette ville, et il y arrivait de toutes parts des plaintes sur ces prédicateurs téméraires qui empêchaient l'Helvétie de vendre tranquillement aux étrangers le sang de ses fils. Le 22 juillet 1522, comme Oswald Myconius était à dîner chez lui,

1. Estote ergo græculi ac Donatistæ regale sacerdotium... (Zw. Epp. 230.)

avec le chanoine Kilchmeyer et plusieurs autres hommes bien disposés pour l'Évangile, un jeune garçon, envoyé par Zwingle, se présenta à sa porte[1]. Il apportait les deux fameuses pétitions d'Einsidlen, et une lettre de Zwingle, qui demandait à Oswald de les répandre dans Lucerne. « Mon avis, ajoutait « le Réformateur, est que la chose se fasse tran« quillement, peu à peu, plutôt que d'un seul coup; « car pour l'amour de Christ, il faut savoir aban« donner tout, et même sa femme. »

La crise approchait ainsi pour Lucerne; la bombe y était tombée et devait éclater. Les convives lisaient les requêtes. . . « Que Dieu bénisse ce com« mencement[2] ! » s'écria Oswald, en regardant au ciel. Puis il ajouta : « Cette prière doit être dès cet « instant l'occupation constante de nos cœurs. » Aussitôt les requêtes furent répandues, peut-être avec plus d'ardeur que Zwingle ne l'avait demandé. Mais le moment était unique. Onze hommes, élite du clergé, s'étaient mis à la brèche; il fallait éclairer les esprits, décider les caractères irrésolus, entraîner les membres les plus influents de la Diète.

Oswald, au milieu de ce travail, n'oubliait pas son ami. Le jeune messager lui avait raconté les attaques que Zwingle avait à endurer de la part des moines de Zurich. « La vérité de l'Esprit saint « est invincible, lui écrivit Myconius, le jour même.

1. Venit puer, quem misisti, inter prandendum. . . (Zw. Epp., p. 209.)

2. Deus cœpta fortunet ! (Ibid.)

« Armé du bouclier des saintes Écritures, tu es « demeuré vainqueur, non dans un combat seulement, non dans deux, mais dans trois, et déjà le « quatrième commence.... Saisis ces armes puissantes, plus dures que le diamant! Christ, pour « protéger les siens, n'a besoin que de sa Parole. « Tes batailles inspirent un indomptable courage « à tous ceux qui se sont consacrés à Jésus-« Christ[1]. »

Les deux requêtes ne produisirent point à Lucerne l'effet attendu. Quelques hommes pieux les approuvaient; mais ils étaient en fort petit nombre. Plusieurs, craignant de se compromettre, ne voulaient ni louer, ni blâmer[2]. « Ces gens, disaient « d'autres, n'amèneront jamais à bonne fin cette « affaire! » Tous les prêtres murmuraient, parlaient bas, grondaient entre les dents. Quant au peuple, il s'emportait contre l'Évangile. La fureur des combats s'était réveillée dans Lucerne après la sanglante défaite de la Bicoque, et la guerre occupait seule tous les esprits[3]. Oswald, qui observait attentivement ces impressions différentes, sentit alors son courage s'ébranler. L'avenir évangélique qu'il avait rêvé pour Lucerne et la Suisse, semblait s'évanouir. « Notre peuple est aveugle quant aux choses du « ciel, » dit-il, en poussant un profond soupir. « Il

1. Is permaneas, qui es, in Christo Jesu.... (Ib., p. 210.)

2. Boni qui pauci sunt, commendant libellos vestros; alii non laudant nec vituperant. (Ibid.)

3. Belli furor occupat omnia. (Ibid.)

« n'y a rien à espérer des Suisses, pour ce qui re-
« garde la gloire de Christ[1]. »

C'était surtout dans le Conseil et à la Diète que la colère était grande. Le pape, la France, l'Angleterre, l'Empire, tout s'agitait autour de la Suisse, après la défaite de la Bicoque et l'évacuation de la Lombardie par les Français, sous les ordres de Lautrec. Les intérêts politiques n'étaient-ils pas en ce moment assez compliqués, sans que ces onze hommes vinssent avec leurs requêtes y ajouter encore des questions religieuses? Les députés de Zurich penchaient seuls du côté de l'Évangile. Le chanoine Xylotect, craignant pour sa vie et pour celle de sa femme (car il avait épousé une fille de l'une des premières maisons du pays), avait, en versant des larmes de regret, refusé de se rendre à Einsidlen et de signer les adresses. Le chanoine Kilchmeyer s'était montré plus courageux. Aussi avait-il tout à craindre. « Un jugement me menace, » écrivait-il le 13 août à Zwingle; « je l'attends avec « courage... » Comme il traçait ces mots, l'huissier du Conseil entra dans sa chambre et l'assigna à comparaître pour le lendemain[2]. « Si l'on me jette « dans les fers, » dit-il en continuant sa lettre, « je « réclame ton secours; mais il sera plus facile de « transporter un rocher de nos Alpes, que de « m'éloigner de la largeur d'un doigt de la Parole

1. Nihil ob id apud Helvetios agendum de iis rebus quæ Christi gloriam possunt augere. (Ibid.)

2. Tu vero audi. Hæc dum scriberem, irruit præco, a Senatoribus missus.... (Zw. Epp. 213.)

« de Jésus-Christ. » Les égards que l'on crut devoir à sa famille et la résolution que l'on prit de faire fondre l'orage sur Oswald, sauvèrent le chanoine.

Berthold Haller, peut-être parce qu'il n'était pas Suisse, n'avait pas signé les requêtes. Mais, plein de courage, il expliquait comme Zwingle l'Évangile selon saint Matthieu. Une grande foule remplissait la cathédrale de Berne. La Parole de Dieu agissait avec plus de puissance sur le peuple que les drames de Manuel. Haller fut cité à l'hôtel de ville; le peuple y accompagna cet homme débonnaire et demeura réuni sur la place. Le Conseil était partagé. « Cela concerne l'Évêque, » disaient les hommes les plus influents. « Il faut livrer le prédica-« teur à monseigneur de Lausanne. » Les amis de Haller tremblèrent à ces paroles et lui firent dire de se retirer en toute hâte. Le peuple l'entoura, l'accompagna, et un grand nombre de bourgeois armés demeurèrent devant sa maison, prêts à faire à leur humble pasteur un boulevard de leurs corps. L'Évêque et le Conseil reculèrent devant cette énergique manifestation, et Haller fut sauvé. Au reste, Haller n'était pas le seul qui combattît à Berne. Sébastien Meyer réfuta alors la lettre pastorale de l'Évêque de Constance, et en particulier cette bannale accusation, que « les disciples de l'Évan-« gile enseignent une nouvelle doctrine, que c'est « l'ancienne qui est la vraie. » — « Avoir tort depuis « mille ans, dit-il, n'est pas avoir raison pendant « une heure; autrement, les païens auraient dû « demeurer dans leur foi. Si les doctrines les plus « anciennes doivent l'emporter, quinze cents ans

« sont plus que cinq cents ans, et l'Évangile est « plus ancien que les ordonnances du pape [1]. »

A cette époque, les magistrats de Fribourg surprirent des lettres adressées à Haller et à Meyer par un chanoine de Fribourg nommé Jean Hollard, natif d'Orbe. Ils l'emprisonnèrent, puis le destituèrent, et enfin le bannirent. Un chantre de la cathédrale, Jean Vannius, se déclara bientôt pour la doctrine évangélique; car dans cette guerre, un soldat n'est pas tombé, qu'un autre déjà occupe sa place. « Comment l'eau bourbeuse du Tibre, « disait Vannius, pourrait-elle subsister à côté de « l'onde pure que Luther a puisée à la source de « saint Paul? » Mais le chantre aussi eut la bouche fermée. « Il y a à peine dans toute la Suisse des « hommes plus mal disposés envers la saine doc« trine que ne le sont les Fribourgeois, » écrivait Myconius à Zwingle [2].

Il y avait pourtant une exception à faire à l'égard de Lucerne; et Myconius le savait. Il n'avait pas signé les fameuses requêtes; mais si ce n'était lui, c'étaient ses amis, et il fallait une victime. Les lettres antiques de la Grèce et de Rome commençaient, grâces à lui, à jeter quelque éclat dans Lucerne; on y accourait de divers lieux pour entendre le savant professeur; et les amis de la paix y écoutaient avec charme un son plus doux que celui des hallebarbes, des épées et des cuirasses, qui

1. Simml. Samml. VI.

2. Hoc audio vix alios esse per Helvetiam, qui pejus velint sanæ doctrinæ. (Zw. Epp., p. 226.)

seul jusqu'alors avait retenti dans la belliqueuse cité. Oswald avait tout sacrifié pour sa patrie; il avait quitté Zurich et Zwingle; il avait perdu la santé; sa femme était languissante[1]; son fils était en bas âge; si une fois Lucerne le rejetait, il ne pouvait nulle part espérer un asile. Mais n'importe; les partis sont impitoyables, et ce qui devrait émouvoir leur compassion, excite leur colère. Hertenstein, bourgmestre de Lucerne, vieux et vaillant guerrier, qui avait acquis un nom célèbre dans les guerres de Souabe et de Bourgogne, poursuivait la destitution du maître d'école, et voulait chasser avec lui du canton son grec, son latin et son Évangile. Il réussit. En sortant de la séance du Conseil, dans laquelle on avait destitué Myconius, Hertenstein rencontra le député zurichois Berguer: « Nous vous renvoyons votre maître d'école, » lui dit-il ironiquement, « préparez-lui un bon loge« ment. » — « Nous ne le laisserons pas coucher « en plein air[2], » répondit aussitôt le courageux député. Mais Berguer promettait plus qu'il ne pouvait tenir.

La nouvelle donnée par le Bourgmestre n'était que trop vraie. Elle fut bientôt signifiée au triste Myconius. Il est destitué, banni, et le seul crime qu'on lui reproche, c'est d'être disciple de Luther[3]. Il porte partout ses regards; et nulle part il ne

1. Conjux infirma. (Zw. Epp., p. 192.)

2. Veniat! efficiemus enim ne dormiendum sit ei sub dio. (Ibid. 216.)

3. Nil exprobrarunt nisi quod sim Lutheranus. (Ibid.)

trouve un abri. Il voit sa femme, son fils, lui-même, êtres faibles et maladifs, repoussés de leur patrie.... et tout autour de lui la Suisse agitée par une forte tourmente, qui brise et détruit tout ce qui ose la braver. « Voici, » dit-il alors à Zwingle, « le pauvre « Myconius est chassé par le Conseil de Lucerne[1]... « Où irai-je?... Je ne sais.... Assailli vous-même « par de si furieux orages, comment pourriez-vous « m'abriter? Je crie donc dans mes tribulations à « ce Dieu qui est le premier en qui j'espère. Tou- « jours riche, toujours bon, il ne permet pas qu'au- « cun de ceux qui l'invoquent, s'éloigne de sa face, « sans être exaucé. Qu'il pourvoie à mes besoins! »

Ainsi disait Oswald. La parole de consolation ne se fit pas longtemps attendre. Il y avait en Suisse un homme aguerri aux combats de la foi. Zwingle s'approcha de son ami et le releva. « Les coups par « lesquels on s'efforce de renverser la maison de « Dieu sont si rudes, lui dit Zwingle, et les assauts « qu'on lui livre sont si fréquents, que ce ne sont « plus seulement les vents et la pluie qui fondent « sur elle, comme l'a prédit le Seigneur (Matth. « VII, 27), mais la grêle et la foudre[2]. Si je n'aper- « cevais le Seigneur qui garde le navire, j'eusse dès « longtemps jeté le gouvernail à la mer; mais je le « vois, à travers la tempête, affermir les cordages, « diriger les vergues, tendre les voiles, que dis-je?

1. Expellitur ecce miser Myconius a Senatu Lucernano. (Zw. Epp., p. 215.)

2. Nec ventos esse, nec imbres, sed grandines et fulmina. (Ib. 217.)

« commander aux vents mêmes.... Ne serais-je « donc pas un lâche, indigne du nom d'homme, si « j'abandonnais mon poste, pour trouver dans la « fuite une honteuse mort? Je me confie tout en- « tier en sa bonté souveraine. Qu'il gouverne, qu'il « transporte, qu'il se hâte, qu'il retarde, qu'il préci- « pite, qu'il arrête, qu'il brise, qu'il submerge, qu'il « nous plonge même jusqu'au fond de l'abîme... « nous ne craignons rien [1]. Nous sommes des vases « qui lui appartiennent. Il peut se servir de nous « comme il lui plaît, pour l'honneur et pour l'igno- « minie. » Après ces paroles pleines d'une foi si vive, Zwingle continue : « Quant à toi, voici mon « avis. Présente-toi devant le Conseil, et pro- « nonces-y un discours digne de Christ et de toi, « c'est-à-dire, propre à toucher et non à irriter les « cœurs. Nie que tu sois disciple de Luther, déclare « que tu l'es de Jésus-Christ. Que tes élèves t'en- « tourent et qu'ils parlent; et si tout cela ne réussit « pas, viens vers ton ami, viens vers Zwingle, et « regarde notre ville comme tes propres foyers. »

Oswald, fortifié par ces paroles, suivit le noble conseil du Réformateur; mais tous ses efforts furent inutiles. Le témoin de la vérité devait quitter sa patrie; et les Lucernois le décriaient tellement, que partout les magistrats s'opposaient à ce qu'on lui offrît un asile. « Il ne me reste plus, » s'écria le confesseur de Jésus-Christ, l'âme brisée à la vue de tant d'inimitié, « qu'à mendier de porte en porte

1. Regat, vehat, festinet, maneat, acceleret, moretur, mergat!... (Ibid.)

« de quoi soutenir ma triste vie [1]. » Bientôt l'ami de Zwingle, son aide le plus puissant, le premier homme qui eût uni en Suisse l'enseignement des lettres et l'amour de l'Évangile, le réformateur de Lucerne, et plus tard l'un des chefs de l'Église helvétique, dut quitter, avec sa faible épouse et son petit enfant, cette ingrate cité, où, de toute sa famille, une seule de ses sœurs avait reçu l'Évangile. Il passa ses ponts antiques; il salua ces montagnes qui semblent s'élever du sein du lac des Waldstetten jusqu'à la région des nues. Les chanoines Xylotect et Kilchmeyer, les seuls amis que la Réformation comptât encore parmi ses compatriotes, le suivirent de près. Et au moment où ce pauvre homme, accompagné de deux êtres faibles, dont l'existence dépendait de lui, les regards tournés vers son lac, versant des larmes sur son aveugle patrie, dit adieu à cette nature sublime, dont la majesté avait entouré son berceau, l'Évangile lui-même sortit de Lucerne, et Rome y règne jusqu'à ce jour.

Bientôt la Diète elle-même, assemblée à Bade, excitée par les rigueurs déployées contre Myconius, irritée par les requêtes d'Einsidlen, qui, livrées à la presse, produisaient partout une grande sensation, sollicitée par l'Évêque de Constance, qui lui demandait de frapper enfin les novateurs, se jeta dans la voie des persécutions, ordonna aux autorités des bailliages communs de lui dénoncer tous les prêtres et laïques qui parleraient contre la foi, fit saisir dans son impatience l'évangéliste

1. Ostiatim quærere quod edam. (Zw. Epp., p. 245.)

qu'elle trouva le plus près d'elle, Urbain Weiss, pasteur de Fislispach, qui avait été antérieurement relâché sous caution, et le fit mener à Constance, où elle le livra à l'Évêque, qui le retint longtemps en prison. « Ce fut ainsi, » dit la chronique de Bullinger, « que commencèrent les persécutions « des Confédérés contre l'Évangile; et cela eut lieu « à l'instigation du clergé, qui en tout temps a tra- « duit Jésus-Christ devant Hérode et Pilate[1]. »

Zwingle ne devait pas être à l'abri de l'épreuve. Les coups les plus sensibles lui furent alors portés. Le bruit de ses doctrines et de ses combats avait passé le Säntis, pénétré dans le Tockenbourg et atteint les hauteurs de Wildhaus. La famille de pâtres, d'où le Réformateur était sorti, en avait été émue. Des cinq frères de Zwingle, quelques-uns n'avaient pas cessé de s'occuper paisiblement des travaux des montagnes, tandis que d'autres, à la grande douleur de leur frère, avaient pris quelquefois les armes, quitté leurs troupeaux et servi les princes étrangers. Les uns et les autres étaient consternés des nouvelles que la renommée apportait jusque dans leurs chalets. Déjà ils voyaient leur frère saisi, traîné peut-être à Constance vers son Évêque, et un bûcher s'élevant pour lui à la même place qui avait consumé le corps de Jean Huss. Ces fiers bergers ne pouvaient supporter l'idée d'être appelés les frères d'un hérétique. Ils écrivirent à Ulric; ils lui dépeignirent leur peine

1. Uss anstifften der geistlichen, Die zu allen Zyten, Christum Pilato und Herodi vürstellen. (MSC.)

et leurs craintes. Zwingle leur répondit : « Tant « que Dieu me le permettra, je m'acquitterai du « travail qu'il m'a confié, sans craindre le monde « et ses tyrans superbes. Je sais tout ce qui « peut m'arriver. Il n'est pas de danger, pas de « malheur, que je n'aie dès longtemps pesé avec « soin. Mes forces sont le néant même, et je sais « la puissance de mes ennemis ; mais je sais aussi « que je puis tout en Christ qui me fortifie. Quand « je me tairais, un autre serait contraint de faire « ce que Dieu fait maintenant par moi, et moi je « serais puni de Dieu. Rejetez loin de vous, ô mes « chers frères, toutes vos sollicitudes. Si j'ai une « crainte, moi, c'est d'avoir été plus doux et plus « traitable que notre siècle ne le comporte[1]. Quelle « honte, dites-vous, ne rejaillira pas sur toute « notre famille, si tu es ou brûlé, ou mis à mort « de quelque autre manière[2] ! O frères bien-aimés ! « l'Évangile tient du sang de Christ cette nature « étonnante, que les persécutions les plus violentes, « loin d'arrêter sa marche, ne font que la hâter. « Ceux-là seuls sont de vrais soldats de Christ, qui « ne craignent pas de porter en leurs corps les « blessures de leur Maître. Tous mes travaux n'ont « d'autre but que de faire connaître aux hommes « les trésors de bonheur que Christ nous a acquis, « afin que tous se réfugient vers le Père, par la

1. Plus enim metuo ne forte lenior, mitiorque fuerim. (De semper casta virgine Maria. Zw. Opp. I, p. 104.)

2. Si vel ignis vel alio quodam supplicii genere tollaris e medio. (Ibid.)

« mort de son Fils. Si cette doctrine vous offense, « votre colère ne saurait m'arrêter. Vous êtes mes « frères, oui, mes propres frères, les fils de mon « père, et le même sein nous a portés;... mais si « vous n'étiez pas mes frères en Christ et dans « l'œuvre de la foi, alors ma douleur serait si vé« hémente, que rien ne saurait l'égaler. Adieu.—Je « ne cesserai jamais d'être votre véritable frère, si « seulement vous ne cessez d'être les frères de Jé« sus-Christ[1]. »

Les confédérés semblaient se lever comme un seul homme. Les requêtes d'Einsidlen leur en avaient donné le signal. Zwingle, ému du sort de son cher Myconius, ne voyait dans son infortune que le commencement des calamités. Des ennemis dans Zurich, des ennemis au dehors; les propres parents d'un homme devenant ses adversaires; opposition furieuse de la part des moines et des prêtres; mesures violentes de la Diète et des Conseils; attaques grossières, sanglantes peut-être, de la part des partisans du service étranger; les plus hautes vallées de la Suisse, ce berceau de la Confédération, vomissant des phalanges de soldats invincibles, pour sauver Rome et pour anéantir, au prix de la vie, la foi renaissante des fils de la Réformation, voilà ce que découvrait dans le lointain, en frémissant, l'esprit pénétrant du Réformateur. Quel avenir! L'œuvre à peine commencé n'allait-il pas se dissoudre? Zwingle, pensif, agité, exposa alors à

1. Frater vester germanus nunquam desinam, si modo vos fratres Christi esse perrexeritis. (Zw. Opp. I, p. 107.)

son Dieu toute son angoisse : « O Jésus, dit-il, tu « vois comment des méchants et des blasphéma- « teurs étourdissent de leurs cris les oreilles de « ton peuple[1]. Tu sais combien, dès mon enfance, « j'ai haï les disputes, et cependant, malgré moi, tu « n'as cessé de me pousser au combat.... C'est « pourquoi je t'appelle avec confiance, afin que ce « que tu as commencé, tu l'achèves. Si j'ai mal édifié « quelque chose, abats-le de ta puissante main. Si « j'ai posé quelque autre fondement à côté de toi, « que ton bras redoutable le renverse[2]. O cep plein « de douceur! dont le Père est le vigneron, et dont « nous sommes les sarments, n'abandonne pas tes « provins[3]! Car tu as promis d'être avec nous jus- « qu'à la consommation des siècles! »

Ce fut le 22 août 1522, que Ulric Zwingle, Réformateur de la Suisse, voyant descendre des montagnes de gros orages sur la frêle nacelle de la foi, épancha ainsi devant Dieu les troubles et les espérances de son âme.

1. Vides enim, piissime Jesu, aures eorum septas esse nequissimis susurronibus, sycophantis, lucrionibus... (Zw. Opp. III, 74.)

2. Si fundamentum aliud præter te jecero, demoliaris! (Ibid. 74.)

3. O suavissima vitis, cujus vinitor pater, palmites vere nos sumus, sationem tuam ne deseras! (Ibid.)

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

LIVRE V.

LA DISPUTE DE LEIPZIG.

(1519.)

LIVRE VI.

LA BULLE DE ROME.

(1520).

LIVRE VII.

LA DIÈTE DE WORMS.

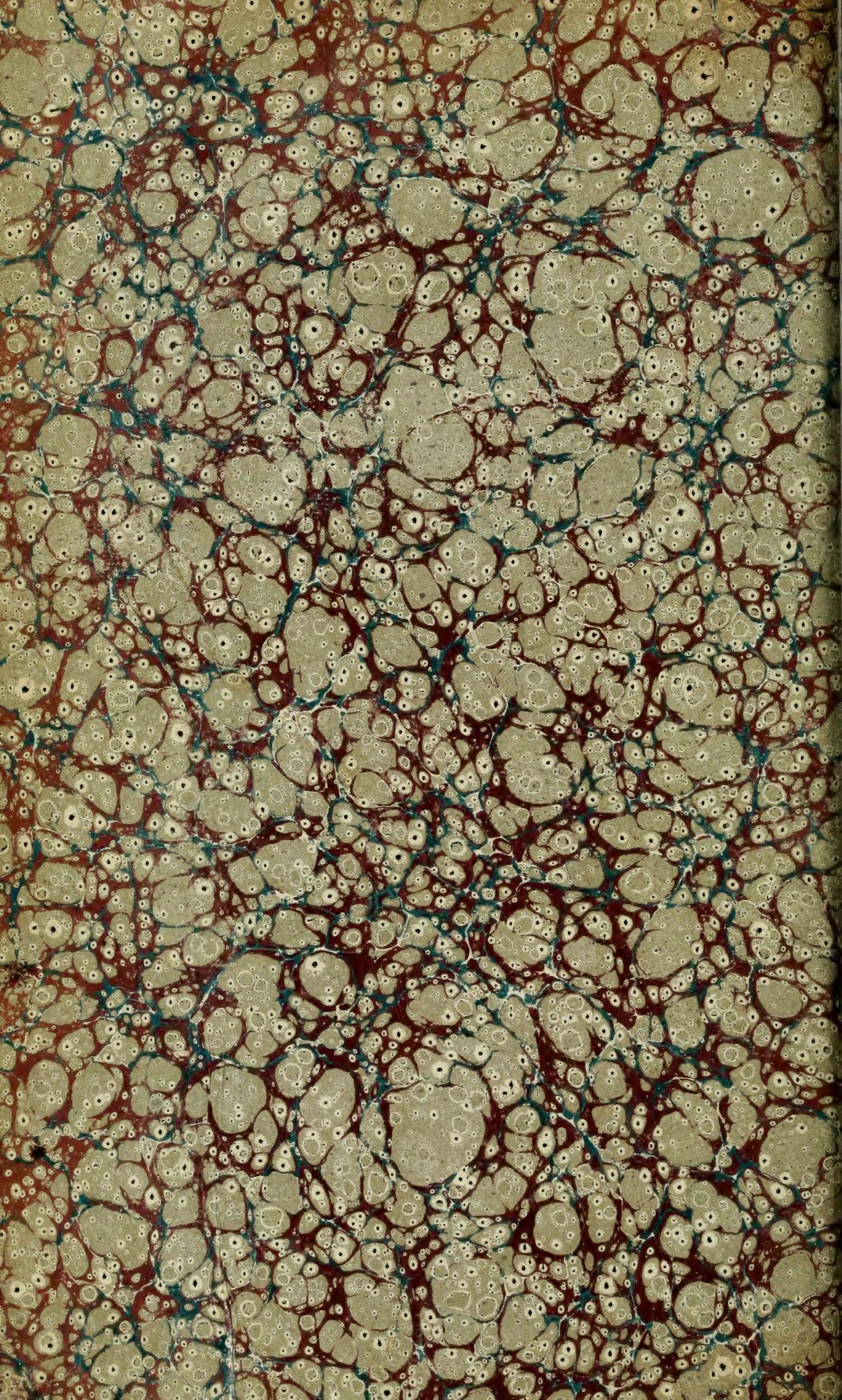
1521. (janvier—mai.)

LIVRE VIII.

LES SUISSES.

(1484-1522).

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.



BR 305 .M47 1841 v.2 SMC
Merle d'Aubigne, J. H.
Histoire de la Reformation
du seizieme siecle 47200817

